


302050753P

HISTOIRE
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE
EN ÉGYPTE.

VOLUME 9.

HISTOIRE MODERNE.

TOME I.

Imp. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

D'APRÈS LES MEMOIRES, MATÉRIAUX,

DOCUMENTS INÉDITS

Fournis par MM. le Comte BELLIARD (Lieutenant-général, Pair de France), BOUCHER (Secrétaire-général de la Marine), Marquis DE CHATEAUGIRON, Comte D'AURE (Commissaire-Ordonnateur en chef de l'armée d'Orient), Baron DESGENETTES (Médecin en chef de l'expédition), DUTERTRE (premier Dessinateur attaché à l'expédition), Baron LARREY (Chirurgien en chef de l'expédition). Général J. MIOT, F. DE MONTROL, PEYRUSSE, POUSSIELGUE (Administrateur-général des finances en Égypte), Comte RAMPON (Lieutenant-général, Pair de France), REDOUTÉ (Membre de l'Institut du Kaire), PRIX-RÉAL, Baron TAYLOR, etc, etc.

RÉDIGÉE PAR

MM. le Colonel BORY DE SAINT-VINCENT, Marquis de FORTIA D'URBAN, GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Membre de l'Institut), Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Général GOURGAUD, JULLIEN de Paris, MARCEL (Directeur de l'imprimerie du Kaire), PARCEVAL DE GRANDMAISON (de l'Académie française), Louis REYBAUD, REY-DUSSUEIL, X.-B. SAINTINE.

SOUS LA DIRECTION DE

MM. X.-B. SAINTINE, J.-J. MARCEL, L. REYBAUD.

Dédiée

A SA MAJESTÉ LOUIS-PHILIPPE Ier,

ROI DES FRANÇAIS.

—

TOME IX.

PARIS

A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE VIVIENNE, 16.

1832


ASHMOLEAN MUSEUM
EX LIBRIS
F. LL. GRIFFITH
ET
N.C.C. GRIFFITH
1937

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

Situation de l'Égypte au départ des Français. — État des armées d'occupation. — Turks, Anglais, Mamlouks. — Leurs rapports, leurs vues, leur politique. — Attitude du cabinet de Londres. — Ses manœuvres. — Conduite de la Porte-Ottomane. — Sentimens de la population égyptienne. — Intérêts nouveaux des Mamlouks. — Sympathie de l'armée anglaise en leur faveur. — Le Grand-Vizir et le Capitan-Pacha. — Plan de destruction des Mamlouks. — Le Capitan-Pacha les attire à bord de son escadre. — Massacre des principaux beys de la maison de Mourad. — Indignation du général anglais Hutchinson. — Contre-coup au Kaire. — Violences contre les Mamlouks. — Ils se réfugient dans le camp anglais. — Fermeté du général Ramsay. — Démarches infructueuses du Grand-Vizir. — Délivrance des Mamlouks prisonniers. — Réunion de tous les beys.

L'évacuation d'Alexandrie par les restes de l'armée française, à la fin de vendémiaire (milieu d'octobre 1801), laissait l'Égypte aux

mains des Turks, des Anglais et des Mamlouks. Il y avait, chez ces maîtres nouveaux, inégalité de forces et opposition de vues. Avant d'entrer dans le récit des faits amenés par le conflit d'intérêts aussi contraires, peut-être n'est-il pas inutile d'exposer la situation et la politique de chacune des parties.

L'armée turke formait deux divisions. L'une, forte de vingt-cinq à trente mille hommes et composée de janissaires, des contingens des pachas de Syrie et des soldats de la garde du Grand-Vizir, se trouvait sous les ordres de cet officier suprême; elle avait son quartier-général au Kaire et occupait cette capitale, ainsi que les principaux points de la Moyenne et de la Haute-Égypte, tels que Beny-Soueyf, Miniéh et Syout. La seconde division obéissait directement au Capitan-Pacha. La flotte de cet amiral était mouillée dans la rade d'Abouqyr. Les six mille janissaires et Arnautes, ou Albanais, qui formaient ses troupes de débarquement, se tenaient répartis dans les positions du Delta les plus rapprochées du bassin où stationnait l'escadre.

L'armée anglaise venue d'Europe pouvait compter encore près de seize mille combat-

tans. Placée sous les ordres du général en chef Hutchinson, elle gardait Alexandrie, Rosette et Damanhour. L'armée de l'Inde, commandée par le major-général Baird, forte de six mille soldats, avait son camp à Gizéh, en face du Kaire, et sur la rive opposée du Nil.

On a déjà vu que six à sept cents Mamlouks avaient été appelés par les Anglais, lors de l'investissement d'Alexandrie. Ce corps détaché, confié plus tard à quelques chefs inférieurs, ne quitta point immédiatement les environs de cette place. Le reste de cette milice, ainsi que ses chefs principaux, n'avait pas dépassé l'Égypte-Moyenne, et se tenait cantonné, au nombre d'environ deux mille deux cent à deux mille cinq cents cavaliers, au Vieux-Kaire, à Boulaq, et dans quelques villages de la vallée supérieure.

Le Kaire et Alexandrie, tels étaient donc les deux points autour desquels les Turks, les Anglais et les Mamlouks, se trouvaient en présence et en armes. Il y avait eu communauté d'efforts et harmonie de vues pour la conquête du pays ; la question de possession devait rompre cette étrange alliance.

Avant l'époque où la présence d'une armée

française sur les bords de la Mer-Rouge vint réveiller la sollicitude britannique pour ses possessions de l'Inde, le cabinet de Saint-James avait pris assez peu de souci du Levant et de ses eaux. Maîtresse à la vérité depuis 1704 du fort de Gibraltar, deux fois la Grande-Bretagne n'avait pas craint de combattre les flottes réunies de la France et de l'Espagne pour conserver ce roc fortifié. Mais l'abandon, que toujours elle avait semblé faire aux bâtimens français de la possession exclusive et paisible du commerce de la Méditerranée, devait jusqu'alors faire croire qu'elle regardait Gibraltar moins comme un comptoir que comme un poste militaire avancé. Le seul acte du moins qui indiquât chez elle la pensée de relations suivies avec l'Égypte ne remontait pas au-delà de 1780. Encore cet acte, sans but politique, étranger même à la métropole, n'était-il qu'une simple convention d'échange conclue pour certaines denrées, entre le fameux Hastings, gouverneur du Bengale, et Mourad-Bey.

En mettant à la disposition de la Porte ses vaisseaux et ses soldats, l'Angleterre n'avait donc obéi qu'au seul sentiment de crainte que

lui inspirait la présence de quelques bateaux français à Suez et à Qosséir. La lecture du traité d'alliance offensive et défensive, conclu le 5 janvier 1799 entre les deux puissances, suffit pour s'en convaincre. Ce traité est tout entier dans les deux premiers articles.

Par le premier article, l'Angleterre ne stipule pas même directement avec la Porte. « Liée, dit-elle, à S. M. l'empereur de Russie » par l'amitié la plus étroite, elle déclare accéder à l'alliance offensive et défensive qui » venait d'être conclue, entre l'empereur ottoman et l'empereur de Russie, en tant que les » stipulations de cette alliance sont applicables » aux circonstances locales de son empire et de » celui de la Sublime Porte. »

Par le second article : « S. M. Britannique » garantit toutes les possessions de l'empire ottoman, sans exception, telles qu'elles étaient » immédiatement avant l'invasion des Français en Égypte. »

Les autres stipulations sont relatives aux traités que l'une des deux parties pourrait faire avec des neutres; aux secours que les deux cours devront se porter; aux saluts que devront se faire les vaisseaux des deux États; au partage

du butin fait sur l'ennemi commun, etc. Du reste, pas une seule phrase, pas un seul mot qui soient relatifs à des rapports ou à des avantages commerciaux. L'Angleterre n'y montre qu'une seule pensée : l'évacuation de l'Égypte par l'armée française.

Mais à ces dispositions principales, lord Elgin, envoyé plus tard comme ambassadeur extraordinaire de S. M. Britannique à Constantinople, avait fait ajouter la clause suivante : « L'armée anglaise n'évacuera l'Égypte qu'a- » près y avoir rétabli la tranquillité et satisfait » tous les propriétaires. »

En rapprochant cet obscur article additionnel du silence absolu gardé dans le traité principal sur l'Égypte et sur son avenir, il est facile de s'apercevoir qu'il est moins le fait de la pensée politique et des instructions du cabinet de Saint-James, que le résultat des prévisions personnelles de son ambassadeur. Les Turks, dans leur confiante ignorance, n'y avaient vu qu'un surcroît de garantie contre toute nouvelle tentative d'ennemis extérieurs. Mais une connaissance assez approfondie des lieux, des choses et des hommes, avait mis lord Elgin à même de pénétrer l'avenir que pouvait créer aux in-

térêts politiques et commerciaux de la Grande-Bretagne la récente suspension des relations si étendues et si actives qui unissaient autrefois la France et la Turquie. Fidèle aux habitudes diplomatiques de sa cour, cet agent avait voulu se ménager le moyen de peser sur les déterminations ultérieures de la Porte. Son gouvernement dut lui savoir gré de cette précaution. Car, si durant la guerre, l'Angleterre, comme nous l'avons dit, n'avait rien vu au-delà de l'évacuation de l'Égypte par l'armée française, en revanche le cours des événemens était venu lui apporter des intérêts nouveaux.

Lorsqu'après la bataille d'êl-Khanqah, l'armée anglaise se mit en marche sur le Kaire, son général en chef Hutchinson n'avait pas seulement cherché à détacher les Mamlouks de l'alliance française; il avait encore voulu s'en faire d'utiles et d'actifs auxiliaires. La restauration de l'ancien pouvoir des beys, telle avait été la prime offerte au nom de S. M. Britannique; les Mamlouks l'avaient accueillie. Sur la foi de ce contrat, ils se mêlèrent à la lutte qui détermina l'évacuation. D'un autre côté, le caractère ouvert, la valeur brillante de ces nouveaux alliés, une appréciation de nos arts,

une tolérance pour nos habitudes, qui contrastaient avec le stupide fanatisme des Turks, avaient éveillé pour eux les sympathies de l'armée anglaise. Aussi, lorsque vint l'instant où s'agita le sort de l'Égypte, le général Hutchinson épousa-t-il chaudement la cause des beys, et, s'appuyant des promesses faites, s'empressa-t-il de réclamer pour eux le gouvernement de toute l'Égypte. Cette attitude imprévue jeta de l'incertitude et de l'embarras dans les mesures et dans les projets des Turks.

Malgré ses antiques droits de suzeraineté, la Porte n'ignorait pas en effet que, tant que les Mamlouks resteraient assez puissans pour revendiquer leur ancien pouvoir, elle ne pourrait se regarder comme maîtresse absolue de la vallée du Nil. Le Grand-Vizir et le Capitan-Pacha étaient donc porteurs d'instructions formelles pour changer l'ancienne forme de gouvernement : ils devaient l'assimiler à celle des provinces d'Europe, en substituant quatre pachaliks à l'autorité des beys. Mais, cette révolution n'étant possible qu'autant que les débris de cette redoutable milice seraient dispersés ou détruits, des ordres secrets enjoignaient aux officiers suprêmes de l'armée ottomane d'enlever tous

les Mamlouks qu'ils parviendraient à saisir, et de les envoyer à Constantinople, où la Porte devait leur assigner des possessions proportionnées aux revenus dont ils jouissaient autrefois en Égypte. Confiante dans les termes du traité du 5 janvier et comptant dès-lors sur la neutralité des régimens anglais, la Porte avait pensé que le nombre considérable de troupes turkes réunies autour du Vizir et du Capitan-Pacha rendraient ce coup de main facile.

Les Mamlouks n'étaient plus, en effet, ce corps homogène et intrépide qui avait disputé la possession de l'Égypte à l'armée d'Orient. Décimé par trois ans de combats, à peine atteignait-il alors le chiffre de trois mille cinq cents à quatre mille cavaliers, en y comprenant quelques centaines d'esclaves recrutés parmi les caravanes du Sennaar, et un nombre à peu près égal de Français qu'avait séduits une vie militante et aventureuse. Mais, quelle que fût la foi des beys dans le courage de leurs vaillans compagnons, ils comprenaient cependant que, réduits à leurs seules forces, il leur était difficile de lutter contre une armée nombreuse qui tenait les places fortes de l'Égypte, et qui combattait pour le chef po-

litique de l'Islamisme. Pour contre-balancer une supériorité pareille, deux auxiliaires se présentaient : l'armée anglaise et la population.

Nous avons dit quelle sympathie avaient trouvé les Mamlouks dans tous les rangs de l'armée anglaise. Visites, présens, bons offices, les beys ne négligèrent rien pour entretenir ces sentimens de bienveillance. Cette conduite porta ses fruits ; et quand vint l'heure de régler les destinées futures de l'Égypte, malgré le silence et la neutralité gardés par le cabinet de Saint-James, Hutchinson, comme nous l'avons dit, n'hésita pas à se déclarer ouvertement en faveur des beys.

Quant à la population de l'Égypte, il suffisait aux Mamlouks, pour se la rendre favorable, de garder une ombre de discipline ; le brigandage des troupes turkes faisait le reste. L'historien arabe Abd-êr-Rahman, que déjà nous avons si souvent cité, trace de la position du peuple égyptien, immédiatement après le départ des Français, un tableau qui rend inutiles tous les détails que nous pourrions emprunter à d'autres sources. Voici comment ce narrateur original s'exprime à propos de l'armée ottomane :

« L'armée avait comploté contre le peuple et les artisans. Un soldat s'établissait dans un magasin ou dans une boutique et disait : « On » m'a volé ma bourse, ou autre chose. » Puis, s'il pouvait prendre quelque chose, il s'en emparait. Ils faisaient passer les pièces fausses ou rognées pour bonnes; ils insultaient les femmes dans les rues, se répandaient dans les villages des environs, et y commettaient toutes sortes d'excès.

» Lorsqu'ils entraient dans un village, ils montraient un papier quelconque écrit en turk, et disaient qu'ils étaient envoyés pour empêcher qu'on ne maltraitât les paysans. D'abord ils demandaient les frais de route, arrêtaient les cheyks de l'endroit et les forçaient à leur donner de l'argent. Ils s'emparaient ensuite des femmes et faisaient des actions que la plume ne saurait décrire. Tous les paysans vinrent se réfugier en ville.

» Dans la ville, un soldat montait sur un âne en dépit de l'ânier, le conduisait dans un endroit écarté, tuait l'ânier et venait vendre l'âne au marché. Lorsqu'ils rencontraient quelqu'un hors de la ville, ils lui prenaient son argent, le dépouillaient et le tuaient. Ils insul-

taient et maltraitaient tout le monde, et leur disaient : « Infidèles! Français! » et autres mauvaises paroles, tellement que *la plupart du peuple et surtout les paysans regrettaient le gouvernement français.*

» Ils s'associaient de force avec les marchands, vendaient au prix qu'ils voulaient, et ne se conformaient pas aux réglemens de la police. Lorsqu'un Turk s'était fait nommer chef de quelque corps d'artisans, il assemblait tous ceux qui exerçaient la profession dont il était devenu chef, et exigeait d'eux quatre années de leurs revenus. Personne n'osait lui dire : « Pourquoi agissez-vous ainsi? »

» Les Français, en quittant le Kaire, y avaient laissé la plupart des magasins et des forts pleins de vivres et de munitions. Les autorités ottomanes ne s'occupèrent pas de ces choses; elles devinrent la proie des derniers soldats qui les gaspillèrent. Enfin il n'y avait aucun ordre, et chaque soldat faisait ce qu'il voulait. »

Nous tenons d'un émigré français, alors attaché à l'état-major du général anglais Stuart, l'anecdote suivante qui vient confirmer la vérité de ce naïf tableau.

Cet officier se rendait au Kaire, accompagné

d'un drogman, et suivait à cheval la rive gauche du Nil. Arrivé en face d'une barque tirée par quelques paysans que les propriétaires du bateau étaient allés chercher dans un champ voisin, et qu'ils avaient forcés à coups de bâton à s'atteler à des cordes pour aider la djerme à remonter le courant, il voit ces malheureux s'arrêter tout-à-coup, étendre leurs poings fermés vers lui, et prononcer en menaçant quelques mots dont il demanda l'explication à son interprète. « *Dieu*, disaient-ils, nous avait » donné les *Français*, et vous, Anglais maudits, vous nous avez donné les *Turks*. »

Les Mamlouks, comme on le voit, pouvaient compter sur un nouvel auxiliaire.

Toutefois, malgré ce conflit d'intérêts opposés et cette réunion d'élémens disparates, Turks, Anglais et Mamlouks restèrent pendant près de deux mois à s'observer. Durant cet intervalle, le grand-vizir Yousouf-Pacha, enfermé dans son quartier-général du Kaire, cherchait à mettre en ordre les travaux de l'administration, distribuait les emplois à ses créatures, et caressait les chefs mamlouks qu'il s'efforçait de désunir, en donnant à quelques-uns d'entre eux des apanages qui jusqu'alors avaient

été la propriété de tous. Ainsi il octroyait à Mohammed-Bey-êl-Elfy la principauté du Saïd, apanage auparavant divisé entre les principaux beys de la maison de Mourad, quand déjà ces beys n'avaient vu qu'avec peine les revenus de cette province concentrés entre les mains de leur chef par la concession de Kléber.

Les Anglais, objets des prévenances des Turks et des Mamlouks, faisaient en faveur de ces derniers des ouvertures toujours éludées, et attendaient de la mère-patrie des ordres qui n'arrivaient point. Le seul Capitan-Pacha montrait une active impatience pour l'exécution des mesures prescrites par le Divan.

Ces mesures dont le but était l'anéantissement des Mamlouks avaient été concertées entre le Grand-Vizir et lui avant leur séparation. Pour diviser ce corps dont ils craignaient avec raison la résistance, le Grand-Vizir avait appelé dans son camp une partie des Mamlouks et de leurs chefs, tandis que le Capitan-Pacha avait donné l'ordre à d'autres beys d'escorter avec lui l'armée française qui évacuait, et de se rendre à sa suite près d'Alexandrie, où bientôt plus de cinq cents Mam-

louks se trouvèrent réunis sous leurs ordres.

Ainsi la moitié environ des Mamlouks se groupait autour du Capitan-Pacha. Dans cette séparation des deux corps, les affections particulières et les sympathies politiques avaient surtout rallié à ce dernier la plus grande partie des Mamlouks de l'ancienne maison de Mourad-Bey.

Parmi les différentes familles qui composaient la milice mamlouke, la maison de Mourad-Bey se trouvait encore la plus redoutable, autant par le nombre de ses cavaliers que par la valeur et l'expérience de ses chefs. Ce fut sur ces derniers que le Capitan-Pacha résolut de porter ses premiers coups. Une attaque de vive force, en face des régimens anglais, n'étant point possible, le chef de la marine ottomane voulut les attirer à bord de ses vaisseaux.

Dès le jeudi 23 de Gemady-êl-âouèl de l'an 1216 de l'hégire [1], avant même que le général Menou eût achevé d'évacuer Alexandrie, il écrivit à Osman-Bey-êl-Tambourgy, à Osman-

[1] Correspondant au 9 vendémiaire an X, 1er octobre 1801. Le mois de *Gemady-êl-âouel* est le 5e mois de l'année lunaire des Musulmans.

Bey-êl-Bardissy, à Mourad-Bey-êl-Sogheyr, et aux autres beys de la maison de Mourad, pour les prier de se rendre auprès de lui. Ces chefs hésitèrent; ils tinrent entre eux différens conseils qui furent d'abord sans résultat; mais l'amiral turk leur ayant fait insinuer que l'entrevue avait pour but de s'entendre sur les moyens de leur assurer le gouvernement du Kaire au détriment de la maison d'Ibrahim-Bey, le départ pour le camp d'Abouqyr fut décidé.

Le piége devait d'autant mieux réussir que la rivalité qui existait entre l'amiral turk et le Vizir était connue de toute l'Égypte. Or, Ibrahim et ses Mamlouks n'avaient jamais quitté ce dernier; ils étaient venus avec lui de Syrie, et se trouvaient encore au Kaire auprès de sa personne. La pensée de faire triompher la maison de Mourad sur les amis et les protégés de son rival semblait donc ressortir de cet état de choses : les beys le crurent du moins, et, confians, ils partirent.

L'amiral ottoman les accueillit avec de grandes marques d'honneur et de distinction; il fit placer leurs tentes dans la demi-lune que formait le camp occupé par ses troupes. Les pre-

miers jours se passèrent en visites de cérémonie. Plus tard l'amiral et ses hôtes montaient chaque matin à cheval et faisaient des promenades militaires; mais vainement ceux-ci cherchaient alors à sonder le Pacha sur l'objet du voyage; il évitait ce sujet, et déclinait toute conversation sérieuse. Près d'un mois s'écoula en passe-temps de cette sorte.

Les beys s'en inquiétèrent enfin, et bien que le général Hutchinson, auquel ils se plaignaient de l'inexplicable silence du Capitan-Pacha, fit tous ses efforts pour les rassurer sur les bonnes intentions de la Porte, ils se décidèrent à quitter le camp turk sans prendre même congé de l'amiral.

Ce dernier ne fut pas sans connaître cette résolution; l'hiver d'ailleurs approchait et rendait impossible à sa flotte un plus long séjour sur la côte d'Égypte; il lui fallait donc précipiter l'événement. Une occasion manquait; le départ annoncé du général Hutchinson vint la lui offrir.

L'amiral turk fit aussitôt savoir aux beys qu'il venait de recevoir, au sujet de leurs prétentions, la copie d'un firman adressé par la Porte au Grand-Vizir, et il convoqua dans son

camp une assemblée générale, à laquelle furent appelés les premiers officiers de son armée, ainsi que les principaux Mamlouks.

Lorsque l'assemblée fut formée, le Capitan-Pacha fit donner lecture du firman.

Cette pièce, rédigée suivant les formes de la chancellerie turke et signée du Sultan, contenait, en effet, une amnistie pour tout le corps des Mamlouks, et assignait, à chacun d'eux dans l'administration de l'Égypte, un grade honorable et conforme à celui qu'ils avaient autrefois occupé.

Après les avoir comblés de caresses et d'éloges, le Capitan-Pacha proposa aux beys d'aller rendre au chef anglais une visite d'adieu, que devait précéder un déjeuner splendide à bord du vaisseau-amiral, vaisseau qui se trouvait à l'ancre dans la rade avec le reste de la flotte. Le Pachà voulait, disait-il, saisir cette heureuse occasion pour faire à ses hôtes les honneurs de son bord et leur donner par là un éclatant témoignage de sa reconnaissance et de son estime.

« Je veux, ajoutait-il, m'y réjouir avec vous » d'un événement que nos voeux communs » ont appelé, et resserrer les nœuds d'une

» amitié qui ne devra plus être troublée, puis-
» que le magnanime Sultan, en accordant aux
» beys toutes leurs prétentions et en les réta-
» blissant dans leurs anciennes dignités, les
» rend *mes collègues* dans le service de la
» Porte-Ottomane et les assimile aux princi-
» paux officiers de Sa Hautesse [1].

Les beys flattés acceptèrent. Le lac Maadiéh séparait le camp de la rade où stationnait l'escadre. Le lendemain matin les beys montent à cheval, se dirigent vers la plage et y trouvent le Pacha qui, suivi d'une troupe assez nombreuse de soldats, amenés là comme garde d'honneur, les attendait avec plusieurs chaloupes que conduisaient des *galiondjys*, choisis parmi les meilleurs soldats de la marine turke. Les chevaux renvoyés, tout le monde s'embarqua.

A quelque distance du rivage, le Capitan-Pacha, qui montait la même chaloupe que les beys et plusieurs de leurs Mamlouks, aperçoit un canot qui venait à lui. « Voilà, dit-il à ses
» hôtes, des dépêches qui m'arrivent, sans
» doute, de Constantinople. » Le canot s'appro-

[1] Narration de *Housseyn-Bey*.

che, et un officier remet, en effet, à l'amiral un long pli que ce dernier décachette; puis, s'excusant auprès des beys sur la nécessité de prendre immédiatement connaissance du contenu, il les quitte et passe sur l'esquif.

Cependant, les chaloupes continuaient à voguer : à mesure qu'elles avançaient vers la rade d'Abouqyr, l'esquif du Pacha faiblissait de rames et se tenait davantage à distance des autres embarcations. Les beys étaient toujours sans défiance; mais, à peine sortis du lac, sont-ils entrés dans la rade, qu'ils se voient tout-à-coup entourés par les barques que montait leur garde d'honneur. Une décharge, faite à bout portant, vient en même temps leur apprendre qu'ils ont à défendre leur vie. Au milieu du désordre de cette première attaque, un des beys, se levant avec indignation, s'écrie : « Eh quoi! est-ce ainsi » que vous traitez des gens sans défense, vos » hôtes, et qui sont venus se remettre d'eux-» mêmes entre vos mains, d'après votre parole » et sur l'assurance d'un firman émané de votre » souverain! Certes on ne vit jamais de trahison » plus révoltante et plus abominable; jamais il » n'y eut de conduite plus indigne d'un vrai » croyant, que celle de ce monarque qui prend

» les titres de chef de la religion des fidèles,
» de successeur des khalifes, et de défenseur
» des deux villes saintes! Mais votre cour a
» toujours montré un cœur perfide et menson-
» ger : de tout temps elle s'est fait un jeu de
» violer les sermens les plus sacrés et les plus
» respectables devant Dieu et devant les hom-
» mes. Si vous vouliez effectivement vous ren-
» dre maîtres de nos personnes, qu'était-il be-
» soin de descendre à la ruse et d'avilir par une
» lâche et méprisable fourberie la personne
» auguste de votre Sultan? Pour peu qu'il coule
» encore dans vos veines un reste de ce sang
» noble et généreux qui anima les vainqueurs
» de l'Asie et de l'Europe, remettez-nous à
» terre, rendez-nous nos chevaux et nos ar-
» mes, et sortez de votre camp avec toutes vos
» troupes contre notre petit nombre : osez du
» moins nous combattre en face, et ne cher-
» chez à nous saisir qu'après nous avoir loya-
» lement vaincus [1]! »

Pour toute réponse, une nouvelle décharge vient foudroyer les beys; les *galiondjys* qui te-

[1] Ce discours et ces détails sont extraits textuellement des notes de *Housseyn-Bey*.

naient les rames de la chaloupe de ceux-ci, saisissant des armes cachées, s'élancent également contre eux. Alors, sous le feu de la mousqueterie des barques environnantes, le combat s'engage corps à corps. Mohammed-Bey-Menfouk met le premier le sabre à la main et tue d'un coup le commandant du canot. Ses compagnons, surpris et furieux, tirent également leurs sabres et fondent à la fois sur les *galiondjys* et sur les soldats turks qui s'élançaient à l'abordage. Mais que pouvait le courage contre le nombre ! Écrasés par le feu que vomissaient les barques, entourés, accablés d'ennemis, les beys finirent par succomber. Leur vie pourtant coûta cher aux Turks. Il fallut les tuer un à un, ou les relever couverts de sang et de blessures.

Dans cette horrible mêlée, que d'héroïsme, que d'intrépidité dignes d'un sort meilleur ! Ainsi Souleyman-Agha, après avoir jonché la barque d'assaillans, voit son arme se briser dans ses mains : furieux il s'élance sur un Turk qui le serrait de près, le saisit, et, s'en servant comme d'un bouclier, l'oppose vivant à tous les coups. Enfin, quand les forces l'abandonnent, il tombe, étreignant toujours ce

bouclier de chair qui n'était plus depuis longtemps qu'un corps en lambeaux et sans vie.

Cet infâme guet-apens ouvrit la longue série des attentats qui devaient ensanglanter l'Égypte. Voici quelles en furent les principales victimes : Osman-Bey-êl-Tambourgy, successeur de Mourad-Bey-êl-Kebir [1]; Osman-Bey-êl-Achqar, Mourad-Bey-êl-Sogheyr [2] et Ibrahim-Kiahia-Bey-êl-Sennary.

Osman-Bey-êl-Bardissy, Ibrahim-Bey, Housseyn et Souleyman-Agha, grièvement blessés, furent conduits avec les autres prisonniers à bord du vaisseau *él-Soultân-Selym*, portant le titre de *Reale-Capitan* (vice-amiral). Là on leur fit jurer sur le Koran de ne point demander à se rendre auprès des Anglais et de rester avec les Turks; puis on les mit aux fers.

Le bruit de la mousqueterie avait donné l'éveil à la garnison d'Alexandrie. Lorsque les principaux détails de ce massacre furent connus dans la place, l'armée anglaise tout entière s'en émut. Elle sortit de son camp, et, se divisant en deux carrés, elle se forma en ba-

[1] Mourad-Bey-le-Grand.

[2] Le petit, ou le plus jeune.

taille devant les positions occupées par les Turks. Le général Hutchinson, outré de colère et d'indignation, intima aussitôt l'ordre au Capitan-Pacha de rendre immédiatement, non-seulement les prisonniers et les blessés, mais les cadavres même des Mamlouks qui avaient péri. Il fallut obéir; car l'irritation dans les régimens anglais était si grande, que les officiers avaient peine à contenir leurs soldats et à les empêcher de charger les Ottomans. Lorsque les Mamlouks prisonniers furent revenus du vaisseau vice-amiral, on vérifia leur nombre, et l'on reconnut qu'il en manquait quatre que les Ottomans assurèrent avoir été tués pendant le combat et jetés à la mer. Leurs corps furent réclamés. Les blessés furent aussitôt transportés à Alexandrie.

Le soir même une entrevue eut lieu entre l'amiral turk et Hutchinson. Le général anglais se transporta, avec un détachement de ses troupes, au camp du Capitan-Pacha, fit cerner la tente de ce ministre, y entra seul avec ses aides-de-camp et le traita avec le plus profond mépris. La discussion fut vive. Le Capitan-Pacha eut à essuyer les reproches les plus sanglans : à mesure que l'officier anglais les articu-

lait, ils étaient immédiatement traduits par l'homme de confiance du Pacha. Le général anglais semblait avoir épuisé toutes les formules de l'invective, lorsque, portant son indignation au comble, il s'adresse à l'interprète et lui dit : « Cet homme (le Capitan-Pacha) ne croit donc » pas en Dieu ? Demande-lui s'il croit en Dieu ! » — Seigneur, s'écrie l'interprète en se jetant » aux pieds du général, j'ai fidèlement traduit » tout ce que tu as dit à mon maître ; mais dis» pense-moi de lui transmettre ta dernière » question ; il y va de ma vie. Lui demander » s'il croit en Dieu ! la simple expression de » ce doute ferait rouler ma tête à tes pieds. »

En sortant de la tente, le général anglais déclara au Capitan-Pacha qu'il le mettait aux arrêts, jusqu'à ce que le corps des quatre victimes qu'il réclamait eussent été remis entre les mains des Anglais. Il laissa en effet à la porte de la tente le détachement anglais qu'il avait amené, en le chargeant d'exécuter cet ordre dans toute sa rigueur.

Des plongeurs furent aussitôt expédiés par le Capitan-Pacha avec injonction, sous peine de la vie, de retrouver les corps réclamés et de les rapporter à terre.

Les cadavres furent en effet retirés du fond de la mer et remis au camp anglais où le général en chef les fit enterrer avec tous les honneurs réservés aux officiers du plus haut rang.

Malheureusement pour les Mamlouks, cette chaleur du général Hutchinson ne se soutint pas. Toute son attention parut se porter bientôt vers les préparatifs de son prochain départ. Le Capitan-Pacha de son côté, découragé sans doute par le peu de succès de sa sanglante tentative, dut songer à ramener sa flotte à Constantinople, et abandonner au Grand-Vizir le soin d'exécuter les autres mesures de destruction prescrites par le Divan.

Le caractère et les habitudes du Vizir répugnaient à ces actes de meurtre et de guet-apens. Toutefois, lorsqu'il reçut les premières nouvelles du massacre et de l'enlèvement des principaux beys de la maison de Mourad, il sentit la nécessité de ne pas faire moins que son rival. Le mardi 12 de Gemâdy-êl-tâny [1], avant que l'on pût connaître au Kaire l'irritation

[1] Ce mois, qu'on nomme aussi *Gemâdy-êl-akher*, est le sixième mois de l'année musulmane. Le 12 de *Gemâdy-êl-tâny* correspond au 28 vendémiaire an X, 20 octobre 1801.

de l'armée anglaise d'Alexandrie, le Grand-Vizir convoqua un Divan où le vieil Ibrahim-Bey et tous ceux des autres chefs de Mamlouks qui se trouvaient dans la capitale et aux environs furent appelés.

Dans cette assemblée solennelle, le Grand-Vizir prononça un discours où il annonçait « quil avait invoqué en faveur des beys et des » Mamlouks la clémence du Sultan, et que Sa » Hautesse, cédant à ses sollicitations, leur » avait accordé un pardon entier et une am- » nistie générale.

» Voici, ajouta-t-il, un firman de la Sublime » Porte, qui renferme les dispositions en votre » faveur ; » et, aussitôt après l'avoir montré, il le transmit au Reys-Effendy à qui il donna l'ordre d'en faire publiquement lecture.

Ce firman, d'ailleurs semblable à celui dont le Capitan-Pacha avait donné communication à Abouqyr, contenait de plus un article additionnel remarquable, par lequel Ibrahim-Bey était maintenu dans ses fonctions précédentes de *Cheyk-êl-Beled* ou chef suprême du gouvernement de l'Égypte.

Après cette lecture, le Grand-Vizir fit approcher tous les chefs des Mamlouks, les re-

vêtit de pelisses et de kaftans, insignes d'honneur, et leur ordonna de reprendre leur place dans l'assemblée du Divan, non plus en un seul groupe, comme à leur arrivée, mais disséminés entre les officiers turks, chacun suivant le nouveau grade dont il était décoré et dont le Vizir venait de leur donner l'investiture.

Mais après cette cérémonie, et au moment même où les Mamlouks et leurs chefs se livraient tous à la joie que leur inspirait un événement aussi heureux et plus conforme à leurs désirs qu'à leurs espérances, le Grand-Vizir, ayant fait faire silence une seconde fois, tira de son sein un autre firman impérial dont il ordonna au Reys-Effendy de faire également lecture.

Ce nouveau firman, postérieur en date de quelques jours au premier, en prononçait la révocation. Parmi les principales dispositions qu'il contenait, on remarquait celle-ci : « Sa » Sublime Hautesse, après avoir rappelé toutes » les désobéissances et les rébellions dont les » Mamlouks s'étaient rendus coupables envers » la Porte-Ottomane, depuis le fameux Aly-Bey, » donnait en conséquence au Grand-Vizir l'or- » dre de se saisir de leurs personnes sur-le-

» champ, de les mettre aux fers, et de les en-
» voyer sous bonne et sûre garde à Constan-
» tinople. »

Une consternation générale succéda tout-à-coup parmi les Mamlouks à la joie dont ils étaient enivrés peu d'instans auparavant : dans l'indignation que leur causa une perfidie aussi peu attendue, plusieurs d'entre eux manifestèrent le dessein de se soustraire à tant d'ignominie par une vigoureuse défense.

Mais toutes les mesures avaient été prises pour assurer le succès de cette entreprise hardie, et comprimer une explosion à laquelle le Grand-Vizir avait dû s'attendre : les troupes ottomanes avaient été prévenues dès la veille de ce jour fatal; elles étaient sous les armes, et entourant le palais dont toutes les issues étaient fermées, elles se montraient prêtes à agir au moindre signal du Grand-Vizir.

Toute résistance étant dès-lors impossible, les beys prirent le parti de se soumettre au sort qui les attendait; le vieil Ibrahim seul se jeta aux pieds du Vizir, et se borna à demander la vie sauve pour ses compagnons et pour lui.

Le Grand-Vizir se hâta de le rassurer sur ce point, et lui dit qu'il devait tout espérer

de la clémence de l'empereur ottoman. Il lui témoigna même tout le regret qu'il éprouvait d'avoir été chargé par son maître d'une commission qui coûtait autant à son cœur, et s'excusa sur la rigueur des ordres qu'il avait reçus, et sur la sévérité du châtiment qu'il aurait encouru, s'il eût manqué à la stricte exécution des volontés de son souverain.

Les Mamlouks, désarmés dans l'enceinte même du Divan par les troupes du Grand-Vizir, se virent aussitôt conduits dans les prisons de la citadelle.

Taher-Pacha, chef des Albanais, fut immédiatement envoyé dans la Haute-Égypte pour s'emparer de Mohammed-Bey-el-Elfy et de ses Mamlouks. Puis l'armée turke, à laquelle le Vizir avait fait prendre les armes dès le matin, cerna la ville et les villages voisins. Les soldats se répandant ensuite dans les rues, et fouillant les maisons que l'on soupçonnait servir d'asile aux Mamlouks, firent prisonniers tous ceux qu'ils purent découvrir ou rencontrer.

Ce coup de main ne se termina pas sans résistance ; grand nombre de Mamlouks se défendirent dans les divers quartiers de la ville. Le

bruit en arriva même jusqu'à la garnison anglaise qui se tenait tranquille dans ses cantonnemens de Gizéh; réveillée par le bruit d'une fusillade assez vive, elle put bientôt distinguer la lueur de coups de fusil qui partaient des fenêtres du Vieux-Kaire. Tout y paraissait en mouvement, et l'on apercevait une foule de cavaliers se poursuivant et s'entrechoquant à travers les bandes de terrain que l'inondation du Nil laissait à découvert.

Au premier abord, les Anglais prirent ce tumulte et ce bruit pour une émeute populaire, ou pour une dispute entre quelques-uns des corps de la garnison. Mais l'arrivée de Marco Stephano, drogman du Vizir, fit bientôt cesser toute incertitude. Le général Ramsay commandait le camp; Marco se fait conduire devant cet officier, et le prie d'arrêter Sélym-Bey-Abou-Dahab, ainsi que ses Mamlouks, dans le cas où ils se présenteraient aux portes de la place, attendu, disait-il, que Sélym et ses gens venaient de piller une caravane turke qui se rendait à la Mekke.

A onze heures du soir, un détachement de Mamlouks, commandé par Mohammed-Agha, paraît en effet, et demande à se placer sous

la protection anglaise. Le poste les reçoit. Ces malheureux étaient harassés de fatigue, couverts de boue et mourans de faim. Surpris à l'improviste par un corps d'Arnautes, ils n'existaient encore que parce que, dans leur avidité pour le butin, ces derniers avaient perdu à se disputer les dépouilles des fugitifs le temps qu'ils devaient employer à les poursuivre. La joie qu'ils éprouvaient en se voyant échappés à la fureur des Turks, était toutefois tempérée par l'inquiétude que leur donnait le sort de leur chef Sélym-Bey, qui, alité à la suite d'une ancienne blessure reçue à la bataille des Pyramides, se trouvait dans un village de la vallée supérieure.

Le général Ramsay dépêcha aussitôt au Grand-Vizir un officier chargé de lui notifier l'arrivée des Mamlouks de Sélym et la protection qu'il entendait leur accorder. En entrant dans le canal du Kaire, cet envoyé fut reçu par les Turks à coups de fusil; ce danger passé, il put s'acquitter de son message. Le Vizir, loin de témoigner le moindre mécontentement, se montra satisfait de savoir les Mamlouks de Sélym entre les mains du général Ramsay, certain, disait-il, de l'empressement que mettrait

cet officier-général à les lui renvoyer sous bonne escorte. Appelant ensuite un de ses drogmans, il l'expédia au camp anglais avec la double mission d'engager d'abord Mohammed-Agha, ainsi que ses Mamlouks, à se rendre au Kaire et à lui indiquer la retraite de Sélym-Bey; puis, en cas de refus, d'exiger du général Ramsay la remise immédiate des fugitifs. Le mépris et l'indignation firent justice de l'une et de l'autre ouvertures.

Le Grand-Vizir ne se tint point pour battu; pendant plusieurs jours on vit se succéder à Gizéh des officiers turks qui chaque fois s'efforçaient d'amener le général anglais aux vues du Vizir, ou cherchaient à triompher de la défiance des Mamlouks réfugiés. Le peu de succès de ces démarches allait sans doute en ralentir le cours, lorsque l'arrivée de Sélym vint leur imprimer une activité nouvelle.

Ce fut le 16 du même mois[1] au matin que ce bey, exténué de fatigue et affaibli par la fièvre, parut, à son tour, aux avant-postes anglais. Long-temps poursuivi par les Turks, il avait erré dans le Désert avec un chef de Bédouins

[1] Correspondant au 2 brumaire an X, samedi 24 octobre 1801.

de la tribu des Abâbdehs. En se présentant devant le général Ramsay, Sélym quitte son sabre et ses pistolets qu'il dépose sur une table, et ordonne à quelques Mamlouks dont il se trouvait accompagné d'en faire autant; puis, s'avançant vers le général, il invoque son appui contre les Turks, et déclare se remettre entre ses mains. La réponse du chef anglais fut affectueuse et bienveillante; il s'empressa de faire reprendre à Sélym et aux siens les armes qu'ils venaient de quitter, et leur dit qu'il les recevait non comme prisonniers, mais comme amis. Bientôt, Mohammed-Agha et ses Mamlouks, avertis de l'arrivée de Sélym, accoururent. L'entrevue fut touchante. Malgré la présence du général anglais et de bon nombre d'officiers de son armée, les Mamlouks se jetèrent aux pieds de leur chef, et renouvelèrent en ses mains leurs sermens de fidélité.

Le Vizir, instruit que sa proie venait de lui échapper, fit immédiatement partir Beyram-Bey, chef des Arnautes, et le drogman Stephano, avec ordre de tenter de nouveaux efforts pour lui amener Sélym et ses fidèles cavaliers. Cette mission n'eut pas un meilleur succès que les précédentes. Le Vizir recourut alors aux pré-

sens; ils furent rejetés avec dédain. Enfin, convaincu qu'il ne pouvait avoir raison du commandant de Gizéh, le Vizir prit le parti de s'adresser directement au général en chef de l'armée anglaise; il fit partir pour Alexandrie une députation composée d'un officier de Mamlouks gagné par lui, de M. Rosetti, consul-général d'Autriche, et d'un officier supérieur turk. Ces envoyés devaient s'efforcer de persuader à lord Hutchinson que nulle violence n'était exercée sur les beys prisonniers, mais que, désireux de recourir à la justice du Sultan et décidés à subir sa volonté, c'était, libres et de leur propre mouvement, qu'ils voulaient se rendre à Constantinople. Ces déclarations étaient confirmées dans une lettre dont on lui transmettait copie. Cette pièce demande quelques explications.

Tandis que le camp de Gizéh voyait avorter tour à tour chacune des tentatives du Vizir, il n'était sorte d'insinuations que l'on ne fît aux Mamlouks captifs au Kaire, pour leur persuader que les Turks et les Anglais agissaient de concert. Trompés par les apparences et par les bruits que l'on avait soin de faire circuler parmi eux, prisonniers d'ailleurs et sans appui, les beys durent regarder leur cause comme

perdue. En Orient, rarement les vaincus échappent au rôle de victimes. Dans l'espoir de sauver au moins leurs têtes, Ibrahim et ses compagnons se montrèrent donc prêts à souscrire à toutes les conditions qu'on voudrait leur imposer. Le Vizir exigea d'eux une lettre au Sultan, dans laquelle ils sollicitaient de Sa Hautesse, après de grands éloges donnés à la modération de son ministre, la faveur d'aller porter leurs hommages au pied du trône impérial. Cette lettre, ils l'écrivirent; elle fut présentée à Sélym-Bey, pour qu'il la revêtît également de sa signature; mais, dans sa défiance contre tout ce qui venait du Kaire, il refusa.

Malgré l'interruption des communications entre les deux rives du Nil, l'appui que Sélym avait trouvé auprès de l'armée anglaise commençait à être connu dans la capitale. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles des beys captifs; ils reprirent alors un peu de courage et cherchèrent à nouer quelques relations avec Gizéh. Bientôt Ibrahim-Bey put y envoyer de secrets émissaires qui, après avoir remercié le général Ramsay de l'intérêt dont il faisait preuve pour la cause des beys, le prièrent de

n'avoir nul égard à toutes les recommandations que pourrait lui faire le Grand-Vizir en leur nom, attendu que prisonniers, comme ils l'étaient, ils se trouvaient forcés de se soumettre à tout ce qu'on exigeait d'eux. « L'armée an» glaise était leur seul espoir, disaient-ils; ses » chefs seuls pouvaient les sauver. »

Cette confiance ne fut point trompée. Ainsi, tandis que la députation du Vizir descendait à Alexandrie, un officier, porteur de lettres confidentielles du général Ramsay, se dirigeait vers cette place, avec ordre de plaider la cause des Mamlouks auprès de lord Hutchinson, et d'obtenir de ce dernier les ordres nécessaires pour contraindre les Turks à relâcher leurs prisonniers. La réponse se fit attendre. Le temps qu'elle mit à venir fut employé des deux côtés en préparatifs d'attaque et de défense. Le Vizir fit transporter des vivres et des munitions dans la citadelle du Kaire; on y remplit les citernes; des troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à franchir le Nil, et tous les habitans de la ville, en état de porter les armes, durent se faire enregistrer. Ces mouvemens hostiles obligèrent le général anglais à concentrer des forces assez nombreuses à Gizéh;

divers régimens y furent appelés en toute hâte.

Les dépêches du général Ramsay vinrent donner un nouveau degré de violence à l'irritation toujours subsistante du général Hutchinson, contre les chefs de l'armée ottomane. Le double attentat d'Abouqyr et du Kaire lui semblait compromettre au plus haut point la dignité de sa cour, en la faisant soupçonner d'y avoir prêté la main. L'éloignement du Vizir le dérobant à la colère du général en chef anglais, ce dernier remit au général Ramsay le soin de la satisfaire. Mais, en revanche, le Capitan-Pacha, qui se trouvait encore dans la rade d'Abouqyr, reçut tout-à-coup d'Hutchinson l'ordre de quitter immédiatement l'Égypte avec sa flotte, sous peine de se voir mis aux fers à son tour, et d'être transporté en Angleterre comme prisonnier. Ces insultantes menaces, le ton inouï de hauteur qui les accompagnait, irritèrent d'abord la fierté de l'amiral turk; mais, cédant bientôt à la crainte de compromettre les intérêts de sa cour en Egypte et d'exposer sa tête en luttant contre le chef d'une armée amie, il prit le parti de lever l'ancre et de faire voile pour Constantinople.

Ce fut le 1er novembre [1] qu'arrivèrent d'Alexandrie à Gizéh les ordres si impatiemment attendus. A leur réception, le général Ramsay devait exiger du Grand-Vizir la mise en liberté immédiate et sans condition des beys et de leurs Mamlouks, ainsi que leur réintégration dans leurs anciens domaines. Une dépêche en ce sens était adressée en même temps au Grand-Vizir ; mais elle était conçue en termes si vifs et si impératifs, qu'avant de la lui communiquer le général anglais crut devoir attendre l'arrivée de tous les renforts qu'il avait demandés. Lorsque la présence du 86e régiment, suivi de ses pièces, eut complété le petit corps d'armée réuni à Gizéh, le général Ramsay se mit en devoir d'agir selon ses instructions. La dépêche fut remise au Grand-Vizir. Sa lecture parut lui causer de l'émotion. Toutefois ce premier moment de stupeur passé, il essaya de gagner du temps. Des entrevues furent demandées et obtenues ; elles restèrent sans résultat.

Enfin, le 13, le général Stuart étant arrivé

[1] Correspondant au 10 brumaire an X, 24 Gemâdy-êl-tâny, 1216 de l'hégire.

d'Alexandrie, avec ordre d'en terminer sans délai, on signifia au Vizir que, si les Mamlouks n'étaient point relâchés le lendemain, les troupes anglaises se mettraient aussitôt en mouvement. Cette menace aurait été de difficile exécution; car l'inondation du Nil couvrant alors presque tout le pays et tenant les régimens anglais parqués dans leur camp, le Vizir pouvait faire sortir les Mamlouks du Kaire, et les diriger sur la Syrie, sans qu'un seul soldat anglais pût intervenir sur la rive droite. Mais la terreur imprimée par l'armée française aux chefs des bandes indisciplinées de l'Orient était telle, que le Vizir ne songea même pas à la possibilité de braver l'attaque de quelques régimens européens. Les prisonniers furent mis en liberté.

Les Mamlouks qui sortirent alors du Kaire pouvaient être au nombre de deux mille deux cents à deux mille cinq cents cavaliers. Ils marchaient sous la conduite de dix à douze beys, à la tête desquels figurait le vieil Ibrahim. Lorsqu'ils eurent franchi le fleuve et qu'ils se présentèrent devant Gizéh, la garnison prit les armes et les reçut avec les honneurs militaires.

On devait croire qu'ayant mis le Nil entre eux et le Vizir, les beys se trouvaient enfin délivrés de toutes poursuites et de toute surveillance. Mais la Porte attachait à la destruction des Mamlouks un si haut prix, que le chef de l'armée ottomane ne voulut pas élargir ses prisonniers, sans se ménager un moyen de les ressaisir. Avant donc de les faire sortir de prison, il avait fait jurer aux beys qu'ils ne resteraient point à Gizéh, et qu'ils déclareraient aux Anglais leur volonté de retourner au Kaire. Des officiers turks furent chargés de les accompagner et de veiller à l'exécution de ces conventions. Tant que ces officiers furent présens, les beys se continrent. Vers midi, ces surveillans, impatiens de voir qu'il n'était nullement question de retour, rappelèrent à quelques beys qu'il était temps de partir. Ce propos fut rapporté au général Stuart. « Oui, dit-il, il y a » long-temps, en effet, que le bateau qui at» tend les Turks est prêt. Quant aux beys, ils » restent avec moi. » Insister n'était pas chose possible; les Turks durent seuls s'embarquer.

La djerme qui les portait n'avait pas encore viré de bord, que déjà les beys faisaient retentir le camp de l'expression de leur joie et

d'exclamations de reconnaissance. Leur ivresse s'accrut, lorsqu'ils virent arriver au milieu d'eux, non-seulement Sélym et ses Mamlouks, mais encore ceux de leurs frères qui avaient échappé au massacre d'Abouqyr, et que le général Stuart avait ramenés d'Alexandrie quelques jours auparavant.

Cette réunion de toutes les forces des Mamlouks sur un seul point imprima aux démarches des généraux anglais une puissance et une activité qui devait rendre désormais certaine la restauration de cette redoutable milice. Le reste de l'année s'écoula en négociations. Mais tantôt le Vizir promettait, tantôt il refusait; ou bien il supposait des ordres, ou disait attendre une décision de Constantinople. Le général Stuart, qui était particulièrement chargé de traiter cette affaire, finit par se montrer fatigué de ces retards et de ces prétextes. Les premiers jours de l'année 1802 allaient sans doute le voir recourir de nouveau à des moyens plus décisifs, lorsque des ordres partis cette fois de la métropole vinrent donner à la politique des chefs de l'armée britannique une direction tout opposée.

—

CHAPITRE II.

Négociations de la France avec la Porte. — Menées contraires du gouvernement anglais. — Son changement de politique vis-à-vis des Mamlouks. — Mission de lord Cavan. — Retraite des beys. — Nomination de Khosrou-Mohammed-Pacha. — Embarquement de l'armée anglo-indienne. — Position du nouveau gouverneur. — Divisions parmi les Mamlouks. — Hostilités entre eux et le Pacha. — Bataille de Damanhour. — Nouveau revirement dans la politique anglaise. — Retour de lord Stuart. — Marche des Mamlouks sur le Kaire. — Embarquement d'Elfy-Bey pour l'Angleterre. — Mission du colonel Horace Sébastiani. — Sympathie de la population pour les Français. — Situation et forces des divers partis.

La France était, en Europe, la plus ancienne alliée de la Porte; des traités de commerce, vieux de plusieurs siècles, unissaient les deux empires, lorsque l'expédition de l'an VI (1798) vint brusquement interrompre les relations des provinces méridionales de la République avec les ports du Levant.

L'Égypte évacuée, l'un des premiers soins du gouvernement français fut de chercher à ressaisir l'ancienne suprématie qui lui donnait

la Méditerranée et ses nombreuses Échelles; ce n'était point seulement pour lui une question politique de haute importance; il y allait encore de la richesse et du bien-être des populations de tout le midi de la France. Telle fut l'active sollicitude du général Bonaparte, alors Premier Consul, que le 1[illegible] vendémiaire an X (7 octobre 1801), c'est-à-dire six semaines après la prise d'Alexandrie par les Anglais, M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères de la République, et el-Seyd-Aly-Effendy, ambassadeur de la Porte, signaient à Paris des préliminaires de paix, par lesquels *les traités qui existaient avant la guerre entre la France et la Sublime-Porte étaient renouvelés en entier.* « En conséquence, y était-il dit, la République » française jouira, dans toute l'étendue des » États de Sa Hautesse, des droits de commerce » et de navigation dont elle jouissait autrefois, » et de ceux dont pourront jouir les nations » les plus favorisées [1]. »

Les ratifications devaient être échangées à Paris dans l'espace de quatre-vingts jours.

Deux jours après, le 19 vendémiaire (11 oc-

[1] Art. 4.

tobre) le colonel du 9e régiment de dragons, Horace Sébastiani[1], partait pour Constantinople, avec mission d'obtenir, dans le plus bref délai, l'adhésion du Sultan. Son arrivée dans la capitale de l'empire turk et la connaissance des articles dont il était porteur, mirent en émoi tout le corps diplomatique. L'ambassadeur anglais jeta surtout les hauts cris. L'énergie de ses réclamations intimida la majorité du Divan. Toutefois la France conservait encore des partisans dans cette assemblée; ils opposèrent à ces récriminations les plaintes du Vizir et du Capitan-Pacha sur l'active protection que trouvaient les Mamlouks auprès des chefs de l'armée britannique. Les faits étaient nombreux, pressans; la légation anglaise n'hésita pas à désavouer les actes des généraux Hutchinson et Stuart, et à promettre son concours aux projets de destruction arrêtés par la Porte. Après quelques débats, un abandon complet des droits réclamés par les beys ayant été le prix convenu pour la non-ratification des articles préliminaires, M. Strattan, sécretaire de la légation anglaise, fut chargé de faire exé-

[1] Depuis général et ministre des affaires étrangères.

ciers et soldats, chacun tenait à leur faire ses adieux ; de nombreuses marques de souvenir, qui vinrent alors à s'échanger, rendirent la séparation touchante. Enfin les beys partirent. Mais auparavant ils avaient annoncé au général Stuart que malgré l'abandon de lord Cavan, qui les rendait libres d'agir comme ils l'entendaient, cependant ils donneraient aux Anglais une dernière marque de déférence, en n'attaquant point les Turks avant d'être arrivés à Syout.

L'éloignement de toutes les forces des Mamlouks laissait les Turks maîtres absolus de la Basse et Moyenne-Égypte, ainsi que de la capitale. Le Vizir, impatient de retourner à Constantinople, crut dès-lors l'instant venu de remettre le gouvernement de ces provinces aux mains de Khosrou-Mohammed-Pacha, que la Porte avait élevé à la dignité de pacha d'Égypte. Ce personnage devait sa nomination à l'amitié et au crédit du Capitan-Pacha, dont il avait long-temps été l'esclave. Géorgien de naissance et élevé dans un sérail, son caractère et son intelligence se ressentaient de l'éducation qu'il y avait reçue. Ainsi doué de manières nobles, affable avec les étrangers, bien que

fier avec les siens, il manquait de cette prévoyance et de cette connaissance des hommes si nécessaires lorsqu'on est appelé à gouverner un pays appauvri et déchiré par les factions.

Ce fut dans les derniers jours du mois de Ramadan de l'an 1216 de l'hégire (commencement de février 1802), qu'il vint d'Alexandrie au Kairo. Le 8 février (5 du mois de Chaoual), le Vizir quitta la capitale et prit, avec une partie de son armée, la route de Syrie. Son départ fut suivi d'assez près par celui de l'armée anglaise venue de l'Inde. Le 10 mai, elle remit Gizéh et ses forts aux troupes de Khosrou-Mohammed, et poursuivit sa marche pour Suez où elle s'embarqua le 6 juin.

Malgré la retraite des beys et le nombre assez considérable de soldats que lui avait laissés le Vizir, la puissance du nouveau gouverneur de l'Égypte ne reposait que sur de chancelans appuis. Dans le Saïd, la réunion des beys lui présentait une masse d'ennemis compacte et irritée, qui menaçait la vallée inférieure du Nil d'une invasion toujours imminente. Dans les principales places des autres provinces, et au sein même de la capitale, seize à dix-sept mille hommes se trouvaient répandus, qui, seules

forces du pachalik, étaient des soutiens assez douteux pour faire craindre à Khosrou-Mohammed, qu'au moindre événement ils ne missent en question son pouvoir et sa vie. Composée en grande partie de bandes d'Arnautes ou Albanais, espèce de soldats nomades que les Turks n'emploient jamais sans défiance, et qu'ils n'osent charger de la garde de leurs forteresses, cette troupe était mal armée, sans discipline, énervée par la débauche et sans aucune confiance dans ses chefs. Au nombre de ses officiers principaux, on comptait Taher-Pacha, homme ignorant et féroce, digne en tout de ses soldats, puis Mohammed-Aly, ser-asker [1], esprit fin et adroit, et qui savait allier beaucoup de courage personnel et un caractère impétueux, à cette ténacité et à cette dissimulation qui font en Orient les hautes et durables fortunes.

Khosrou-Mohammed-Pacha devait donc chercher à la fois à étendre et à affermir son pouvoir. Pour parvenir à ce dernier but, il voulut s'entourer d'une garde d'élite. Cent trente à cent quarante Français, qu'il avait attachés à son

[1] Général.

service, furent employés par lui à instruire un certain nombre de Nubiens et d'esclaves noirs achetés aux Gellâbys, ou conducteurs de caravanes de l'intérieur de l'Afrique. Cette milice se forma peu à peu en corps redoutable par sa bravoure, et donna plus tard des preuves éclatantes de dévouement et de fidélité.

En même temps qu'il prenait ses précautions contre cet esprit d'indiscipline et de sédition qui distingue les bandes albanaises, Khosrou-Mohammed s'occupait avec activité de réduire les Mamlouks. Les beys venaient précisément de descendre du Saïd, et ravageaient alors le Fayoum ainsi que les provinces de Minièh et de Beny-Soueyf. Le Vice-Roi [1] fit aussitôt marcher contre eux un corps assez considérable de troupes commandé par Taher-Pacha. Divisés alors par détachemens qui se trouvaient répandus sur cette immense ligne que décrit le Nil depuis les cataractes jusqu'au Delta, ligne dont les principaux points, tels

[1] Kosrhou-Mohammed-Pacha est le premier gouverneur d'Égypte auquel les Européens aient donné le titre de *vice-roi*. Ce titre ne répond précisément à aucune dignité de la cour ottomane, et n'a d'équivalent dans la langue turke que le titre de *Beyler-Bey* (mot à mot *Bey des Beys*.)

que Girgéh, Syout et Miniéh, se trouvaient au pouvoir des Turks, les Mamlouks devaient sembler d'autant plus faciles à refouler dans le Saïd, qu'au désavantage du petit nombre, venaient se joindre deux causes de faiblesse sur lesquelles le Pacha paraissait beaucoup compter.

On sait qu'avant la conquête de l'Égypte par les Français, les beys étaient partagés entre les deux maisons d'Ibrahim et de Mourad. Après la mort de ce dernier, les Mamlouks de sa maison se divisèrent. Les uns reconnurent l'autorite d'Osman-Bey-êl-Bardissy, les autres celle de Mohammed-Bey-êl-Elfy. La rivalité que ce partage établit entre eux trouva, dans les événemens qui vinrent à se succéder, des alimens toujours nouveaux. On a prétendu que cette fâcheuse division avait pour cause principale les prétentions communes des deux beys sur la main de Sittéh-Nefysséh, veuve de Mourad-Bey. L'âge avancé de Sittéh-Nefysséh, alors plus que quinquagénaire, rend cette conjecture peu vraisemblable; mais ce qui est hors de doute, c'est que chacun des deux rivaux obéissait à des influences et à une politique toutes contraires. Héritier de l'attachement et de

l'admiration que, dans ses derniers jours, son maître Mourad avait voués à la nation française, êl-Bardissy n'écoutait que les inspirations qui lui semblaient favoriser les vues et servir les intérêts de la République. Il savait que Bonaparte gouvernait la France. Ce général lui était apparu si grand, que, les yeux toujours tournés vers lui, il ne cessait de répéter à ses confidens : « Bonaparte commande à » la première nation de l'Europe. L'amitié qu'il » a montrée pour les Mamlouks ne se démentira pas ; il les aidera à devenir de nouveau » les seuls maîtres de l'Égypte. » De là, sa haine prononcée contre les Anglais et son opposition à toutes les mesures dont la pensée pouvait appartenir aux chefs de la garnison d'Alexandrie ou à leurs agens.

Partisan dévoué de la Grande-Bretagne, ne croyant le triomphe des Mamlouks possible qu'à l'aide des conseils des généraux anglais, et avec l'appui de leurs soldats, Elfy-Bey, en revanche, consultait sur toutes choses les agens britanniques et montrait l'obéissance la plus aveugle pour leurs prescriptions.

Nous devons ajouter que ce partage de la maison de Mourad ne constituait pas à lui seul

les divisions qui affaiblissaient les Mamlouks. Retiré à cette époque dans la Haute-Égypte, Ibrahim, entouré de ses beys, semblait y attendre le moment où la réconciliation de tous les chefs mamlouks viendrait donner à la cause commune des chances de succès et d'avenir. D'un autre côté, il existait en dehors des deux maisons d'Ibrahim et de Mourad quelques beys qui, n'obéissant qu'à leur impulsion personnelle, restaient étrangers à ces dissensions de famille. Osmen-Bey-Hassan était, parmi ces derniers, l'un des plus riches et des plus considérés. Le Vice-Roi n'avait eu garde de le laisser grossir les rangs de ses ennemis : le sachant d'humeur assez pacifique, il lui fit faire des ouvertures de paix et d'alliance. Le bey, plus ami du repos que de la vie hasardeuse de ses compagnons d'armes, accueillit les propositions de Khosrou-Mohammed. Il quitta la vallée supérieure du Nil, et se retira au Kaire avec tous les Mamlouks de sa suite.

Malgré l'infériorité du nombre, la dispersion de leurs détachemens, et l'absence de tout plan d'ensemble, peut-être les Mamlouks auraient-ils arrêté les premiers mouvemens des troupes du Vice-Roi, s'ils avaient eu de quoi

fournir à de nombreux combats. Mais, éloignés de la côte, dépourvus de tous moyens de fabrication, les beys manquaient d'armes et de munitions. Taher-Pacha pénétra avec un corps assez nombreux jusque dans le Saïd, et tandis qu'il prenait en queue la majeure partie des détachemens mamlouks, ceux-ci se trouvaient attaqués en tête par le reste des troupes turkes. Ainsi, pressés sur tous les points, les beys découragés demandèrent une trève de cinq mois : ce temps, disaient-ils, leur était nécessaire pour écrire à Constantinople, et solliciter de la Sublime-Porte une paix honorable et de durée.

Cette démarche parut au Vice-Roi un signe de véritable détresse. Il répondit aux beys que, sujets soumis du Sultan, ils étaient libres, à l'exemple d'Osman-Bey-Hassan, de venir jouir de leurs richesses au Kaire; qu'à cette condition ils pouvaient compter sur la protection de la Porte, et sur l'entier oubli de leurs fautes passées, oubli qui ne devait cependant pas s'étendre à Ibrahim-Bey, à Osman-Bey-êl-Bardissy, à Mohammed-Bey-êl-Elfy et à Sélym-Bey-Abou-Dahab, tous quatre nominativement exceptés de cette amnistie.

A la réception de ce message, les beys furieux firent taire un instant leurs discordes : ils se réunirent ; puis, redoublant d'énergie et de courage, ils attaquèrent et battirent, près du village d'él-Touéh, dans la province de Beny-Soueyf, un corps assez nombreux de troupes ottomanes que commandait le bynbâchy[1] Hagedar. Cette victoire remportée, ils descendirent vers la Basse-Égypte, mettant à contribution tous les villages qui n'osaient leur résister.

Cette soudaine irruption dans les plus riches provinces du pays menaçait de détruire les ressources les plus précieuses du gouvernement. Le Vice-Roi dut songer soit à porter un dernier coup aux beys, soit à traiter avec eux. Il leur fit alors proposer, par Osman-Bey-Hassan, de leur abandonner à titre d'apanage toutes les terres situées depuis Esnéh jusqu'aux extrêmes frontières de l'Égypte. Les beys, sans rejeter positivement cette ouverture, demandèrent qu'on adjoignît aux territoires cédés la province entière de Girgéh. Le Vice-Roi refusa.

[1] Commandant d'un corps de mille hommes.

Pendant ces négociations, auxquelles prenaient une part active les chefs de la garnison anglaise d'Alexandrie, Khosrou-Mohammed-Pacha mettait en mouvement toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il fit partir deux nouveaux corps qu'il confia, l'un à son kiahia Youssef-Bey, ayant sous ses ordres Taher-Pacha, et l'autre à Mohammed-Aly. La première colonne était la plus nombreuse; Youssef-Bey la dirigea vers Damanhour dans la Basse-Égypte, où campait depuis quelques jours un corps de huit cents Mamlouks commandé par Osman-Bey-él-Bardissy et par Mohammed-Bey-él-Elfy.

Damanhour n'était pas seulement une bonne position militaire; les beys y rencontraient encore l'avantage de communications faciles avec Alexandrie et sa côte. Aussi l'approche de l'armée ottomane trouva-t-elle él-Bardissy décidé à s'y maintenir. Les Anglais qui connaissaient les forces des Turks et qui savaient que plusieurs colonnes étaient en marche pour la province de Bahiréh, engagèrent Elfy-Bey à éviter un engagement sérieux.

Lorsque parut l'avant-garde de Youssef-Bey, il y eut donc discussion parmi les Mamlouks,

pour savoir s'ils devaient se battre ou songer à la retraite. Elfy-Bey, organe des prévisions toutes européennes de ses amis d'Alexandrie, fit observer qu'il n'y allait pas seulement pour eux de la perte d'une bataille, perte qui se résume ordinairement en un nombre plus ou moins considérable d'hommes mis hors de combat, mais que, manquant d'armes et de munitions de guerre, une défaite les laissait sans aucune chance de retraite et les livrait à l'entière merci des Turks. Les kachefs, impatiens de se mesurer, ne répondirent à ce raisonnement que par un cri : *Le combat !* El-Bardissy s'étant rangé de leur côté, l'attaque fut décidée; Elfy-Bey ne voulut pas courir les chances de cet événement ; il quitta Damanhour dans la nuit et se jeta dans le Désert.

Le lendemain, 23 novembre [1], l'armée de Youssef-Bey se présenta de bonne heure en ordre de bataille. Elle se trouvait rangée dans la plaine, ayant sa droite appuyée sur le canal d'Alexandrie. Une batterie d'artillerie qui occupait le front de la première ligne donna le signal

[1] Correspondant au 27 du mois de Regeb de l'an 1217 de l'hégire et au 2 frimaire an XI.

de l'attaque. Dès la première décharge, èl-Bardissy s'aperçut bien vite que ses cavaliers ne résisteraient pas long-temps à l'action écrasante de plusieurs pièces de canon. Ordonnant aussitôt un mouvement général, il se met à la tête des siens et fond avec impétuosité sur le front des Turks. Cette attaque fut sans résultat; les Ottomans tinrent ferme; pas un seul point de leur ligne ne fut entamé. Le chef mamlouk, faisant aussitôt volte-face, abandonne le front de l'ennemi, se jette avec la rapidité de l'éclair sur son flanc gauche que rien ne couvrait, enfonce le premier rang, culbute les lignes suivantes, et taille en pièces tout ce qui se présente devant le sabre de ses soldats. Cette manœuvre hardie décida de la victoire. Le plus effroyable désordre se mit dans l'armée turke qui, forte de 7,000 hommes, en perdit plus de 4,000 soit tués, soit prisonniers. L'artillerie tout entière resta au pouvoir des vainqueurs, ainsi qu'une grande quantité de munitions de guerre et tous les bagages.

Ce succès inespéré ne coûta, dit-on, aux Mamlouks qu'une perte de soixante hommes. Malheureusement ils ne surent ou n'osèrent pas profiter de leur victoire.

Nous avons dit que les Anglais s'étaient activement mêlés aux négociations qui venaient d'avoir lieu entre le Vice-Roi et les beys; on a vu de quelle nature étaient encore leurs relations avec ces derniers la veille même de la dernière bataille. Ce nouveau changement dans la politique des chefs de l'armée britannique demande à être expliqué.

Nous avons indiqué plus haut le prix mis par la Porte à la non-ratification des articles préliminaires de paix consentis par son ambassadeur à Paris, le 7 octobre 1801 (15 vendémiaire an X). Cet échec diplomatique ne fit qu'exciter davantage la sollicitude du gouvernement français. Son chargé d'affaires à Constantinople multiplia ses demandes d'audiences et ses notes; chaque jour il représentait aux différens membres du Divan qu'une étroite alliance avec la France était le seul contrepoids possible à l'action incessamment envahissante des deux cabinets de Saint-Pétersbourg et de Saint-James, cabinets étroitement unis, et qui tous deux pressaient assez vivement l'empire ottoman, l'un au nord-est par les provinces danubiennes et les versans du Caucase, et l'autre au midi par ses tentatives d'établissement sur

différens points de la Mer-Rouge, ainsi que par la possession d'Alexandrie, place que son assiette, son port et ses ouvrages, rendaient tout à la fois la clef de l'isthme de Suez et de toute la vallée du Nil.

Ces considérations, présentées avec adresse et fortement appuyées au sein même du Divan par les partisans de la France, triomphèrent de la faiblesse et de l'apathie de la Porte. Le 6 messidor an X (25 juin 1802), M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères de la République, et êl-Seyd-Mohammed-Saïd Ghalib-Effendy, nouvel ambassadeur ottoman, signèrent à Paris un traité d'alliance offensive et défensive entre les deux États, qui fut ratifié par le Sultan le 25 de Raby-el-âkher, an 1217 de l'hégire (25 août 1802). Par ce traité, toutes les anciennes capitulations de commerce se trouvaient renouvelées, et les alliés se garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs possessions.

Cet acte diplomatique renversait les projets de négoce et de domination exclusive que l'Angleterre avait jusqu'alors nourris ; elle dut songer à en paralyser les effets. Les Mamlouks s'offraient à elle comme un instrument de fa-

cile direction ; l'intérêt qu'elle avait d'abord manifesté pour leur cause se réveilla soudain, et par la même décision qui nomma le général Stuart commandant en chef de la garnison d'Alexandrie en remplacement du major-général Cavan, elle transmit au premier l'ordre formel de renouer avec les beys, et d'appuyer leurs efforts de toute l'influence de son caractère politique et de sa position.

Le général Stuart s'adressa d'abord au Divan. Au mois de juillet 1802, il vint à Constantinople, et notifia à la Porte l'intention de son gouvernement, de ne retirer les troupes anglaises d'Alexandrie que lorsque l'Égypte serait pacifiée, c'est-à-dire quand les différends qui mettaient les armes aux mains des Mamlouks se trouveraient complètement aplanis. « Les beys, disait-il dans ses notes au Reys-» Effendy, sont habitués au climat de l'Égypte; » ils ne peuvent et ne doivent pas songer à » transporter leurs tentes sur une autre terre; » que la Porte consente à leur céder toute la » partie du Saïd qui s'étend depuis Girgéh jus-» qu'à Assouân, et ils se soumettront; les de-» voirs de l'Angleterre envers cette vaillante » milice et la Sublime-Porte se trouvant alors

» remplis, ses régimens pourront abandonner » l'Égypte. »

La Porte répondit à cette ouverture : « que » l'Égypte n'était point le climat natal des Mam» louks sortis pour la plupart de la Géorgie ou » de la Circassie ; et que, quant à la pacification » du pays, ce motif ne pouvait retenir les An» glais un jour de plus à Alexandrie, le Sultan » étant assez fort pour réduire les beys à » l'obéissance. »

Après cette infructueuse tentative, lord Stuart quitta Constantinople et vint prendre le commandement de sa petite armée. Le 25 août, il écrivit aux beys pour leur annoncer la démarche qu'il venait de tenter en leur faveur, et l'ordre qu'il avait reçu de sa cour de ne rien négliger pour amener entre eux et la Porte une transaction qui satisfît leurs justes exigences. Le 30 août (1er Gemâdy-èl-âouel), il mandait au vice-roi Khosrou-Mohammed-Pacha que, chargé par son gouvernement d'aviser aux moyens de rendre à l'Égypte le repos et la prospérité que lui avait fait perdre la domination étrangère, il regardait un retour complet à l'ancienne constitution du pays comme la voie la plus sûre pour arriver à ce

résultat ; qu'à la vérité la Porte, dans son ignorance des faits, avait repoussé toute espèce de transaction, mais qu'il espérait que le Pacha, cédant à la connaissance personnelle qu'il avait des voeux et des besoins du pays, se hâterait d'adopter l'arrangement proposé.

Ce fut peu de temps après la réception de la première de ces deux lettres, que les Mamlouks, descendant du Saïd, s'étaient avancés sur les provinces de l'Égypte-Inférieure. A mesure qu'ils gagnèrent du terrain, la correspondance du général Stuart devint plus explicite et plus vive ; le résultat inespéré de la bataille de Damanhour lui imprima bientôt un caractère de hauteur presque menaçant.

Rappelant les services rendus par les beys aux armées combinées, ainsi que les promesses faites par lord Hutchinson, promesses confirmées par les chefs de l'armée ottomane et pour l'exécution desquelles le nom de son souverain se trouvait engagé, le général Stuart sommait alors le Vice-Roi d'adopter la transaction que, dans l'intérêt de la Porte elle-même, il voulait bien lui soumettre encore.

A toutes ces démarches Khosrou-Mohammed opposait l'insuffisance de ses pouvoirs et le

silence prolongé de son gouvernement : chaque jour qui s'écoulait rendait cependant sa position plus difficile ; les Mamlouks se tenaient en quelque sorte campés sous les murs d'Alexandrie ; les entrevues entre les chefs de la garnison et les principaux beys étaient longues et fréquentes ; tout semblait annoncer enfin que le printemps de 1803 verrait s'avancer vers le Kaire les fantassins de la Grande-Bretagne unis aux cavaliers mamlouks, lorsque la rupture du traité d'Amiens vint encore une fois enlever aux beys les chances de succès que leur donnaient les nouvelles vues politiques de la cour de Londres.

Le 13 février 1803 (20 Chaouâl 1217), lord Stuart transmit au Vice-Roi une dépêche où se trouvaient les paragraphes suivans :

« J'ai eu l'honneur de faire observer plusieurs fois à Votre Altesse que le désir de contribuer au rétablissement de la tranquillité dans ce pays, était le seul motif qui avait engagé le Roi mon maître à retarder si long-temps le rappel de son armée.

» Cependant, comme la Porte continue à ne pas vouloir répondre aux diverses propositions qui lui ont été présentées à ce sujet, et comme

Sa Majesté, après avoir rendu l'Égypte au sceptre ottoman, aux dépens de ses trésors et du sang de ses soldats, a besoin, pour le service de son propre empire, des troupes et des nombreux vaisseaux qu'elle emploie sur les côtes d'Égypte, il est de mon devoir de tâcher, avant mon départ, d'adoucir les malheurs d'un peuple qui nous a donné tant de preuves d'attachement.

» Les Mamlouks, après avoir résisté à toutes les entreprises dirigées contre eux, ont poussé leur triomphe jusque dans la Basse-Égypte, dont les plaines sont encore infectées par la multitude de vos morts. Les cadavres de plus de trois mille soldats, restés sans sépulture, couvrent encore le court espace qui sépare Damanhour et le Désert. Les puissantes tribus d'Arabes attachées à la cause des beys étendent leurs contributions sur presque toute la rive gauche du Nil, et votre général, retranché et cerné dans son camp, se voit obligé de rester tranquille spectateur de leurs dévastations.

» Empressé cependant de faire servir jusqu'au dernier moment mon influence à conjurer la ruine totale qui menace les intérêts de la Porte en Égypte, je me suis décidé à

interposer mes bons offices. J'ai pris sur moi de persuader aux beys de retourner paisiblement dans la Haute-Égypte. Ils ont exigé, pour condition, la remise en leurs mains d'une portion modique de ces magasins de la place d'Alexandrie que leur valeur nous a aidés à prendre sur l'ennemi commun. Ce secours, dont ils ont besoin et auquel ils ont de si justes droits, une fois obtenu, ils consentent à évacuer la Basse-Égypte et à ouvrir à l'armée du Kiahia-Bey une retraite assurée jusqu'à la capitale de Votre Altesse.

» Si les représentans de la Porte, de leur côté, ne font aucun mouvement pour inquiéter la marche des beys, ils promettent de se montrer désormais fidèles au Sultan, de lui payer un tribut raisonnable, proportionné à leurs moyens, et de se borner aux limites territoriales qui leur seront assignées. »

Cette dernière démarche n'eut pas un meilleur succès que les précédentes; le Vice-Roi se rejeta de nouveau sur la nature de ses instructions. Le temps cependant pressait; de nouveaux délais devenaient impossibles. Dans cette position, le général Stuart voulut ménager à son gouvernement les moyens de ressaisir un

jour les chances d'influence et de domination que lui faisaient perdre les nécessités du moment. Il engagea Elfy-Bey à quitter l'Égypte, et à venir démontrer lui-même au cabinet anglais la facilité que présentait la conquête politique et commerciale de l'Égypte.

Ambitieux et vain comme il l'était, Elfy-Bey saisit cette ouverture avec avidité : loin d'en pénétrer le véritable motif, et de voir que les Anglais, en l'emmenant avec eux, voulaient à la fois un ôtage qui leur répondît de l'alliance des Mamlouks et un instrument qu'ils pussent faire mouvoir à volonté, soit contre les autres beys, soit contre les Turks, Elfy-Bey n'aperçut dans ce voyage qu'une occasion de se montrer avec éclat en Europe, et d'assurer plus tard en ses mains le souverain pouvoir. Laissant à son khaznadar, Elfy-êl-Sogheyr [1], la direction des Mamlouks de sa maison, il se rendit avec quinze de ses cavaliers à bord des bâtimens anglais. La veille, remise avait été faite aux autres beys des munitions de guerre demandées par eux comme condition préalable à tout arrangement avec la Porte.

[1] Elfy le jeune.

Cette livraison terminée, malgré l'opposition qu'y apportèrent les autorités turkes et la protestation formelle du gouverneur de la ville, la flotte anglaise appareilla. Ce fut le 14 mars 1803 [1] que Kourchid, nommé gouverneur d'Alexandrie, avec le titre de pacha, par le vice-roi Khosrou-Mohammed, fut mis en possession des portes et des forts de la place; le surlendemain 16, l'escadre leva l'ancre et fit voile pour l'Angleterre.

Une nécessité bien impérieuse avait seule pu décider les Anglais à l'évacuation d'Alexandrie; car, ainsi qu'on l'a vu, non-seulement ils avaient obstinément résisté à toutes les injonctions de la Porte, mais ils avaient également decliné les réclamations chaque jour renouvelées du gouvernement français. Le cabinet des Tuileries ne s'était point borné, en effet, à des sollicitations simultanées près des deux cours de Londres et de Constantinople : immédiatement après la signature du traité d'Amiens, une seconde fois, il avait envoyé le colonel Sébastiani, accompagné

[1] Correspondant au 23 ventose an XI, et au 20 du mois Dou-qaadéh de l'an 1217 de l'hégire.

d'Amédée Jaubert, dans le Levant, avec ordre de toucher à Alexandrie, de s'enquérir des motifs qui y faisaient rester les Anglais au mépris d'un article formel du dernier traité de paix, de pénétrer ensuite dans l'intérieur de l'Égypte, et de rendre compte de l'état du pays, ainsi que de la situation des différens partis qui s'en disputaient la possession. Nous n'aurions fait qu'indiquer cette mission qui précéda de quelques mois le départ du général Stuart, si un tableau fidèle de l'Égypte, à la fin de 1802, tableau tracé sur les lieux mêmes par une main habile et sûre, ne nous paraissait pas devoir offrir quelque intérêt.

Ce fut dans le courant d'octobre que le colonel Sébastiani débarqua à Alexandrie. Dès que son arrivée fut connue, la ville tout entière se mit en mouvement; dans toutes les rues et sur toutes les places, les habitans s'abordaient en se félicitant de la révolution qui allait s'opérer; les Anglais et les Turks devaient être chassés de l'Égypte par une nouvelle armée française, et le colonel ne paraissait que pour prendre, au préalable, possession de la place. A Abouqyr, à Rosette, à Faouéh,

à Rahmaniéh, à Menouf, comme dans tous les villages de la route qu'il parcourut avant d'arriver au Kaire, le colonel trouva les mêmes sentimens d'espérance et de joie ; cheiks, kadis, commerçans, simples fellahs, tous s'empressaient autour de lui, témoignant avec énergie les regrets que leur avait laissés l'administration française, ainsi que l'admiration qu'ils conservaient pour Bonaparte.

En entrant au Kaire, la première visite du colonel fut pour le Vice-Roi ; il voulut plaider près de cet officier suprême la cause des Mamlouks qui, dans ce moment même, venaient de battre cinq fois de suite les troupes ottomanes. Khosrou-Mohammed protesta de ses bonnes intentions ; mais il avait, disait-il, les ordres les plus positifs de sa cour pour faire une guerre d'extermination aux beys, et repousser impitoyablement toute ouverture d'arrangement avec eux. Dans une seconde entrevue, le colonel parut douter de la réalité des sévères prescriptions du Divan. Le drogman du Pacha mit aussitôt sous les yeux de notre envoyé deux de ces ordres qui surpassaient encore en rigueur toutes les suppositions de ce dernier. Dans l'un, le Sultan enjoignait au Vice-Roi de faire

périr tous les Mamlouks qui pouvaient se trouver en Égypte, qu'ils conservassent ou non quelques relations avec les beys révoltés ; dans l'autre, on lui enjoignait d'humilier les principaux cheiks, de les dépouiller de leurs richesses, et de frapper notamment sur les cheiks él-Bekry et él-Sadât.

Quelques jours après, le colonel alla voir le cheik Abdallah-él-Cherkaouy. Sa visite était attendue : aussi trouva-t-il réunis dans le salon de son hôte presque tous les cheiks du Kaire. A son arrivée, il y eut une explosion générale de voeux pour le prompt retour des Français, et de protestation d'attachement et de respect pour la personne de Bonaparte. Sébastiani s'était muni de plusieurs petites gravures représentant le Premier Consul ; la vue de ces portraits excita au plus haut point l'enthousiasme de tous ces graves personnages ; chacun tint à honneur de posséder une de ces précieuses copies, et le colonel fut complètement dépouillé. Au reste, ce n'était pas seulement dans la capitale de l'Égypte que ces portraits se trouvaient l'objet d'un culte presque religieux : sur toute la route parcourue par Sébastiani, ils avaient reçu le même tribut d'ad-

miration, et force lui avait été d'en distribuer un bon nombre parmi les kadys et les cheiks des différentes bourgades.

La population du Kaire partageait ces sympathies. Dans presque toutes les maisons, la domination française était hautement regrettée, et le retour de nos troupes désiré vivement. Aussi, lorsque le colonel ou l'un des officiers de sa suite paraissaient dans une rue, voyait-on les habitans, assis devant les cafés ou les portes de leurs boutiques, se lever aussitôt, les passans s'arrêter, et tous saluer l'uniforme ou la cocarde chers à leurs souvenirs. Une pensée dominait cette population : « Avant deux ans » les Français seraient de retour en Égypte; » Bonaparte devait s'en rendre maître, ainsi » que de toute la Syrie : les astrologues l'avaient » prédit. » Malheur à qui semblait douter de la vérité de ces oracles! c'était un Turk ou un infidèle digne de la haine de tout ami de l'Égypte.

L'attachement que l'on supposait aux Mamlouks pour la France, était alors le principal motif de la sympathie que trouvait leur cause dans la masse des habitans. Cet attachement était sincère chez quelques beys. Osman-Bey-

él-Bardissy, comme nous l'avons dit, se montrait surtout dévoué aux intérêts de la République, et la présence du colonel Sébastiani au Kaire lui fournit l'occasion d'exprimer les espérances qu'il fondait sur l'intervention du cabinet de Paris. Une fois déjà, une lettre signée de lui et des principaux beys avait été transmise à Bonaparte par la voie de Livourne; elle était restée sans réponse. La dépêche qu'él-Bardissy fit parvenir au colonel se ressentit de ce silence; ses demandes étaient pressantes. L'envoyé français lui répondit que les Mamlouks devaient compter sur la bienveillance du Premier Consul; mais que, quelque fût l'intérêt qu'il portait à leur cause, c'était à Constantinople seulement que pouvaient se traiter les négociations relatives à leur avenir en Égypte.

Qu'importait, en effet, à Bonaparte la destinée des Mamlouks, et cette lutte de quelques milliers d'hommes se disputant un coin de l'Afrique, dans un moment où son génie, analysant la vieille constitution politique de l'Europe, rêvait déjà des royaumes détruits et des empires nouveaux? L'ignorante simplicité des beys ne pouvait pénétrer aussi loin: ils aimaient

la France ; combattant pour ses intérêts, autant que pour les leurs, la France devait les soutenir. Cette confiance, comme on le verra plus tard, fut une des causes les plus actives de leur ruine.

La position de l'Égypte, à l'époque où la vit le colonel Sébastiani, était des plus misérables. Le système d'impôts adopté par Khosrou-Mohammed-Pacha offrait un mélange informe de celui établi dans les derniers temps de l'occupation française, et du système existant lors de la domination antérieure des Mamlouks. Il y avait cependant cette différence qu'à la fin de 1802 les contributions étaient doublées, et que les différentes bandes de Mamlouks, d'Arabes ou d'Arnautes qui traversaient alors le pays, enlevaient aux fellahs tout moyen de s'acquitter. Partout ce n'était que désordre et que pillage. Il n'y avait pas jusqu'aux Turks eux-mêmes, chefs ou subalternes, qui, craignant de voir passer l'Égypte en d'autres mains, ne se hâtassent, à force d'extorsions et d'avanies, de s'y amasser une fortune.

Voici quelles étaient les forces des différens partis avant l'évacuation des troupes britanniques.

Les Anglais, au nombre de 4,430, occupaient Alexandrie et les forts.

Les Mamlouks pouvaient compter 3,000 cavaliers; leurs rangs étaient en outre grossis par 3,500 Arabes de la tribu des Ababdéh, et 2,500 Arabes de la tribu de Beny-Aly. Quelques pièces de canon servies par des Français composaient toute leur artillerie.

Les forces du Vice-Roi montaient à 16,140 hommes, dont voici la distribution :

	600	occupaient Alexandrie,
	100,	Abouqyr.
	15,	le fort Julien.
	200,	Rosette.
	25,	Rahmaniéh.
	500,	la province de Menouf.
	5,000,	le Kaire, Boulaq et Gizéh.
	100,	Suez.
	500,	la province de Mansourah.
	600,	la province de Damiette et le fort Lesbéh,
TOTAL	7,640	

Les 8,500 hommes restant composaient les troupes disponibles du Vice-Roi; ils se divisaient en 6,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 500 artilleurs.

CHAPITRE III.

Prise de Miniéh par les Mamlouks. — Rappel de Taher-Pacha. — Mécontentement des Albanais. — Leur révolte. — Fuite du Vice-Roi. — Taher se fait proclamer kaym-makam. — Sa conduite. — Il est assassiné. — Mohammed-Aly. — Ahmed-Pacha. — Ibrahim-Bey. — Partage du pouvoir entre ce dernier et Mohammed-Aly. — Mouvemens du Vice-Roi. — Victoire de Fâreskour. — Revers. — Siége et sac de Damiette. — Nomination d'Aly-Pacha par la Porte. — Son débarquement. — Siége de Rosette. — Prise du fort Julien. — Siége d'Alexandrie par les Mamlouks. — Leur retraite. — — Retour d'èl-Bardissy au Kaire. — État d'Alexandrie. — Intrigues diplomatiques. — Lettres de pardon venues de Constantinople. — Marche d'Aly-Pacha vers le Kaire.

L'inaction des beys après la bataille de Damanhour rendit cette victoire stérile. La destruction de l'armée du Kiahia-Bey avait porté l'épouvante dans les rangs des deux colonnes que Mohammed-Aly et Taher-Pacha amenaient du Kaire et de la Haute-Égypte. Si, dès le lendemain du combat, les Mamlouks s'étaient jetés sur l'un de ces deux corps, le succès était promis à cette tentative hardie.

Mais, continuant à prendre Alexandrie pour pivot de leurs opérations militaires, les beys ne songèrent point à poursuivre leurs avantages. Trois mois entiers se passèrent en escarmouches sans importance et en pourparlers sans résultat : chaque parti ne voulait que gagner du temps ; les Turks dans l'attente de secours de Constantinople, et les beys dans l'espoir d'une active coopération de la part des régimens anglais. L'évacuation d'Alexandrie mit fin à cet état d'incertitude et d'hésitation. Remise aux mains des Turks, cette ville, jusqu'alors point d'appui des Mamlouks, devint contre eux un centre d'attaque redoutable. Êl-Bardissy comprit sa position nouvelle : il prit à l'instant la résolution d'abandonner le Delta et d'aller rejoindre le vieil Ibrahim-Bey qui descendait alors de la Haute-Égypte.

Après avoir remonté la rive gauche du Nil et mis à contribution ou pillé tous les villages qu'ils rencontrèrent sur leur route, ses Mamlouks arrivèrent à Miniéh.

Cette place, qui formait avec Syout et Girgéh, les trois principales positions que les Turks conservaient encore dans la Moyenne et la Haute-Égypte, tirait alors de son assiette

une haute importance : placée à quarante lieues au-dessous des limites inférieures du Saïd, sa conquête par les beys ne devait pas avoir pour seuls résultats de diviser l'Égypte en deux parties et d'entraîner la chute de Girgéh et de Syout ; mais le peu de largeur du Nil en face de Miniéh mettait, en outre, la navigation de toute la vallée supérieure à la discrétion du canon de ses remparts. Malgré la difficulté que devait présenter un siége entrepris par des cavaliers, ces considérations déterminèrent êl-Bardissy ; il attaqua. Heureusement pour lui, les fortifications de la place se trouvaient dans un état pitoyable. Sa garnison était divisée, mécontente, sans vivres et sans argent. La défense se ressentit de ces élémens de découragement et de faiblesse ; elle fut molle, incertaine. Le quatrième jour, Miniéh se rendit.

Cet événement causa dans la capitale l'inquiétude la plus vive. Le Kaire tirait la majeure partie de ses approvisionnemens de la Haute-Égypte ; Miniéh pris, les barques du Saïd allaient cesser d'arriver. D'un autre côté, Syout et Girgéh, abandonnés à leurs propres forces, ne pouvaient résister long-temps aux

attaques combinées des Mamlouks et des Arabes de leur parti. La gravité du mal exigeait un prompt remède. Le Vice-Roi rappela en toute hâte de la province de Bahyréh les troupes aux ordres de Taher-Pacha et de Mohammed-Aly. Le 30 avril 1803 (8 Moharrem 1218), ces deux corps arrivèrent presque en même temps : les soldats de Mohammed-Aly furent logés dans les villages qui environnent le Kaire ; ceux de Taher-Pacha entrèrent dans la ville.

Harassés par la marche qu'ils venaient de faire, las de parcourir des provinces épuisées, sans argent et presque sans habits, peu soucieux d'ailleurs de quitter une ville d'abondance et de plaisirs pour aller affronter, à l'extrémité méridionale de l'Égypte, le sabre des Mamlouks, les Albanais de Taher-Pacha demandèrent, dès leur arrivée, le long arriéré de solde qui leur était dû. Le Vice-Roi se déchargea de cette réclamation sur Khalyl-Effendy, que la Porte avait envoyé peu de temps auparavant en Égypte en qualité de defterdar (ministre des finances). Ce fonctionnaire déclara ne pouvoir rien donner. Secrètement excités par Taher, les Albanais passèrent bien vite de l'indiscipline à la révolte. Le 2 mai (10 Moharrem), ils courent

à la place êl-Ezbekyéh, investissent la maison du Defterdar, et exigent à grands cris le paiement immédiat de leur solde. Au lieu de temporiser et d'apaiser l'orage à l'aide de promesses, qu'il lui eût été facile ensuite d'éluder, Khosrou-Mohammed, instruit de ce qui se passait, s'emporte, et n'écoutant que sa fougue irréfléchie, il ajoute à l'imprudence commise par lui en introduisant dans sa capitale cette foule de soldats avides et indisciplinés, la faute plus grave encore, de vouloir disperser les rassemblemens à coups de canon. Dès la première décharge, les Albanais furieux quittent le Defterdar, s'attaquent directement au Vice-Roi, et passent le reste du jour et de la nuit à décharger leurs armes contre toutes les ouvertures de son palais.

Le lendemain, 3 mai, les révoltés, grossis d'une partie des soldats de Mohammed-Aly accourus pendant la nuit, se trouvaient maîtres de la plus grande partie de la ville. La citadelle était le seul point dont les feux ne se mêlaient pas au fracas des décharges qui de tous côtés se dirigeaient contre le quartier occupé par le Vice-Roi. Taher-Pacha, jugeant alors l'affaire gagnée, ramasse autour de lui quelques soldats, et met-

tant à profit l'autorité de son rang et de son nom, parvient à se faire ouvrir une des portes de cette forteresse. Ce premier succès obtenu, il en devint bientôt entièrement le maître.

Khosrou-Mohammed avait confié la garde de la citadelle à son khaznadar. Il ne connut la perte de ce poste important que par la pluie de bombes et de boulets qui vint tomber sur son palais. Le courage de ses défenseurs n'en fut point ébranlé. Ils continuèrent à se battre avec la plus grande énergie. Cependant lorsque, le 4 (12 Moharrem), ils n'aperçurent plus autour d'eux que ruines et décombres, ils se réunirent, placèrent au milieu de leurs rangs le Vice-Roi, ses officiers et ses femmes, puis se précipitant à travers les masses d'Albanais dont ils étaient entourés, ils sortirent de la ville, et, suivant la rive droite du Nil, prirent la route de Mansourah. Cette garde courageuse et fidèle se composait de quatre-vingt-dix-neuf officiers turks, des Français que Khosrou-Mohammed avait attachés à son service, et des Noirs formés par eux à l'instar de nos troupes.

Dans la soirée, Taher convoqua près de lui les principales autorités de la ville; ordre leur

fut donné de nommer immédiatement un chef; il n'y avait pas à choisir; le Kâdy proclama aussitôt Taher-Pacha comme kaym-makam.

Le premier soin du nouveau gouverneur fut d'envoyer quelques troupes à la poursuite de Khosrou-Mohammed. Mais déjà le Vice-Roi avait quitté la position ouverte de Mansourah pour se réfugier dans la presqu'île de Damiette, où favorisé par le terrain, l'abondance des vivres et la fidélité de sa garde, il résolut d'attendre les événemens ainsi que les ordres de la Porte.

Taher-Pacha, tranquille de ce côté, donna bientôt cours à ses passions. Cruel et rapace à la fois, chacun de ses actes porta l'empreinte de son caractère. Son avénement au pouvoir avait été annoncé au peuple par une proclamation où il promettait à tous justice et sécurité; elle retentissait encore dans les murs du Kaire, que déjà il avait fait massacrer nombre d'Osmanlis et de riches habitans attachés au parti de ces derniers. Non content d'enlever à ces victimes jusqu'à leurs dernières dépouilles et de frapper le commerce du Kaire d'énormes contributions, il permettait à ses soldats le meurtre et le pillage de tout individu signalé comme

partisan du dernier pouvoir. Un despotisme aussi tendu ne pouvait long-temps durer; il suffisait d'une occasion pour qu'il se brisât; elle s'offrit.

Peu de jours après son avénement à la suprême puissance, on avait remis à Taher-Pacha une lettre adressée par les beys à Khosrou-Mohammed. Désireux de l'alliance des Mamlouks que leur dernier succès rendait redoutables, Taher répondit à cette dépêche en annonçant aux beys les événemens qui venaient de se passer, et en les engageant à se rapprocher de la capitale. Les beys accueillirent cette ouverture; ils réunirent toutes leurs forces et vinrent placer leur camp sur la limite du Désert en face même de Gizéh.

Taher, impatient de s'aboucher avec eux, se disposait à passer sur la rive gauche du fleuve, lorsqu'une députation d'Osmanlis se présenta pour lui demander audience.

Le peu de troupes turkes qui se trouvaient au Kaire étaient restées étrangères à la révolte des Albanais contre le Vice-Roi. Depuis long-temps leur solde n'avait cependant pas été acquittée. Un instant, ils avaient espéré que Taher, éclairé par la catastrophe à laquelle il

devait le souverain pouvoir, s'empresserait de faire disparaître ce motif de plaintes; mais leurs demandes ayant été constamment repoussées, ils voulurent tenter uue dernière démarche.

Le 25 mai (3 Safar 1218), deux de leurs principaux officiers, les byn-bâchys Moussa et Ismayl-Agha, se rendent auprès du gouverneur et lui exposent les besoins et les réclamations de leurs soldats. Taher les repousse; la députation résiste; le gouverneur irrité s'emporte et menace. Les deux Aghas, craignant pour leur vie, s'élancent aussitôt sur Taher, le percent de leurs yataghans, lui tranchent la tête, et la jettent par une fenêtre près de laquelle le chef des Albanais se trouvait assis. Ce meurtre fut le signal d'un combat entre les Arnautes de la maison de Taher et les Turks de la députation. Beaucoup de sang coula de chaque côté; l'incendie du palais du kaym-makam put seul mettre fin au carnage.

Taher-Pacha commanda pendant vingt-un jours. Son cadavre n'était pas refroidi, que les chefs des troupes turkes songeaient à lui donner un successeur. Dans l'embarras où les mettait leur petit nombre, ainsi que la pré-

sence de Mohammed-Aly et des Mamlouks aux portes même de la capitale, ils jetèrent les yeux sur un pacha nommé Ahmed qui, destiné au commandement de Geddah, se trouvait au Kaire, simple voyageur. Ahmed, ébloui par une offre aussi brillante, accepta et notifia dès le soir même son avénement à Mohammed-Aly.

Tant que dura la domination de Taher-Pacha, Mohammed-Aly eut soin de se tenir à l'écart. Déjà il méditait la haute fortune qui devait plus tard lui donner l'Égypte. Mais étudiant sans cesse le terrain sur lequel il lui fallait opérer, sa pénétration et son adresse lui disaient qu'il devait attendre les événemens et non les précipiter, et que, dans la position où se trouvaient alors l'Égypte ainsi que les divers partis qui se la disputaient, les Mamlouks étaient à la fois un point d'appui et un instrument nécessaires à la réussite de ses plans. Dès qu'il eut reçu le message d'Ahmed-Pacha, il s'empressa de se rendre au camp de Gizéh. Là, faisant observer à Ibrahim-Bey que, dans l'absence de toute autorité suprême, le commandement devait appartenir à un chef dont l'Égypte entière connaissait depuis long-temps la justice et l'expé-

rience, beaucoup plutôt qu'à un étranger sans influence et sans crédit, il lui proposa d'écrire à Ahmed-Pacha pour le sommer de quitter immédiatement le pays et de lui livrer les meurtriers de Taher. Ibrahim consentit à cette démarche. La dépêche du vieux bey ouvrit les yeux d'Ahmed et lui fit apercevoir tous les dangers de sa position. Isolé, sans autre appui que quelques soldats turks, il répondit à Ibrahim qu'il consentait à résigner le pouvoir en ses mains, à condition qu'on lui donnerait les moyens de se rendre en Arabie. Mais attaqué dès le soir même par les Albanais de Mohammed-Aly, il n'eut pas le temps de voir sa proposition acceptée. Rassemblant autour de lui les faibles débris des troupes ottomanes, Ahmed se réfugia dans la mosquée de Beybars[1].

A peine y était-il entré qu'il se vit enveloppé par des forces assez considérables : sa défense fut énergique ; accablé par le nombre, bientôt pourtant il demanda à se rendre aux Mamlouks. Conduit devant Ibrahim, il en reçut l'accueil dû à son courage et à son caractère

[1] Fortifiée par les Français, et nommée par eux *le fort Shulkowsky*.

d'officier de la Porte. Ses partisans, au nombre desquels figuraient les deux byn-bâchys Moussa et Ismayl-Agha, furent moins heureux; les Albanais les passèrent tous au fil de l'épée.

Un pardon général, publié au nom de Mohammed-Aly et d'Ibrahim-Bey, apprit le lendemain aux habitans du Kaire l'alliance que venaient de contracter les Albanais et les Mamlouks. Cet acte de commun pouvoir ne suffit cependant pas à la méfiance toujours existante des derniers; ils voulurent d'autres garanties. Mohammed-Aly consentit à remettre la citadelle en leurs mains, et à laisser à leur nomination les trois principaux officiers de justice et de police. Ces préliminaires une fois réglés, les alliés songèrent à se délivrer complètement des craintes que leur inspirait encore la présence de Khosrou-Mohammed-Pacha en Égypte.

Retiré à Damiette, le Vice-Roi avait employé le peu de jours qu'avait duré la domination de Taher, à réunir autour de lui une partie des détachemens turks répandus dans le Delta. Cette opération avait porté ses forces à deux mille hommes. En apprenant la fin violente de l'usurpateur de son pouvoir, il crut le moment

venu de ressaisir l'autorité suprême. Sa marche sur le Kaire n'éprouva d'abord aucun obstacle; mais, arrivé au bourg de Fâreskour, six cents hommes d'infanterie albanaise et cinq cents Arabes commandés par Hassan-Bey se présentèrent pour lui barrer le passage. Les Français et les Noirs de sa garde se jetèrent sur les Albanais qu'ils mirent promptement en déroute. L'assaut du bourg suivit cette première attaque; emporté malgré la résistance la plus opiniâtre, ses habitans furent passés au fil de l'épée par les Turks du Vice-Roi, et les maisons livrées au plus affreux pillage.

Ce succès ouvrant aux vainqueurs un libre accès jusqu'aux portes du Kaire, Khosrou-Mohammed poursuivit rapidement sa route. Toutefois, ayant bientôt appris la chute d'Ahmed-Pacha, l'arrivée des beys à Gizéh, ainsi que leur alliance avec les Albanais, il dut renoncer à la pensée de triompher de forces aussi considérables. Retournant aussitôt sur ses pas, il vint se renfermer de nouveau dans Damiette.

Hassan-Bey s'était constamment retiré devant le Vice-Roi; il le suivit également dans son mouvement de retraite; mais trop faible

d'abord pour inquiéter sa marche, ce ne fut qu'aux portes de Damiette que des secours, qui venaient de lui arriver, lui permirent d'accepter un combat sérieux. Ces secours consistaient en quinze cents Albanais et mille cavaliers arabes.

Il devenait important pour Khosrou-Mohammed de ne pas laisser ces forces se grossir et s'établir devant la place; une sortie de toutes les troupes de la garnison fut ordonnée. Hassan-Bey attendit, pour attaquer, que le Vice-Roi eût complètement formé son ordre de bataille. S'apercevant que les troupes turkes s'étaient massées sur une ligne de très-peu d'étendue, il commanda à ses Arabes de déborder les ailes de l'ennemi, de manière à le placer entre eux et son infanterie albanaise. Cette manœuvre eut un plein succès. Malgré le courage personnel dont fit preuve Khosrou-Mohammed en cette rencontre, malgré sa présence sur tous les points les plus menacés, et les courageux efforts de sa garde, l'attaque des Arabes jeta un tel désordre dans les rangs des soldats turks, que le Vice-Roi dut bientôt donner le signal de la retraite et rentrer dans ses retranchemens, en abandonnant sur le champ de ba-

taille trois pièces de canon et nombre de morts et de blessés.

La position de la place ne permit point à Hassan-Bey de poursuivre sa victoire. Adossée, pour ainsi dire, à la mer, assise entre la branche orientale du Nil, le lac de Menzaléh et un canal de décharge, qui mène les eaux du fleuve au lac, Damiette n'avait rien à craindre, en effet, de l'attaque de quelques milliers d'Albanais et d'Arabes privés de gros canon. Un siége en règle et des troupes nombreuses pouvaient seuls triompher d'une place aussi bien protégée. Hassan-Bey le comprit et écrivit dans ce sens au Kaire. Les chefs mamlouks et albanais venaient alors de terminer leurs arrangemens; l'ordre commençait à régner; la population, dans son besoin d'un meilleur avenir, se montrait confiante et soumise; la majeure partie des troupes devenait dès-lors disponible. Impatiens d'en terminer avec le Vice-Roi, les alliés se partagèrent les rôles: Ibrahim-Bey fut laissé dans la capitale avec le commandement suprême; Mohammed-Aly ainsi qu'Osman-Bey-êl-Bardissy descendirent le Nil, l'un à la tête des Mamlouks et des Arabes, et l'autre ayant sous lui l'infanterie albanaise.

Ce fut le 26 juillet[1], que toutes ces troupes se trouvèrent réunies devant Damiette. Leur nombre, y compris les soldats de Hassan-Bey, pouvait monter à dix mille hommes.

La ville n'était abordable que par le canal de décharge dont nous avons parlé, et sa profondeur le rendait difficile à franchir. Un pont, à la vérité, se trouvait jeté sur son lit; mais armé d'une forte estacade que défendaient deux pièces de canon, et protégé, en outre, par d'autres travaux élevés par un officier du génie anglais nommé Eyssen, les alliés renoncèrent à l'attaquer de vive force; ils se bornèrent à s'emparer de tous les abords du canal, et à y établir, sous la direction du mamlouk français Sélym Combe, plusieurs batteries d'artillerie. Soit que les feux fussent mal dirigés, soit que la nature du terrain offrît des obstacles réels à la bonne portée des coups, toujours est-il que pendant quatre jours on se canonna des deux parts sans résultat.

La position des alliés devenait assez embarrassante, lorsque él-Bardissy ayant eu la pensée de

[1] Correspondant au mardi 6 du mois de *Raby-él-tâny* an 1218 de l'hégire.

faire sonder différentes parties du canal, un soldat turk, nommé Moustafa, découvrit près du pont un endroit où l'eau n'avait guère que trois pieds de profondeur. La nuit suivante, le chef mamlouk et Mohammed-Aly prirent avec eux leurs soldats les plus braves, et se jetèrent hardiment dans le canal. Mohammed-Aly fut un instant entraîné par le courant; mais, ramené bientôt au milieu des siens, tous atteignirent enfin au bord opposé. Leur premier soin fut de courir au pont. Une fois maîtres de ce point important, ils s'emparèrent facilement des autres ouvrages avancés. Le désordre que cette apparition soudaine jeta dans l'armée turke neutralisa toute défense, et permit aux alliés d'entrer dans Damiette, le matin même de cette journée. La ville fut aussitôt mise au pillage.

Dès les premiers coups de fusil, Khosrou-Mohammed avait jugé sa cause perdue. Rassemblant ce qui lui restait de soldats, il se retira au fort de Lesbéh, moins pour s'y défendre que dans la vue d'obtenir pour lui et les siens une capitulation honorable. Son espoir fut trompé. Attaqué le lendemain par des forces considérables, foudroyé par une nom-

breuse artillerie, il fut obligé de se mettre à la discrétion du vainqueur. Él-Bardissy se montra généreux ; par ses ordres, Khosrou-Mohammed fut conduit au Kaire avec quelques personnes de sa suite, et trouva chez Ibrahim-Bey la bienveillance et les égards dus à ses malheurs et à son haut rang.

Le sac de Damiette dura trois jours. Mamlouks et Albanais, tous s'y repurent de sang et de butin. Nous devons dire toutefois, à la louange d'él-Bardissy qu'il exposa sa personne pour arrêter dès les premiers instans cet affreux pillage. Ses efforts ne furent pas inutiles pour quelques agens étrangers. L'agent français, entre autres, lui dut la vie. Sa maison se trouvait remplie d'Albanais qui n'y laissaient que les murs, lorsque venant à apercevoir le pavillon qui se trouvait arboré sur la porte, él-Bardissy s'y précipite, arrache notre agent des mains des soldats, et témoigne, par les égards dont il s'empresse de l'entourer, le respect que lui inspire la vue du drapeau tricolore.

Après avoir réglé les principales affaires de l'administration, et pourvu au gouvernement de la place et de la province, les chefs alliés son-

gèrent à aller soumettre Rosette et Alexandrie, seuls points que les Turks conservassent encore en Égypte. Él-Bardissy partit à la tête de sa cavalerie pour Rahmaniéh, lieu indiqué pour le rendez-vous général; Mohammed-Aly suivit ce mouvement avec l'infanterie albanaise, l'artillerie et les bagages.

La déposition de Khosrou-Mohammed-Pacha, la dispersion de son armée, sa retraite à Damiette, et l'entrée des beys au Kaire furent autant de nouvelles qui portèrent la consternation au sein du Divan de Constantinople. La Porte voyait tous ses projets renversés. Les Mamlouks, dont elle croyait avoir détruit la puissance, étaient de nouveau maîtres de l'Égypte. Toutefois, un point de la côte restait encore abordable à ses officiers et à ses troupes; avant qu'il fût tombé entre les mains des alliés, elle voulut y jeter un nouveau Vice-Roi. Son choix ne fut pas heureux; il tomba sur Aly-Pacha-Gézaïrly[1], auquel ordre fut donné de se rendre en toute hâte à sa destination.

Né en Circassie, Aly avait été enlevé très-

[1] C'est-à-dire *l'Algérien*. Alger se nomme *él-Gézaïr* en arabe.

jeune et vendu comme esclave à Mohammed-Pacha, bey d'Alger. A la mort de son maître, le beau-frère de ce dernier en fit présent à Hassan-Pacha, alors grand-amiral. Le crédit de Hassan fit obtenir à Aly le gouvernement de Tripoly de Barbarie, avec le titre de pacha. Tripoly se trouvait à cette époque entre les mains du frère d'Hamoudah, pacha de Tunis, qui s'en était emparé sur la Porte. Obligé de faire le siége de la capitale de son gouvernement, Aly-Pacha s'en rendit maître en faisant soulever les habitans contre les troupes du rebelle. Cette preuve de fidélité aurait mérité récompense: mais Aly, n'écoutant que son amour pour le butin, livra la ville au pillage et l'encombra de victimes.

Cette conduite barbare porta ses fruits. Assiégé quelque temps après par celui qu'il avait chassé, Aly fut obligé de fuir à son tour, emmenant avec lui deux jeunes garçons qu'il enleva à titre d'ôtages. N'osant reparaître à Constantinople, dans la crainte du châtiment infligé par la Porte au commandant de toute ville abandonnée à l'ennemi, il s'était réfugié au Kaire près de Mourad-Bey. Mourad l'avait accueilli avec bonté. Toutefois, un ordre venu

de Constantinople ne tarda pas à l'exiler à la forteresse d'Ibrym en Nubie; mais, au lieu de s'y rendre, Aly partit l'année suivante pour la Mekke. Il était près d'y arriver, lorsque des pélerins de Tripoly reconnurent les deux jeunes garçons qu'Aly avait enlevés et qu'il traînait avec lui. Dénoncé au chef de la caravane, et condamné au supplice de la bastonnade, il allait périr sous les coups, quand les pélerins d'Égypte, intercédant pour lui, obtinrent qu'on se contenterait de lui raser la barbe, punition, comme l'on sait, infamante chez les Turks. Revenu au Kaire, il passa sept ans auprès de Mourad-Bey, et lors de l'arrivée des Français il combattit quelque temps au milieu des Mamlouks de son bienfaiteur; mais bientôt il l'abandonna pour aller rejoindre en Syrie la troupe plus pacifique du vieil Ibrahim. Chargé à cette époque d'une mission du Grand-Vizir pour Constantinople, il resta dans cette capitale, et s'y trouvait encore lorsque le Divan reçut la nouvelle des événemens dont on a lu plus haut le récit.

Rien, dans les précédens d'Aly-Pacha, ne pouvait, comme on le voit, appeler sur lui l'attention de la Porte; pas un des actes de sa vie

ne révélait ces hauts talens et cette capacité que demandait alors le gouvernement de l'Égypte; mais il était protégé par le Grand-Vizir, et promettait de verser dans le trésor du Sultan des sommes considérables : le pachalik du Kaire lui fut donné.

Le nouveau Vice-Roi débarqua dans le port d'Alexandrie, au moment même où son prédécesseur prenait, comme prisonnier, la route qui conduit de Damiette au Kaire. Aly-Pacha amenait avec lui un millier de soldats d'infanterie. Un aussi petit nombre de troupes rendait toute opération militaire impossible. Le Vice-Roi voulut compenser cette impuissance matérielle par la ruse et l'adresse; désunir les alliés, soulever contre eux la population, mettre de son côté le temps et les délais : tel fut le plan auquel il s'arrêta.

Son premier soin fut d'écrire à Ibrahim-Bey, pour lui notifier son arrivée en Égypte, et lui demander si la Porte devait voir dans les beys des sujets fidèles et soumis, ou bien des rebelles décidés à repousser toute voie d'accommodement et de soumission.

Cette dépêche trouva Ibrahim-Bey au milieu des embarras que lui suscitaient les ha-

bitans irrités par l'indiscipline et les exactions de ses cavaliers. L'existence de pareils germes de révolte pouvait, en cette occasion, devenir fatale à sa cause; il s'empressa de punir quelques coupables et de proclamer l'abolition de certains impôts particulièrement odieux au pays. Ces premières mesures prises, il dut songer à resserrer, dans les murailles d'Alexandrie, l'influence que devaient donner à Aly-Pacha son caractère et son titre. La possession de Rosette rendait ce dernier maître de la navigation de la principale branche du Nil; il importait de ne pas lui laisser le temps de s'y fortifier. L'armée de Damiette, il est vrai, se disposait à aller réduire toute cette partie de la Basse-Égypte; mais les difficultés de la marche pouvaient la tenir longtemps en chemin. Ibrahim-Bey, pressé d'enlever cette position au Vice-Roi, y envoya en toute hâte un corps de cavaliers arabes et mamlouks commandés par Souleyman-Agha.

Un courrier fut chargé de porter en même temps à Aly-Pacha la réponse que demandait son message. Ibrahim-Bey y faisait preuve de franchise et de loyauté. Il déclarait, au nom des beys, qu'invités par les cheyks à se ren-



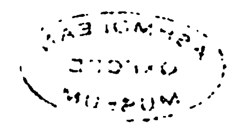
dre au Kaire pour mettre fin aux maux qui déchiraient l'Égypte, ils entendaient y rester, et qu'ils étaient décidés à rejeter toutes propositions de la Porte qui n'auraient point pour base le rétablissement de leur pouvoir tel qu'il existait avant l'invasion française.

La garnison de Rosette était peu nombreuse. Souleyman-Agha n'eut qu'à paraître pour forcer le kaym-makam[1] Ibrahim-Effendy à se retirer au fort Julien[2]. Mais Seyd-Aly-Bey, frère d'Aly-Pacha, s'étant présenté quelques jours après pour prendre possession de la place au nom du Vice-Roi, Souleyman, soit faiblesse de caractère, ou défaut d'instructions, soit crainte de ne pouvoir résister avec sa cavalerie à l'atta-

[1] Le titre de *Kaym-makam* signifie, mot à mot, *lieutenant*. Il est donné généralement à tout officier qui gouverne une ville ou un pays, au nom du souverain, ou d'un supérieur dont il tient la place.

On donnait ce titre aux officiers des *odjaqs*, ou corps de milices, plus ordinairement connus sous le nom de *kiahya*. Cependant au Kaire les titres de *kaym-makam* et de *kiahya* étaient plus particulièrement affectés au lieutenant du Pacha. Avant l'expédition française, ces fonctions étaient ordinairement remplies par un des beys qui avaient droit de siéger au Divan.

[2] Fort construit par les Français, sur la rive occidentale de la branche de Rosette, entre cette ville et le Boghaz; il est à la distance d'une lieue au sud-est de Rosette, et d'une lieue et un quart au nord du Boghaz.



que combinée des deux garnisons du fort Julien et d'Alexandrie, abandonna bientôt la ville et vint prendre position à Rahmanyéh. Êl-Bardissy et Mohammed-Aly, que Souleyman-Agha savait en route pour cette place, ne tardèrent pas à l'y joindre avec toutes leurs troupes.

Le siége de Rosette fut une seconde fois résolu. Après quelques jours consacrés au repos, au concert des opérations et à la réunion des munitions et des approvisionnemens, l'armée des alliés se remit en marche et arriva le lendemain sous les murs de la place. Rosette était sans fortifications; la garnison n'osa pas y soutenir un siége contre toute une armée pourvue d'un nombreux matériel d'artillerie; elle quitta de nouveau la ville et se retira au fort Julien avec son commandant Seyd-Aly-Bey.

Les ouvrages dont les Français avaient armé le fort Julien étaient encore en assez bon état; les Turks y ajoutèrent des retranchemens qui, courant du Nil à la mer, séparaient du reste de la plage la langue de terre sur laquelle le fort est assis. Les assiégeans se virent dès-lors forcés à une attaque en règle. Leurs premiers travaux, constamment inquiétés

par le canon des Turks, ne furent terminés que le quatrième jour ; ils eurent pour résultat le blocus complet de la place et l'établissement de plates-formes sans épaulement, que l'on arma de pièces de douze et d'obusiers. Ces préparatifs achevés, l'attaque commença. Pendant dix jours, ce fut un feu continuel, interrompu seulement, de la part des assiégés, par des sorties faites avec vigueur, mais toujours repoussées.

Le onzième jour, une attaque générale et le jeu de toutes leurs pièces valurent aux alliés la possession des ouvrages avancés. Le lendemain ils parvinrent à dresser des batteries jusqu'à une portée de fusil du corps principal du fort. Un feu terrible fut aussitôt engagé; mais quelque valeur que pût déployer la garnison, le soir venu, son chef fut forcé de reconnaître qu'il n'y avait plus de défense possible pour le lendemain. Les murs, à demi-écroulés, offraient de toutes parts de larges brêches; presque tous les canons se trouvaient démontés, et les assiégeans, maîtres de l'embouchure du fleuve par leurs chaloupes canonnières et les batteries qu'ils avaient élevées sur les deux rives, rendaient tout secours impossible.

Dans cette position, Seyd-Aly-Bey demanda à traiter. Les alliés consentirent à laisser la moitié de la garnison retourner à Alexandrie ; l'autre fut faite prisonnière ainsi que son commandant. Conduit au Kaire sous escorte, et remis entre les mains d'Ibrahim-Bey, Seyd-Aly reçut du vieux bey l'accueil dû au courage dont il venait de faire preuve.

Après avoir pris possession du fort, êl-Bardissy en fit réparer tous les ouvrages par un ingénieur allemand, et pourvut ensuite au gouvernement de Rosette qu'il confia à Kiahya-Bey, l'un de ses mamlouks. Omar-Bey, byn-bachy albanais, y fut également laissé comme commandant en second. Ces dispositions prises, les chefs alliés se préparèrent à attaquer Alexandrie. Ils avaient fait construire à l'avance des pontons et des bateaux plats, destinés au passage des troupes et de l'artillerie sur le lac Maadiéh. Lorsque ces préparatifs furent terminés, l'armée se mit en marche et vint, deux jours après, planter ses tentes à Damanhour.

La prise d'Alexandrie devait achever l'expulsion des Turks de l'Égypte. Un résultat aussi prompt et aussi décisif ne pouvait toute-

fois entrer dans les vues de Mohammed-Aly. L'autorité de la Porte représentée par un officier décoré du titre de Pacha et par quelques centaines de soldats osmanlys prêts à se vendre au plus offrant, était pour lui un obstacle toujours facile à détruire. Mais, nombreux encore et unis comme ils l'étaient, maîtres d'ailleurs de la citadelle du Kaire et des principales positions du pays, les Mamlouks avaient alors une puissance matérielle et morale, autrement difficile à renverser. Pour qu'il pût les prendre corps à corps, il fallait que, décimés par leurs propres mains, abandonnés par la population, ils n'offrissent plus à ses coups qu'un corps fractionné et sans appuis. Ces résultats ne pouvaient être que l'œuvre du temps. Mohammed, peu désireux dès-lors de se trouver immédiatement face à face avec les beys, se décida à quitter Alexandrie et à laisser le pouvoir de la Porte encore debout. Il mit en avant l'énorme arriéré dû à ses soldats, et, comme il s'y attendait, n'ayant pu en obtenir le paiement d'êl-Bardissy, il leva son camp, et prit avec ses troupes la route du Kaire où il fit son entrée le 16 septembre (29 fructidor an XI, et 29 de Gemady êl-aouel, an 1218 de l'hégire).

Aly-Pacha-Gézaïrly n'avait pas attendu la capitulation du fort Julien pour mettre Alexandrie en état de résister aux alliés. Dès qu'il eut appris leur entrée dans Rosette, il fit élever de nombreux retranchemens en avant de la ville, et ordonna la rupture de la digue qui sépare les deux lacs Maréotis et Maadiéh, digue que les Anglais avaient déjà coupée, deux ans auparavant, pour isoler les Français dans Alexandrie, et qui depuis avait été réparée par M. Rhoden, ingénieur suédois. Ces précautions lui permirent d'attendre, sans trop la craindre, l'attaque dont il était menacé.

La seule inspection de ces travaux de défense jeta de l'incertitude dans les projets d'él-Bardissy : son ardeur pour l'attaque immédiate de cette place en fut ébranlée. Toutefois, convaincu que la prise d'Alexandrie devait mettre enfin l'Égypte aux mains des beys, il était résigné à tous les sacrifices d'hommes et de matériel que pouvait demander un siége régulier, lorsque le départ inopiné de Mohammed-Aly et de la plus grande partie de l'infanterie, ainsi que les nouvelles qu'il reçut du Kaire, vinrent renverser toutes ses espérances et le forcer aussi à la retraite. Mau-

dissant la fatalité qui lui arrachait ainsi un dernier triomphe, il quitta Damanhour le 20 septembre (troisième jour complémentaire an XI, 3 de Gemady êl-tâny, an 1218 de l'hégire).

Quelques auteurs assignent à cette retraite une cause qui nous paraît trop bien caractériser les mœurs orientales pour que nous la passions sous silence.

Peu de jours après son arrivée à Damanhour, êl-Bardissy reçut la visite d'un ancien tchorbagy (officier des *odjaqs*, ou corps de milice turke), âgé de cent six ans et dont la vie s'était usée à la lecture du Koran et de ses volumineux commentaires. Le crédule respect des Arabes en avait fait une espèce de prophète. Êl-Bardissy, qu'agitait alors le soudain départ de Mohammed-Aly, n'eut rien de plus pressé que de demander au saint homme ce qu'il pensait de l'alliance des Mamlouks avec les Albanais.

« A l'époque des fêtes du Qourbân-Beyram[1],

[1] Ce nom signifie le *Beyram du sacrifice.* On nomme aussi cette fête *Eyd êl-qourbân* (la fête du sacrifice), ou *Eyd êl-doa* (la fête des victimes.) Elle se célèbre avec de grandes solennités à la Mekke, et est fixée au dixième jour du dernier mois de l'année musulmane, nommé *Dou-l-hagéh* (mois du pèlerinage.) Les Turks l'appellent *le*

» répondit le centenaire, il y aura beaucoup » de tumulte, et du sang sera répandu.

» — Que signifie ce tumulte et quel sera le » vainqueur? répliqua el-Bardissy.

» — Les étrangers seront mangés par les » loups, » dit aussitôt le vieillard d'un ton prophétique.

Ce langage, s'il a été tenu, dut produire quelque impression sur l'esprit d'el-Bardissy; mais il n'était pas besoin du centenaire et de ses oracles pour presser le retour du bey dans la capitale de l'Égypte. Ibrahim y laissait échapper de ses mains débiles les rênes du gouvernement; le pouvoir ne résidait plus à la sommité; il était descendu jusqu'aux derniers rangs des soldats. Mamlouk, Arabe, ou Albanais, tout ce qui se trouvait porteur d'un sabre, ou d'un fusil, pouvait tuer, piller, ou emprisonner à volonté. Le rang, le mérite ou les vertus n'étaient point une protection; nul droit n'était reconnu si la force ne venait l'appuyer.

Un homme, respectable à tous égards et

petit Beyram. Cette fête dure quatre jours. Son commencement devait cette année correspondre au jeudi 22 mars 1804, et par conséquent elle était encore éloignée d'environ six mois.

qu'entourait la considération publique, le juge de la douane du Kaire, ne peut fournir du bois que lui demande Elfy-Bey-êl-Sogheyr; ce dernier l'envoie chercher. Dès qu'il est en sa présence, il lui fait trancher la tête. Housseïn-Agha, Oualy[1], emprisonne un cheyk dont il veut tirer une forte contribution en argent; Ibrahim-Bey, sollicité par les parens, réclame le captif; Housseïn-Agha répond que la demande est juste et fait porter au vieux bey la tête du prisonnier.

Toutefois ces atrocités isolées semblaient disparaître devant les massacres en masse que commettait au Meqyas, Housseïn-Bey le Zanthiote. Cet Housseïn était l'ancien ambassadeur de Mourad-Bey auprès de l'armée française[2].

[1] Le mot *Oualy* signifie proprement *préfet*, *administrateur*.

Le *Oualy*, autrement appelé *Nayb*, est spécialement chargé au Kaire, dans chaque arrondissement, de la police directe et particulière du quartier. Le oualy vérifie dans les rondes de nuit si les gardes nocturnes se sont acquittés de leur devoir. Il veille à ce que les portes des quartiers et des maisons particulières soient fermées avec exactitude. Toute circulation dans les rues étant interdite pendant la nuit, il a le droit de condamner ceux qu'il trouve en contravention, soit à des amendes arbitraires perçues à son profit, soit à des peines corporelles, à l'exception de la peine capitale.

[2] C'est à lui que se rapportent les notes ci-dessus, pag. 19 et 21 de ce volume.

Doué d'une grande souplesse d'esprit, affectant les mœurs et les connaissances européennes, il cachait, sous la physionomie la plus heureuse et l'extérieur le plus prévenant, une soif désordonnée de meurtre et de butin. Maître de la forteresse du Meqyas dont la garde lui avait été confiée, il s'était entouré d'environ deux cents Noirs, d'une foule de Grecs, anciens pirates de l'Archipel, et d'autres aventuriers de toutes les nations, qui, dressés par lui à la manœuvre des troupes françaises, se montraient les ministres empressés de ses cruautés. Tout individu, habitant ou soldat, accusé d'être osmanly et que ses satellites parvenaient à enlever dans les rues ou sur les chemins, était aussitôt transporté au Meqyas et précipité du haut des tours dans le Nil. Des chaloupes canonnières postées au pied des murs arrêtaient les bateaux venant de la Haute-Égypte; puis, si les pélerins ou les voyageurs qu'ils portaient se trouvaient possesseurs d'esclaves ou d'autres richesses, Housseïn les appelait devant lui, les faisait étrangler, jeter dans le fleuve, et s'emparait ensuite de la cargaison. On dit que plus d'une fois le nombre de ces victimes se monta à cent dans l'espace d'une seule nuit.

Pour comble de maux, le Nil, cette année, n'était point parvenu à sa hauteur ordinaire. Ce signe d'une prochaine disette fit subitement augmenter le prix de toutes les denrées. L'argent se resserra. Nombre de villages, ravagés par le passage continuel des troupes, furent abandonnés par leurs habitans; il devint dès-lors impossible de lever le miry.

Au milieu de cette misère générale tous les regards se portaient sur Osman-Bey-êl-Bardissy. Le peuple espérait de son énergie un terme à ses maux. Aussi lorsque, le 24 septembre (7 de Gemady êl-tâny, an 1218 de l'hégire), êl-Bardissy fit son entrée au Kaire, tous les habitans, se jetant à sa rencontre, accueillirent-ils sa présence par les acclamations les plus vives. Ses premiers actes ne trompèrent point l'attente publique. Il s'empara de l'autorité suprême, fit approvisionner les marchés, ordonna des distributions de blé aux indigens, et prit quelques mesures pour faire descendre des grains du Saïd.

Mais, quelque activité qu'il déployât, les difficultés de sa position étaient plus fortes que son génie. Il ne suffisait pas que la subsistance de la capitale fût assurée pour quelques jours;

les sept à huit mille Albanais de Mohammed-Aly étaient toujours là, demandant avec menace, non pas des vivres, mais l'énorme somme d'argent à laquelle se montait leur arriéré de solde. La rentrée du miry était trop longue et trop incertaine pour que le produit de cet impôt pût aider à satisfaire ces amis exigeans. Les autres contributions faisaient face à peine aux besoins de tous les jours.

Dans cette position, él-Bardissy eut recours à des moyens d'une réussite plus prompte et plus assurée. Il frappa de fortes contributions toutes les corporations de marchands, exigea des négocians européens, sous le titre d'emprunt, une avance de fonds considérable, et augmenta tous les droits d'entrée. Ces impôts excitèrent un mécontentement général; il n'était pas un habitant du Kaire qui ne s'en trouvât gravement lésé; partout on n'entendait que des murmures et des plaintes, et par un retour facile à comprendre, le même peuple qui, quelque temps auparavant, voyait en él-Bardissy le sauveur de l'Égypte, l'accablait alors de malédictions, et, dans sa colère, allait jusqu'à accuser les beys d'avoir provoqué

le courroux céleste et privé le pays des bienfaits de l'inondation.

Tel était l'état des choses au Kaire, lorsque, le 23 octobre (7 de Regeb, an 1218 de l'hégire), arrivèrent par la voie d'Alexandrie des firmans dont le contenu devait faire croire au retour de la paix et de la tranquillité. Avant de les faire connaître, nous devons revenir sur nos pas.

Depuis long-temps Alexandrie formait comme un monde à part en Égypte. Étrangère par sa position aux secousses et aux révolutions qui portaient le trouble et le désordre dans le reste du pays, cette ville avait dû à l'esprit de prévoyance ainsi qu'aux prudentes et sages mesures de ses premiers fonctionnaires, Khourchyd-Pacha, gouverneur, et Djanib-Effendy, administrateur-général des finances, un repos et une sécurité inconnus aux autres cités de la contrée. L'arrivée d'Aly-Pacha-Gézaïrly vint changer cette position exceptionnelle. Absorbé, dans les premiers momens, par les craintes que lui donnait le voisinage de l'armée aux ordres des Alliés, sa conduite n'offrit d'abord que peu de sujets de plaintes à la population. Mais lorsque la levée du camp de Damanhour

lui eut permis de faire cesser les travaux de défense de la place, il donna libre cours à son caractère despotique et tracassier. Sans argent et presque sans soldats, il voulut se créer des ressources pécuniaires et attacher fermement à sa cause le petit nombre de troupes sous ses ordres. De fortes contributions sur les principaux habitans et une grande tolérance pour l'indiscipline et le désordre de la garnison, lui semblèrent les moyens les meilleurs pour arriver à ce double résultat. Les Grecs de la ville furent taxés à deux cents bourses, et une somme considérable fut demandée à titre d'emprunt aux négocians francs établis dans la place.

Cette dernière mesure excita les réclamations de tous les agens consulaires; ils adressèrent les représentations les plus énergiques au Pacha. Aly se contenta de leur faire dire qu'il n'était pas d'usage qu'un Vice-Roi répondît par écrit à des plaintes de ce genre, mais qu'il aviserait aux moyens de faire cesser tous les désordres et tous les abus.

Malgré cette assurance, le recouvrement de la contribution imposée n'en fut pas moins poursuivi, et les soldats se livrèrent envers les Européens à plus d'excès encore qu'auparavant.

Bientôt même, ils s'attaquèrent directement aux consuls. Un jour (15 novembre, 30 Regeb 1218) qu'en revenant de l'exercice, ils passaient dans la rue des Francs, tous se mirent à faire des décharges répétées contre les fenêtres des hôtels consulaires. Grand nombre de balles pénétrèrent dans les appartemens des consulats d'Angleterre, de Russie, d'Autriche, de France, d'Espagne et de Suède. Cet attentat demandait une réparation éclatante. Les magasins des Francs furent aussitôt fermés, scellés, et recommandés aux soins du gouverneur Khourchyd-Pacha; les consuls enlevèrent leurs pavillons et leurs armes, abandonnèrent leurs maisons, et se transportèrent avec une partie de leurs nationaux à bord de l'escadre turke qui se trouvait mouillée dans le Port-Vieux.

Cette démarche imposa au Vice-Roi; il s'empressa de proposer une réconciliation qui fut d'abord rejetée; mais l'entremise officieuse de Khourchyd-Pacha ne tarda pas à opérer un rapprochement, qu'Aly-Pacha se vit forcé d'acheter, au prix de conditions qui assuraient pour l'avenir la complète sécurité des Francs et de leurs consuls.

Ces embarras intérieurs n'absorbaient ce-

pendant pas Aly-Pacha-Gézaïrly au point de lui faire oublier l'objet principal de sa venue. Vice-Roi d'Égypte, il voyait cette contrée devant lui, sans pouvoir dépasser le coin de terre où il avait posé le pied. Nous avons dit plus haut sa première tentative près d'Ibrahim-Bey ; son peu de succès ne l'avait point effrayé. Soutenu par les encouragemens et les conseils des agens britanniques, chaque jour, depuis lors, avait été marqué par des démarches auprès des Mamlouks, des Arnautes, et des cheyks et ulémas de la capitale. L'Angleterre avait alors pour consul-général au Kaire le major Miscett, et pour vice-consul à Alexandrie M. Briggs. Ces deux agens montraient pour la cause du Vice-Roi un intérêt et un zèle peu communs ; voyages, pourparlers, prières, menaces, ils n'épargnaient rien pour son triomphe. Ainsi, on les avait successivement vus sous les murs de Rosette, au pied du fort Julien, dans le camp de Damanhour, porteurs infatigables de paroles de paix, que toujours êl-Bardissy avait repoussées par cette réponse : « Aly-Gézaïrly est libre de venir au » Kaire ; mais il doit renoncer à y exercer une » autorité autre que celle que nous voulions

» bien laisser aux pachas de la Porte avant
» l'invasion française. »

Aly-Pacha s'était jeté dans les bras des Anglais, par haine des Mamlouks et de leurs sympathies françaises. Les agens anglais, de leur côté, n'avaient épousé aussi chaudement son parti que dans la crainte où ils étaient de voir l'influence française triompher avec les beys; leur politique, toutefois, était double, et, tandis qu'à Alexandrie ils se montraient les amis exclusifs et jaloux de la Porte et de son représentant, la possibilité du triomphe des Alliés leur conseillait de tenir au Kaire un tout autre langage. Souvent le major Miscett faisait demander à él-Bardissy des entrevues qui n'avaient lieu que la nuit et loin de tous témoins. Là, l'agent britannique faisait espérer au bey la protection anglaise, lui montrait des troupes de l'Inde venant à son secours, et lui promettait de faire éternellement retenir en Angleterre Elfy-Bey, son rival.

La France, nous le disons avec regret, ne jouait point, dans toutes ces intrigues, un plus noble rôle. Long-temps elle était restée sans autre représentant officiel en Égypte que M. Drovetti, vice-consul à Alexandrie. Mais

à l'époque dont nous nous occupons, M. Mathieu Lesseps arriva pour remplir au Kaire les fonctions de consul-général. Dès qu'él-Bardissy, qui se trouvait alors à Rosette, connut la présence de cet agent supérieur sur le sol égyptien, il s'empressa de lui écrire une lettre remplie de protestations de dévouement pour la France, et lui proposa peu de temps après une entrevue. M. Lesseps hésita longtemps avant d'accepter; la crainte de déplaire au Vice-Roi le retenait. D'un autre côté, les Mamlouks, maîtres du Kaire, pouvaient le devenir de toute l'Égypte; un refus pouvait dès-lors compromettre la France et ses intérêts commerciaux. L'entrevue eut donc lieu. El-Bardissy s'y étendit sur ses espérances, sur ses projets, et donna libre cours aux sympathies qui l'attachaient à la France ainsi qu'à la haine qu'il avait vouée à l'Angleterre. Oubliant les devoirs que lui imposait ce confiant abandon, M. Lesseps ne craignit point de demander le lendemain une audience secrète au Vice-Roi, et de lui rapporter toutes les particularités de sa conférence avec le chef mamlouk. Les Anglais insistaient auprès d'Aly-Pacha pour retenir notre agent à Alexandrie; M. Lesseps voulait par

cette démarche hâter la remise des passe-ports qu'il sollicitait depuis long-temps pour le Kaire; Aly, il est vrai, finit par les lui délivrer; mais il eut soin d'écrire en même temps aux beys pour leur intimer la défense de le laisser parvenir à sa destination, et cela sous peine d'encourir le double mécontentement de la Porte et de la Grande-Bretagne. Nous ajouterons que, dans ce voyage, M. Lesseps faillit devenir la victime de la perfidie du Vice-Roi et de ses guides politiques, et qu'attaqué à différentes reprises par des partis arabes et turks envoyés contre lui, il ne dut la vie, d'après son aveu même, qu'à l'empressée et confiante amitié d'êl-Bardissy.

Tandis qu'Aly-Pacha-Gézaïrly cherchait, dans l'appui des Anglais, et dans les mille intrigues qu'il s'efforçait d'ourdir, sur les principaux points de l'Égypte, avec toutes les classes de l'armée et de la population, les moyens de s'ouvrir la route de sa capitale, la Porte s'inquiétait de la prolongation de son séjour à Alexandrie. Épuisée par les efforts qu'avait exigés la dernière guerre, elle avait compté sur le tribut considérable promis par Aly-Pacha. Or, non-seulement le Vice-Roi n'envoyait pas un

seul parat au trésor du Sultan, mais dans chacune de ses dépêches il sollicitait des secours en hommes et en munitions. D'un autre côté, la prise récente de la Mekke par les Wahabys pouvait soulever contre l'incurie du Divan l'indignation de toutes les populations religieuses de l'empire. Recouvrer la Ville-Sainte n'étant chose possible qu'avec la possession et les ressources de l'Égypte, il fallait à tout prix en enlever le gouvernement aux beys, gens assez peu soucieux de dévotion et de pèlerinages.

L'affaiblissement de la Porte ne lui permettait pas l'envoi d'une armée; renonçant à l'emploi de la force, elle recourut enfin à des moyens de conciliation. Un agent mamlouk, porteur de propositions vieilles de plus d'une année, existait oublié à Constantinople. Le Divan le fit appeler, le revêtit du titre de bey et lui remit un *khatt-cherif*[1] dans lequel le Sultan, sur la demande, disait-il, du Grand-Vizir, accordait aux beys la permission de rester en Égypte, à

1 *Khatt* signifie écriture, et *cherif*, noble. On désigne par le titre de *khatt-cherif* (noble écriture) un rescrit émané directement du Sultan et signé de sa propre main.

la charge par eux de se soumettre à l'autorité du Divan et des pachas turks, et de rester complètement étrangers à l'administration du pays, ainsi qu'à la perception et à l'emploi de ses revenus. A ces conditions, la Porte leur octroyait plein pardon, assurait, à chacun des chefs, un revenu annuel de quinze bourses, et assignait, pour l'entretien du reste de la milice, des redevances assises sur un assez grand nombre de villages. On a long-temps vu dans cette mesure le résultat de l'influence anglaise: il paraîtrait toutefois, d'après les assertions formelles et répétées du Reis-Effendy au général Brune, alors ambassadeur de la République à Constantinople, que le Divan avait obéi en cela à ses seules inspirations, et que toujours il avait repoussé les offres de médiation faites par l'Angleterre.

El-Bardissy, comme on l'a vu, se trouvait au Kaire, lorsqu'arrivèrent les lettres de pardon; elles furent lues en plein Divan, et discutées dans un conseil, où les principaux chefs furent seuls appelés. Depuis les propositions d'arrangement auxquelles la Porte venait de répondre, les choses avaient bien changé : les Mamlouks, fugitifs, dispersés, n'étaient plus réduits à la

seule possession du Saïd; ils se voyaient maîtres de tout le pays, tandis que l'autorité de la métropole était circonscrite dans les murs d'Alexandrie. Le parti auquel ils s'arrêtèrent se ressentit de cette différence de fortune. Comme l'oubli proclamé par le Sultan et la présence de son représentant officiel au Kaire pouvaient ôter tout caractère de rébellion à leur puissance, et la légitimer en quelque sorte aux yeux du pays et des étrangers, ils accueillirent le pardon et consentirent à la venue d'Aly-Pacha. Ce dernier point toutefois fut soumis aux restrictions suivantes : Aly-Pacha ne pouvait amener avec lui qu'un corps de mille hommes, et il devait prendre la route qui, courant sur la rive gauche du Nil, passe par Damanhour et Terranéh.

Ces conditions indiquaient assez clairement que les beys ne voulaient accorder au Vice-Roi que l'autorité nominale dont jouissaient autrefois les représentans de la Porte. Aly-Pacha n'hésita cependant point à les accepter. Comptant sur l'appui des agens anglais et sur le succès des intrigues entamées avec les cheyks arabes, les ulémas et les chefs albanais, il sortit d'Alexandrie le 18 décem-

bre 1803 (4 de Ramadân, an 1218 de l'hégire).

Son escorte se composait de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers arrivés en plusieurs détachemens de Constantinople. Non content de cette première infraction aux conditions consenties par lui, Aly-Pacha, au lieu de marcher directement sur Damanhour, franchit le canal et se dirigea vers Rosette, dans l'intention de surprendre cette place.

Il comptait sur la défection des Albanais qui formaient une partie de la garnison : des lettres leur avaient été adressées pour les engager à se réunir à lui; mais remises par leur commandant Omar-Bey, à Yahya-Bey, gouverneur, ces deux chefs prirent la résolution de se battre contre le Vice-Roi, s'il osait s'avancer sur la ville. Aussitôt que des coureurs arabes leur eurent signalé son avant-garde, ils sortirent de Rosette à la tête de mille hommes et de deux pièces de canon. Aly-Pacha voulut parlementer; Yahya et Omar lui signifièrent qu'il eût à reprendre la route convenue; l'escorte turke n'étant pas assez forte pour espérer d'enlever la place, le 29 décembre (15 de

Ramadân, an 1218 de l'hégire), le Vice-Roi se vit obligé de protester de la droiture de ses intentions, et de continuer sa route vers le Kaire.

—

CHAPITRE IV.

Les Albanais réclament leur solde. — Marche d'Aly-Pacha-Gézaïrly sur le Kaire. — Son arrivée à Chalaqân. — Les troupes mamloukes et albanaises sortent à sa rencontre. — Attaque et prise de la flottille du Vice-Roi. — Aly-Pacha est abandonné par ses troupes et se rend à êl-Bardissy. — On l'exile en Syrie; son escorte le massacre en route. — Position des partis. — Mohammed-Bey-êl-Elfy débarque à Abouqyr; détails sur son séjour en Europe; son entrée dans Rosette; il part pour le Kaire. — Embarras d'êl-Bardissy; il se décide à se défaire de son rival. — Mesures prises à ce sujet. — Dangers que court Elfy-Bey sur le Nil; il parvient à se sauver dans le Désert. — Les Albanais demandent de nouveau leur solde. — Êl-Bardissy frappe de nombreux impôts. — Les habitans du Kaire se soulèvent; conduite de Mohammed-Aly. — Conseils donnés par Ibrahim-Bey; les beys sont attaqués et chassés du Kaire. — Mohammed-Khosrou-Pacha élu Vice-Roi est de nouveau déposé. — Khourchyd-Pacha lui succède; il est confirmé par la Porte. — Situation de l'Égypte. — Blocus du Kaire par les Mamlouks. — Détails. — La crue du Nil force les beys à se retirer. — Arrivée d'un firman qui licencie les troupes albanaises. — Mohammed-Aly veut quitter l'Égypte. — Insurrection. — Le Vice-Roi dirige trois expéditions contre les beys. — Combat de Fechn. — Investissement de Miniéh.

La force de l'escorte amenée par le Vice-Roi, sa tentative sur Rosette, les lettres que

chaque jour il faisait passer aux chefs albanais, pour les engager à se déclarer en sa faveur, lettres que ceux-ci s'empressaient de communiquer aux Mamlouks, tous ces faits réunis ne permettaient plus le doute sur les véritables desseins d'Aly-Pacha-Gézaïrly. Toutefois, avant de joindre leurs armes à celles des cavaliers du vieil Ibrahim-Bey et d'El-Bardissy, les Albanais voulurent faire une espèce de réserve dans l'intérêt de leurs projets à venir. Saisissant le prétexte toujours subsistant de l'énorme arriéré qui leur était dû, ils s'assemblèrent en tumulte le 18 de Ramadân 1218 (dimanche 1er janvier 1804), et se rendirent chez El-Bardissy, ayant à leur tête Hassan-Bey, neveu de Taher-Pacha. Hassan se plaignit au nom de ses compagnons des retards sans fin qu'éprouvait le paiement de leur solde. El-Bardissy, forcé de dissimuler le mécontentement que lui causait cette visite, promit de donner un fort à-compte sous peu de jours; cet engagement parut satisfaire les Albanais; ils se retirèrent. Le lendemain, les beys frappèrent les provinces de contributions nouvelles, et des Mamlouks, accompagnés d'écrivains cophtes, furent dépêchés dans toutes les directions, pour presser le

recouvrement de ces impôts. Les rigueurs qui s'ensuivirent eurent le résultat que se promettait l'instigateur secret de toutes ces menées ; la haine contre le gouvernement des Mamlouks se réveilla aussi forte et plus générale que jamais.

Tandis que cette scène se jouait au Kaire, l'imprévoyant Aly-Pacha quittait les environs de Rosette, et remontait la rive gauche du Nil. Mais le passage de ses soldats, partout marqué par le pillage et l'incendie, ayant jeté l'épouvante dans tous les villages assis sur ce côté du fleuve, et forcé leurs habitans, soit à s'enfermer dans leurs murs et à s'y défendre, soit à fuir dans le Désert avec leurs effets les plus précieux, Aly quitta bientôt cette route, franchit le Nil, et alla porter le fléau de sa marche dans la partie la plus riche et la plus peuplée du Delta. Parvenu à la hauteur de Menouf, il prit la direction de cette ville, puis, repassant le fleuve sur ce point, il suivit de nouveau le chemin que lui avaient tracé les Alliés.

Alors, seulement, les beys parurent s'inquiéter sérieusement de son approche et firent partir à sa rencontre Elfy-êl-Sogheyr, khaznadar de Mohammed-Bey-êl-Elfy, ainsi qu'une partie

des Mamlouks appartenant à la maison de ce dernier. Ce n'est pas toutefois qu'ils fussent restés inactifs ; fausses correspondances, transfuges déguisés, aucun moyen n'avait été négligé par eux pour entretenir jusqu'à la dernière heure l'incroyable aveuglement qui portait Aly à venir se prendre dans ses propres trames.

Le 1er du mois de Chaouâl 1218 (14 janvier 1804), le Pacha traversait le Nil en face de l'île de Chalaqân, et faisait halte à Kafr-Choraféh, village distant d'environ trois lieues et demie du Kaire, lorsque parurent Elfy-êl-Sogheyr et ses cavaliers. Cette troupe assit ses tentes à Chôbra-êl-Kheyméh, petit bourg situé à deux lieues environ de distance du camp d'Aly-Pacha, et sur le chemin qui conduit de Kafr-Choraféh à la capitale de l'Égypte. Pendant trois jours les deux partis ne firent aucun mouvement. Ce repos toutefois n'était qu'apparent ; le Pacha, toujours trompé, redoublait ses appels à la révolte, et les chefs alliés concertaient entre eux les moyens de se défaire sans coup férir de leur crédule adversaire. Les faits qui vont suivre diront quel fut le plan arrêté.

Ce fut le 5 Chaouâl (18 janvier) que, laissant à Ibrahim-Bey la garde du Kaire, Mohammed-Aly et Housseïn-Bey sortirent de la capitale, à la tête de l'infanterie albanaise, suivis d'êl-Bardissy et de presque tout ce qui restait de cavalerie mamlouke. Parvenue au-delà de Chôbra-êl-Kheyméh, à quelques centaines de pas seulement en avant de la position occupée par Aly-Pacha-Gézaïrly, cette petite armée se rangea sur deux lignes; sa gauche était appuyée sur le Nil, et sa droite éclairée et soutenue par des troupes d'Arabes répandues dans la plaine: l'infanterie albanaise composait tout le front d'attaque; les Mamlouks se tenaient en seconde ligne. Aly-Pacha, surpris et effrayé par ce subit déploiement de forces, lève son camp, aussitôt la nuit venue, et se retire, à une lieue en arrière, au village de Zefteh-Chalaqân.

Ce mouvement de retraite fit prendre à êl-Bardissy la résolution de hâter le moment décisif. Une petite flottille, où se trouvaient ses bagages et ses munitions, convoyait Aly-Pacha et sa troupe; ordre fut donné à Housseïn-Bey le Zanthiote, et aux Grecs sous ses ordres, de s'en emparer. Housseïn accomplit sa mission. Dans la nuit du lendemain, bagages, muni-

tions, barques, matelots et soldats de garde, tout fut enlevé.

Ce brusque commencement d'hostilités fit jeter les hauts cris au Pacha. Il chargea deux officiers d'aller porter ses plaintes aux Alliés, et de leur demander si c'était ainsi qu'ils entendaient tenir les promesses de paix et de soumission, sur la foi desquelles il avait quitté Alexandrie. De nouvelles attaques, mais faites cette fois en plein jour et par de nombreux détachemens arabes et mamlouks, furent la seule réponse qu'il obtint.

Les Alliés ne s'en tinrent pas long-temps à ces démonstrations partielles; le 12 Chaouâl (25 janvier), un mouvement général eut lieu, et leurs troupes, étendant leurs ailes, vinrent envelopper Aly et l'enfermer dans son camp. Malgré le caractère sérieux de cette démonstration, le Pacha, toujours confiant dans le succès des mille intrigues nouées par lui, croyait voir, à chaque heure du jour, les Albanais tourner leurs armes contre les beys, et l'introduire, triomphant, dans les murs de sa capitale. Décidé à gagner encore du temps, il fit entendre de nouvelles plaintes sur l'étrange conduite des Alliés. Cette fois él-Bardissy con-

sentit à répondre ; mais ce fut pour intimer au Pacha l'ordre formel de renvoyer la plus grande partie de ses soldats, et de ne garder avec lui que l'escorte convenue. Force fut enfin à ce dernier d'entrevoir une partie de la vérité.

Dans cette extrémité, il demanda la liberté de retourner à Alexandrie. Cette proposition fut rejetée. Tenter le sort d'une bataille était, eu égard à la disproportion des forces des deux partis, un acte véritable de désespoir. Cependant, comme cette chance était la seule qui lui restât, le Pacha voulut la courir. Mais aux premiers ordres qu'il donna pour disposer ses troupes à l'attaque, chefs et soldats lui déclarèrent qu'ils n'étaient point venus pour se battre. Ce soudain et complet abandon ne permettait plus à Aly de choisir ; le 14 Chaoûâl (27 janvier), il se rendit avec son neveu Hassan-Bey et quelques personnes de sa suite au camp des Mamlouks. Êl-Bardîssy le reçut dans sa propre tente. Tandis que le Pacha s'y reposait et que son nouvel hôte lui faisait présenter des rafraîchissemens, les soldats d'Aly, cernés de tous côtés par les Albanais, furent désarmés et remis ensuite aux mains d'une

troupe nombreuse d'Arabes, qui, après les avoir conduits jusqu'aux frontières du désert de Syrie, les dépouillèrent et en massacrèrent la plus grande partie.

Le séjour du Pacha sous la tente d'êl-Bardissy ne fut point de longue durée. Vers le milieu du jour, le bey se présenta devant lui, tenant à la main des lettres écrites par Aly au cheyk Sadât, et dans lesquelles le Pacha engageait ce dernier à soulever la population du Kaire contre les Mamlouks. « Reconnaissez-vous ces » papiers? » lui demanda êl-Bardissy. Le Pacha baisse les yeux et garde un morne silence. — « Vous allez partir, reprit le bey; les » chevaux sont prêts. — Où veut-on me conduire? dit aussitôt Aly d'un air consterné. » — A Jaffa, lieu de votre exil, » répond êl-Bardissy, en sortant de la tente.

Une escorte attendait effectivement Aly-Pacha, son neveu et leur suite. Commandée par Mohammed-Bey-Menfoukh et Souleymân-Bey-Ibrahim, elle se composait des Mamlouks de ces deux chefs. On dit que lorsque le Pacha sortit du camp, êl-Bardissy monta sur une hauteur, armé d'une lunette d'approche, suivit long-temps Aly d'un œil satisfait et

s'écria, en le perdant de vue : « Enfin, me » voilà vengé! »

Arrivé, après deux journées de marche, près du village de Koraym, Aly-Pacha, voulant prendre quelque repos, descendit de cheval ainsi que son neveu Hassan-Bey et leurs serviteurs. Mais à peine sont-ils assis, que leur escorte les enferme dans une espèce de demi-cercle, et fait sur eux une décharge presqu'à bout portant. Aly reçoit deux coups de feu; son neveu, qui se trouvait également atteint, lui crie de se défendre. Le Pacha se contente de croiser les bras sur sa poitrine.» Un vice-» roi musulman, s'écrie-t-il, doit savoir » mourir sans se déshonorer en portant les » mains sur des rebelles! » Puis, présentant à ses meurtriers un linceul qu'il portait sur lui, il les prie de ne pas priver son corps des honneurs de la sépulture. Le linceul enlevé, on l'achève à coups de sabre et de yataghan. Tous ceux de ses compagnons d'infortune qui, comme lui, n'étaient pas tombés à la première décharge, furent ensuite passés au fil de l'épée.

Si la déposition et le meurtre du Vice-Roi avaient satisfait la haine profonde qu'el-Bar-

dissy portait à la fois aux Ottomans et aux partisans de la Grande-Bretagne, d'un autre côté, ce double crime politique servait merveilleusement les vues de Mohammed-Aly. Ce chef albanais avait été l'ame de toute cette affaire; et cependant telle était l'adresse avec laquelle il avait su faire mouvoir tous les fils du drame sanglant qui venait de se jouer, qu'aux yeux du pays comme à ceux de la Porte, les Mamlouks paraissaient avoir seuls agi, et semblaient seuls coupables. Bien plus, cet acte ne vouait pas seulement les beys à la haine implacable du Sultan et de tout ce qui portait le nom de Turk; il débarrassait pour long-temps, en outre, l'habile Mohammed-Aly des efforts rivaux du gouvernement de Constantinople, et le laissait face à face avec les seuls Mamlouks.

Toutefois, possesseurs, comme ils l'étaient, des principales positions de l'Égypte, forts du respect qu'imprimaient au peuple leur ancienne domination, le nombre de leurs cavaliers et la valeur redoutable de ceux-ci, les beys avaient encore une puissance assez solidement assise; un duel politique avec eux n'était donc pas chose si méprisable, que Mohammed dût

croire à de prompts et faciles succès. Il en calculait toutes les chances, et peut-être même la fermeté de son génie se trouvait-elle ébranlée par l'incertitude du résultat, lorsqu'un événement imprévu vint tout-à-coup changer les élémens de force et d'avenir que possédait chacun des deux partis. Le 1er de Dou-l-qadéh, 1218 de l'hégire (12 février), *l'Argo*, frégate anglaise de quarante-quatre canons, débarqua dans la rade d'Abouqyr Mohammed-Bey-êl-Elfy.

On se rappelle qu'à l'époque de l'évacuation d'Alexandrie par la garnison anglaise, Elfy-Bey, cédant aux insinuations de quelques agens anglais, s'était flatté que sa seule présence à Londres suffirait pour faire revenir le cabinet de Saint-James de la politique qui lui avait alors dicté l'abandon des beys. On se rappelle encore qu'il s'embarqua sur l'un des bâtimens de l'escadre britannique. Nous avons dit que les Anglais avaient vu, dans la possession de ce bey, un moyen d'influence et d'action sur les destinées ultérieures de l'Égypte. Aussi, conduit à Malte, y fut-il retenu et traité comme le sont les otages. Son séjour s'y prolongea. Aux premiers égards succéda

bientôt une indifférence qui amena, dans les dispositions premières d'Elfy-Bey, un changement tel qu'il essaya, dit-on, de s'évader, pour aller en France solliciter la protection du Premier Consul.

Au bout de quelque temps, les autorités de l'île, dans l'embarras que leur causait cet hôte difficile, le firent partir pour la métropole. Il y végétait presque entièrement oublié, lorsqu'on apprit successivement à Londres l'entrée des beys au Kaire, la fuite du premier Vice-Roi, sa défaite et la prise de possession par les Mamlouks de presque toute l'Égypte. Le gouvernement anglais se ressouvint alors d'Elfy-Bey; soins, égards, promesses, tout lui fut prodigué. Présenté au prince héréditaire et aux différens membres de la famille royale, il devint bientôt à la mode; les principaux personnages de la cour tinrent à honneur de le posséder dans leurs salons : l'engouement qu'il y excita ne tarda pas à s'étendre à toutes les classes.

Il est vrai que, doué d'une taille avantageuse, d'une figure gracieuse et expressive qu'animaient encore des yeux grands, pleins de feu et dont les contours étaient peints avec cette poudre noire dont les femmes de l'Orient

font un si grand usage, tout, chez Elfy-Bey, devait frapper l'imagination; si l'on ajoute à ces avantages l'éclat d'un riche et brillant costume, des manières élégantes et d'une exquise politesse, l'on comprendra facilement que ce monde, toujours si nombreux, de badauds et de désœuvrés, que renferment les capitales, courût après le bey mamlouk, comme il l'eût fait pour quelque roi de l'Océanie.

La curiosité publique une fois excitée, les esprits s'exaltèrent. Elfy-Bey ne fut pas longtemps pour la foule le chef de quelques centaines de cavaliers; on en fit le prince d'une nation riche et puissante. Nombre d'aventuriers vinrent mettre leurs bras à son service; des compagnies de spéculateurs et de négocians se trouvèrent qui lui offrirent des capitaux considérables, à la seule condition de leur laisser pendant un nombre d'années déterminé le monopole de certaines perceptions de revenus, ou de certaines marchandises. On alla jusqu'à lui fournir à l'avance tous les objets nécessaires à l'ameublement des palais qu'on lui supposait. Elfy-Bey, enivré, passa les marchés demandés, accepta l'argent et enrôla des soldats pour sa garde; puis, lorsque tout fut prêt

pour son départ, le gouvernement mit une frégate à sa disposition.

Ce fut au milieu des plus séduisans rêves de puissance et de gloire, que Mohammed-Bey-êl-Elfy posa le pied sur le sol tourmenté de l'Égypte. Ses premiers pas durent confirmer ses illusions; reçu, en avant de Rosette, par le gouverneur de la ville et le commandant de la garnison, il fit son entrée dans cette place, à une heure après minuit, au bruit du canon des forts et des bâtimens stationnés sur le Nil. Le lendemain, tous les grands de la contrée, les consuls, les étrangers s'empressèrent de lui rendre visite, et, lorsqu'il s'embarqua pour le Kaire avec sa nombreuse suite et ses bagages, l'artillerie salua son départ comme elle avait salué sa venue. Tandis qu'assis dans la cange du vice-consul anglais à Rosette, Petrucci, Elfy-Bey remontait le fleuve de toute la force du vent et des bras de ses rameurs, le Kaire et ses environs devenaient le théâtre d'événemens fatals à la fortune de l'ambitieux bey.

Son arrivée fut connue dans la capitale de l'Égypte le 6 Dou-l-qadéh 1218 (17 février). A peine commençait-on à s'en entretenir dans les cafés, qu'Elfy-êl-Sogheyr, qui occupait Gi-

zéh avec la plus grande partie de ses Mamlouks et quelques pièces de canon, fête cette nouvelle par des décharges répétées d'artillerie. Ordre est en même temps envoyé par lui à tous les beys et kâchefs de sa maison de se rendre à la rencontre de leur maître commun. Cet appel fut entendu, et il y eut un tel empressement chez quelques-uns, que, dans la même nuit, un bey et trois kâchefs allèrent camper avec leurs bagages entre Embabéh et Gizéh.

Depuis long-temps une mésintelligence déclarée existait entre él-Bardissy et Elfy-él-Sogheyr; plus d'une fois ce dernier avait hautement manifesté le déplaisir que lui causait l'éloignement où se trouvait sa maison du souverain pouvoir, et plus d'une fois aussi il avait laissé clairement entrevoir les espérances de suprématie exclusive que lui donnait le séjour prolongé de son maître en Angleterre. Les démonstrations auxquelles il venait de se livrer, les propos qu'il laissa échapper dans un premier mouvement de joie, jetèrent de violens fermens de haine dans l'ame d'él-Bardissy. Elfy-Bey ne se présentait pas seulemant avec l'appui hautement avoué de l'Angleterre, avec des sympathies exclusivement anglaises; il allait en outre res-

saisir sur le pays et sur les autres beys l'influence et le crédit qu'il avait auparavant. Ainsi ce pouvoir qu'êl-Bardissy n'avait acquis et conservé qu'au prix de nombreux combats, allait peut-être passer dans les mains d'un rival absent depuis plus d'une année ! Ainsi les intérêts de cette France, objet de ses espérances et de son culte, pouvaient se trouver sacrifiés à ceux de ces Anglais maudits !

En proie à tout ce que la crainte, l'ambition et la jalousie peuvent inspirer de sentimens déchirans et opposés, le malheureux bey regarda autour de lui et chercha à qui demander secours et conseil. Un homme existait à ses côtés, qui, maître de forces considérables, et désintéressé, en apparence, dans toutes ces questions de rivalité et d'amour-propre, n'était jamais sorti de la froideur et de l'impassibilité habituelles de son caractère, que lorsqu'il s'était agi de donner au chef mamlouk des assurances de chaude et sincère amitié; êl-Bardissy s'adressa donc à lui. Pendant deux jours le bey et Mohammed-Aly furent constamment en conférences; les faits que nous allons dérouler apprendront quelles mesures y furent arrêtées entre eux; nous dirons seulement, avant d'aller

plus loin, qu'elles décidèrent du sort de l'Égypte.

Le 19 février, des ordres furent expédiés à Rosette et sur tous les points de cette direction, pour qu'on eût à y arrêter Mohammed-Bey-êl-Elfy et à se défaire de sa personne. Trois expéditions furent en même temps dirigées dans la nuit, l'une par êl-Bardissy, contre Housseïn-Bey-Ouahach, et les deux autres par Mohammed-Aly, contre Elfy-êl-Sogheyr et ses Mamlouks. Housseïn-Bey-Ouahach, guerrier de haut renom, et l'un des esclaves aimés d'Elfy-Bey, fut surpris dormant dans sa tente, sur les bords du Nil, et impitoyablement massacré par des kâchefs et des Mamlouks d'êl-Bardissy, qu'animait la haine aveugle de leur maître. Des deux corps albanais qui étaient également en marche, l'un s'empara de tous les chevaux d'Elfy-êl-Sogheyr, qui se trouvaient au vert dans les campagnes voisines de Gizéh, et le second attaqua directement cette place.

Averti par un espion du meurtre d'Ouahach, Elfy-êl-Sogheyr sortait de Gizéh, à la tête de quelques cavaliers, lorsque parurent les Arnautes. Une batterie existait en avant de l'un des murs de la place; ordre fut donné par lui de faire feu; mais les artilleurs, au lieu d'obéir,

prennent la fuite. Elfy-êl-Sogheyr, jugeant toute défense inutile, se sauve également avec le peu de monde qui lui restait, laissant aux Albanais une partie des riches dépouilles d'Aly-Pacha. Le pillage de ce butin arrêta toute poursuite.

Les habitans de Gizéh étaient étrangers aux disputes de leurs dominateurs. Cependant tel était alors le droit public de ce malheureux pays, que les maisons des Mamlouks d'Elfy-Bey, une fois mises à nu, les Albanais se jetèrent sur celles des particuliers, en enlevèrent jusqu'aux poutres et aux portes, et massacrèrent une partie de leurs propriétaires. Ce sac dura près de trois jours; ceux des habitans qui survécurent se réfugièrent sur le bord opposé du fleuve ou dans le Désert.

Cette triple expédition terminée, êl-Bardissy et Mohammed-Aly se mettent eux-mêmes en campagne, à la tête de divers détachemens, et suivent le cours du Nil que descendent en même temps un grand nombre de barques pleines de leurs soldats. Il paraissait impossible qu'Elfy-Bey pût échapper. Ce chef, toujours flatté des plus riantes illusions, ignorait, en effet, tout ce qui venait de se passer, et n'avait

souci que de presser la marche de sa cange, à la poupe de laquelle flottait un large pavillon britannique.

Il était sur le point de sortir du canal de Menouf, lorsqu'il rencontra des barques remplies d'Albanais. Ses gens demandent aux soldats ce qu'ils cherchent. « Mohammed-Bey-» el-Elfy, » répondent ceux-ci. « Le voici ! » répliquent aussitôt quelques compagnons du bey. Les Albanais s'arrêtent incertains. La singulière expression que prirent alors leurs physionomies, leur contenance embarrassée, inquiétèrent Elfy-Bey qui se trouvait en ce moment assez éloigné du gros du convoi ; il força de rames et continua sa route. Les Albanais allaient sans doute courir après lui, lorsqu'apercevant les barques chargées de bagages, ils les attaquent et se mettent à les piller. Le butin fut immense ; pendant plusieurs jours l'on vit exposés en vente dans les rues du Kaire une quantité considérable de beaux meubles, d'instrumens de physique et d'astronomie, et grand nombre d'instrumens de musique achetés, dit-on, par Elfy-Bey, pour les corps de sa garde. La partie la plus riche de ses dépouilles, comme bijoux, argenterie, tapis et tentures, ne fut

point toutefois la proie des Arnautes ; él-Bardissy la leur enleva et la fit transporter dans ses magasins.

La sécurité d'Elfy-Bey était toujours complète, quand, à peine entré dans la branche du Nil qui court vers Damiette, deux autres bateaux également chargés de troupes, et que commandait l'un des principaux officiers de él-Bardissy, viennent se croiser avec sa cange. Par un hasard heureux, Elfy-Bey n'est point reconnu et continue paisiblement sa route. Arrivé près de Chobrâ-Chahâb, un courrier adressé à Souleymân-Bey-él-Baouab [1], gouverneur de Menouf, lui apprend enfin les événemens qui venaient de se passer au Kaire. Elfy-Bey, effrayé, débarque immédiatement sur la rive orientale et se rend à pied, à une lieue et demie dans l'intérieur des terres, au village de Karanfyl, près duquel campaient habituellement les Arabes Haouyttâts. Une femme de cette tribu reçut le bey sous sa tente, et lui donna le lendemain une jument ainsi que deux cavaliers-dromadaires chargés de le guider.

[1] *Baouab* signifie *portier*.

Une fatalité singulière voulut que dans ce moment même êl-Bardissy et quelques-uns de ses beys parcourussent la province de Kelioubyéh. El-Bardissy était de sa personne à quelque distance d'êl-Khanqah lorsque Elfy-Bey, suivi du petit nombre de Mamlouks débarqués avec lui, vint à traverser ce village. Attaqué par un parti d'Arabes de la tribu de Billy, qui l'occupaient sous le commandement d'un cheyk nommé Saad-Ibrahim, le bey fugitif échangea quelques coups de feu avec ces pillards, et parvint à leur échapper, ainsi que ses conducteurs, grâce à leurs montures; ses Mamlouks moins heureux furent tous faits prisonniers.

Aux premiers coups de fusil, êl-Bardissy accourut en toute hâte; mais il était trop tard: il ne put que détacher sur les pas de son rival Saad-Ibrahim et sa troupe d'Arabes. Excités par les récompenses que leur promit êl-Bardissy, ces avides maraudeurs firent une telle diligence, qu'ils ne tardèrent pas à rejoindre Elfy-Bey et ses deux guides. Une lutte terrible allait sans doute s'engager, quand le bey, laissant tomber sur le sable sa pelisse et tous les bijoux qu'il avait sur lui, suspend la poursuite

des Arabes en les faisant se jeter sur ce précieux butin, redouble de vitesse et s'enfonce dans le Désert.

Cette soudaine disparition d'Elfy-Bey, la complète dispersion de ses Mamlouks, ruinaient tous les plans si laborieusement échafaudés par les agens britanniques. On se ferait une difficile idée de l'indignation que manifesta le consul-général anglais, lorsqu'il connut toute l'étendue de cet échec politique. D'un autre côté, ces mêmes événemens comblaient Mohammed-Aly d'espérance et de joie. Le drame dans lequel il venait d'accepter un rôle actif, lui avait montré la destruction des Mamlouks comme plus facile encore qu'il n'avait osé l'espérer. Dans ses mains habiles, êl-Bardissy n'avait été qu'un instrument qu'il lui fallait briser à son tour. Il ne perdit pas de temps; car à peine l'imprévoyant bey était-il revenu de son expédition, que la soldatesque albanaise renouvela ses cris pour le paiement intégral de son énorme arriéré. L'audace que leur avaient inspirée leurs faciles et récens succès dépassa bientôt toutes les bornes; ainsi ils s'assemblent un jour en tumulte, se portent en masse chez êl-Bardissy et lui signifient qu'il ait à les payer sur-

le-champ, sous peine de les voir agir hostilement contre lui. Dans son embarras, le bey ne crut pouvoir mieux faire, pour calmer ces alliés intraitables, que de leur promettre de les satisfaire le lendemain. La rigoureuse exécution de cette parole était difficile ; êl-Bardissy recourut à la médiation de Mohammed-Aly. Instigateur caché de l'exigeante mutinerie de ses soldats, le chef albanais parut se prêter avec empressement aux démarches que êl-Bardissy demandait à son amitié. Il interposa ses bons offices, calma les troupes et parvint à faire accorder au chef mamlouk quelques jours de délai.

Cependant le temps pressait ; l'argent promis n'était point en caisse, et, pour comble de malheur, les campagnes se trouvaient ruinées ; le désordre le plus complet régnait dans toutes les administrations ; et l'on ne pouvait toucher la plus faible portion du miry qu'en faisant accompagner chaque écrivain cophte par un détachement de Mamlouks. Les impôts ordinaires n'offrant pas des ressources assez efficaces et assez immédiates, êl-Bardissy prit le parti de demander au commerce du Kaire les sommes dont il avait besoin.

Une énorme contribution, frappée d'abord sur les Lévantins et les Francs, excita les réclamations des consuls de toutes les puissances: protestations, menaces, ils mirent tout en œuvre pour en obtenir la remise. Leurs efforts échouèrent devant l'impérieuse nécessité qui dominait les chefs mamlouks; l'impôt fut impitoyablement exigé et perçu. La plupart des agens consulaires amenèrent aussitôt leurs pavillons et se retirèrent à Alexandrie.

Une partie de l'arriéré acquittée, él-Bardissy crut avoir conjuré pour long-temps l'orage. Mais la solde courante, les indemnités réclamées par les soldats, pour les expéditions diverses auxquelles avaient donné lieu la venue d'Aly-Pacha-Gézaïrly, ainsi que la dispersion d'Elfy-Bey et de ses Mamlouks, laissaient encore une large part aux réclamations. Les Albanais n'eurent garde de l'oublier.

Quinze jours s'étaient écoulés à peine, que, poussés par la même main qui avait dirigé tous leurs mouvemens antérieurs, ils firent entendre de nouveaux et menaçans murmures. La contribution qui venait d'épuiser le commerce étranger n'avait point fait entrer un médin dans les coffres taris de l'État; la levée

du miry était toujours improductive et lente, et c'était à peine si les produits de douane, enlevés chaque soir par les agens fiscaux des beys, suffisaient aux besoins de chaque lendemain. L'emprunt était une ressource extrême, mais sûre; dans son embarras, le bey n'hésita point à y recourir. Il exigea de tous les locataires d'immeubles appartenant au gouvernement l'avance d'une année de loyer, et força les fermiers de revenus publics à lui payer immédiatement, en anticipation sur les produits à venir de l'octroi et des apaltes, plusieurs années de fermage.

Toutefois, il avait trop espéré de ces secours; ils furent insuffisans. Jusqu'alors les beys avaient ménagé la masse des habitans du Kaire; ces derniers souffraient, à la vérité, de l'augmentation qu'avaient subie tous les impôts; mais, perçues à titre de droits de douane ou d'octroi sur les marchandises et les denrées, ces contributions n'étaient demandées à la population de la capitale que par voie indirecte. Pressé par les cris des Albanais, l'esprit troublé par la crainte d'une attaque à force ouverte, entraîné sans doute par la fatale influence à laquelle il obéissait, él-Bardissy, dépouillant

toute réserve, finit par s'attaquer directement à la bourse des particuliers. Une imposition fut mise sur tous les habitans sans distinction, et sa perception confiée à des écrivains cophtes.

Ces collecteurs, que venaient appuyer un assez grand nombre de détachemens de Mamlouks, se répandirent bientôt dans tous les quartiers et dans toutes les rues, exigeant de chaque propriétaire ou marchand, le paiement immédiat de la taxe individuelle répartie la veille par les chefs du commerce et des corporations. Le recouvrement, d'abord facile, ne tarda cependant pas à exciter quelques réclamations; plusieurs marchands, plus pauvres ou plus hardis que les premiers, refusent même de payer; des discussions s'engagent; des cris s'élèvent; les voisins s'assemblent. Bientôt tout le peuple est dans les rues; les mosquées lui servent de points de ralliement et se remplissent en quelques minutes d'une foule, chez qui s'éveille soudain le sentiment de sa force et de son droit. Dans un premier moment d'exaspération, quelques collecteurs sont saisis et massacrés.

Cette énergique attitude du peuple jeta l'é-

tonnement et l'effroi dans les deux partis qui se disputaient le pouvoir. La puissance de toute une population s'emparant des rues, des places, des principaux édifices, et s'apprêtant à une opiniâtre résistance, ne s'était point encore révélée. D'un autre côté, l'indiscipline et la violence habituelle des soldats albanais excitaient, chez les habitans, la même haine que les exactions des Mamlouks. Beys et Arnautes, ayant à craindre les suites de ce mouvement populaire, firent des efforts communs pour l'arrêter. Les Mamlouks recoururent à l'autorité conciliatrice des cheyks; l'adroit Mohammed-Aly montra plus de hardiesse. La justesse de son rapide coup-d'œil lui indiqua bien vite le moyen de rendre profitable à ses projets un événement qui s'annonçait comme fatal. Il se joint aux cheyks, parcourt les groupes, se mêle à la foule, fait entendre partout des paroles de paix et de conciliation, et s'engage à obtenir le retrait de l'impôt. Ces promesses calment les plus ardens; le peuple se disperse, et chacun rentre chez soi en exaltant la sagesse et les vertus du chef albanais. Le lendemain, la perception de l'impôt, source de l'orage de la veille, fut indéfiniment ajournée.

Cette résistance imprévue augmentait les embarras d'él-Bardissy; ses compagnons, inquiets et soucieux, commencaient à ne plus partager ses illusions; ils sentaient que l'alliance ainsi que le partage de pouvoir qui existaient entre eux et les Albanais, touchaient à leur terme, et que l'avenir appartiendrait à celui des deux partis rivaux qui réussirait à écraser l'autre. De tous les Mamlouks, le vieil Ibrahym-Bey était celui qui appréciait le plus sainement la position de son parti. Toujours en garde contre la duplicité des chefs albanais, il saisissait toutes les occasions pour tâcher d'éveiller chez él-Bardissy les mêmes sentimens de méfiance. Quelques jours après le mouvement populaire dont nous venons de parler, une inspiration prophétique lui avait même fait ouvrir, dans un conseil secret des beys, l'avis de détruire dans un même jour et par un seul coup la garnison arnaute du Kaire, ainsi que ses principaux officiers. Mais él-Bardissy s'éleva si haut contre cette proposition, il fit valoir avec tant de force les services et l'amitié de Mehammed-Aly, que cette ouverture fut repoussée.

La confiance d'él-Bardissy dans le chef

albanais semblait, en effet, augmenter à mesure que le péril s'avançait plus grave et plus prochain; il ne se passait pas un jour sans qu'il ne perdît en conférences inutiles, avec ce dangereux allié, des heures qu'il aurait dû consacrer à la recherche et à la découverte des trames dont ses compagnons et lui allaient être victimes. Tel était l'aveuglement du bey mamlouk, qu'en face d'une population irritée et d'une soldatesque toujours menaçante, il ne craignit pas, d'après les conseils de Mohammed-Aly, de se défaire de l'un de ses serviteurs les plus braves et les plus dévoués, le mamlouk français Selym Combe, de renouveler tout le personnel de son artillerie, et de substituer à des canonniers éprouvés des soldats turks choisis au hasard.

Ce dernier acte d'imprudence hâta l'instant fixé par Mohammed-Aly pour l'exécution des projets qu'il avait si habilement et si longuement mûris. Dans la soirée du 1er Dou-l-hagéh 1218 (13 mars), tous les Albanais campés au Kaire ou dans les environs prennent les armes, et, se partageant en deux troupes également nombreuses, envahissent les rues voisines de la demeure d'êl-Bardissy, ainsi que la place de

Birket-êl-Fyl, où se trouvait le palais d'Ibrahim-Bey. La sécurité la plus complète régnait dans ces deux résidences, lorsqu'une fusillade vive et bien nourrie vint révéler tout-à-coup à leurs habitans la révolte et l'attaque des Arnautes.

Assise près du fort de l'Institut, et vis-à-vis de l'arsenal, protégée, en outre, par une batterie d'artillerie placée en travers de la rue qui conduisait à l'entrée principale, la maison d'êl-Bardissy présentait d'assez faciles moyens de défense. Le bey crut pouvoir y tenir longtemps et passa la nuit en préparatifs de résistance pour le lendemain. De leur côté, les Albanais ne restèrent point oisifs. Les ténèbres venues, ils avaient cessé leur feu; une partie d'entre eux, se répandant ensuite dans plusieurs maisons voisines qu'habitaient quelques beys et kâchefs inférieurs, massacrèrent tous les Mamlouks qu'ils purent y rencontrer, et s'y livrèrent aux plus affreux désordres. Une autre portion s'empara des bâtimens avoisinant l'arsenal, en percèrent les murs et parvinrent ainsi à se loger sur la terrasse et dans toutes les parties de ce dernier édifice.

Quand le jour parut, êl-Bardissy donna

l'ordre à ses canonniers de balayer tout ce qui se trouverait à portée ou en face de leurs pièces; mais chefs et soldats, tous étaient gagnés; aussi, après quelques coups tirés à poudre, la bouche des canons fut-elle tournée soudain contre les murailles qu'elles devaient protéger, et de nombreux boulets vinrent les battre en brèche. Au même instant, de l'arsenal et des terrasses environnantes, part une fusillade qui menace d'une mort certaine tout ce qui paraît aux fenêtres de la maison de êl-Bardissy. La résistance devenait impossible. Dans cette position extrême, êl-Bardissy ordonne à ses Mamlouks de monter à cheval, place au milieu d'eux quelques-unes de ses femmes, et fait charger sur des dromadaires ses effets les plus précieux; puis, au moment même où les Albanais, réunis en masse devant l'entrée principale de la maison, se préparaient à donner l'assaut, les portes s'ouvrent et laissent voir êl-Bardissy qui, mettant le sabre à la main, s'élance à la tête de ses gens contre les Arnautes, se fraye un chemin sanglant à travers leurs rangs, et parvient à se réfugier dans le fort de l'Institut, qu'il abandonne presqu'aussitôt pour se retirer au village de Bassatyn.

Les principaux efforts des Albanais avaient été dirigés contre el-Bardissy. Le détachement envoyé contre Ibrahim-Bey s'était borné à le tenir étroitement enfermé dans son palais; les soldats qui le composaient avaient également employé la nuit à égorger les Mamlouks logés dans le voisinage et à piller leurs maisons; ce ne fut que lorsqu'ils connurent la fuite d'el-Bardissy qu'ils songèrent à sérieusement attaquer la demeure du vieux bey. Ibrahim opéra sa retraite avant de se trouver réduit à la dernière extrémité. Sa maison, placée presqu'au centre de la ville, le forçait à la traverser dans une assez longue étendue. Cet obstacle ne l'arrêta pas; entouré de ses kâchefs, il se fit jour, le sabre à la main, jusqu'à la place de Roumeyléh, d'où il put s'échapper par la porte qui mène au Désert.

Pendant ces combats de rues, les artilleurs, chargés de la défense de la citadelle, lançaient des bombes sur les habitations des principaux chefs albanais; leur feu meutrier ne fut pas toutefois de longue durée; dès que les Mogrébins, qui formaient la garnison de cette forteresse, connurent la retraite d'Ibrahim-Bey et d'el-Bardissy, ils se mutinèrent et contrai-

gnirent le commandant Chahyn-Bey, ainsi que ses gens, à fuir à leur tour par la porte de la Montagne.

Le Meqyas restait encore au pouvoir des Mamlouks. Ce poste était peu susceptible d'une vigoureuse et longue résistance. Housseïn-Bey le Zanthiote, qui l'occupait avec deux cents hommes d'infanterie seulement et quelques pièces de canon, reconnut l'impossibilité d'une défense sérieuse. A peine él-Bardissy avait-il quitté le fort de l'Institut, que Housseïn s'empressa de mettre le feu à ses chaloupes canonnières, fit placer ses Grecs et ses objets les plus précieux sur quelques barques légères, et s'enfuit au plus vite de l'île de Roudah.

Une seule journée suffit aux Albanais pour se voir maîtres de la capitale de l'Égypte et de tous ses forts. Le peuple accueillit avec transport ce nouveau changement de domination: ses oppresseurs de la veille étaient détruits; que lui importaient ceux du lendemain! Le soir n'était pas encore arrivé, que la population tout entière se pressait dans les rues, accueillant, avec des cris de joie, les têtes de Mamlouks et la longue file d'esclaves des deux sexes, de chevaux, de chameaux et d'effets

précieux, que les vainqueurs promenaient au milieu d'elle, comme trophées de leur facile victoire.

On porte à trois cent cinquante le nombre des Mamlouks qui furent massacrés dans la nuit du 1[er] au 2 de Dou-l-hagéh (du 13 au 14 mars); mais nous devons faire observer que parmi les victimes de ces deux journées, on comptait un assez grand nombre de *farrach* [1] et de domestiques armés. Les Albanais cachèrent le nombre de leurs morts; on croit, toutefois, qu'il fut assez considérable. Êl-Bardissy reçut une légère blessure; trois de ses Mamlouks furent tués et deux autres blessés. Le vieil Ibrahim s'échappa sans autre accident que la perte de quelques cavaliers.

A Damiette, à Rosette et dans la plupart des autres places de la Basse-Égypte, le mouvement se détermina contre le gouvernement des beys sans effusion de sang. Le petit nombre de cavaliers mamlouks qui les gardaient, se composaient en grande partie de Français restés après le départ de l'armée d'Orient. Tous

[1] Esclaves chargés du soin des lits, des tapis et des détails intérieurs des chambres.

purent s'échapper et gagner les environs du Kaire.

Tandis qu'êl-Bardissy et Ibrahim-Bey rassemblaient les débris de leurs maisons à Bassatyn, à Deyr-êl-Tyn et à Helouân, les Albanais s'occupaient de donner un chef à l'Égypte. Le temps semblait venu où Mohammed-Aly pouvait enfin s'emparer de ce suprême pouvoir, but unique de son infatigable ambition. Mais il était trop habile pour sacrifier à quelques jours de puissance, plus vite obtenus, un avenir qu'il voyait ne pouvoir lui échapper. La déposition de Khosrou-Mohammed et la catastrophe qui avait mis fin aux jours d'Aly-Gézaïrly étaient des faits tout récens; Mohammed-Aly avait joué dans ces deux drames un rôle très-actif; se saisir immédiatement de l'autorité suprême, était dès-lors proclamer tout haut qu'il n'avait chassé les Mamlouks qu'afin de prendre possession de l'héritage des deux derniers vice-rois. Au contraire, en continuant à se tenir sur le second plan, en mettant lui-même à la tête des affaires un nouveau gouverneur turk, non-seulement ses intérêts restaient sauve-gardés, puisqu'il pourrait toujours abattre ce qu'il aurait élevé, mais il

obtenait, en outre, un double résultat : aux yeux de la population, la ruine des beys devenait une œuvre de désintéressement et de bien public, digne de la reconnaissance du pays, et à ceux de la Porte, cet acte effaçait toutes les fautes passées du chef albanais, et lui donnait le mérite d'un immense service rendu. Ces considérations déterminèrent la conduite de Mohammed-Aly.

L'ancien Vice-Roi, Khosrou-Mohammed-Pacha, conduit au Kaire après la prise de Damiette, se trouvait, comme prisonnier, dans la citadelle, lors de la révolution dont on vient de lire les détails. Le 2 de Dou-l-hagéh (14 mars), au soir, Mohammed-Aly se rendit à la forteresse, invita Khosrou-Mohammed à descendre dans la ville, et le fit aussitôt proclamer gouverneur-général de l'Égypte. Ce choix trouva une forte opposition chez les autres chefs albanais, mais surtout chez les neveux de Taher-Pacha, qui craignaient sans doute que le nouveau Vice-Roi ne se vengeât sur eux de l'influence exercée par leur oncle, lors de sa précédente déposition. Leurs réclamations prirent un tel caractère de violence, que le lendemain (15 mars), Khosrou-Mohammed fut une se-

conde fois déposé et dirigé sur Rosette, d'où il s'embarqua pour Constantinople.

Khourchyd-Pacha, commandant d'Alexandrie, ayant ensuite été élu gouverneur dans une assemblée des chefs de la garnison, un byn-bachy fut expédié au nouveau Vice-Roi, pour l'inviter à venir prendre les rênes de l'État. Parti, le 17 de Dou-l-hagéh (29 mars), d'Alexandrie, Khourchyd-Pacha débarqua à Boulâq, le 21 du même mois (2 avril), et fit son entrée solennelle au Kaire le lendemain.

Khourchyd-Pacha ne manquait ni d'habileté, ni d'aptitude pour les affaires. La sagesse et la modération dont il avait constamment fait preuve dans le gouvernement d'Alexandrie, vinrent donner au peuple l'espoir d'un meilleur avenir. Le poids des impôts était intolérable; on crut que l'un des premiers soins du nouveau Pacha serait de l'alléger; malheureusement, la lutte qu'il avait à soutenir contre les Mamlouks, et l'esprit séditieux, ainsi que les réclamations toujours subsistantes des soldats albanais, ne pouvaient permettre au Vice-Roi de réaliser cette attente. Tel était l'embarras de sa position, que l'ordre de prélever immédiatement une année du miry fut

son premier acte d'autorité. Les propriétaires et les fellahs murmurèrent ; mais l'installation de Khourchyd-Pacha au suprême pouvoir l'obligeait à des largesses envers les troupes ; les provinces épuisées durent se résoudre à ce nouveau sacrifice.

Trois semaines après l'entrée de Khourchyd-Pacha au Kaire, l'un de ses officiers revint de Constantinople, porteur d'un firman de la Porte, qui concédait à son maître le pachalyk d'Égypte. Par une singularité digne de remarque, cette notification des volontés souveraines du Sultan était le quatrième acte de ce genre, arrivé depuis moins d'une année, dans cette partie de l'empire. Le premier firman, confirmatif des pouvoirs de Khosrou-Mohammed, n'était parvenu au Kaire que plusieurs semaines après la prise de Damiette, et pendant la captivité de cet officier suprême; le second, qui contenait la nomination de Taher-Pacha à la vice-royauté, trouva ce chef albanais massacré; enfin, lorsque le troisième, adressé à Aly-Gézaïrly, arriva, il y avait déjà plus d'un mois que le cadavre de ce pacha gisait abandonné dans les sables du Désert. Nous devons ajouter que chaque fois que parut l'officier du

Sultan, porteur de l'un de ces ordres, il fut salué par le canon de la citadelle et par l'artillerie des autres forts. Des députations se rendaient ensuite à Boulâq, y prenaient l'envoyé qui faisait son entrée dans la capitale, au milieu de la plus grande pompe; puis, on le conduisait à la principale mosquée, où lecture était donnée de l'ordre suprême, par le Kâdy, en présence des cheyks, des chefs de l'armée et des principaux habitans officiellement convoqués. Très-souvent, comme on vient de le voir, le firman était inexécutable, ou restait inexécuté; ceci importait fort peu au parti alors dominant; le seing du Sultan n'avait trouvé que vénération et respect; on l'avait reçu la tête baissée et le corps prosterné; aucune des cérémonies voulues en pareille circonstance n'était oubliée; qui pouvait avoir souci du reste?

Il paraît toutefois que la Porte finit par se lasser de cette soumission purement religieuse. Quand lui vint la nouvelle du meurtre d'Aly-Gézaïrly, elle voulut confier l'Égypte à un bras assez ferme pour mettre un terme aux révolutions dont sa capitale était, chaque mois, le théâtre, et pour réaliser enfin l'anéantissement

de la milice mamlouke. Djezzar, pacha d'Acre, reçut l'offre du gouvernement de l'Égypte. Cette ouverture fut acceptée. Mais soit que les conditions mises plus tard à ce commandement nouveau ne convinssent pas à Djezzar, soit que la Porte craignît de réunir dans une seule main l'Égypte et la Syrie, toujours est-il que, dès que Khourchyd-Pacha eut avisé le Divan de Constantinople du choix qui l'appelait à la vice-royauté du Kaire, le Sultan s'empressa de ratifier cette nomination.

L'Égypte, au moment où Khourchyd en prit les rênes, se trouvait dans l'état le plus déplorable. Ses provinces, sillonnées dans tous les sens par des bandes d'Albanais, de Mamlouks et d'Arabes, n'obéissaient précisément à aucun pouvoir; chaque ville, chaque bourgade appartenait à la dernière troupe de soldats qui venait enlever aux habitans le peu de vivres ou d'effets que la bande précédente avait pu leur laisser. Si l'on en excepte Alexandrie, que sa position isolée, la bonté de ses remparts et la présence de quelques vaisseaux turks mettaient à l'abri des incursions des partis, l'autorité du Vice-Roi n'était positivement reconnue que dans la capitale; encore s'y trou-

vait-elle à chaque instant menacée par l'insolence et l'indiscipline de la garnison albanaise, et par le mécontentement de sa population appauvrie.

L'investissement de la place, chaque jour plus resserré, vint bientôt donner une activité nouvelle à ces germes de révolte. Pendant quelques semaines, les Mamlouks, étourdis par leur dernière défaite, s'étaient dispersés dans plusieurs villages distans du Kaire de quelques lieues; mais lorsque, remis de leur stupeur, ils purent concerter un plan d'attaque, ils se rapprochèrent, et chassant successivement de toutes les approches les Albanais commis à la défense de l'extérieur, ils en vinrent à jeter des détachemens jusqu'à l'entrée des portes de la ville.

Dans cette difficile conjoncture, Khourchyd-Pacha et Mohammed-Aly réunirent les chefs des différens corps de troupes, pour les prier de contraindre leurs soldats à marcher contre les Mamlouks. Ardens seulement pour piller, n'ayant de courage que pour tirer lentement quelques coups de fusil à l'abri d'un mur ou d'un mouvement de terrain, les Albanais s'étaient d'abord hasardés en rase campagne; mais

battus dans presque toutes les rencontres, malgré la bravoure de Mohammed-Aly, bravoure qui plus d'une fois l'avait conduit à lutter pendant plusieurs heures et pour ainsi dire corps à corps avec les beys, c'était à peine si les timides Arnautes osaient s'éloigner alors des murs du Kaire. Telle était l'épouvante que leur causaient les Mamlouks et même les Arabes, qu'on les voyait se débander et fuir à la première apparition d'un détachement ennemi.

Cette fois, pourtant, les chefs leur firent sentir la nécessité de déployer quelque énergie; ils leur représentèrent que la présence non inquiétée des beys dans toutes les provinces rendait impossible la levée des impôts nécessaires au paiement de leur solde; ils ajoutèrent qu'il était même à craindre que, lassés de voir toutes les communications interrompues, accablés d'impôts, poussés par la disette, les habitans ne se soulevassent une seconde fois et ne rendissent la garnison responsable de tous leurs maux. Ces exhortations parurent produire quelque effet. Le Pacha ne perdit pas de temps; il enjoignit aux soldats de sortir immédiatement de la ville : les aghas des janis-

saires, ceux de la police et des subsistances, furent chargés de publier cet ordre dans tous les quartiers; ils durent également renvoyer de la place les gens sans aveu, les domestiques sans emploi, bouches inutiles dont il était important, dans ce moment de disette, de débarrasser la capitale.

Ces prescriptions n'obtenaient qu'une obéissance incomplète, lorsqu'un détachement de Mamlouks se présentant tout-à-coup à l'une des portes, tue quelques habitans, enlève des bestiaux, et vient porter l'alarme dans tous les quartiers. L'amour-propre des soldats s'émut de ce coup hardi; la crainte d'une prise de vive force donna de l'énergie aux plus timides; on courut aux portes, des retranchemens furent élevés par les troupes et les habitans sur les points les plus menacés, et les porte-faix du Kaire, sur la réquisition du Pacha, traînèrent des pièces d'artillerie que l'on mit aussitôt en position.

Tandis que les chefs principaux de la capitale préparaient ainsi leurs moyens de résistance, êl-Bardissy et Ibrahim resserraient chaque jour le blocus de la place, et cherchaient à grossir leurs rangs: des nuées d'A-

rabes accouraient à eux de tous les points du Désert; Souleyman-Bey, commandant de Girgéh, et Elfy-êl-Sogheyr, réunissant leurs forces, descendirent à Beny-Soueyf; il n'y eut pas jusqu'au vieil et pacifique Osman-Bey-Hassan, qui n'abandonnât son tranquille apanage d'Assouân, pour venir apporter à ses frères le secours de ses trois cents Mamlouks.

Bien que les deux partis fussent constamment en présence et aux prises, aucun événement décisif ne sortit pourtant de ces combats de tous les jours. Pendant près de trois mois on sembla, des deux parts, éviter tout engagement sérieux; tout se passa en escarmouches; la lutte avait lieu par petits détachemens qui cherchaient à se surprendre, avançaient, reculaient et disparaissaient, sans autre résultat qu'une perte de quelques hommes, et, dans les grandes occasions, la prise d'une pièce ou deux de canon. Cette inaction tenait au défaut d'ensemble et d'unité de vues qui existait hors de la place et dans la place.

Les Mamlouks étaient aussi divisés que jamais. Plusieurs tentatives furent faites à cette époque, pour rapprocher Elfy-Bey et êl-Bardissy; toutes vinrent échouer contre les projets

d'avenir que chacun d'eux nourrissait encore pour le triomphe de sa maison. Tant qu'avait duré la puissance de son rival, Elfy-Bey s'était tenu caché chez un cheyk arabe, dans un village de la province de Charkyéh, nommé êl-Khachéh. A peine sorti de sa retraite, il se remit en communication avec les agens britanniques. Ayant su par eux que, quelques jours après la catastrophe qui faillit lui coûter la vie, un vaisseau de guerre anglais s'était présenté sur un des points de la côte, pour y jeter six cents soldats européens, destinés à sa garde; séduit, d'ailleurs, par de nouvelles promesses de secours, Elfy-Bey sentit se réveiller toutes ses espérances premières de domination exclusive.

D'un autre côté, les agens de la France n'avaient rien négligé pour entretenir les illusions d'êl-Bardissy sur l'appui que viendraient lui donner la République et son jeune chef. Par un hasard fatal à la cause des Mamlouks, il arriva qu'au moment même où, cédant aux sollicitations de plusieurs beys, êl-Bardissy se montrait disposé à tous les sacrifices d'amour-propre et d'intérêt personnel, pour se rapprocher de son rival, un envoyé français, M. Framery, débar-

quait à Alexandrie, porteur de lettres du Premier Consul, dans lesquelles ce dernier promettait aux beys sa protection, et leur demandait ce qui leur était nécessaire en argent, en armes et en artillerie. Ces dépêches étaient adressées à él-Bardissy; il s'empressa de répondre, en protestant de son dévouement à la France, que ses compagnons et lui auraient besoin de 100,000 talarys[1], de 12 pièces de canon et de 6,000 fusils. Sa lettre fut envoyée à Alexandrie, et remise à M. Framery, qui deux jours après mit à la voile pour l'Europe.

Il y avait donc chez les deux beys répugnance égale pour un rapprochement sérieux. Toutefois l'un et l'autre semblèrent s'entendre pour éviter tout acte d'hostilité ouverte et remettre leurs débats après la prise du Kaire et la conquête de la Basse-Égypte. Mais ce n'était point assez; il aurait fallu que toutes les forces mamloukes fussent dans une seule main. Or, quand le succès dépendait de l'union des chefs et d'un parfait ensemble dans leurs

[1] Le *talary* vaut 5 fr. 35 cent. Ce mot arabe est formé de l'altération du mot allemand *thaler* : on l'emploie en Égypte pour désigner les rixdales (*reichs thaler*) d'Autriche, qui ont cours au même taux que les piastres d'Espagne, c'est-à-dire à 150 parats.

opérations, chacun avait son camp séparé et dirigeait les mouvemens de ses cavaliers au seul gré de son caprice ou de ses vues particulières.

Dans la ville, même confusion, même désordre. Les Albanais, retranchés derrière les murailles, ne laissaient au Vice-Roi d'autre autorité, que le pouvoir de frapper sur les habitans les contributions nécessaires au paiement de leur solde, paiement qu'ils avaient soin de demander chaque fois qu'arrivait l'ordre de se porter en avant. Les habitans qui voyaient, du haut de leurs terrasses, les Mamlouks et les Arabes voltiger dans la plaine de Boulâq, s'épuisaient en vain pour fournir à toutes les exigences de cette avide soldatesque; chaque jour leur apportait une imposition nouvelle. Tantôt, c'était les odjaqlys que Khourchyd-Pacha taxait à mille bourses, qu'il se faisait payer en s'emparant de quelques-uns d'entre eux à titre d'otages; le lendemain, il accusait les femmes des beys, restées au Kaire, de conspiration contre son gouvernement, et les forçait de se racheter de la prison au prix de douze cents bourses. Une autre fois, il exigeait de tous les propriétaires de la ville, une

année d'avance du miry; puis, il demandait aux cophtes cinq cents bourses et en exigeait cent cinquante autres de tous les chrétiens de Damas établis au Kaire, qu'ils fussent ou non sous la protection des différentes puissances européennes.

Un jour, le Pacha reçoit de Constantinople un firman, annonçant que Sa Hautesse retirait sa puissante protection aux Mamlouks, qu'elle les déclarait réprouvés, et qu'elle daignait accorder sa bienveillance aux braves troupes qui les avaient chassés du Kaire. Des salves d'artillerie partent aussitôt de la citadelle et de tous les forts, un grand Divan est convoqué, lecture y est faite de la pièce officielle avec la pompe la plus grande; puis, lorsque cette partie de la cérémonie est terminée, le Pacha revêt de pelisses les cheyks, le directeur de la monnaie, l'intendant-général des finances, et vingt-deux des principaux cophtes de la capitale. Tous ces vénérables personnages étaient à peine rentrés chez eux, qu'ils reçoivent de Khourchyd-Pacha l'invitation de payer immédiatement, à titre d'emprunt forcé, une contribution de mille bourses.

Il y aurait injustice à ne pas reconnaître que

dans tout ceci Khourchyd-Pacha avait pour lui l'excuse de la nécessité; réduit à la possession du Kaire, il lui fallait pourvoir à la solde des troupes, avec les seules ressources de la capitale. A force de puiser dans toutes les bourses, peut-être serait-il parvenu à combler le vide sans fin de l'arriéré, si, constamment, l'argent destiné aux soldats n'avait été retenu par les chefs. Ces vols laissaient parfois les premiers dans un dénuement tel, que, malgré une récente distribution faite par le Vice-Roi, Mohammed-Aly se vit un jour obligé de lever lui-même une contribution de trois cents bourses. Il venait de rentrer d'une expédition faite à quelques lieues de la ville; ses soldats sans vivres, sans habits, s'attroupent et demandent à grands cris un à-compte sur leur solde. Mohammed-Aly envoie aussitôt saisir deux des plus riches habitans de la classe des propriétaires, et, malgré leur rang et les réclamations de Khourchyd-Pacha, ne les relâche que lorsqu'ils ont acquitté la somme exigée.

Tant d'excès lassaient parfois la patience du peuple; on le vit à plusieurs reprises se jeter dans les rues et menacer le Vice-Roi d'un soulèvement général. Mohammed-Aly n'était point

étranger aux charges intolérables que Khourchyd-Pacha faisait peser sur la ville; ses réclamations pour la solde n'étaient ni les moins instantes, ni les moins impérieuses; et cependant, au moindre tumulte, rarement il manquait à son rôle de médiateur; le premier dans toutes les sorties, le dernier quand il s'agissait de quitter le champ de bataille, défenseur toujours prêt des droits des soldats et des intérêts des habitans, ce chef voyait l'estime et la vénération publique s'attacher à son nom, à mesure que le Vice-Roi devenait plus odieux au pays et à l'armée.

Malgré l'espèce d'énergie que l'action personnelle de Mohammed-Aly donnait à la défense, malgré la faiblesse qu'imprimaient à l'attaque les fatales divisions des Mamlouks, le Kaire ne pouvait long-temps encore résister. La disette s'y faisait vivement sentir. Les habitans et la garnison comptaient sur quelques barques, chargées de provisions, que le Vice-Roi faisait venir de la Basse-Égypte; elles furent attaquées et coulées bas à la hauteur du village de Besous.

Ce désastre allait sans doute déterminer une crise dernière, lorsque, dans le courant du mois

de juillet, la population passa tout-à-coup de l'abattement à la joie, en voyant le Nil élever progressivement son niveau et inonder tous les environs de la ville. Obligés de se retirer devant les eaux du fleuve, les Mamlouks levèrent enfin le blocus le 31 juillet (22 de Raby-êl-tany 1219) et remontèrent dans la vallée supérieure. Elfy-êl-Sogheyr et Ibrahim-Bey passèrent sur la rive gauche; êl-Bardissy et Osman-Bey se tinrent sur la rive droite. Les barques de Rosette et de Damiette purent dès-lors arriver, et les fellahs apportèrent dans la capitale toutes les provisions qu'ils avaient réussi à soustraire à la rapacité des soldats de tous les partis.

Les derniers jours du blocus avaient été marqués par un incident qui faillit devenir fatal à tous les Européens résidant au Kaire.

Deux Arnautes sortaient à moitié ivres de la maison d'un médecin grec logé dans le quartier français. L'ancien pharmacien en chef de l'armée d'Orient, Royer, qui avait cherché dans l'exercice de la médecine les ressources que lui avait fait perdre sa destitution, se tenait, dans ce moment même, debout et appuyé contre la porte de sa maison. Il avait à la main une

canne à épée. La vue de ce léger instrument de défense excite l'avidité des Albanais qui ordonnent à Royer de le leur donner ; Royer refuse ; les soldats, furieux de cette résistance, se jettent sur la canne, la saisissent, la tirent par l'extrémité inférieure, et, après quelques efforts, n'obtiennent que le fourreau. La poignée reste aux mains de Royer. Effrayés à l'aspect de la lame qui s'y trouvait fixée, les Albanais s'arment de leurs sabres et déchargent leurs pistolets contre Royer dont l'habit est brûlé et percé par une balle. Les domestiques de la maison, ainsi que quelques Francs du voisinage, accourus au bruit, se joignent bientôt à la querelle; une mêlée s'engage ; deux des Francs reçoivent de légères blessures ; l'un des Albanais est tué, et l'autre blessé d'un coup de pistolet et de deux coups de sabre.

Cette scène jeta l'alarme dans tout le quartier ; les portes furent fermées ; chaque famille, redoutant la vengeance des compagnons du mort, chercha dans la fuite des moyens de sûreté; grand nombre de femmes et d'enfans, n'écoutant que le premier sentiment de terreur, escaladèrent un mur de clôture qui donnait sur la maison du cheyk êl-Mohdy, et

trouvèrent près de ce vénéré personnage asile et protection.

L'agent français habitait le quartier vénitien ; prévenu de ce tumulte, il se transporta sur les lieux, et y trouva Mohammed-Aly qui, averti lui-même par le drogman du consulat d'Autriche, était accouru, à pied et suivi de quelques soldats, pour interposer ses bons offices : la présence de ce chef albanais fût d'un grand secours ; car, au moment même où il arrivait, tous les abords du quartier se remplissaient d'Arnautes poussant des cris de vengeance et de mort. Mohammed-Aly parvint à arrêter ce premier mouvement d'exaspération ; il plaça une garde à la porte du quartier, et s'occupa, sans perdre de temps, d'ôter tout prétexte à de sanglantes représailles, en stipulant en faveur des héritiers du mort, le *dyéh* [1] qui, en Orient, met fin à toutes les querelles de ce genre. L'Albanais tué était un byn-bachy de la suite d'Hassan-Bey. Quatre mille piastres [2]

[1] Prix du sang.

[2] Environ 3,000 fr. La piastre, dont il est fait ici mention, n'est pas la piastre d'Espagne, dont 4,000 auraient valu plus de 20,000 fr. ; mais la petite piastre turke, appelée *arbayniéh*, valant environ 75 centimes.

furent le prix convenu avec Hassan; on les lui compta sur-le-champ, et Khourchyd-Pacha, qui avait aidé de tous ses efforts à cet arrangement, eut la générosité de donner à Royer, sur la douane d'Alexandrie, une délégation égale à la somme payée.

Quinze jours auparavant, un envoyé du Sultan était parvenu à traverser les lignes des Mamlouks et des Arabes leurs alliés, et à entrer au Kaire. Il était porteur de deux firmans. Le premier enjoignait au Vice-Roi d'envoyer cinq cents hommes sur la rive orientale de la Mer-Rouge, pour protéger la ville d'Yambo contre les attaques dont la menaçaient les Wahabys.

Les chefs des troupes ayant été immédiatement assemblés, Khourchyd leur fit part de cet ordre, et leur dit que la Porte lui avait accordé le pouvoir de donner des pachalyks à ceux qui voudraient marcher contre les ennemis de la religion. Cette perspective ne séduisit personne. Quelque misérable que fût alors l'Égypte, son séjour était encore préférable à celui que présentent les sables brûlans de l'Arabie déserte; aussi tous les officiers albanais furent-ils unanimes pour déclarer au Pacha

qu'ils aimaient mieux rester au Kaire dans la position inférieure où les plaçaient leurs grades. La terreur que répandaient au loin les rapides progrès des Wahabys ne fut peut-être pas étrangère à ce refus. Quoi qu'il en soit, Khourchyd fit suivre cette communication de la lecture du second firman, qui, adressé directement à Mohammed-Aly, à Osman-Bey et aux autres chefs albanais, était ainsi conçu :

« Vous saurez, à l'arrivée des présentes, » que les Français s'étant rendus maîtres de » l'Égypte, la Sublime-Porte a dû faire de » grands sacrifices en hommes et en argent » pour la reconquérir. Depuis cette époque, » quelques hommes malintentionnés parmi vous » ont fait retomber ce pays sous la puissance » des Mamlouks. La Sublime-Porte ne vous en » impute pas la faute à tous.

» Quoi qu'il en soit, le passé est oublié; la » plume de la clémence a effacé tous les délits. » La Sublime-Porte vous invite donc à quitter » l'Égypte et à rentrer dans vos foyers avec les » braves troupes albanaises. Pourriez-vous » vous refuser à retourner dans vos familles » qui vous tendent les bras? Soyez assurés que

» le passé est enseveli dans l'oubli, et qu'il ne
» sera jamais question de ce qui est arrivé du
» temps de Khosrou-Mohammed-Pacha. La
» Sublime-Porte ne doute pas que vous ne vous
» empressiez de profiter de sa clémence, et de
» vous conformer à ses ordres auxquels vous
» devez obéissance et soumission. »

Tant que dura le blocus, aucun chef de corps ne put songer à obéir à ces prescriptions du Divan; mais, dès que la ville fut libre, quelques-uns se préparèrent à quitter l'Égypte. Ce départ n'était point chez eux un acte de soumission et de respect pour les ordres de la Porte. Si les fréquentes révolutions qui déchiraient l'Égypte depuis le départ des Français, avaient appauvri le pays et ruiné ses habitans, en revanche bon nombre d'officiers turks et albanais s'étaient engraissés de la misère publique. Possesseurs de grandes richesses amassées par le pillage des fortunes privées et par la retenue de la solde de leurs soldats; lassés d'ailleurs de luttes sans fin qui les exposaient à se voir dépouiller à leur tour du fruit de leurs rapines, ces hommes voulaient échanger cette vie de craintes et d'agitations continuelles contre l'existence plus douce et plus paisible de la pa-

tre. Nous citerons parmi eux Ahmed-Bey, compagnon d'armes de Mohammed-Aly, et Ṣâdek-Aghâ.

Khourchyd-Pacha saisit avec empressement cette occasion de se débarrasser des chefs arnautes les plus influens; il accueillit leur demande de licenciement et hâta autant qu'il fut en lui les préparatifs du départ. Tous les bagages de ces officiers étaient déjà placés dans des bateaux amarrés le long des quais de Boulaq, et eux-mêmes allaient monter dans une cange disposée pour les transporter à Rosette, lorsque, tout-à-coup, arrive une troupe de soldats, qui, réclamant leur solde arriérée, s'opposent à l'embarquement; d'autres compagnies d'Albanais surviennent bientôt; du port, le tumulte se répand dans la ville; Ahmed-Bey et ses compagnons sont forcés de retourner sur leurs pas, et le Vice-Roi, dans la crainte d'un mouvement général, se voit obligé de donner un à compte d'un mois de solde à toute la garnison.

A la suite de cette mutinerie, il fut convenu entre Khourchyd-Pacha et les chefs albanais que les troupes sortiraient du Kaire, et se mettraient à la poursuite des Mamlouks, dès

qu'elles auraient touché deux nouveaux mois de solde ; ceux des officiers ou soldats qui s'y refuseraient devaient immédiatemeut quitter l'Égypte. Impatient d'éloigner de la capitale et du pays ces hôtes cupides et désœuvrés, et de refouler les beys jusqu'aux extrémités supérieures de l'Égypte, Khourchyd-Pacha mit tout en œuvre pour se procurer la somme dont il avait besoin pour atteindre ce double résultat. Il s'adressa d'abord aux cheyks qui déclinèrent ses demandes. Ses efforts près des chefs des Odjâqs furent plus heureux ; ceux-ci lui fournirent quinze cents bourses.

Mohammed-Aly avait toujours évité de se prononcer sur le firman qui engageait les Albanais à quitter l'Égypte. Mais quand la distribution des quinze cents bourses données par les odjaqlys eut mis les troupes dans l'alternative d'aller combattre de nouveau les Mamlouks, ou d'abandonner l'Égypte, il crut le moment venu de tenter uue dernière épreuve sur l'opinion du pays et des soldats, ainsi que sur les chances que l'affection publique devait apporter au succès de ses projets ambitieux. Il alla trouver le Vice-Roi, lui dit que l'indiscipline des troupes rendait tout gouvernement presque impos-

sible, que la misère générale s'opposait à ce que la solde pût jamais être exactement payée, et que convaincu dès-lors de l'inutilité de ses services dans cette partie de l'empire, il demandait à retourner dans sa patrie. Khourchyd n'eut garde de refuser; Mohammed-Aly parut au comble de ses voeux, et, dès ce jour même, il fit annoncer dans les rues du Kaire la vente de quelques-uns de ses immeubles.

La nouvelle de ce départ parcourut la ville avec une rapidité électrique. Les portes des différens quartiers sont aussitôt fermées; les maîtres de tous les okels et de tous les magasins imitent cet exemple; les habitans effrayés remplissent les places et les rues; les troupes se rassemblent et se montrent prêtes à tout mettre au pillage; enfin, sur tous les points, se révèlent les symptômes d'une insurrection générale. Le Vice-Roi, surpris, ne peut ordonner aucune mesure; Mohammed-Aly, Hassan-Bey et l'aghâ des janissaires, seuls, ne craignent pas de se montrer; ils parcourent à pied tous les bazars, prêchent l'ordre dans chaque groupe, exhortent les soldats à rentrer dans leurs quartiers, et parviennent enfin à arrêter le mouvement. La foule, docile à leur

voix, se disperse ; quelques pauvres mendians, que la chaleur de leurs réclamations en faveur du chef albanais faisait principalement remarquer, furent seuls saisis, et payèrent immédiatement de leur tête les frais de cette expérience politique.

Mohammed-Aly ne dit plus mot de son départ ; seulement Ahmed-Bey, Sâdek-Aghâ et quelques autres chefs, dont l'influence sur les soldats, sans contrebalancer la sienne, ne laissait cependant pas d'être à craindre dans quelques circonstances données, reçurent, le soir même, l'invitation de s'embarquer pour Damiette et Alexandrie ; ils partirent le lendemain suivis d'environ deux cents soldats.

Khourchyd-Pacha profita de l'émotion produite dans les esprits par la dernière émeute, pour délivrer la ville de sa turbulente garnison. Par son ordre, les aghâs de la police et des janissaires annoncèrent dans tous les quartiers que les soldats devaient aller camper hors des murs, sous peine de se voir privés de leur arriéré et de leur solde courante. De nombreuses demandes de licenciement furent aussitôt élevées ; le Vice-Roi, d'accord avec les chefs restés au Kaire, n'y répondit

qu'en menaçant les retardataires des punitions les plus rigoureuses ; tout le monde dut obéir. Dans le courant de Gemâdy-êl-tâny (derniers jours de septembre), toutes les forces disponibles de Khourchyd-Pacha se trouvèrent réunies au camp de Torrah [1].

L'armée fut partagée en trois corps. Le premier était le plus considérable ; confié au selahdar [2] du Vice-Roi, il ne comptait que 4,000 hommes présens sous les armes, bien que les byn-bachys touchassent la solde pour un nombre quadruple. Le 1er Regeb 1219 (6 octobre), ce corps, que convoyait une flottille chargée des munitions et des bagages, se dirigea sur Girgéh, en traversant le fleuve et en remontant la rive gauche du Nil.

Le 12 Regeb (17 octobre), Mohammed-Aly se mit en marche à la tête du second corps, composé d'environ 3,000 fantassins et cavaliers ; il prit la même route que l'armée du Selahdar.

[1] Dans la province d'Atfyèh, l'ancienne *Troja* : cette position est défendue par un château fortifié, sur la rive droite du Nil.

[2] Cet officier est chargé de la garde et de l'inspection des armes : c'est le titre que nos voyageurs écrivent fautivement *Selictar*.

Enfin, Hassan-Pacha eut le commandement d'une réserve de 1,200 hommes, avec lesquels il dut suivre la rive droite du fleuve, afin d'éclairer et de protéger, de ce côté, la marche des deux autres divisions.

Arrivée près de Fechn [1], l'armée du Selahdar trouva les Mamlouks d'Elfy-êl-Sogheyr qui, campés, ainsi qu'une troupe nombreuse d'Arabes, en avant du bourg, voulurent arrêter sa marche. Chassés de leurs positions, les Mamlouks et leurs alliés se retranchèrent dans Fechn. L'assaut fut ordonné; les habitans et leurs défenseurs se battirent avec une grande énergie; mais obligés de céder au nombre, ils durent se rendre et laisser entre les mains des vainqueurs une quarantaine de prisonniers. Ces malheureux furent conduits au Kaire, où leurs têtes ne tardèrent pas à servir d'ornement à la place de Roumeyléh.

De Fechn, l'armée du Selahdar suivit les Mamlouks d'Elfy-êl-Sogheyr jusque sous les murs de Minyéh. Mais une fois en vue de cette place, les Turks durent suspendre leur pour-

[1] L'ancienne *Fenchi*, dans la province de Beny-Soueyf, sur la rive gauche du Nil.

suite; les beys s'y trouvaient en force. Le 11 Ramadân (14 décembre), les deux partis s'ébranlèrent : attaquée de front par les Mamlouks d'êl-Bardissy, tandis que ceux d'Elfy-êl-Sogheyr la chargeaient vigoureusement en queue, l'armée turke ne put résister à l'impétuosité de ce double choc; elle se retira en désordre à Beny-Soueyf, laissant sur le champ de bataille quatre pièces de canon et un assez grand nombre de morts. Cette victoire coûta aux beys : Mourâd-Bey-êl-Sogheyr, ancien khaznadar d'êl-Bardissy, Salèh-Bey, de la maison d'Elfy-Bey-êl-Kébir[1], le selahdar de Souleymân-Bey, deux kâchefs et sept Mamlouks.

Les troupes du Selahdar, encore effrayées de cette défaite, se disposaient à se retirer au-delà de Beny-Soueyf, lorsque l'arrivée de Mohammed-Aly, avec ses 3,000 hommes, permit au

[1] Le nom d'*Elfy*, dérivé de *âlf* ou *êlf* qui signifie *mille* en arabe, était donné aux Mamlouks qui avaient été achetés 1,000 sequins. Nous avons vu que ce nom était commun à deux beys; le premier, Mohammed-Bey-êl-Elfy, se distinguait aussi par le surnom de *êl-Kébir* (le grand, ou plutôt l'aîné); tandis que le second était surnommé *êl-Sogheyr* (le petit, ou le plus jeune). Du reste, cette désignation n'était motivée ni par leur taille, ni par leur âge, mais seulement par l'antériorité de leur admission parmi les beys.

premier de reprendre l'offensive et d'aller une seconde fois mettre le siége devant Minyéh; il en fit l'investissement dans les derniers jours de décembre 1804 (milieu de Ramadân, 1219 de l'hégire).

CHAPITRE V.

Rapprochement entre Elfy-Bey-êl-Kébir et êl-Bardissy. — Siége de Minyéh. — Assaut. — Incendie d'une partie de la flottille turke. — Les Turks se rendent maîtres de cette place. — Projet de Khourchyd-Pacha contre les Albanais. — Arrivée au Kaire d'une troupe de 3,000 Dehlys. — Les Albanais quittent la Haute-Égypte. — Ils rentrent au Kaire. — Attitude des partis. — Désordres commis par les Dehlys. — Le peuple et les Albanais se révoltent. — Khourchyd-Pacha est déposé et se retire dans la citadelle. — Mohammed-Aly est proclamé gouverneur. — Aspect de la ville et attitude de la population. — Arrivée du selahdar de Khourchyd-Pacha et de son armée. — Les Mamlouks se rapprochent du Kaire. — Arrivée du Capitan-Pacha en Égypte. — Négociations. — Khourchyd-Pacha s'embarque pour Alexandrie. — Vie de Mohammed-Aly. — Sa position. — Les Delhys retournent en Syrie. — Un parti de Mamlouks entre au Kaire et tombe dans une embuscade. — Départ du Capitan-Pacha. — Negociations entamées par Mohammed-Aly avec les Mamlouks. — Situation de l'Égypte à la fin de 1805.

On a vu dans le chapitre précédent que, lors du blocus du Kaire par les beys, plusieurs chefs mamlouks avaient essayé sans succès de réconcilier Elfy-Bey-êl-Kébir et êl-Bardissy.

D'autres tentatives de rapprochement furent faites après le débloquement de la capitale de l'Égypte. Un instant on dut croire à la réussite de ces nouvelles démarches; une entrevue avait été arrêtée; mais lorsqu'il fallut convenir du lieu où se ferait la rencontre, des difficultés s'élevèrent; aucun des deux adversaires ne voulut faire les premiers pas et se rendre sur la rive où campait son rival. Les beys médiateurs triomphèrent de cet obstacle en choisissant pour rendez-vous une île placée au-dessus de Torrah, entre Helouân et Bedrâcheïn. Des tentes y furent dressées, et grand nombre de kâchefs et de Mamlouks s'y rendirent pour assister à la réconciliation si vivement désirée.

El-Bardissy arriva le premier; Elfy-Bey débarquait avec sa suite, lorsqu'apercevant sur le rivage un serpent coupé en deux, il prit peur de ce mauvais présage et se retira en déclarant remettre l'entrevue à un moment plus opportun.

Cette désunion exerçait cependant une trop fatale influence sur la cause des beys pour que les plus sages d'entre eux abandonnassent le projet de la faire cesser. La marche des troupes

turkes et albanaises, aux ordres du selahdar du Vice-Roi et de Mohammed-Aly, rendait d'ailleurs plus nécessaire que jamais la réunion de toutes les forces mamloukes. Ibrahim-Bey ainsi qu'Osmân-Bey-Hassan redoublèrent d'efforts; et le mois de Ramadân 1219 (décembre 1804) vit s'opérer enfin le rapprochement des deux principaux chefs de la maison de Mourad; la part prise par Elfy-Bey-êl-Sogheyr au combat de Fechn en fut le premier résultat.

Toutefois, cette réconciliation ne devait pas être le terme des dissensions et de la rivalité jalouse qui jusqu'alors avaient séparé Elfy-Bey-êl-Kébir et êl-Bardissy; ce ne fut qu'une espèce de neutralité temporaire et toute personnelle qui laissait à chacun de ces deux beys ses prétentions de domination exclusive; leurs Mamlouks pouvaient se mêler, et combattre ensemble contre l'ennemi commun; mais l'union n'allait pas au-delà; les deux chefs évitaient avec un soin égal toutes les occasions de se voir et de se rencontrer. Ainsi, lorsque parurent devant les murs de Minyéh les principales forces du Vice-Roi, êl-Bardissy se renferma dans cette place, tandis qu'Elfy-Bey, campé de l'autre

côté du fleuve, se tint, simple spectateur, en face du village de Talléh.

Dans la longue lutte qui s'était établie entre les beys et les vice-rois turks du Kaire, Minyéh avait toujours été le point sur lequel s'étaient principalement portés les efforts des deux partis. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la position de cette place sur un des points les plus resserrés du Nil, la rendait maîtresse de la navigation de toute la vallée supérieure. Les beys et les Turks firent donc des efforts égaux, les uns pour l'enlever, les autres pour en conserver la possession. Tout le mois de Chaouâl 1219 (janvier 1805) fut employé, des deux parts, aux préparatifs d'attaque et de défense. Èl-Bardissy entoura l'ancienne enceinte de nombreux ouvrages fortifiés; les endroits les plus faibles furent protégés par des batteries de bouches à feu de tout calibre que servaient des canonniers grecs, ainsi qu'un corps de soldats, d'une fidélité et d'une valeur éprouvées.

Les Turks, de leur côté, élevèrent de nombreux retranchemens; leur cavalerie fut placée hors de la portée du canon de la place, dans une forêt de datiers; l'infanterie se tint à couvert dans une tranchée qui fut conduite

jusqu'à une assez petite distance du fossé ; des batteries furent dressées en avant des deux bastions qui défendaient le côté nord de la ville ; enfin ce système d'attaque fut complété par le feu des canons de Hassan-Pacha, qui, assis en face de la place, de l'autre côté du fleuve, avec son corps de réserve, battait les maisons établies le long du Nil. La partie de Minyéh qui regarde la Basse-Égypte était, comme on le voit, le seul point attaqué par les Turks ; la porte qui regarde l'Égypte-Supérieure restait libre, et les Mamlouks pouvaient étendre leurs mouvemens de ce côté, ainsi que dans la plaine et sur les derrières des assiégeans. Les assiégés profitèrent de cet avantage pour se répandre dans la campagne, couper les communications des troupes du Vice-Roi et descendre jusqu'à Beny-Soueyf dont ils essayèrent vainement de s'emparer.

Cette absence d'une partie de la garnison parut à Mohammed-Aly une occasion favorable pour tenter l'assaut. Le 6 Dou-l-qadéh (6 février), à la pointe du jour, il se met à la tête de deux mille hommes, que viennent protéger un brouillard épais et le feu de son artillerie; puis il s'avance jusqu'au bord du fossé.

Mais, une fois là, les échelles dont s'étaient munis une partie de ses soldats, s'étant trouvées trop courtes, les assiégés, avertis par le bruit des batteries des Turks, dirigèrent sur le chef albanais et sur sa troupe un feu terrible qui força bientôt Mohammed de se retirer, avec une perte de deux cent soixante hommes tués et d'un plus grand nombre de blessés. Un corps de cavalerie, qu'il avait détaché vers la porte du sud pour faire diversion à l'attaque principale, fut également repoussé par la cavalerie arabe.

Le 19 Dou-l-qadéh (19 février) au matin, une tentative non moins bien conçue, mais mieux exécutée, faillit devenir fatale aux défenseurs de la ville. Dans la nuit, Hassan-Pacha remonte le fleuve, le passe à la tête de six cents hommes, débarque au-dessus de Minyéh et marche droit à la porte qui fait face à la Haute-Égypte. La garde en était confiée à Housseïn-Bey le Zanthiote. Dès les premiers coups de fusil, ce chef quitte son poste, laissant ses Grecs et ses Noirs aux prises avec les Albanais. Les soldats de Housseïn, ébranlés par la fuite de leur commandant, lâchent bientôt pied; les Turks arrivent à la porte et la brisent.

Él-Bardissy n'avait qu'une foi médiocre dans le courage de Housseïn-Bey : à peine eut-il reçu avis de l'attaque de Hassan-Pacha qu'il se rendit en toute hâte sur le point menacé. L'ennemi entrait dans la ville, au moment même où le chef mamlouk arriva. Il fit aussitôt jeter en travers de la rue deux chevaux de frise, se plaça avec quelques soldats derrière ce frêle retranchement, et s'y battit avec une telle résolution qu'il donna le temps d'arriver à Osman-Bey-Hassan, à Souleyman-Bey et à plusieurs kâchefs. Ce secours intervertit les rôles; d'assailli, él-Bardissy devint assaillant. Les Turks battirent en retraite et regagnèrent leurs barques. Ce coup hardi leur coûta peu de monde ; les Mamlouks, au contraire, furent assez maltraités : l'infanterie, surtout, laissa un assez grand nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille.

Lorsqu'él-Bardissy rentra dans Minyéh, il fit chercher Housseïn. Ce bey devait payer de sa tête l'acte de lâcheté qu'il venait de commettre; il le savait : aussi s'était-il empressé de prendre la fuite. Plus tard cependant quelques amis s'étant interposés en sa faveur, él-Bardissy consentit à lui envoyer le mouchoir de pardon.

Le peu de succès de la dernière attaque sembla ralentir les travaux des assiégans, et tous leurs efforts se bornèrent à quelques escarmouches. Ce ne fut que dans la nuit du 30 Dou-l-qadéh (2 mars) qu'un événement d'une assez haute importance vint rompre la monotonie des opérations.

La flottille turke était à l'ancre au-dessous de Minyéh; Abou-Leyléh [1], chef d'une bande de voleurs qui parcourait alors la Haute-Égypte [2],

1 Père de la nuit.

2 Ces bandes ont été complètement détruites par Mohammed-Aly. Les hommes qui en faisaient partie étaient d'une audace et d'une hardiesse étonnantes : ainsi M. Félix Mengin raconte qu'un kâchef, qui venait de toucher une somme considérable dans la province de Syout, fut aperçu par l'un de ces voleurs au moment où il faisait placer son trésor dans une barque destinée à le transporter au Kaire. Long-temps le voleur suivit le léger bâtiment en nageant entre deux eaux, et plusieurs fois il essaya d'enlever quelques sacs; mais ce fut toujours sans succès; l'argent était gardé à vue. Décidé à ne pas se retirer sans emporter un morceau de cette riche pâture, il s'avisa d'un singulier stratagème. Le kâchef faisait pieusement ses ablutions dans le privé du bateau, lorsque tout-à-coup sort de la lunette une main vigoureuse qui saisit les parties génitales du dévot musulman, et une voix lui crie qu'on allait le mutiler avec un rasoir, s'il ne se dépêchait au plus vite de donner son argent. Le kâchef effrayé appelle à son secours; ses gens ont beau menacer, l'intrépide filou ne lâche point prise. Force fut à la fin de lui jeter une énorme sacoche avec laquelle il disparut.

vint proposer à él-Bardissy d'incendier les bâtimens qui la composaient. Son offre acceptée, il distribue à ses nageurs de petites outres remplies de matières bitumineuses préparées à l'esprit de vin, et leur ordonne d'aller les attacher à chacune des barques de la flottille. Le bitume une fois placé, les nageurs d'Abou-leyleh y mettent le feu à l'aide de mèches d'étoupe conservées dans des lanternes. Les soldats de garde ne s'aperçurent du ravage des flammes, que lorsque la coque de plusieurs barques était déjà à moitié brûlée. Au lieu de chercher à arrêter les progrès de l'incendie, ils ne songèrent qu'à prendre la fuite, et sans doute pas un des bâtimens n'eût échappé, si Mohammed-Aly, averti par la clameur qui s'éleva bientôt dans tout le camp, n'était accouru à la hâte et n'avait fait séparer sur-le-champ les barques non atteintes de celles que les flammes enveloppaient déjà. Celles-ci furent abandonnées; on sauva le reste; les Turks n'en perdirent pas moins une bonne partie de leurs vivres et de leurs munitions.

Ce hardi coup de main servit peu la garnison assiégée. Depuis quelque temps, le découragement était dans ses rangs; en vain, él-

Bardissy, toujours actif et toujours brave, s'épuisait-il en efforts de toute espèce pour faire partager à ses soldats la persévérance et le courage dont il était animé; son exemple et ses exhortations ne rencontraient qu'insouciance et apathie. Habitués à une grande liberté de mouvement, ne se trouvant à l'aise qu'en rase campagne et sur leurs chevaux, les Mamlouks renfermés dans Minyéh s'ennuyaient d'avoir à essuyer, derrière des murs, le feu d'un ennemi qu'ils ne pouvaient aller charger. Bon nombre quittèrent la place pour se réfugier dans le camp d'Elfy-Bey qui leur faisait généreuse réception. Cette désertion fit en peu de jours des progrès si rapides, qu'êl-Bardissy, effrayé, prit enfin le parti d'abandonner lui-même la place après avoir fait filer sur la Haute-Égypte son artillerie de campagne et ses munitions. Le 15 mars, après deux mois et plus de siége, les Turks prirent possession de Minyéh.

Tandis que Mohammed-Aly et ses Albanais se battaient dans la Haute-Égypte, Khourchyd-Pacha combinait au Kaire les moyens de se dérober à l'insultante tutelle où le tenaient depuis si long-temps ces intraitables auxiliaires. Cette pensée remontait aux premiers temps de

son avènement au pouvoir. Ainsi le firman dont nous avons donné plus haut la teneur avait été sollicité par lui; cet ordre étant resté sans effet, il voulut opposer la force à la force. L'Égypte ne renfermait qu'un très-petit nombre de soldats turks; Khourchyd demanda au Sultan des secours en hommes et en matériel.

Il y avait déjà long-temps que la puissance des Arnautes dans cette partie de l'empire inquiétait le Divan et que la Porte sentait la nécessité d'y apporter un contre-poids; elle fit donc un effort, et donna l'ordre à plusieurs corps de Dellys [1] de se rassembler à l'extrémité ouest de la Syrie, et de passer ensuite en Égypte.

Ce fut le 28 Dou-l-qadéh (28 février) que cette troupe, au nombre de 3,000 cavaliers, fit son entrée au Kaire; elle traversa la ville et alla prendre ses cantonnemens au Vieux-Kaire et dans les villages voisins. Dès le lendemain, ces nouveaux venus réclamèrent leurs frais de route et leur solde; le Vice-Roi y pourvut en imposant les négocians de Yambo et les juifs à 600 bourses,

[1] Le mot turk *Delly* signifie *fou, furieux*. Ce nom avait été donné à cette troupe légère, à cause de la témérité de ses attaques et de son insubordination.

et en obligeant le commerce de Suez de lui donner une quantité de café égale en valeur à la somme d'argent que nous venons d'énoncer. Peu de jours s'étaient écoulés que déjà les Dellys se livraient à ce désordre et à ces déprédations qui semblent composer l'existence militaire de cette cavalerie. L'importance des services qu'il en attendait forçait le Pacha à une grande tolérance; il ferma les yeux et laissa constamment sans réponse les plaintes des habitans que maltraitaient ou pillaient ces nouveaux défenseurs de l'autorité du Sultan.

La nouvelle de l'arrivée des Dellys parvint aux Albanais au moment même où ils entraient dans Minyéh, et leurs chefs ne se méprirent point sur le parti que Khourchyd espérait tirer de cette augmentation de forces. Décidés à ne pas laisser au Vice-Roi le temps d'organiser ces nouvelles troupes et de se rendre fort de leur concours, Mohammed-Aly et Hassan-Pacha s'empressèrent de quitter la Haute-Égypte avec la plus grande partie de leurs soldats.

Ce retour soudain des Albanais rendait inévitable une lutte entre les chefs arnautes et le Vice-Roi. La possession du Kaire devant



avoir sur ses résultats une influence décisive, Khourchyd ne voulut rien négliger pour rendre la capitale inaccessible à ses adversaires. Le premier moyen qui s'offrit à lui fut de chercher à gagner la population en rendant ses chefs juges, en quelque sorte, de la querelle et de son bon droit. Ayant réuni les cheyks, les ulémas, les odjaqlys et les principaux négocians, il leur annonça la retraite subite des Albanais, retraite qui, s'opérant contre ses ordres, laissait la plus grande partie de l'Égypte à la merci des Mamlouks et des Arabes, et allait livrer de nouveau la capitale à tous les désordres causés par l'indiscipline et la rapacité des troupes. Il ajouta que la désobéissance des Albanais était d'autant moins excusable, qu'autorisé par la Porte à donner à leurs chefs les dignités qu'il leur plairait de demander pour aller combattre en Arabie les ennemis de la religion, c'était en vain qu'il leur avait offert à ce prix de nouveaux honneurs et de nouveaux grades. « Ils ne veulent ni combattre les beys, ni quitter » l'Égypte, dit-il en terminant ; quelles peuvent » donc être leurs pensées ? La ruine complète » du pays, voilà sans doute le but qu'ils se pro» posent. En face d'un aussi funeste avenir, je

» vous demande, à vous tous qui êtes ici, de » m'aider de votre influence et de vos con» seils. »

Ce langage de franchise et de confiance produisit sur l'assemblée l'effet que s'en promettait Khourchyd : tous les assistans s'engagèrent à lui donner aide et secours, et l'on décida que, tant que la crise serait imminente, une commission de deux cheyks et de deux odjaqlys, renouvelée chaque jour, resterait en permanence auprès du Vice-Roi.

Khourchyd, se croyant dès-lors assuré du concours des habitans, s'occupa de défendre les approches de la capitale. Les Dellys furent envoyés à Gizéh et à Torrah; le Pacha garnit ces deux places d'artillerie et les approvisionna en vivres et en munitions de guerre.

Cependant Hassan-Pacha et Mohammed-Aly avançaient toujours. Bientôt l'on apprit au Kaire qu'ils venaient de passer sur la rive droite du Nil et qu'ils se portaient sur Torrah. Le Vice-Roi espérait que la nouvelle garnison de cette place arrêterait leur marche ; mais la fortune et l'adresse de Mohammed-Aly lui en ouvrirent les portes sans qu'il eût besoin de combattre. S'avançant au pied du fort à la tête des

4,000 soldats qu'il ramenait de Minyéh, il demanda aux principaux officiers des Dellys une entrevue que ceux-ci ne firent nulle difficulté de lui accorder. Le chef albanais les revêtit dès l'abord de riches pelisses, les combla de présens, puis il leur dit : « Le Vice-Roi nous » refuse la solde qui nous est due ; nous al- » lons la lui demander ; quel mal y a-t-il à » cela ? »

« Aucun, » répondirent à la fois les officiers des Dellys. De retour dans la place, ils rendirent compte de l'entrevue. Leurs soldats s'écrièrent à leur tour : « Les Albanais ont raison ; » la solde est une chose sacrée ; le Pacha doit, » il faut qu'il paie. Qui sait d'ailleurs si demain » il ne lui prendra pas également envie de nous » refuser notre solde ! »

Ce raisonnement fit ouvrir les portes de Torrah. Une fois dans la place, Mohammed-Aly et ses soldats gagnèrent à leur cause les faciles Dellys ; bientôt les rangs se confondirent, et tous ensemble ils se dirigèrent vers la capitale de l'Égypte. Les Dellys prirent possession du Vieux-Kaire et des villages voisins ; les Albanais, sans s'inquiéter davantage de Khourchyd et de ses défenses, allèrent se loger

dans les maisons qu'ils occupaient avant leur départ pour la Haute-Égypte.

Ce fut le 18 avril 1805 (18 Moharrem 1220) que Mohammed-Aly rentra dans son ancienne demeure. Cet acte de rapide audace déchirait les faibles liens de soumission militaire et politique qui pouvaient encore unir le chef albanais au Pacha; il plaçait ces deux rivaux face à face et engageait entre eux un dernier combat.

Khourchyd n'avait pour soutenir la lutte que l'autorité très-ébranlée de son titre; le peu de troupes turkes sur le dévouement desquelles il pouvait compter, commandées par son selahdar, occupaient Minyéh et bataillaient contre les Mamlouks. Mohammed-Aly se présentait au contraire dans l'arène ayant derrière lui la masse des troupes et toute la population. Durant plusieurs jours les deux adversaires ne firent que s'observer; il semblait que des deux parts il y avait hésitation égale à donner le signal de l'attaque.

Ces retards, il est vrai, étaient favorables à Mohammed-Aly. Aux yeux des habitans les Dellys étaient essentiellement les soldats du Vice-Roi, et les désordres chaque jour renouvelés et toujours impunis de cette cavalerie

augmentaient le mécontentement et la haine des habitans contre Khourchyd. Par une opposition facile à concevoir, les Albanais étaient maintenus dans la discipline la plus sévère; la moindre faute était immédiatement punie. Bien plus, leurs réclamations de solde étaient formulées de manière à flatter l'amour-propre et les passions de la multitude. Khourchyd objectait-il aux demandes toujours croissantes des Arnautes, l'épuisement du trésor et l'impossibilité de charger le peuple de nouveaux impôts? Mohammed-Aly criait à la dilapidation et réclamait du Vice-Roi, au nom des soldats et des habitans, les comptes les plus rigoureux.

Tout annonçait un dénouement sinistre et prochain; et l'admirable instinct du peuple ne le trompait point sur le résultat. Pour lui, Khourchyd avait régné, et Mohammed-Aly était son maître du lendemain. Aussi, tandis que le Vice-Roi, réduit à ses seuls officiers, s'inquiétait avec raison de la solitude qui régnait dans les salles de son palais, le chef arnaute voyait-il sa demeure constamment remplie par des députations d'habitans de toutes les classes, qui venaient se plaindre de la détresse du pays, et concerter avec lui les moyens d'y apporter un terme

prompt et d'efficaces remèdes. Au milieu de l'inquiète agitation qui tenait en suspens tous les esprits, les seuls Dellys, insoucians du passé, plus insoucians encore de l'avenir, faisaient preuve d'une neutralité fatale à la population. N'ayant en tête que des idées de vol et de rapine, ils pillaient les habitans de toutes les opinions et de tous les partis. Khourchyd avait cru trouver en eux un élément de force; ils furent un des instrumens le plus actifs de sa chute.

Le 1er Safar (1er mai), incités on ne sait par qui, ces forcenés encombrent toutes les rues du Vieux-Kaire, forcent l'entrée des maisons, chassent les habitans, se jettent sur les femmes, en tuent un grand nombre après les avoir violées, enlèvent les enfans, et menacent d'étendre à la capitale leurs sanglans ravages. Les ulémas du Kaire, avertis de ce désordre, lancent aussitôt dans les rues un grand nombre d'affidés chargés de répandre la sinistre nouvelle et d'engager les marchands à ne point laisser leurs boutiques ouvertes. En moins d'une heure, mosquées, bazars, okels, tout est fermé. Le peuple, accouru dans les rues, demande à grands cris aux cheyks l'autorisation de mar-

cher sur le Vieux-Kaire et d'en chasser les Dellys.

Les cheyks de leur côté, escortés d'un grand concours d'habitans, s'étaient assemblés à la mosquée d'El-Azhâr. A cette vue, le Vice-Roi craignit un mouvement insurrectionnel, et, pour le prévenir, il dépêcha vers la mosquée son kiahyâ ainsi que l'aghâ des janissaires; mais, assaillis par les pierres qui pleuvaient de toutes les terrasses sur leur escorte et sur eux, ces deux officiers furent obligés de se retirer. Quelques pourparlers ayant cependant eu lieu, l'assemblée des cheyks consentit à ne point donner suite au mouvement à condition que, sous trois jours, Khourchyd aurait complètement purgé la ville et ses environs de la présence des Dellys. Cet engagement était de difficile exécution; le Vice-Roi n'avait pas un parah dans ses coffres, et les Dellys réclamaient trois mois de solde : les cheyks savaient tout cela; ils attendirent. La querelle, comme on le voit, était exclusivement engagée entre Khourchyd et la population; les Albanais eurent grand soin d'y rester étrangers. Toutefois, Mohammed-Aly, dans cette circonstance, se montra fidèle au rôle qu'il jouait depuis long-temps;

tant que dura la suspension d'armes qui venait d'être convenue, il ne cessa de voir les principaux cheyks, de joindre ses plaintes aux leurs, et d'offrir ses bons offices et sa médiation.

Le Pacha mit tout en usage pour obtenir l'éloignement des Dellys : à force de promesses et de menaces, il réussit à faire passer le Nil à la plus grande partie d'entre eux ; mais convaincu que le mal était autre part que dans les excès de cette soldatesque, il n'attendit pas l'expiration du délai convenu pour essayer de frapper l'homme qu'il regardait avec raison comme l'auteur unique de toutes les secousses qui ébranlaient son pouvoir chancelant.

Dès le second jour de la suspension d'armes, Mohammed-Aly fut averti que promu, par un firman nouvellement arrivé, à la dignité de pacha de Geddah, le Vice-Roi l'invitait à monter à la citadelle pour prendre communication de la pièce officielle et recevoir les insignes de son nouveau titre. Le soupçonneux Albanais déclina cette proposition dans les termes les plus respectueux, et offrit de se présenter devant le Vice-Roi, dans tel lieu de la ville qu'il plairait à ce dernier de choisir. Cette réponse

trompait le projet de Khourchyd; il rejeta l'ouverture qui la terminait.

Toutefois les cheyks étaient trop désireux de voir Mohammed-Aly revêtu d'un titre qui devait ajouter à son influence, pour ne pas chercher à triompher du mauvais vouloir du Pacha; ils s'entremirent, et, sur leurs instances, la maison de Seyd-Aghâ, personnage essentiellement pacifique et très-considéré de tous les partis, fut choisie d'un commun accord pour la cérémonie. Le Vice-Roi s'y rendit, à l'heure de la prière, suivi de ses principaux officiers; il y trouva Mohammed-Aly qu'accompagnaient les cheyks, les principaux ulémas et les habitans les plus considérables.

Khourchyd fit lecture du firman de nomination; puis il revêtit le nouveau pacha de la pelisse et du kaouk, insignes de sa dignité. De nombreux applaudissemens accueillirent cette partie du cérémonial. Tout annonçait une issue paisible, lorsque Mohammed-Aly, quittant la salle, paraît dans la rue et se voit aussitôt entouré d'Albanais qui lui demandent leur solde. Il jette au peuple quelques pièces d'or et d'argent, et, s'élançant sur son cheval, il dit aux

soldats : « Votre Pacha est dans cette maison ; » faites-vous payer par lui. »

Ces mots furent une espèce de signal auquel les Albanais répondirent par des cris de fureur. Ils entourent sur-le-champ la maison de Seyd-Aghâ, accusent Khourchyd d'avoir détourné tous les trésors de l'Égypte à son profit, et demandent sa tête. Hassan-Pacha prit heureusement le Vice-Roi sous sa protection et parvint, non sans peine, à le reconduire à sa propre demeure.

Cet incident mit le peuple en agitation : de toutes parts on se porta vers la maison de Hassan ; la foule nombreuse qui l'assiégeait voulait qu'on lui livrât Khourchyd ; les soldats se montraient surtout exaspérés. Khourchyd promit de payer l'armée sous peu de jours. Une fois encore, cet engagement, toujours pris et toujours inexécuté, lui sauva la vie. Les murmures s'appaisèrent, les voix nombreuses qui déjà proclamaient Mohammed-Aly vice-roi d'Egypte se turent, et Khourchyd put regagner la citadelle.

La journée du lendemain éclaira de nouvelles scènes ; le délai fixé pour le complet éloignement des Dellys était expiré, et l'on venait

d'apprendre que quinze cents d'entre eux, suspendant leur marche et se mettant en révolte ouverte, avaient élu pour chef un nommé Kiour-Oglou[1], et se livraient aux plus affreux désordres. D'un autre côté, Khourchyd, jaloux de remplir la promesse de paiement faite la veille aux soldats, fit annoncer dans les rues que l'épuisement de toutes les ressources ordinaires le forçait à exiger des habitans de la capitale une forte contribution en argent. Ces deux nouvelles remuèrent toute la ville. Les cheyks crurent l'instant venu de frapper le coup qu'ils méditaient depuis long-temps. Ils se réunirent dans la maison de l'un d'eux; puis, suivis d'une foule immense de peuple, ils se rendirent chez le qâdy. Là, en présence de quelques-uns des principaux officiers de Khourchyd que le qâdy avait envoyé chercher en toute hâte, les cheyks déclarèrent que non-seulement ils refusaient l'impôt décrété la veille, mais qu'ils cesseraient de reconnaître l'autorité du Vice-Roi si ce dernier ne se soumettait aux conditions suivantes :

« Nulle contribution ne serait levée désor-

[1] Fils de l'aveugle.

mais sur la ville qu'après avoir été consentie par les cheyks et les principaux habitans.

» A l'avenir, aucun corps de troupes ne pourrait rester au Kaire; la garnison actuelle se retirerait à Gizéh.

» Aucun soldat ne pourrait entrer en ville avec ses armes.

» Les communications avec la Haute-Égypte seraient immédiatement rétablies. »

Les autres articles de cette espèce de *bill des droits* étaient relatifs aux mesures à prendre pour le repos et la sécurité de la population de la capitale et des campagnes; ils statuaient aussi sur le rétablissement de l'ancien ordre établi pour le départ et le retour des caravanes de la Mekke et de Geddah.

Le cheyk Seïd-Omar-Makram se montrait au premier rang des défenseurs que, pour la première fois, le peuple voyait se lever en sa faveur. Le Vice-Roi crut qu'il pourrait arrêter le mouvement des esprits s'il parvenait à s'emparer de ce remuant personnage; en recevant communication des propositions remises au qâdy, il annonça ne pouvoir rien décider avant d'en avoir conféré avec Seïd-Omar qu'il priait, en conséquence, de monter à

la citadelle ; mais ce cheyk ayant refusé, Khourchyd peu d'heures après déclara rejeter les demandes des chefs de la population. Cette réponse décida les cheyks. Le lendemain, de bonne heure, ils réunissent autour d'eux les mécontens les plus actifs et les plus exaltés, et se portent à la grande cour du Mehkameh [1]. Le qâdy, redoutant les suites de cette irruption insurrectionnelle, fait fermer les portes de son tribunal et se retire. Les cheyks se décident alors à aller trouver Mohammed-Aly et à lui décerner immédiatement le commandement suprême. Ils se présentent devant le chef albanais et lui disent : « Khourchyd-» Pacha est indigne de la vice-royauté; il » opprime le peuple, persécute les innocens; » que le bras de Dieu s'appesantisse sur lui! »

« Il faut le déposer! s'écrie aussitôt le fougueux Seïd-Omar-Makram.

» — Mais qui revêtir de son autorité? demande alors Mohammed-Aly.

» — Vous-même ! » répondent les assistans tout d'une voix.

Mohammed-Aly se récria. « Il était indigne

[1] Lieu où se rend la justice.

» d'une si haute fortune, disait-il; pareil acte, » d'ailleurs, serait une insulte aux droits du Sul» tan; il ne devait ni ne pouvait accepter. » Les cheyks insistèrent; Mohammed-Aly, craignant qu'un plus long refus ne fît prendre au sérieux les scrupules qu'il manifestait, finit par accepter. Son consentement était à peine exprimé, que Seïd-Omar-Makram et Abdallah êl-Cherkaouy se levèrent, revêtirent le nouveau gouverneur d'une pelisse et donnèrent des ordres pour qu'il fût immédiatement proclamé dans toute la ville.

Pour donner les formes légales à la déposition du Pacha, un acte solennel fut dressé et souscrit par les principaux de l'assemblée : le cheyk êl-Mohdy, secrétaire du Divan, fut chargé de sa rédaction : on y lit cette phrase remarquable : « D'après les anciens usages » et la législation de l'Islamisme, les peuples » ont le droit de placer et déplacer les princes, » s'ils sont injustes et oppresseurs : car les ty» rans sont rebelles à la loi, *et la loi seule est* » *souveraine.* »

Une députation se rendit en même temps à la citadelle pour notifier à Khourchyd l'acte qui venait de le déposer et de lui donner un

successeur. « Je suis Vice-Roi d'Égypte, » répondit ce prince, en vertu de titres qui » m'ont été conférés par le Sultan; je ne re- » connaîtrai jamais une destitution prononcée » par une assemblée de fellahs, et je ne des- » cendrai de la citadelle que lorsque j'en aurai » reçu l'ordre formel de la Sublime-Porte. »

Khourchyd se mit le jour même en défense; il fit monter à la citadelle le blé, le biscuit et toutes les provisions qu'il put rassembler. De leur côté, les cheyks se préparèrent à soutenir leur œuvre avec énergie. Le peuple fut appelé aux armes, et bientôt des masses considérables d'insurgés pourvus de sabres et de fusils se réunirent sur la place êl-Ezbekyéh. A ces élémens de force, les cheyks songèrent à joindre l'autorité du droit. Une réunion fut convoquée au Mehkameh; l'assemblée s'y trouva nombreuse; le qâdy, les ulémas et tous les officiers des odjâqs en faisaient partie Un nouvel acte fut rédigé dans lequel les assistans exposaient au Sultan les motifs qui les avaient fait soulever contre Khourchyd; ils y disaient en outre les mesures prises pour la sûreté de la capitale, et terminaient en demandant pour Mohammed-Aly la confirmation du titre de vice-roi. Un Tar-

tare porteur de cette pièce que signèrent tous les membres de la réunion fut immédiatement expédié pour Constantinople.

Les faits que nous venons de raconter présentent une face qui mérite d'être signalée. Pour la première fois peut-être, l'une des provinces de la Porte subissait un changement politique entrepris au nom du peuple et opéré par le peuple. Les conditions d'accommodement d'abord proposées à Khourchyd par les cheyks témoignent du moins chez ceux-ci d'un instinct de liberté et d'un besoin de garanties jusqu'alors inconnus aux populations de l'Orient, et qui, sans doute, étaient le fruit du séjour en Égypte de nos armées républicaines. Si tous les regards dans cette circonstance se tournèrent vers Mohammed-Aly, si toutes les voix l'appelèrent au suprême pouvoir, la cause en fut uniquement aux principes de liberté professés par cet habile personnage, qui, toujours prêt à défendre les droits et les intérêts de la population, ne cessait depuis long-temps d'attribuer les troubles et la misère qui désolaient le pays à la mauvaise administration des gouverneurs turks et à l'absence de tout contrôle. Mais quand l'inexpérience politique des cheyks

leur eut fait concentrer, dans la nomination de ce chef de l'opposition du Kaire, tous les résultats de l'insurrection, les choses rentrèrent dans leur ancien état; le peuple disparut, et l'action influente de ses représentans, ainsi que leurs velléités de garanties politiques, furent absorbées par la puissance sans limites du chef albanais.

Toutefois, Mohammed-Aly, dans ces premiers jours de puissance, ne se croyait pas si solidement assis, qu'il ne dût chercher à obtenir de Khourchyd, sinon une reconnaissance complète, du moins une positive neutralité. Les mouvemens des Mamlouks, qui se rapprochaient alors du Kaire, l'inquiétaient; d'un autre côté, le peuple en armes était, pour son autorité, moins un élément de force qu'un instrument de désordre et de dissolution. Il engagea donc le conseil des cheyks à faire au Vice-Roi déposé des ouvertures d'accommodement. Khourchyd répondit qu'il ne remettrait la citadelle, ainsi qu'il l'avait déjà déclaré, que lorsqu'il en recevrait l'ordre du Sultan; il consentait cependant à ne pas agir hostilement contre la ville si les cheyks s'engageaient, 1° à ne pas insister, à quelque époque et dans quelque cir-

constance que ce fût, sur une reddition de comptes ; 2° à permettre la libre introduction dans la citadelle de tous les objets nécessaires à la garnison.

Mohammed-Aly était assez disposé à céder sur le premier point ; mais les cheyks se montrèrent intraitables. Dans ces jours de courte révélation populaire, un compte sévère de l'emploi des impôts paraissait, aux chefs insurgés, une obligation pour laquelle nulle transaction ne pouvait être admise. Cet article fut donc rejeté tout d'une voix. Le second fut accordé avec de certaines modifications. Mais Khourchyd, dès qu'on lui eût transmis le résultat de cette délibération, déclara repousser tout accommodement assis sur des bases autres que celles qu'il avait proposées.

De nouveau, les deux partis recoururent aux armes. Des corps nombreux d'Albanais et d'habitans armés cernèrent la citadelle ; on éleva des retranchemens sur tous les points ; les terrasses des maisons voisines et les galeries des minarets de quelques mosquées furent couvertes de tirailleurs, chargés d'inquiéter la garnison jusque derrière ses remparts. Les habitans, exaltés par cette attitude si nouvelle,

montrèrent un zèle et une ardeur qu'excitait sans doute l'absence de tout danger sérieux. Chacun voulut s'armer et tirer son coup de fusil; l'enthousiasme gagna tous les âges et toutes les classes; vieillards, enfans, riches propriétaires, mendians en haillons, tous les rangs se confondirent; tous les magasins d'armes furent épuisés; mousquetons et sabres de cavalerie, armes de rebut ou hors de service, on acheta tout au poids de l'or. Cette fièvre de combat, qui s'emparait de toutes les organisations, avait cependant son danger. Long-temps les Albanais avaient été oppresseurs; leur discipline des derniers jours n'avait pas effacé chez les habitans tout souvenir de leurs anciennes exactions; ceux-ci, forts comme ils l'étaient de leur nombre et de leur exaltation, pouvaient se porter à quelques actes de vengeance; un mot, un geste suffisaient alors pour embraser toute la ville et détruire l'œuvre si péniblement élaborée par Mohammed-Aly et les cheyks. Ces derniers songèrent à éloigner ce péril en parcourant la ville dans tous ses sens et à toutes les heures, suivis d'une force capable d'étouffer, dans son germe, la moindre tentative de désordre.

Malgré ce formidable appareil d'attaque, Khourchyd ne se montrait que médiocrement effrayé. Les assiégeans, faute de positions convenables et de gros canon, ne pouvaient ouvrir la brèche; ils avaient bien toute liberté de tirailler fort et long-temps; mais les murs de la citadelle étaient à l'épreuve de la balle. Il n'y avait péril réel pour le Vice-Roi que dans le manque de vivres. Outre une garnison de quatre à cinq cents hommes, il lui fallait encore nourrir sept à huit cents bouches inutiles; et telle avait été l'imprévoyance de ses devanciers et la sienne, que l'approvisionnement de la place ne consistait guère que dans plusieurs sacs de mauvais biscuit, fabriqué par l'armée française, et qui y étaient restés oubliés pendant plusieurs années.

Un des premiers soins de Khourchyd fut d'envoyer à son selahdar l'ordre de quitter la Haute-Égypte et de venir prendre position, avec son armée, entre le Kaire et la rive droite du Nil. Mohammed-Aly n'ayant pas assez de troupes pour s'opposer à la venue de ces nouveaux adversaires, borna ses efforts à resserrer le blocus de la citadelle et à poster ses détachemens de manière à interdire à la garnison turke

toute communication avec le dehors. Un service rigoureux et une exacte discipline étaient choses difficiles à obtenir de soldats habitués à vivre à leur guise, et d'habitans étrangers aux fatigues de la guerre; mais l'extrême activité, l'audace et l'énergie de Seïd-Omar-Makram suppléèrent à tout. Toujours debout, et conduisant sur tous les points et à toutes les heures de nombreuses patrouilles d'odjaqlys, d'Arabes et de Mogrebins, ce chef stimulait l'insouciance ou la paresse des siens, et tenait tous les postes en haleine.

Pendant plusieurs jours, la lutte entre les assiégés et les assiégeans se borna à une fusillade assez bien soutenue, mais fort peu décisive, et à quelques coups de canon, tirés de la citadelle, contre le palais de Mohammed-Aly et les maisons des principaux cheyks. Les opérations ne prirent quelque gravité que lors de l'arrivée du selahdar au Vieux-Kaire. Assise au pied du Mokattam, à l'extrémite orientale de la ville, la citadelle avait une grande partie de son enceinte qui donnait sur la campagne. Ce côté des murailles ne pouvait être bloqué si étroitement que Khourchyd fût dans l'impossibilité de communiquer avec les chefs des trou-

pes qui venaient le secourir; il concerta avec eux plusieurs attaques qui, soit que le secret en eût été livré, ce qui est assez probable, soit qu'elles eussent été mal conçues ou mal exécutées, furent presque toutes sans résultat. Toutefois, le Vice-Roi sut profiter de la présence de son selahdar aux portes de la ville pour jeter de l'incertitude et de la désunion dans les rangs des assiégeans.

Le Kaire ne comptait pas moins de quarante mille individus armés. Mais, pressée comme elle l'était, d'un côté par la citadelle, de l'autre par les troupes venues de Minyéh, puis enfin par des détachemens mamlouks qui venaient de temps à autre se montrer aux principales portes de la ville, cette masse de combattans renfermait dans son sein d'actifs élémens de trouble et de mésintelligence. De nombreux émissaires, répandus sur tous les points, furent chargés de semer le découragement parmi les faibles, et la révolte parmi les plus exaltés; ils agissaient surtout sur les Albanais. Ces soldats, mécontens de ne jouer dans ce drame populaire que le second rôle, étaient surtout dociles à ces inspirations de désordre. D'un autre côté, bon nombre d'habitans, qui se voyaient

des armes dans les mains, avaient peine à faire taire les sentimens de haine et de vengeance que leur inspirait la vue de leurs anciens oppresseurs.

Quelque temps, les efforts réunis de Mohammed-Aly et des cheyks triomphèrent de l'inquiète et jalouse animosité des partis; mais quand l'enthousiasme des premiers jours eut fait place à l'insouciance et à l'ennui, les ressorts qui avaient maintenu dans une sorte d'harmonie cet hétérogène assemblage se détendirent; chaque jour vit s'élever des discussions et des disputes qui, appaisées le soir, se renouvelaient le lendemain. D'abord circonscrite dans des collisions d'individu à individu, cette espèce de guerre intestine s'étendit bientôt aux habitans de tout un quartier.

Dans les premiers jours de Raby êl-âouel (commencement de juin), une de ces rixes devint surtout sérieuse. L'engagement avait eu lieu entre quelques Albanais et des habitans du quartier où se trouve la grande mosquée. Ces derniers ayant eu le dessous, une espèce de terreur panique s'empara du voisinage. Des barricades furent dressées dans toutes les rues aboutissant à la mosquée; les femmes, les en-

fans, armés de pierres, montèrent sur les terrasses, et firent pleuvoir sur tous les soldats qui passaient une pluie de projectiles qui mit, dit-on, près de quatre-vingts Albanais hors de combat. Cet incendie menaçait d'embraser toute la ville, lorsque les cheyks et Mohammed-Aly, accourant sur les lieux, parvinrent à l'arrêter. Les cheyks doublèrent le nombre et la force de leurs patrouilles; ils restèrent sur pied tout le jour et une partie de la nuit; Mohammed-Aly fit proclamer, dans chaque quartier, que tout soldat qui serait arrêté dans une rixe avec les habitans, aurait immédiatement la tête tranchée.

Au milieu de ces renaissantes discordes, la citadelle restait sans être attaquée; la surveillance se montrait également moins active, et la garnison pouvait introduire dans les murs de l'eau, des vivres et des munitions. Telle était parfois la négligence des assiégeans que les assiégés, franchissant leurs murailles à l'aide d'échelles de corde, s'introduisaient dans les maisons les plus voisines et enlevaient aux habitans des provisions que, sans être inquiétés, ils transportaient ensuite dans l'intérieur du fort.

La dernière émeute avait fait sentir aux chefs de la population la nécessité de hâter la reddition de la citadelle. Une batterie de deux mortiers fut établie sur le Mokattam, à trois cents mètres de distance, et les portefaix de la ville enlevèrent du fort Camin une pièce de canon de 18, qu'ils placèrent en batterie à Bâb-êl-Ouezyr[1], au pied même des murs de la citadelle. Cette faible artillerie fut immédiatement mise en jeu; les canons du fort lui répondirent, mais sans autre résultat que la chute de nombreux boulets qui venaient se perdre dans les cours des principaux édifices et dans les rues.

Malgré l'aide puissant des cheyks et toutes les ressources qu'il trouvait en son génie, Mohammed-Aly voyait sa position devenir chaque jour plus critique. Maître, par son selahdar, de la navigation du Nil, et toujours à même d'être ravitaillé, Khourchyd pouvait, à l'abri de ses murailles, attendre les événemens. Les masses, sur lesquelles s'appuyait le chef albanais, pouvaient au contraire se lasser, et le mécontentement gagner les soldats; il suf-

[1] *Bâb-êl-Ouezyr* (*la porte du Vizir*) : cette porte donne son nom à un quartier de la ville bordant l'extrémité N.-O. de la citadelle; on y trouve une mosquée, une fontaine et d'énormes buttes de décombres.

fisait d'une émeute, d'un simple revirement d'opinions pour décider sa perte. Une fois déjà, les canonniers placés dans les redoutes établies sur la place de Roumeyléh l'avaient menacé de tourner leurs pièces contre son palais s'il ne leur comptait pas sur-le-champ dix bourses qu'ils disaient leur être dues; ces dix bourses, non-seulement Mohammed-Aly épuisé ne les avait pas, mais il ne put encore les obtenir en faisant appel aux ressources de ses partisans les plus chauds. Sa fortune allait peut-être échouer contre ce mince incident, lorsqu'un des agens du consulat français lui fit l'avance de la somme réclamée par les canonniers. Ce fait peut faire juger de l'extrémité où Mohammed-Aly se trouvait alors réduit. Il serait donc assez difficile de dire quels auraient été les résultats de cette lutte plus long-temps prolongée, lorsque, le 30 Raby êl-âouel (28 juin), un courrier extraordinaire vint annoncer le débarquement, à Alexandrie, de Salèh-Aghâ, capidjy-bâchy.

Cet officier était porteur, disait-on, de dépêches favorables à la cause des insurgés. La joie fut grande dans la ville. Pendant toute la soirée et tant que dura la nuit, ce furent un

bruit de réjouissances et un tonnerre de salves de mousqueterie qui firent croire à Khourchyd et à son selahdar que la population tout entière se battait contre les soldats. Ces deux chefs firent simultanément avancer vers la ville deux corps de troupes, chargés de profiter de la confusion et du désordre qu'ils pensaient régner dans la place, pour s'emparer des postes et des points principaux. Cette double attaque eut d'abord plein succès; tous les détachemens avancés furent rejetés dans la ville; mais bientôt des forces imposantes, accourues de tous les points, arrêtèrent les progrès des assaillans, et les contraignirent à se retirer.

Ce fut quelques jours après cette chaude alerte que Salèh-Aghâ fit son entrée dans la capitale de l'Égypte. Les dépêches apportées par cet officier confirmaient Mohammed-Aly dans la dignité de gouverneur de l'Égypte, et apportaient en même temps à Khourchyd l'ordre de se rendre à Alexandrie pour y attendre les décisions ultérieures du Sultan. Une copie de ces pièces fut transmise à la citadelle. Khourchyd ne s'émut nullement de leur contenu; il répondit que, nommé vice-roi d'Égypte par un *khatt-chérif*, il ne pouvait obéir à un sim-

ple firman. Malgré cette déclaration, il suspendit cependant le feu de ses batteries. De leur côté, Mohammed-Aly et les cheyks se relâchèrent de leur sévérité dans le blocus de la citadelle. Il y eut des deux parts une espèce de suspension d'armes.

Depuis le commencement de l'insurrection, les affaires commerciales avaient été complètement interrompues; mosquées, bazars, okels, tout était resté fermé. On profita de ce premier moment de calme pour rouvrir les temples, les écoles et les boutiques. Un ordre du nouveau gouverneur invita les habitans à déposer les armes et à reprendre le cours de leurs occupations habituelles. Cette pacifique prescription souleva des réclamations nombreuses. Une foule de gens s'étaient habitués à la vie de rue et de place publique; le passage subit d'une existence toute d'émotions et d'oisiveté, à des travaux ignobles ou pénibles, excita leurs murmures; ils accusèrent les cheyks de lâcheté. Mais un maître nouveau, absolu, existait, qui parlait aussi haut que ses prédécesseurs; ils durent obéir. Ce repos, toutefois, ne fut pas de longue durée; dix jours ne s'étaient pas écoulés que la présence de nombreux corps

mamlouks vint derechef mettre les armes aux mains de la population et fermer de nouveau les okels et les boutiques. La complète intelligence de ce qui va suivre nous oblige de revenir sur nos pas.

Après la chute de Minyéh, les principaux beys s'étaient d'abord retirés dans la Haute-Égypte. La retraite de Mohammed-Aly et de ses Albanais détermina l'irruption de plusieurs détachemens de Mamlouks dans la Moyenne et dans la Basse-Égypte. La marche rétrograde du sehaldar de Khourchyd et de son armée attira entre autres Elfy-Bey vers le Kaire. Il s'établit d'abord dans la province de Gizéh; puis, lorsqu'il l'eut complètement ravagée, il alla mettre à contribution les riches villages du Delta.

Ce bey avait depuis long-temps ouvert des communications avec Khourchyd et Mohammed-Aly. Mais l'horrible conduite de ce dernier envers la milice mamlouke était encore trop récente pour qu'il pût prendre au sérieux les offres d'alliance de gens qu'il avait si cruellement joués : il n'y répondit pas. Khourchyd, au contraire, ne s'était guère compromis avec les beys que dans les limites de ses devoirs comme officier de la Porte; non-seulement il

n'hésita pas à accepter les propositions d'alliance que lui fit Elfy-Bey, mais il voulut en outre gagner à sa cause tous les autres chefs mamlouks.

La plupart accueillirent les offres que leur fit son selahdar, et, joignant l'effet aux promesses, ils vinrent successivement asseoir leurs tentes au pied des murs de Gizéh. Cette place, occupée et fortifiée par le selahdar de Khourchyd, communiquait avec la citadelle, à l'aide de nombreux détachemens de cavalerie lancés jusque sous les murailles et aux portes du Kaire. Tant que Khourchyd et son selahdar avaient opéré avec leurs seules forces, Mohammed-Aly, en divisant les siennes, avait pu paralyser les efforts de ces deux adversaires. La venue des Mamlouks rompit l'équilibre. Bientôt on les vit intercepter toutes les routes et former une espèce d'enceinte mouvante autour de la ville. Les vivres cessèrent d'arriver. La disette reparut, et mit de nouveau la population en émoi. Les Albanais, toujours à l'affût du moindre élément de désordre, reprirent leurs anciennes habitudes d'insubordination et de pillage. Dans cette position, Mohammed-Aly voulut frapper un coup de vigueur. Ras-

semblant un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, il essaya de repousser les beys et de débarrasser les abords de la place.

Cette sortie n'eut d'autre résultat qu'une longue et inoffensive canonnade. Les Mamlouks, il est vrai, ne tinrent nulle part; mais à peine avaient-ils abandonné un point qu'on les voyait se reformer plus nombreux et plus hardis sur les flancs ou sur les derrières des Albanais. Ces derniers rentrèrent découragés, et se dédommagèrent, par le pillage de quelques maisons et par le meurtre de plusieurs habitans, de l'inutile fatigue qu'ils venaient d'essuyer. Le Kaire se voyait donc à la veille de subir toutes les chances d'un second siége et d'une sanglante anarchie intérieure, quand, le 20 de Raby él-tâny (17 juillet), l'heureuse étoile du nouveau Vice-Roi amena le Capitan-Pacha et son escadre dans la rade d'Abouqyr.

L'Arabie tout entière était sur le point de passer aux mains victorieuses des hérétiques Wahabys. Les désordres dont l'Égypte était le théâtre rendaient impossibles la levée et l'envoi du nombre de troupes nécessaire à la reprise ou à la défense des cités saintes assises sur la rive orientale de la Mer-Rouge.

Le Divan de Constantinople, voulant à tout prix mettre un terme à cet état de troubles, confia au Capitan-Pacha la mission de pacifier le pays, et lui donna les pouvoirs les plus étendus. La supplique, envoyée par les cheyks, les ulémas et les principaux habitans du Kaire, présentait Mohammed-Aly comme l'élu du peuple et de l'armée; soldats et habitans, tous paraissaient disposés à se réunir sous son pouvoir; l'amiral ottoman reçut donc l'ordre de maintenir provisoirement le chef albanais dans la dignité de Vice-Roi.

Lorsque vint au Kaire la nouvelle du débarquement du Capitan-Pacha, l'assemblée des cheyks décida qu'une députation serait envoyée à cet officier suprême, et lui remettrait un rapport qui fut immédiatement rédigé. Mais au moment même où les cheyks êl-Emyr et Souleymân-êl-Fayoumy, choisis par leurs collègues, allaient se mettre en route, le selahdar du Capitan-Pacha fit son entrée dans la capitale. Il était porteur de deux firmans : par l'un, la Porte intimait de nouveau à Khourchyd l'ordre de quitter la citadelle et de se rendre sur-le-champ à Alexandrie; le second autorisait Mohammed-Aly à gouverner provi-

soirement l'Égypte aux conditions suivantes : « Il devait rétablir la discipline parmi les trou» pes, nommer des pachas pour l'Arabie, et » diriger sur cette partie de l'empire des vivres » et des soldats en assez grand nombre, pour » anéantir les oppresseurs des saints lieux. »

Le lendemain de son arrivée, le selahdar se rendit à la citadelle avec le capidjy-bâchy Salèh-Aghâ. Khourchyd, cette fois, ne put se méprendre sur les véritables intentions de son gouvernement. Il se montra prêt à s'y soumettre, pourvu qu'on lui donnât cinq cents bourses qu'il avait empruntées aux chefs de sa garnison, et qu'il ne pouvait leur remettre, » ne possédant au monde, disait-il, que les ha» bits dont il était couvert. » Deux jours après, Mohammed-Aly les lui fit compter. Tout semblait donc terminé quand, au moment fixé pour rendre le fort aux Albanais, Khourchyd, entraîné sans doute par les conseils et par les promesses de son selahdar et des Mamlouks, déclara qu'il ne voulait plus sortir. Trois coups de canon partis au même instant de la citadelle firent ébranler de l'autre côté du fleuve les forces réunies du selahdar et des beys. Cette troupe marcha sur Embabéh avec une batterie

de quatre bouches à feu. Arrivée à la hauteur de Boulâq, l'artillerie tira quelques coups de canon contre les principaux édifices du port. Cette attaque causa une assez vive alerte. Mohammed-Aly, prenant avec lui le peu de troupes qu'il put immédiatement réunir, se porta en toute hâte vers Embabéh; il réussit à occuper ce village avant que les soldats du selahdar s'en fussent rendus maîtres, et arrêta par l'énergique promptitude de sa marche les mouvemens de l'ennemi. Après quelques démonstrations insignifiantes, les Turks et les beys se replièrent sur Gizéh.

Le selahdar du Capitan-Pacha et le capidjy-bâchy Salèh-Aghâ montèrent encore une fois à la citadelle. De nouvelles conférences furent ouvertes avec Khourchyd; elles eurent pour résultat la remise définitive de ce fort aux troupes de Mohammed-Aly. Ce fut le 7 Gemady êl-âouel (3 août) que Hassan-Aghâ Sartchesméh en prit le commandement au nom du nouveau Vice-Roi.

Khourchyd quitta la citadelle le jour même; il sortit par la porte du Désert[1], et, longeant

[1] Nommée *Bâb-êl-Gebel* (la porte de la montagne). Cette porte est dans le redan méridional qui regarde le mont Mokattam.

les dehors de la ville, il se rendit à Boulâq, d'où il s'embarqua pour Rosette avec sa famille et quelques serviteurs.

Khourchyd avait gouverné l'Égypte pendant moins de sept mois; son élévation comme sa chute fut l'oeuvre de Mohammed-Aly. Sans intelligence des hommes et de leurs passions, il fut pour le chef albanais un instrument d'autant plus facile à manier, que son caractère franc et probe le faisait aisément tomber dans tous les piéges tendus à sa loyauté et à sa bonne foi. Dans un temps de calme, l'administration de Khourchyd aurait obtenu l'approbation de son gouvernement et de ses administrés; mais, à cette époque de troubles et de révolutions, chaque preuve qu'il donna de son bon vouloir fut un acte d'impuissance; sa modération devint de la faiblesse et sa probité de la duperie. Réduit à la possession du Kaire, sans argent et presque sans pouvoir, contraint, sous peine de révolte, de satisfaire aux demandes chaque matin renouvelées des Albanais, peu de jours s'écoulèrent pour lui où il ne fût pas dans la nécessité de dire à la population : « Les soldats se montrent insatiables; » les coffres sont vides : venez à mon aide, si

» vous ne voulez pas être livrés aux plus af-
» reux désordres. »

Mohammed-Aly se levait alors et répondait : « Les demandes des soldats sont justes ; le tré» sor regorge d'espèces; il n'y a nul motif pour » écraser ainsi le peuple d'impôts. C'est une in» tolérable tyrannie! » La lutte ainsi engagée ne pouvait être douteuse; le terrain devait rester à celui des deux rivaux qui se présentait avec le double appui du peuple et de l'armée.

L'arrivée de Mohammed-Aly au suprême pouvoir, le rôle exclusif et souverain qu'il a joué depuis lors en Égypte, nous semblent nécessiter quelques détails sur les commencemens et sur les progrès successifs de cette haute fortune.

Mohammed-Aly naquit à La Cavale, en Romélie, sur la fin de l'an 1182 de l'hégire (commencement de 1769 [1]). Son père, Ibrahim-Aghâ, était chef de la garde préposée à la sûreté des chemins de cet arrondissement. Lorsqu'il mourut, son fils, encore en bas âge, fut élevé dans la maison du Tchorbagy, gouverneur de La Cavale. Les songes, les prédictions dont la

[1] La même année que Napoléon, Cuvier, Châteaubriand, Ney, Lannes, Soult, Wellington, etc.

crédulité populaire entoure le berceau de tous les hommes sortis de la ligne commune, n'ont point manqué à la venue de Mohammed-Aly; ainsi l'on raconte que sa mère, quand elle en était enceinte, eut un songe qui, expliqué par les devins du pays, lui annonça, pour son enfant, les destinées les plus hautes. On ajoute que cette prophétie, rapportée plus tard au maître actuel de l'Égypte, fut un des plus actifs élémens de sa persévérante ambition. Nous regardons comme une fable faite après coup le rêve divinatoire dont nous venons de parler; et quant à l'influence qu'on lui prête sur la vie de Mohammed-Aly, c'est vouloir attribuer de grands effets à une bien petite cause. Né dans un empire où les priviléges de naissance sont inconnus, où chaque sujet, quelque obscure que soit sa condition, peut parvenir aux premiers emplois, doué d'ailleurs d'une grande énergie et d'une extrême sagacité, Mohammed-Aly n'avait nul besoin de la révélation maternelle pour avoir la conscience de ses forces et garder une foi active en son royal avenir.

De bonne heure, le fils d'Ibrahim-Aghâ fit preuve de ce caractère tout à la fois résolu et

dissimulé qu'on lui a vu déployer dans chacun des événemens qui amenèrent son élévation à la vice-royauté d'Égypte ; on en peut juger par le trait suivant : les habitans d'un village dépendant de l'arrondissement de La Cavale refusèrent un jour de payer le tribut qui leur était imposé. Cet exemple pouvant gagner, il y avait nécessité pressante de triompher de cette résistance ; mais les moyens manquaient. Dans cette extrémité, le jeune Mohammed-Aly se présente et demande au Tchorbagy l'autorisation de faire rentrer les rebelles dans le devoir. La ville se trouvait sans garnison ; cet obstacle qu'on lui objecte n'arrête point Mohammed-Aly ; il redouble d'instances ; et son patron le laisse enfin maître d'agir comme bon lui semble. Mohammed-Aly prend aussitôt avec lui quelques hommes armés, se rend sans bruit au village, et pénètre dans la mosquée. Le peu d'habitans qui l'avaient aperçu le prirent pour un voyageur. Après une courte prière, Mohammed-Aly envoie prévenir quatre des principaux habitans que dans le temple était un étranger qui désirait les entretenir d'une affaire où tous les quatre avaient un intérêt personnel. Ceux-ci, sans défiance, se rendent à l'invitation. A peine sont-

ils entrés que les compagnons de Mohammed-Aly s'élancent sur eux, les saisissent, les chargent de chaînes, les terrassent, et se mettent en devoir de les conduire à La Cavale. Les habitans, avertis de cet audacieux coup de main, se mettent aussitôt à la poursuite de Mohammed-Aly et de sa petite troupe. Les prisonniers auraient été délivrés, si Mohammed-Aly, les armes toujours dirigées vers la poitrine de ceux-ci, n'avait menacé de les tuer à la moindre tentative faite pour les arracher violemment de ses mains. Cette énergique attitude contint les assaillans. Une fois les captifs remis au Tchorbagy, l'impôt fut immédiatement payé. Mohammed-Aly fut doublement récompensé de ce succès : il reçut le grade de *boulouk-bâchy* (capitaine) et obtint la main d'une veuve, parente de son maître, de laquelle il eut plus tard trois fils : Ibrahîm, Toussoun et Ismâyl.

Peu de temps après son mariage, Mohammed-Aly se livra au commerce des tabacs : grâce aux conseils et au crédit de M. Lion, négociant de Marseille, alors établi à La Cavale, cette industrie devint pour lui fort lucrative. M. Lion avait connu Mohammed-Aly lorsque ce dernier était encore enfant; l'amitié

dont il l'entoura dans sa nouvelle carrière, n'était qu'une suite des soins affectueux et pour ainsi dire paternels, dont il l'avait toujours comblé. Mohammed-Aly n'oublia jamais cette bienveillante protection; c'est dans ces premières impressions, dans ces souvenirs d'enfance si vivaces chez tous les hommes, qu'il faut sans doute voir le germe de la sympathie que la France et les Français ont trouvé depuis chez le maître actuel de l'Égypte [1].

Lors des derniers armemens de la Porte contre notre armée expéditionnaire d'Égypte, l'arrondissement de La Cavale dut fournir son contingent. Le Tchorbagy fit partir pour l'armée ottomane trois cents hommes armés et équipés, dont il confia le commandement à son fils Aly-Aghâ. Mohammed-Aly fut adjoint à ce dernier, comme commandant en second. Mais dégoûté bientôt par les dangers d'une traversée orageuse, et par les privations qu'il lui fallut en-

[1] Mohammed-Aly, ayant appris en 1820 que M. Lion était revenu à Marseille, lui fit écrire pour l'inviter à se rendre en Egypte. Ce négociant accepta; mais, étant venu à mourir au moment même où il allait s'embarquer, Mohammed-Aly fit donner 10,000 fr. à la sœur de M. Lion, comme un gage de l'amitié qu'il conservait pour la mémoire de son ancien ami.

durer au milieu des sables de la presqu'île d'Abouqyr, Aly-Aghâ quitta l'armée et laissa la direction de sa troupe à Mohammed-Aly qui prit alors le titre de *byn-bâchy* (colonel).

Dans un engagement qui eut lieu plus tard en avant de Rahmanièh, entre l'armée turke du Capitan-Pacha et un corps de troupes françaises commandé par le général Lagrange, Mohammed-Aly se conduisit avec une bravoure si marquée, que l'amiral turk le choisit pour l'attaque du fort. Vers la fin de la nuit, Mohammed-Aly, à la tête de ses soldats les plus braves, se glissa jusque sous les retranchemens; n'entendant aucun bruit, il se jeta dans la place : les Français venaient de l'évacuer.

Mohammed-Aly, après le massacre des beys dans la rade d'Abouqyr, reçut du Capitan-Pacha le titre de *Ser-asker* (général). Ce fut en cette qualité qu'il resta en Égypte au service du vice-roi Khosrou-Mohammed-Pacha, et qu'il prit part aux premiers engagemens qui eurent lieu entre les troupes de ce dernier et celles des Mamlouks. On a vu que, lors de la défaite essuyée devant les murs de Damanhour par le kiahya de Khosrou-Mohammed, cet officier accusa Mohammed-Aly de lui avoir refusé

obéissance et secours. Ces plaintes trouvèrent accès près du Vice-Roi. Il résolut de se défaire du chef albanais; mais la révolte de Taher-Pacha, secondée par les soldats de Mohammed-Aly, ne laissa point à Khosrou-Mohammed le temps de mettre son projet à exécution.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les détails de la vie de Mohammed-Aly; les pages qui précèdent disent assez longuement quelles furent sa marche et sa politique depuis le moment où son alliance avec le vieil Ibrahim-Bey et él-Bardissy vint marquer sa place en Égypte. Il est temps de le suivre dans la carrière de puissance et d'honneurs que lui avaient ouverte la récente insurrection du Kaire, les firmans de la Porte et le départ pour Alexandrie de Khourchyd-Pacha.

Nous avons dit que la nomination de Mohammed-Aly à la vice-royauté d'Égypte n'était que provisoire, et que le Capitan-Pacha avait des pouvoirs assez étendus, soit pour confirmer le chef albanais dans sa dignité nouvelle, soit pour soumettre le gouvernement à d'autres formes ou à d'autres mains. Chacun des partis qui se disputaient l'Égypte fit donc des efforts égaux pour attirer à lui la puissante

bienveillance de l'amiral ottoman. D'un côté, le selahdar de Khourchyd-Pacha, toujours en armes à Gizéh, stipulait, de concert avec un certain nombre de beys, en faveur de son ancien maître; de l'autre, Elfy-Bey-êl-Kebir, campé au milieu du Delta, et appuyé de toute l'influence des agens anglais du Kaire et d'Alexandrie, demandait pour la milice mamlouke sa réintégration dans le gouvernement du pays; enfin Mohammed-Aly, puissamment secondé par les principaux cheyks et ulémas du Kaire et par les agens politiques de la France, ne négligeait aucune occasion de prouver au Capitan-Pacha que lui seul Mohammed-Aly pouvait conserver l'Égypte à la Porte, et triompher de l'anarchie qui, depuis si long-temps, déchirait cette malheureuse contrée.

Cette lutte diplomatique avait lieu surtout entre les agens de la France et ceux de la Grande-Bretagne. Elfy-Bey-êl-Kebir et Mohammed-Aly ne figuraient pour ainsi dire dans la querelle que comme les représentans des vues de chacune de ces deux puissances. Les agens anglais ne parlaient pas seulement au nom d'Elfy-Bey, ils présentaient en outre sa cause comme étant celle de toute la milice mam-

louke et des partisans armés que Khourchyd-Pacha conservait encore dans le pays. Ils disaient à l'amiral ottoman : « Déclarez Elfy-» Bey-él-Kebir gouverneur d'Égypte, et le len-» demain les cavaliers de ce bey, unis à ceux de » tous ses frères, ainsi qu'au corps d'armée re-» tranché à Gizéh, chasseront de cette contrée » le rebelle Mohammed-Aly et ses indiscipli-» nables Albanais. » Puis ils ajoutaient : « Le » rejet de ces propositions peut avoir des sui-» tes funestes ; le Kaire, attaqué de nouveau, » pourra se voir réduit en cendres ; pas un » négociant anglais ne restera d'ailleurs en » Égypte, et il n'est même pas impossible » qu'une armée britannique vienne en même » temps venger le mépris montré par Votre » Altesse pour nos recommandations. »

Nos agens, que stimulait la rivalité politique et commerciale qui depuis douze ans mettait les armes aux mains des deux nations, répondaient à ces insinuations menaçantes : « Elfy-» Bey ne représente que lui seul. Il y a haine » profonde entre lui et ses frères ; bien plus, » le selahdar de Khourchyd-Pacha ne marche » pas avec le protégé de la Grande-Bretagne ; » cet officier ne veut pas plus de la domination

» mamlouke que du gouvernement albanais.
» L'élévation d'Elfy-Bey au suprême pouvoir ne
» ferait donc qu'ajouter à l'anarchie qui dévore
» l'Égypte. D'un autre côté, l'éclatant appui
» que prête l'Angleterre à ce bey doit éveiller
» les craintes de la Porte. Dans toutes les que-
» relles survenues entre les vice-rois turks et
» les Mamlouks, constamment les Anglais ont
» pris le parti de ces derniers. Pendant long-
» temps on a vu leur pavillon flotter sur le
» Nil, et servir de sauve-garde aux approvi-
» sionnemens et au butin des rebelles; et s'ils
» soutiennent aussi chaudement Elfy-Bey, c'est
» parce qu'ils savent qu'une fois au pouvoir, il
» leur donnera l'Égypte. Mohammed-Aly,
» au contraire, ennemi déclaré des beys et de
» la Grande-Bretagne, n'a d'autres intérêts que
» ceux de la Porte; lui seul est assez fort pour
» triompher de tous les partis: ne pas le main-
» tenir au pouvoir serait sacrifier à la fois, et
» la tranquillité du pays, et l'autorité du Sul-
» tan. »

Tandis que le Capitan-Pacha flottait irrésolu entre ces influences contraires, le nouveau Vice-Roi mettait tout en œuvre pour fortifier sa position et affaiblir les résistances armées

qu'il rencontrait au cœur même de l'Égypte.

La crue du Nil allait forcer une partie des Mamlouks, répandus autour du Kaire et dans la Basse-Égypte, de remonter vers le Saïd; ceux des beys qui campaient à Gizéh voulurent, avant de se retirer, tenter un dernier effort contre Mohammed-Aly. Depuis près d'un mois une correspondance existait entre eux et quelques officiers de la garnison du Kaire, qui écrivaient et parlaient au nom des cheyks et des habitans les plus considérables. Ces lettres, fabriquées dans le palais et sous les yeux de Mohammed-Aly, représentaient les habitans comme disposés à se soulever contre le Vice-Roi. « L'intolérable tyrannie de cet » étranger, y disait-on, faisait regretter la do- » mination des beys, et l'on n'attendait que le » moment favorable pour chasser le premier et » rappeler les seconds. » Ces grossières impostures captivèrent si complètement la confiance des faciles Mamlouks, qu'ils s'offrirent à entrer dans la capitale pour seconder l'explosion populaire et se mettre à la tête des mécontens. Une attaque fut concertée, et l'on choisit pour l'exécution le jour où Mohammed-Aly devait aller en grande pompe présider à la rup-

ture de la digue du canal qui conduit les eaux du Nil dans l'intérieur du Kaire. Cette cérémonie, qui a lieu hors des murs de la ville, est habituellement consacrée par des fêtes et par des jeux qui tiennent la population debout pendant toute la journée et la plus grande partie de la nuit. L'instant semblait donc on ne peut plus favorable.

Le 23 de Gemâdy êl-âouel (19 août) au matin, six beys, suivis d'environ quatre cents cavaliers, Mamlouks, Turks et Arabes, se présentent à la porte *Bâb-êl-Nasr* [1]. Quelques hommes du peuple qui la gardaient laissent le passage libre, et les beys, ainsi que leur troupe, pénètrent sans obstacle dans la ville. A voir l'ordre et le calme qui régnaient dans cette colonne, que précédaient un corps de musique et des tambours, on aurait dit une marche triomphale. La population ébahie ne savait que penser d'un aussi prodigieux événement. Tandis que les habitans des quartiers traversés par les beys se perdaient en conjectures, ces derniers, toujours confians, s'avançaient vers la grande mosquée. Ils venaient

[1] La principale des portes septentrionales du Kaire.

d'entrer dans le quartier de la Sucrerie [1], lorsque deux coups de fusil, tirés du haut d'une terrasse, abattent deux des cavaliers de leur avant-garde.

Cette explosion fut pour les Mamlouks le signal d'un brusque et terrible réveil. Ils tournent bride sur-le-champ, et, mettant leurs chevaux au galop, ils cherchent à regagner la campagne. Mais les rues qu'ils venaient de traverser n'étaient déjà plus libres; des barricades improvisées fermaient toutes les issues. Engagés dans des rues étroites et difficiles, harcelés par des soldats qui, accourus de tous les points, les poursuivaient d'une grêle de balles, les malheureux cavaliers perdirent la tête et le courage. Bon nombre mirent pied à terre; et abandonnant leurs chevaux, ainsi que les dromadaires chargés de leurs richesses [2], ils se réfugièrent, les uns dans la mosquée du Sultan Barqouq [3], les autres dans toutes celles des maisons voisines où, soit de gré, soit de vive

[1] *Hart el-Soukkaryéh.*

[2] Les Mamlouks avaient coutume de charger leur or, leur argent et leurs effets les plus précieux sur des dromadaires, dont ils se faisaient suivre dans toutes les occasions.

[3] *Él-Gâmè él-Barqouqyéh.*

force, ils purent avoir accès. Osman-Bey-Hassan, Châhyn, bey de Mourâd, Abbâs-Bey, Ahmed, kâchef de Sélym-Bey, et quelques-uns de leurs gens, avaient quitté le gros de la colonne quelques instans après son entrée en ville, et s'étaient dirigés vers la demeure du cheyk Abdallâh él-Cherkaouy, qu'ils croyaient leur partisan. Ce furent les seuls beys qui se sauvèrent. Avertis par le tumulte et par deux Mamlouks qui, poursuivis de rue en rue, étaient parvenus à se jeter dans la mosquée él-Azhar, ils purent s'échapper par la porte él-Ghorayb [1]. Tout le reste fut pris ou tué.

Mohammed-Aly ne prit point part à ce combat, ou pour mieux dire aux scènes de carnage qu'éclaira cette journée. Il était debout sur un des escaliers de la cour de son palais, lorsque vers le soir on amena devant lui environ quatre-vingt-cinq Mamlouks à demi-nus et les mains liées derrière le dos.

Parmi eux se trouvait Ahmed-Bey, autrefois commandant à Damiette. « Eh bien! Ahmed, » lui dit le Pacha en l'apercevant, tu es donc

[1] Porte orientale du Kaire qui conduit à de grands cimetières et aux monticules de décombres sur lesquels est assis le fort *Reboul*.

» tombé dans le piége? » Ahmed, levant un œil tranquille et ferme sur Mohammed-Aly, le regarde fixement, puis, sans répondre, demande à boire. Ses gardes lui délient les mains et lui présentent une bardaque [1] remplie d'eau. Ahmed, au lieu de prendre le vase, saisit l'yataghan d'un aghâ placé près de lui, et s'élance sur le Vice-Roi. Ce dernier n'a que le temps de se jeter en arrière et de s'enfuir sur le haut des degrés, toujours poursuivi par Ahmed, qui, entouré presque aussitôt par une foule de soldats, se débat quelque temps au milieu d'eux, en tue plusieurs, et finit par tomber lui-même percé de coups. Ses compagnons furent immédiatement chargés de fers et jetés pêle-mêle dans une des salles du rez-de-chaussée du palais du Vice-Roi. Pendant la nuit, des bouchers vinrent, en présence de ces malheureux, écorcher les têtes de leurs compagnons morts dans la journée, et les remplir de paille. Le lendemain, 20 août, à la pointe du jour, tous furent impitoyablement égorgés, à l'exception d'Hassan-Bey-Chepkéh et de deux kâchefs, qui

[1] Vases de terre très-poreux dont on se sert pour faire rafraîchir l'eau, les mêmes que ceux qu'on nomme *qolléh* en arabe vulgaire d'Égypte.

se rachetèrent au prix de trésors enfouis, dit-on, dans les maisons qu'ils habitaient autrefois.

On porte à quatre-vingt-trois le nombre des têtes empaillées qui furent expédiées à Constantinople à la suite de cette catastrophe. On dit que dans ce sanglant trophée figuraient les têtes de douze Français qui dédaignèrent de se faire réclamer.

Mohammed-Aly dirigea immédiatement plusieurs détachemens à la poursuite de ceux des beys qui pouvaient encore camper aux environs de la capitale. Le vieil Ibrahim et son fils Marzouk-Bey, entre autres, occupaient Torrah; quinze cents hommes allèrent les y attaquer. Les Mamlouks laissèrent d'abord approcher cette nombreuse infanterie; puis, lorsqu'elle fut à une portée de pistolet des murailles, ils sortirent tout-à-coup de l'intérieur du fort, s'élancèrent à bride abattue sur les Albanais, les culbutèrent du premier choc et les forcèrent à se retirer en toute hâte sur le Vieux-Kaire, après avoir laissé sur le champ de bataille près de cinq cents morts ou blessés. Cet échec fut compensé par un succès de toute autre importance.

Depuis la reddition de la citadelle et le départ

de Khourchyd-Pacha, le Vice-Roi n'avait rien négligé pour hâter la chute de Gizéh. Il avait fait élever dans l'île de Roudah des batteries qui foudroyaient incessamment les murs de la place. Mais défendue avec vigueur par la garnison, elle menaçait de tenir encore long-temps lorsque la retraite des Mamlouks vers la Haute-Égypte et le funeste résultat de la journée du 19 août vinrent jeter dans les troupes du selahdar un découragement fatal à l'opiniâtre fidélité de cet officier. Le 27 Gemâdy êl-tâny (22 septembre), des propositions de capitulation furent faites à Mohammed-Aly qui s'empressa de les accepter. Les soldats eurent pleine amnistie; grand nombre, ayant à leur tête Yassyn-Bey et quelques autres chefs, vinrent au Kaire et passèrent au service du Vice-Roi. Quant au selahdar, retiré d'abord chez les beys, il ne tarda pas à aller rejoindre son maître Khourchyd-Pacha à Alexandrie.

Cet événement parut fixer les irrésolutions du Capitan-Pacha. Cédant aux instances chaque jour renouvelées de nos agens, il écrivit à Constantinople, en sollicitant pour Mohammed-Aly la confirmation des pouvoirs qui lui avaient été conférés. La Porte fit droit à cette

demande, et, dans les premiers jours de Châaban (fin d'octobre), l'amiral turk mit enfin à la voile pour les Dardanelles, emmenant avec lui Khourchyd-Pacha qu'un firman nouvellement arrivé venait de pourvoir du gouvernement de Salonique.

En quittant l'Égypte, le Capitan-Pacha tira un pronostic qui témoignerait chez cet amiral d'une intelligence et d'une pénétration assez rares parmi les Turks. « Je laisse, dit-il, dans » ce pays un homme que l'empire comptera » sans doute un jour parmi ses rebelles les plus » redoutables; jamais nos sultans n'ont eu de » pacha plus politique, plus énergique et plus » dissimulé. » Cette remarquable prophétie n'a point été fabriquée après coup; nous la trouvons écrite dans une note qui porte la date du 22 octobre 1805.

Mohammed-Aly tenait enfin dans ses mains les rênes de l'Égypte. Des trois partis qui s'étaient tour à tour disputé et arraché le pouvoir depuis le départ de l'armée française, deux seuls restaient : les Albanais personnifiés dans le Vice-Roi, et les Mamlouks; les Turks étaient complètement hors de cause. Malgré cette simplification de rivalités politiques, la vice-royauté

avait cependant encore à surmonter des difficultés telles, qu'un génie moins ferme et moins confiant dans sa fortune que celui de Mohammed-Aly en aurait peut-être été ébranlé. Ce n'était pas assez, en effet, d'avoir à triompher des beys, maîtres encore des deux tiers du pays; il fallait en outre trouver dans la population épuisée de quoi fournir aux dépenses du gouvernement et à la solde depuis long-temps arriérée des troupes; toutes choses assez difficiles si l'on songe que depuis long-temps l'administration n'existait plus qu'en souvenir, et que tous les liens d'ordre, d'hiérarchie et de discipline étaient brisés.

Parmi les fléaux qui désolaient à cette époque la malheureuse Égypte, un des plus funestes était sans contredit les Dellys, ces fatals auxiliaires de Khourchyd-Pacha. Redoutable seulement aux timides et paisibles fellahs, cette cavalerie n'avait pris part à aucun des nombreux engagemens qui avaient successivement eu lieu entre les beys, Khourchyd et Mohammed-Aly. Lors de la révolte des habitans du Kaire, une sympathie de désordre et de pillage, facile à comprendre, lui avait fait offrir ses services aux cheyks et au chef albanais.

Ce dernier, juste appréciateur des services que pouvaient lui rendre ces incommodes alliés, s'en débarrassa en les envoyant combattre ceux des détachemens mamlouks qui ravageaient à cette époque la Basse-Égypte. Les Dellys n'eurent garde de se commettre avec les cavaliers d'Elfy-Bey; ils se mirent au contraire de moitié avec ceux-ci dans le pillage des riches villages du Delta. Pendant plusieurs mois, leurs courses continuelles furent partout marquées par le vol et par le meurtre. Leur rage dévastatrice s'exerçait sur tous les partis. Un des premiers soins de Mohammed-Aly, en arrivant au pouvoir, fut de purger le pays de ces effrénés brigands; il leur envoya l'ordre de retourner en Syrie. Cet ordre fut méprisé; mais Hassan-Pacha ayant été dépêché contre eux avec un corps de deux mille hommes, les Dellys s'enfuirent épouvantés et prirent enfin la route de Ghazah, emmenant avec eux un grand nombre de chameaux, d'objets précieux, de femmes et d'enfans.

On a vu qu'après la prise de Minyéh, et durant tout le cours de la lutte qui porta Mohammed-Aly au suprême pouvoir, les Mamlouks n'avaient agi qu'isolément; cette absence

de tout plan d'ensemble était le résultat des rivalités toujours subsistantes entre les principaux beys. Êl-Bardissy, malade et dans l'attente des secours que lui promettaient nos agens, était resté inactif dans la Haute-Égypte ; un instant le vieil Ibrahim avait apparu près du Kaire, mais plutôt dans un but d'observation que dans la vue de prendre une part active aux événemens ; le seul Elfy-Bey-êl-Kebir s'était montré en force et en armes : il est vrai que ses continuelles excursions sur tous les points de la Basse-Égypte ressemblaient plus aux courses désordonnées d'un chef de bandes, qu'aux mouvemens combinés d'un chef politique. Sa foi dans les promesses des agens britanniques était aussi entière que jamais ; mais tant de fois déjà elle avait été trompée, qu'on le vit offrir tour à tour son alliance et ses services à Khourchyd, à Mohammed-Aly et au Capitan-Pacha.

Ce bey, toujours inquiet, toujours incertain, semblait n'obéir qu'à une seule pensée, celle d'obtenir du maître de l'Égypte, quel qu'il fût, une position distincte et privilégiée parmi ses frères. L'adroit Mohammed-Aly sut mettre à profit cet extravagant et aveugle amour-pro-

pre. Tant que les Mamlouks se tinrent en force aux environs du Kaire, il fit mine d'accueillir les ouvertures d'Elfy-Bey, et n'épargna ni les protestations, ni les promesses pour maintenir ce chef dans l'état de demi-hostilité où sa confiante vanité le plaçait vis-à-vis de ses frères. Mais quand l'inondation et le fatal événement du 19 août eurent forcé la majeure partie des beys de se retirer dans la Haute-Égypte, le Vice-Roi changea brusquement de langage; Elfy-Bey reçut un *ultimatum*, dont les inacceptables conditions étaient une véritable déclaration de guerre. Isolé, comme il se trouvait, Elfy-Bey ne voulut pas se risquer à soutenir seul le poids d'une lutte avec le Vice-Roi; il se hâta de quitter le Delta et regagna le Fayoum.

Cette retraite laissait Mohammed-Aly maître paisible de la capitale et de la Basse-Égypte. Ce repos toutefois ne devait avoir qu'une courte durée. Le Nil une fois rentré dans son lit, les Mamlouks allaient de nouveau reparaître. Il fallait à tout prix créer une armée qui pût non-seulement défendre la capitale, mais rejeter encore au-delà des frontières de l'Égypte des ennemis avec lesquels Mohammed-Aly sentait

fort bien qu'il y avait des trèves possibles, mais une paix solide, jamais. Les soldats ne manquaient pas; le Kaire et ses environs en étaient remplis. Malheureusement, le Vice-Roi ne pouvait songer à les réunir et à les faire marcher qu'à force d'argent : or, Mohammed-Aly, comme on l'a vu, avait dépensé, lors de la révolte contre Khourchyd, tous les fonds qu'il avait pu mettre en réserve. D'un autre côté, la position des provinces alors soumises à son pouvoir ne permettait pas de compter sur le produit des impôts. Il n'était pas un bourg, pas un village qui n'eût été successivement ravagé par les nuées de Mamlouks, de Turks, d'Arabes, d'Albanais et de Dellys qui, depuis plusieurs années, s'étaient tour à tour abattus sur chaque point de l'Égypte. La plupart des habitations étaient désertes; les champs n'offraient aucune trace de culture; les fellahs, errans, à demi-nus, pouvaient à peine trouver de quoi fournir aux besoins matériels de la vie; il était dès-lors impossible de songer à leur demander un parah. La population des villes n'était guère plus riche; le pillage des soldats, les exactions des chefs l'avaient épuisée. Toutefois, on pouvait, en employant la violence et la force, lui

arracher encore des impôts ; mais cette voie offrait de notables dangers. C'était contre les contributions frappées sur les habitans du Kaire, que le pouvoir de Khosrou-Mohammed-Pacha, ainsi que la puissance des beys et celle de Khourchyd, s'étaient successivement brisés.

Mohammed-Aly sut éviter cet écueil. Dans les temps de calamité, il se rencontre toujours quelques individus qui savent extraire de la misère publique de grosses et scandaleuses fortunes. Le Kaire renfermait quelques Cophtes ou Grecs, collecteurs de revenus ou prêteurs d'argent, qui avaient mis à profit les désordres politiques et financiers des années précédentes. Mohammed-Aly leur fit rendre gorge. Ces ressources, que vint encore augmenter une imposition de trois mille bourses, consentie et répartie par les cheyks, les ulémas et les principaux habitans du Kaire, permirent au Vice-Roi de solder une partie de l'arriéré et d'organiser l'armée. Ces préparatifs pour une prochaine campagne occupèrent les derniers mois de l'année 1220 (fin de 1805 et commencement de 1806). Le mois de Moharrem 1221 (fin de mars 1806) vit commencer les opérations.

CHAPITRE VI.

Situation de la milice mamlouke, sa composition et les positions occupées par elle. — Hassan-Pacha est envoyé par Mohammed-Aly contre les beys; combat de Reqqâh. — Changement de politique dans le Divan. — Une escadre part de Constantinople pour déposer Mohammed-Aly. — Sommation d'Elfy-Bey aux habitans de Damanhour. — Préparatifs de résistance de Mohammed-Aly. — Assemblée de tous les chefs albanais; ils s'engagent à seconder le Vice-Roi. — Assemblée des cheyks et des ulémas du Kaire; ils écrivent à Constantinople. — Combat de Negyléh entre les troupes de Mohammed-Aly et les Mamlouks d'Elfy-Bey. — Siége de Damanhour par ce dernier. — Elfy-Bey et le Capitan-Pacha invitent les beys de la Haute-Égypte à descendre dans le Delta. — Démarches du vice-consul français à Alexandrie pour empêcher cette jonction. — Les beys du Saïd repoussent les propositions de l'amiral ottoman. — Ce dernier entre en arrangement avec Mohammed-Aly. — Il le maintient dans la vice-royauté; la Porte confirme cette décision. — Mort d'él-Bardissy. — Mohammed-Aly appaise la révolte de la garnison de Minyéh. — Levée du siége de Damanhour par Elfy-Bey. — L'Égypte à la fin de 1806.

Les événemens des deux dernières années avaient considérablement diminué le nombre des Mamlouks; c'était à peine si, au commencement de 1806 (fin de 1220), l'on comptait

encore mille à douze cents cavaliers qui appartinssent réellement à cette ancienne et redoutable milice.

Nous avons dit qu'immédiatement après le départ de l'armée française, des ordres sévères de la Porte avaient mis obstacle à leur recrutement sur tous les marchés d'esclaves où les beys comblaient les vides que chaque année la mort faisait dans leurs rangs. Depuis cette époque, la milice mamlouke avait vu ses escadrons se maintenir encore assez compactes à l'aide d'une foule de Grecs, de Turks et d'Arabes qui, affublés du costume spécial à cette cavalerie, étaient successivement venus prendre place au milieu d'elle. Mais ce mélange, en ajoutant à sa force numérique, avait profondément altéré sa force morale et sa discipline. Les Mamlouks, pris en masse, n'étaient plus ces braves guerriers dont l'absolu dévouement pour leur maître ne trouvait de terme que dans la mort; l'ordre et la subordination d'autrefois avaient disparu. Jadis la cour d'un bey était en quelque sorte une école de discipline et de touchante confraternité; à l'époque dont nous parlons, on n'y voyait que débauche et désordre. Énervés, au

moral, par la vie errante, incertaine, qu'ils menaient depuis leur sortie du Kaire, et par les habitudes de pillage que depuis lors ils avaient contractées; la mollesse, l'abus des liqueurs fortes et les vices honteux auxquels ils se livraient sans mesure, abattaient, en outre, leur vigueur physique.

Ces élémens de dissolution étaient encore développés par la rivalité jalouse qui divisait toujours les principaux chefs; toute communauté d'intérêts semblait éteinte chez ces derniers; chacun d'eux vivait isolément, et s'il y avait émulation, c'était pour réunir autour de soi le plus de suivans et de créatures possible.

Les beys primitivement étaient au nombre de douze. A cette époque de dépérissement, on n'en comptait pas moins de cinquante, qui tous visaient, dans leur sphère, à une sorte d'indépendance. Aussi ne voyait-on jamais de cette milice que des détachemens peu nombreux et isolés. Cette multitude de chefs inférieurs reconnaissaient toutefois la suprématie de quelques-uns des beys les plus anciens et les plus renommés; et, quand les circonstances devenaient graves ou lorsqu'il s'agissait de questions générales, on les voyait encore se grou-

per autour du vieil Ibrahim-Bey, d'Osman-Bey-êl-Bardissy, d'Osman-Bey-Hassan, de Souleyman-Bey et d'Elfy-êl-Kebir.

L'attitude de ce dernier offrait cette particularité qu'entouré d'environ deux mille hommes, Mamlouks, Turks, Grecs et Mogrebins, et de plusieurs milliers d'Arabes, il marchait constamment seul, n'opérait jamais que pour son compte, et se maintenait, depuis son retour d'Angleterre, en dissension ouverte avec tous les autres chefs. Aux reproches que faisaient ces derniers à sa jalouse ambition, à son intraitable vanité, il faut ajouter les constantes ouvertures de ce bey à Mohammed-Aly, son inaction lors de la fatale tentative du 19 août, tentative dont on l'avait prévenu et qu'il avait refusé d'appuyer, puis enfin le butin considérable qu'il avait fait dans la Basse-Égypte et dont il ne voulait compter avec aucun de ses frères.

Les menaçans préparatifs de Mohammed-Aly étaient publics; leur but n'était point un secret: il s'agissait pour toute la milice mamlouke d'être ou de n'être plus: et pourtant, en face de ce péril, qui demandait une grande concentration de forces, l'on voyait d'un côté

Housseïn-Bey le Zanthiote appeler autour de lui une foule de mamlouks français, turks ou grecs, avec lesquels il se dirigeait vers les extrêmes limites de l'Égypte supérieure, pour détrousser les caravanes venant d'Afrique, tandis que de l'autre, Elfy-êl-Kebir, se disposait à quitter ses cantonnemens du Fayoum, pour aller ravager de nouveau la Basse-Égypte.

Voici quelle était, au dernier mois de 1220 (mars 1806), la position des principaux beys : Elfy-êl-Kebir occupait le Fayoum; Souleyman-Bey, ayant sous lui trois beys inférieurs, se tenait campé dans les montagnes qui sont au nord de Syout; Osman-Bey-Hassan s'était retiré avec environ quatre-vingts Mamlouks dans la province d'Esnéh; enfin, Ibrahim-Bey et êl-Bardissy, occupant l'une et l'autre rive du Nil, dans la partie comprise entre Syout et Minyéh, avaient leur avant-garde sous les murs de cette dernière place.

La Haute-Égypte et la partie supérieure de l'Égypte-Moyenne étaient, comme on le voit, la possession exclusive des Mamlouks; la partie inférieure de cette dernière province, à partir de Minyéh, allait encore une fois devenir le champ de bataille des deux partis.

Mohammed-Aly avait formé deux camps, l'un sur la rive gauche du Nil à Gizéh, et l'autre sur la rive droite à Torrah. Hassan-Pacha, parti de Gizéh avec un corps d'armée composé d'Albanais et de Dellys, remonta le fleuve jusqu'au village de Reqqah [1]. Il venait de le dépasser, lorsque parurent tout-à-coup toutes les forces d'Elfy-Bey qui, dans ce moment même, abandonnait le Fayoum pour se rapprocher d'Alexandrie. Six mille Arabes qu'Elfy-Bey traînait à sa suite se répandirent aussitôt dans la plaine, et harcelèrent sur tous les points l'armée de Hassan-Pacha. Outre ce corps de cavalerie légère, Elfy-Bey avait avec lui deux à trois cents Mamlouks et un détachement d'infanterie turke.

Cette dernière troupe se présenta assez bravement sur le champ de bataille; son feu vif et bien soutenu jeta le désordre dans les rangs

[1] Gros bourg de la province de Beny-Soueyf, situé à environ treize lieues au-dessus du Kaire et à neuf lieues au-dessous de Beny-Soueyf, sur la rive gauche du Nil. Un autre bourg du même nom est situé à environ une demi-lieue au-dessous de celui-ci : le premier se nomme *Reqqah él-Kebir*, ou le grand; le second, *Reqqah él-Soghey r* (le petit). Un autre village du même nom se trouve encore dans la province de Gharbiéh, presque en face de *Myt-Ghamar*.

albanais, que déjà les attaques des Arabes avaient ébranlés; une charge vigoureuse des Mamlouks fit le reste. Les troupes de Hassan prirent la fuite et vinrent se renfermer dans Reqqah; Elfy-Bey ne jugea pas à propos de les y attaquer; il continua sa marche et vint de nouveau planter ses tentes dans la province de Gizéh.

Débarrassé de ce formidable obstacle et fort peu soucieux de ce qui pouvait se passer sur ses derrières, Hassan se remit en route et arriva sans encombre à Beny-Soueyf.

La présence d'Elfy-Bey aux portes de Gizéh jeta encore un fois l'alarme dans la capitale de l'Égypte; on craignit que ce bey, enhardi par son dernier succès et par l'éloignement d'une partie des troupes, ne passât le fleuve et n'attaquât la ville. Une partie de la population, l'aghâ des janissaires et tout ce qui restait de cavalerie dans la place, vinrent se mettre en bataille en dehors des murs. Cette démonstration parut imposer à Elfy-Bey, qui reprit sa marche vers la Basse-Égypte, non sans avoir fait de nouvelles propositions d'arrangement à Mohammed-Aly et lui avoir débauché un assez grand nombre de soldats. Un byn-bâchy albanais,

qu'avaient séduit ses brillantes promesses, lui amena, d'une seule fois, au-delà de quatre cents hommes.

Tandis que l'armée de Hassan-Pacha restait inactive à Beny-Souef, êl-Bardissy et Ibrahim-Bey bloquaient Minyéh et faisaient leurs dispositions pour l'enlever de vive force. L'importance de cette place détermina Hassan à tenter un effort pour la pourvoir de vivres et de défenseurs. Abdyn-Bey reçut l'ordre de s'y porter. La garnison, avertie de la venue de ce renfort, fit une sortie qui, conduite avec sagesse et vigueur, permit à Abdyn-Bey et à ses soldats d'entrer dans la ville sans rien perdre du convoi qu'ils amenaient avec eux.

Les opérations militaires des deux partis se poussaient avec assez de mollesse, et le pouvoir de Mohammed-Aly paraissait ne pas devoir subir de secousse sérieuse, lorsqu'un revirement assez soudain dans la politique du Divan mit encore une fois en question la puissance et le titre du nouveau Vice-Roi.

La victoire navale de Trafalgar venait de donner à l'Angleterre l'empire absolu de la Méditerranée. Les couleurs britanniques flottaient seules dans le Bosphore ; la France ne commu-

niquait plus avec l'Orient que par quelques bâtimens légers, obligés de tromper, à l'aide d'un pavillon neutre, la surveillance des croisières ennemies. L'Angleterre sut mettre à profit cet instant de supériorité incontestée. L'Égypte avait jusqu'alors échappé à son influence : elle voulut l'y soumettre. Ses agens à Constantinople exigèrent la destitution de Mohammed-Aly et le rétablissement de l'autorité mamlouke sous le commandement suprême d'Elfy-Bey.

Le Vice-Roi n'avait pas encore versé un seul parah dans le trésor du Sultan, et son élévation était moins l'œuvre de la Porte que celle des Arnautes et de la population du Kaire. Elfy-Bey, au contraire, ne promettait pas seulement de payer un tribut annuel de deux mille cinq cents bourses, dont les Anglais garantissaient l'acquittement ; il s'engageait en outre à reconnaître pleinement la suprématie de la Porte. Enfin, le cabinet de Saint-James présentait cet arrangement comme le signal, entre les deux nations, d'opérations commerciales appelées à doubler le produit de tous les bureaux de douane de l'Égypte et de la Syrie. Entraînée par cet appât d'une augmentation dans ses revenus et par l'ascendant alors tout-puissant de

l'Angleterre, la Porte céda. Une expédition fut préparée pour l'Égypte, et son commandement confié à Salèh-Pacha, récemment promu à la dignité de grand-amiral.

Elfy-Bey, que les agens anglais du Kaire et d'Alexandrie avaient exactement tenu au courant de toutes ces négociations, n'était descendu dans la Basse-Égypte qu'afin de se trouver en mesure de recevoir le Capitan-Pacha et son escadre. Il venait de paraître devant Damanhour, et se disposait à faire le siége de cette place, lorsqu'un courrier lui annonça que la flotte aux ordres de Salèh-Pacha avait levé l'ancre et quitté les Dardanelles. Alors ce bey fit aux habitans de Damanhour la sommation suivante : « J'apprends qu'un firman de la Su-
» blime-Porte m'investit du gouvernement de
» l'Égypte. Dès que je l'aurai reçu, je me ren-
» drai au Kaire pour mettre à exécution les or-
» dres qu'il renferme et prendre le maniement
» souverain des affaires. Ouvrez-moi, en atten-
» dant, les portes de votre ville; ce sera une
» preuve d'attachement pour votre souverain
» et un acte de soumission à ses décrets, dont
» vous recevrez plus tard la récompense. »

Les habitans et la garnison, loin de répon-

dre à cette pièce, s'empressèrent de l'envoyer au cheyk Seïd-Omar-Makram qui la remit au Vice-Roi.

Depuis long-temps, Mohammed-Aly connaissait, par les rapports de nos agens, les tentatives faites à Constantinople contre son pouvoir. Lorsqu'il en sut le résultat, il prit son parti en homme de tête et de courage, résolut de ne quitter la partie qu'après l'avoir vigoureusement défendue.

Dès le premier jour, il fit à ses confidens cette déclaration que, dans la suite, on lui entendit répéter plusieurs fois : « J'ai gagné l'É-
» gypte par le sabre, je ne la rendrai que par
» le sabre. Tous les firmans du Sultan ne me
» feront point quitter la place; qu'il envoie
» contre moi autant de troupes turkes qu'il
» voudra, je n'en ai nul souci. Je connais les
» Turks; ils ne demandent qu'à se vendre; je
» les achèterai. Je ne crains qu'une chose, c'est
» de voir des troupes anglaises venir appuyer
» les décisions de la Porte; mais alors j'appel-
» lerai les Français dans le pays; je leur aban-
» donnerai l'Égypte. En attendant, je dispute-
» rai pied à pied tous les dehors du Kaire; puis,
» si j'y suis refoulé, je m'enfermerai dans la

» citadelle, et m'y défendrai jusqu'à la dernière extrémité. Au reste, j'ai opéré la révolution avec un très-faible parti; aujourd'hui » que j'ai sous mes ordres plusieurs milliers de » soldats, je suis fort. »

Un des premiers soins de Mohammed-Aly fut d'approvisionner la citadelle en vivres et en munitions de guerre, et de réparer et d'armer tous les ouvrages en maçonnerie que les Français avaient jadis élevés autour de la capitale. Il dirigea ensuite un corps assez nombreux d'infanterie sur Rahmaniéh, dont il fit une place d'armes, destinée à servir de centre d'action à ses partisans de la Basse-Égypte et à inquiéter les mouvemens d'Elfy-Bey et des Turks.

La plus grande partie des Mamlouks qui ne suivaient point la fortune d'Elfy-Bey étaient restés dans la Haute-Égypte. Paisibles possesseurs, comme nous l'avons dit, de toute la contrée qui s'étend de Minyéh à Assouân (Syène), ils semblaient n'avoir d'autre souci que de presser le siége de la première de ces places. La descente d'Elfy-Bey dans la Basse-Égypte, son attitude isolée, ses projets hautement avoués d'alliance avec les Anglais, que

toujours il représentait comme prêts à venir l'installer sur le trône de l'Égypte, enfin une influence à laquelle ils avaient toujours obéi, et sur laquelle nous nous étendrons plus loin, tous ces motifs les portèrent à faire des ouvertures d'arrangemens à Mohammed-Aly, au moment même où ce dernier apprenait la venue de Saléh-Pacha.

Le Vice-Roi n'eut garde de repousser ces propositions; il parut, au contraire, les accueillir avec joie et posa lui-même quelques bases d'arrangement définitif; puis, en preuve de bon vouloir et de sincérité, il envoya de riches présens à Ibrahim-Bey, à Osman-Bey-Hassan et à El-Bardissy, et transmit en même temps à Hassan-Pacha et à son armée l'ordre de se rapprocher du Kaire.

Tranquille de ce côté, Mohammed-Aly porta son attention sur l'état des esprits dans sa capitale. La population n'avait encore rien perdu de l'attachement qu'elle lui avait si long-temps montré. Dans ce moment même, l'expulsion récente des soldats les plus turbulens et les plus séditieux, ainsi que le départ d'une partie de la garnison pour Rahmanieh et pour les points principaux de la ligne qui sépare Da-

manhour de la capitale, donnaient précisément à la ville une tranquillité depuis long-temps inconnue; les habitans pouvaient se livrer en paix à leurs affaires; l'administration mettait l'activité la plus grande à fournir les marchés et à faire diminuer le prix des subsistances. Chacun enfin entrevoyait un terme aux désordres qui avaient si long-temps agité le pays, lorsque, le 14 Raby êl-tâny 1221 (1er juillet 1806), le peuple du Kaire apprit l'arrivée du Capitan-Pacha à Alexandrie.

L'escadre de cet amiral se composait de quatre vaisseaux, deux frégates, une corvette et un brick; elle avait à bord des troupes de débarquement et portait en outre Moussa, ancien pacha de Salonique, que la Porte, suivant l'usage en vigueur lors de l'ancienne domination mamlouke, avait nommé son représentant en Égypte.

Cette nouvelle mit tous les esprits en mouvement; il n'y eut qu'un cri contre la Porte, les Turks et les beys. Cheyks, ulémas, habitans de toutes les classes et soldats, tous s'empressèrent autour de Mohammed-Aly. Le Vice-Roi mit en œuvre toutes les ressources de son génie pour maintenir cette ferveur populaire; d'adroites insinuations jetées parmi

ses plus chauds partisans portèrent un assez grand nombre d'habitans et de soldats à se constituer immédiatement ses gardes-du-corps. Cette troupe de volontaires, toujours assemblée à la porte de son palais, l'accompagnait le matin au lieu où il donnait ses audiences, et le reconduisait le soir jusqu'aux portes de son harem. Aussi, quand, le 5 juillet, un capidjy, envoyé par le Capitan-Pacha, vint au Kaire, apportant à Mohammed-Aly l'ordre de se rendre à Alexandrie, pour ensuite être conduit à Salonique dont il était nommé gouverneur, le Vice-Roi se contenta-t-il de répondre à l'amiral : « qu'il était disposé à obéir aux ordres » de son légitime souverain; que satisfait de » quitter une contrée livrée à la plus affreuse » anarchie, il avait déjà fait ses préparatifs de » départ; mais que, gardé à vue par la population et les soldats, il était dans l'impossibilité de se dérober de la capitale tant qu'il » n'aurait pas payé les 20,000 bourses que réclamaient les troupes à titre de solde arriérée. » Il finissait par invoquer le témoignage du capidjy lui-même quant à l'espèce de contrainte qu'il disait exercée sur sa personne.

La dépêche partie, Mohammed-Aly s'occupa de donner à sa résistance d'actifs et d'énergiques appuis; il voulut que, dans la lutte qu'il allait soutenir, les troupes crussent défendre leur cause plus encore que la sienne. Réunissant tous les chefs qui se trouvaient au Kaire ou dans les environs, il leur dit : « La » Porte m'exile; mon intention est de me sou- » mettre à ses volontés; cependant le peuple » semble vouloir s'opposer à mon départ; vous » tous, qui êtes mes compagnons, mes amis, » vous, pour qui j'ai consenti jusqu'à ce jour à » me charger du fardeau de la vice-royauté, » que me conseillez-vous? »

« Nous voulons que vous restiez! » lui répondit-on tout d'une voix.

Mohammed-Aly insista; les chefs albanais, de leur côté, se confondirent en efforts pour persuader à l'habile Vice-Roi que céder aux ordres de la Porte serait compromettre le repos de l'Égypte et sacrifier les intérêts d'une armée qui, à toutes les époques, avait fait preuve pour lui d'un dévouement sans bornes.

Mohammed-Aly avait jusqu'alors gardé une attidude grave et calme: lorsqu'il s'aperçut que la crainte de se voir à la merci des Turks et

des beys commençait à fortement agir sur les esprits, son geste s'anima, sa voix prit plus de force, et il dit : « Que parlez-vous de fouler » aux pieds les ordres du Sultan! Mais êtes-» vous assez forts pour lui résister, si ses trou-» pes vous attaquent? C'est à peine si vous » pouvez vous faire obéir de vos soldats; ils » sont sans discipline, ne vivent que de vol et » de pillage, et m'obsèdent incessamment par » leurs demandes de solde. Quoi! vous préten-» dez pouvoir lutter avec succès contre les » gens d'Elfy-Bey et du Capitan-Pacha, vous, » qui jamais n'avez su sacrifier vos plaisirs aux » fatigues des combats; vous, qui, depuis long-» temps, me laissez supporter seul tout l'em-» barras et tout le poids des affaires! Quelle » confiance voulez-vous que j'aie dans vos pro-» messes? Quel lien assez fort pourrait unir » vos intérêts aux miens, en supposant que je » consente à me dévouer pour vous à la colère » et à la vengeance du Sultan, à vous sacrifier » de nouveau mon repos, mon avenir! »

Ces reproches, l'émotion profonde qui paraissait les dicter, les paroles d'abnégation et de dévouement qui les terminaient, exaltèrent au plus haut point toutes ces organisa-

tions orientales. Soixante-dix chefs assistaient à l'assemblée; tous, obéissant à la même impulsion, se lèvent et jurent par le Koran de ne jamais abandonner le Vice-Roi, de mourir pour sa défense. Jaloux de donner plus de solennité et plus de force encore à ce serment, ils font revivre une des coutumes les plus anciennes et les plus vénérées de leur pays. Les deux chefs les plus âgés se placent au centre de la salle, et maintiennent suspendue à quelques pouces du sol une lame de sabre, dont l'un et l'autre ont une extrémité dans les mains. L'appel de tous les membres de l'assemblée est ensuite fait au milieu du plus profond silence, puis à mesure que son nom est prononcé, chaque chef passe au-dessus du tranchant de la lame que tiennent les deux vieillards. Cette cérémonie établissait, entre tous les assistans, un lien indissoluble et dont l'oubli devait imprimer au coupable le cachet de la honte et de l'infamie. Quand elle fut achevée, l'enthousiasme ne s'arrêta pas en si beau chemin: Mohammed-Aly ayant parlé de la pénurie du trésor, non-seulement il obtint une remise de cinq mois de solde, mais chaque chef en outre s'empressa de déposer une partie de ses ri-

chesses aux pieds du Vice-Roi, qui, le lendemain, se trouva de la sorte possesseur de plus de 2,000 bourses.

Ce n'était pas assez pour Mohammed-Aly d'avoir gagné à sa cause les chefs de l'armée; il voulut encore y attacher fortement les chefs du peuple. Sa politique avait rendu cette dernière tâche facile. Dès son avènement à la vice-royauté, il s'était empressé de distribuer aux cheyks et aux principaux ulémas grand nombre de villages, auparavant propriétés des Mamlouks. Ces largesses peu coûteuses avaient le double avantage de rendre les nouveaux possesseurs ennemis irréconciliables des beys, et de lier leur fortune à celle du Vice-Roi. Aussi, le lendemain de la scène que nous venons de rapporter, une requête, rédigée dans son palais et sous ses yeux, fut-elle lue par Seïd-Omar-Makram à l'assemblée des cheyks et des ulémas, qui tous l'accueillirent avec acclamation et la revêtirent de leurs signatures.

Cette pièce était un tableau assez exact de la situation actuelle de la capitale de l'Égypte et de la disposition des esprits. Après avoir parlé de la mission du Capitan-Pacha, après avoir rappelé que la Porte « ne promettait ses se-

» cours tout-puissans aux beys que dans le cas » où leur conduite serait garantie par les ulémas, » les pétitionnaires continuaient ainsi :

« C'est à notre souverain seul qu'il appartient » de donner des ordres; mais la conduite de » ces mêmes beys est connue de tout le monde ; » elle est arbitraire et fut la cause première de » tous les malheurs de l'Égypte. Ils sont les au- » teurs de toutes nos souffrances. Lorsqu'après » la mort de Taher-Pacha, ils ont pris posses- » sion du Kaire, nous avons dit : *Dieu fasse que* » *leur conduite soit améliorée!* Tout au con- » traire, ils sont devenus plus méchans et mille » fois plus corrompus. Ils se sont couverts de » honte et d'opprobre. Les chefs ne pouvaient » commander à leurs subalternes, ni le maître » tenir son esclave dans la soumission. Telle a » été leur manière d'agir pendant leur séjour » dans la capitale. Ils ont même osé faire périr » des pélerins musulmans, dépouiller le peu- » ple et l'abreuver d'amertume. Leur noire tra- » hison envers Aly-Pacha est encore présente à » nos yeux. Cette année, des pélerins, des mar- » chands et des pauvres, venant de Qosseïr, » ont essuyé de leur part de mauvais traitemens.

» Nous ne pouvons garantir leurs promesses

» fallacieuses, puisqu'ils sont dans l'habitude
» de dire ce qu'ils ne pensent pas. Quant aux
» emprunts et aux impôts extraordinaires dont
» Mohammed-Aly s'est permis de grever le
» peuple, ce n'a été que pour chasser les mé-
» chans, et du consentement des principaux
» habitans réunis en assemblée.

» Ce royaume est à notre souverain. Nous
» obéirons à celui qu'il lui plaira d'envoyer;
» mais nous ne pouvons être responsables ni
» garans pour les beys, parce que nous n'avons
» aucune confiance en eux. Ils foulent aux
» pieds le peuple, les femmes et les esclaves.
» *Le peuple n'est qu'un gage de Dieu sous la*
» *surveillance du Sultan.*

» Nous prions le Tout-Puissant pour la con-
» servation des jours de notre souverain et l'a-
» néantissement de ses ennemis. »

Cette requête fut portée à Constantinople par un officier intelligent à qui le Vice-Roi remit en même temps les 2,000 bourses que lui avaient données les chefs albanais; cet argent devait être distribué à ceux des membres du Divan dont l'influence agissait le plus directement sur les décisions de la Porte.

Les cheyks transmirent en outre au Capitan-

Pacha copie de la déclaration qu'ils venaient de signer. Pour toute réponse, l'amiral ottoman les fit sommer par son selahdar, Chaker-Aghâ, d'user de toute leur autorité pour engager Mohammed-Aly à céder la place au nouveau gouverneur nommé par le Sultan. Le selahdar n'obtint que des déclarations évasives concertées à l'avance avec le Vice-Roi. D'autres tentatives furent faites près de Mohammed-Aly lui-même qui, chaque fois, accueillait les messagers de l'amiral turk avec tous les dehors de la déférence la plus grande, les comblait de présens et les renvoyait presque aussitôt chargés de pompeuses protestations de respect et de chaudes promesses de soumission.

Tandis que le Capitan-Pacha consumait ainsi les jours en sollicitations ou en vaines menaces, le Vice-Roi concentrait à Embabéh tout ce qui pouvait lui rester de soldats. Obligé, comme il l'était, de grossir les rangs de son armée, il donna l'ordre aux chefs de quartiers d'arrêter dans les rues tout individu qui ne justifierait pas d'une longue résidence au Kaire et de le diriger immédiatement sur le camp.

Vers la fin de juillet, une partie de ces troupes se rendit à Rahmaniéh où commandaient le

Kiahyâ-Bey et Taher-Pacha, neveu du Vice-Roi. Ce renfort permit à ces deux officiers de sortir enfin de leurs lignes et de remonter la rive gauche du Nil pour se joindre à un autre corps, qu'ils savaient devoir venir les appuyer. Il importait à Elfy-Bey d'empêcher cette jonction : levant aussitôt le siége de Damanhour, il se mit à la poursuite des Albanais et les atteignit au moment où ils entraient dans êl-Négyléh[1]. Un combat devenait inévitable; la nuit du 26 Gemâdy él-âouel (11 août) fut employée des deux parts en préparatifs, et le lendemain au matin l'attaque commença.

Les Albanais s'étaient partagés en deux corps; l'un, commandé par Taher-Pacha, occupait, à la droite du village, une position adossée au fleuve; le second obéissait au Kiahyâ-Bey et s'était rangé en bataille en avant d'êl-Négyléh. La troupe de Taher-Pacha fut la première engagée; attaquée avec vigueur par un grand nombre d'Arabes, et par deux détachemens mam-

[1] Bourgade de la province de Bahyréh, située à neuf lieues environ au-dessus de Rahmaniéh, sur la rive occidentale du Nil, dans une courbure que fait la branche de Rosette, en face d'une grande île triangulaire nommée *Gézyret-Zayrah*.

louks, elle ne tint pied nulle part. Le neveu du Vice-Roi donna lui-même le signal de la fuite; les soldats, entraînés par ce funeste exemple, jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans des barques amarrées le long du Nil. Deux de ces légers bâtimens, trop chargés, coulèrent bas; le reste put gagner la rive opposée.

Le corps aux ordres du Kiahyâ-Bey fit meilleure résistance; long-temps les Turks furent sans pouvoir l'entamer; repoussés plusieurs fois, ils se virent eux-mêmes chargés à différentes reprises avec une impétuosité si grande, que le capitaine grec Giorgi, commandant de l'artillerie d'Elfy-Bey, fut sabré sur ses pièces par une troupe de cavaliers Dellys. Les ravages causés par le canon du bey finirent cependant par mettre la confusion et le désordre dans les rangs albanais. Le Kiahyâ ordonna la retraite; il réussit à se renfermer dans êl-Négyléh; puis, le lendemain de bonne heure, il traversa le fleuve et se retira sur Menouf. Cette affaire coûta aux Albanais six cents soldats, morts ou prisonniers, trois bouches à feu, leurs tentes et leurs bagages.

Mohammed-Aly ne connut ce désastre que par les bandes de fuyards que, pendant plu-

sieurs jours, on vit successivement accourir dans la capitale. Le Kiahyâ-Bey ne tarda pas lui-même à reparaître avec les débris de son armée; le courage dont il avait fait preuve le mettait à l'abri de tous reproches; mais un byn-bâchy de sa suite, qui s'était assez mal comporté, ayant osé se présenter devant le Vice-Roi, ce dernier ne put contenir sa colère; il saisit une masse d'armes qui se trouvait sur un des divans de la salle de réception, en asséna plusieurs coups au coupable, et l'aurait probablement assommé sur place si quelques officiers, se jetant aux pieds du Vice-Roi, n'avaient obtenu grâce pour sa vie.

Taher-Pacha connaissait le caractère de son oncle; il savait que les liens du sang ne le sauveraient pas du châtiment dû à sa lâcheté. Aussi, loin de suivre le Kiahyâ-Bey au Kaire, il descendit le fleuve jusquà Faouéh, où il fut rejoint par les restes de son infanterie. Rahmaniéh était tombée au pouvoir des Mamlouks: Taher, désireux d'effacer sa honte d'El-Négyléh par quelque action d'éclat, résolut de reprendre possession de ce poste important; il s'y porta et attaqua la nouvelle garnison avec une telle vigueur, que le lendemain

ses soldats étaient de nouveau maîtres de la ville.

La déroute d'êl-Négyléh avait encore une fois amené aux portes du Kaire de nombreux partis arabes et mamlouks. Ce voisinage réveilla l'audace des mécontens; quelques excès furent commis. Dans la position où se trouvait alors Mohammed-Aly, il lui importait de ne pas laisser prendre de la force à ces germes de désordre; il redoubla de surveillance; sa police devint plus active; jour et nuit, de nombreuses patrouilles se croisaient dans les rues; lui-même, s'affublant de déguisemens divers, parcourait les quartiers les plus populeux, se mêlant à tous les groupes et prenant part à toutes les conversations. L'agitation qu'il remarquait dans quelques esprits vint lui prouver que le Capitan-Pacha et Elfy-Bey travaillaient les soldats et la population. Dans cette position, le moindre rassemblement devenait dangereux. Pour couper court à ce moyen de révolte, le Vice-Roi s'avisa d'un stratagème assez singulier et qui lui réussit : il fit ouvrir avant l'époque prescrite la digue du canal qui conduit les eaux du Nil dans l'intérieur de la ville; l'inondation ayant rendu impraticables toutes les places et

la rue basse du canal, rendez-vous ordinaire des mécontens, tout rassemblement populaire devint dès-lors impossible.

Immédiatement après sa victoire d'él-Négyléh, Elfy-Bey était venu reprendre le siége de Damanhour. Il y avait alors plus de deux mois que la seule énergie des habitans de cette ville faisait tous les frais de la défense; en vain, ces derniers avaient-ils, à plusieurs reprises, réclamé les secours de Mohammed-Aly; le Vice-Roi ne cessait de les exhorter à tenir bon, mais sans jamais leur envoyer un seul homme de renfort. Elfy-Bey cependant avait doublé ses moyens d'attaque; une artillerie nombreuse, que servaient des Italiens et des Grecs enrôlés par les agens anglais, foudroyait la place; de nombreux assauts avaient été donnés, et toujours les assiégés étaient parvenus à repousser les assaillans loin de leurs murailles. Vingt fois la famine aurait mis un terme à cette héroïque résistance, si d'audacieuses sorties n'étaient souvent venues donner aux habitans les vivres qui leur manquaient depuis plusieurs jours.

Telle était l'exaltation enthousiaste de cette population, qu'à différentes reprises on la vit se jeter sur les lignes de l'ennemi et enclouer

ses canons. Les femmes elles-mêmes ne craignaient pas de prendre une part active aux actions les plus chaudes. Montées sur les mamelons qui servaient de remparts à la ville, souvent, pendant les nuits, l'armée assiégeante entendait ces héroïnes chanter en chœur des couplets composés par elles, couplets où, accusant Elfy-Bey de lâcheté, elles le raillaient de ses habitudes efféminées.

Cette admirable défense, qu'avaient encore excitée quelques actes de barbarie commis sur de malheureux captifs par Elfy-Bey, absorbait tous les momens et toutes les forces de ce dernier. Malgré la puissance des intérêts qui appelaient ses regards sur d'autres difficultés et sur d'autres points, il semblait que pour lui l'Égypte existait tout entière dans Damanhour, et que sa fortune était attachée à la possession de cette place.

Cependant les mois s'écoulaient, et Mohammed-Aly, mettant en œuvre toutes les ressources de sa politique et d'une habile corruption, gagnait chaque jour à sa cause les alentours de l'amiral ottoman et de Moussa-Pacha. Cet éloignement graduel des officiers inférieurs pour les intérêts d'Elfy-Bey réagit bientôt sur les deux

chefs suprêmes de l'expédition. L'un et l'autre finirent par se montrer mécontens du rôle ennuyeusement inactif que leur assignait l'exclusive préoccupation d'Elfy-Bey. Leur mission, qui ne devait durer que quelques jours, n'avait pas encore fait le moindre progrès; ils voulurent en terminer. Les 2,500 bourses, promises par Elfy-Bey, étaient le résultat que la Porte avait surtout attendu de la restauration mamlouke; cette somme fut demandée au bey.

« Les Mamlouks, répondit-il, obéissent à « trois chefs principaux : Ibrahim-Bey, Osman- » Bey-êl-Bardissy et moi. Les 2,500 bourses » doivent être réparties sur chacun de nous : » qu'Ibrahim et êl-Bardissy paient les deux » tiers ; je suis prêt à verser le reste. »

Cette proposition n'était pas de nature à hâter la solution de toutes les difficultés qui tenaient le Capitan-Pacha captif, pour ainsi dire, dans les murs d'Alexandrie. Des explications eurent lieu, et il fut enfin arrêté que Souleyman-Aghâ, écuyer de Sa Hautesse, irait trouver les beys de la Haute-Égypte, qu'il leur annoncerait les intentions de la Porte, et les inviterait à venir coopérer aux mesures qu'exigeait leur rétablissement.

Il n'était guère probable qu'êl-Bardissy et Ibrahim-Bey missent en balance le paiement d'un faible tribut et la possession de l'Égypte. La Porte n'abandonnait pas seulement aux Mamlouks le gouvernement du pays ; elle offrait encore de les aider à se rendre maîtres de la capitale et de tous les points occupés par les troupes albanaises. Jamais les deux beys n'avaient demandé ni espéré autant. Le succès de la mission confiée à Souleyman-Aghâ semblait dès-lors ne pouvoir être douteux. Une fois ce résultat obtenu, il devenait difficile à Mohammed-Aly de résister à la fois aux ordres formels du Sultan et aux efforts combinés des troupes du Capitan-Pacha, des soldats d'Elfy-Bey et des Mamlouks de la Haute-Égypte. Mais, lorsque tout semblait annoncer la chute du Vice-Roi, une influence dont l'aide ne lui avait failli dans aucun des périls qu'il avait déjà courus, vint cette fois encore soutenir et consolider sa fortune.

Depuis l'évacuation de l'Égypte par l'armée française, nos agens n'avaient jamais cessé de se tenir en liaison intime avec une partie des beys : on a vu qu'à toutes les époques ils avaient flatté êl-Bardissy et quelques autres chefs de

l'arrivée de troupes et de munitions destinées à leur donner de nouveau l'Égypte. Au moment où l'envoyé du Capitan-Pacha se dirigeait vers le Saïd, él-Bardissy adressait précisément à M. Drovetti, vice-consul français à Alexandrie, la lettre suivante :

« Nous sommes surpris que vous n'ayez pas » encore tenu vos promesses. Nous savons » toutes les grandes choses qu'a faites l'em- » pereur Bonaparte par sa bravoure; nous sa- » vons qu'il s'est emparé de toutes les con- » trées de l'Europe par la force de son épée, et » qu'après cela il a pardonné à tous ses ennemis » et leur a rendu leurs États. Nous pensions et » nous nous tenions pour assurés qu'il se sou- » venait de nous; nous ne savons quelle faute » nous avons pu commettre. Au surplus, nous » le prions dès à présent de nous la pardonner » et de nous accorder son assistance dans nos » affaires. Nous avons toujours attendu jus- » qu'à ce moment l'effet de vos promesses, et à » présent même notre désir est que vous vous » hâtiez de les accomplir. Si cependant vous » étiez absolument déterminé à renoncer à leur » exécution, nous espérons de votre bonté » que vous nous en donnerez avis, afin que

» nous renoncions nous-mêmes à cette attente.
» Mais nous ne saurions nous persuader que la
» France revienne sur la parole qu'elle nous a
» si souvent donnée. »

Jamais le cabinet des Tuileries n'avait sérieusement songé à faire passer des troupes en Égypte : le moment d'ailleurs n'était guère opportun ; les Anglais étaient maîtres de la mer, les débris de notre marine restaient désemparés dans les ports, et Napoléon, poussant ses armées jusque sur le Niémen, démembrait alors la Prusse, construisait de grands fiefs et décrétait l'existence de deux ou trois royaumes nouveaux. A peine, au milieu de ces vastes travaux, une pensée relative à l'Afrique traversait-elle vaguement sa tête, et nos agens se trouvaient en quelque sorte abandonnés à leurs inspirations. Ce délaissement aurait été fatal à notre influence, si l'homme alors chargé de représenter la France en Égypte n'avait pas suppléé aux instructions de la mère patrie, par une grande activité d'esprit et par une rare netteté de vues.

Nous sommes assurément fort loin d'approuver les moyens mis en œuvre par M. Drovetti pour sauve-garder, dans cette partie de

l'empire ottoman, nos intérêts politiques et commerciaux; mais tout en condamnant certaine face du rôle qu'il joua dans les affaires de ce pays, il nous faut bien reconnaître toutes les difficultés au milieu desquelles il était placé et rendre hommage à sa remarquable intelligence. Ajoutons d'ailleurs que les dispositions d'Elfy-Bey pour la France étaient de nature à ne pas rendre M. Drovetti fort scrupuleux sur le choix des expédiens à employer pour empêcher le triomphe de ce bey et pour maintenir Mohammed-Aly dans la possession de l'Égypte.

Peu de temps après l'arrivée du Capitan-Pacha, M. Drovetti avait fait sonder Elfy-Bey sur les sentimens qu'il pouvait nourrir pour notre nation; il lui transmettait en même temps un bulletin détaillé de la victoire d'Austerlitz [1]. Voici la réponse du bey à l'émissaire de notre vice-consul:

« Je regarde la puissance de Napoléon comme » éphémère. S'il a battu les Russes et les Au- » trichiens, jamais, en revanche, il ne pourra

[1] Ces bulletins avaient été imprimés en arabe et en turk à l'imprimerie impériale de Paris et répandus en très-grand nombre dans tout l'Orient par l'ordre de Napoléon.

» vaincre les Anglais. Au reste, maintenant que » j'ai fait ma paix avec la Porte, je ne m'inquiète » que médiocrement de ce qui peut se passer en » Europe. Que la France et l'Angleterre con» tinuent à se déchirer; tant mieux : la guerre » entre ces chiens est ma sauve-garde; pendant » qu'ils s'entredétruisent, j'ai tout le temps de » m'asseoir sur le trône de l'Égypte, et une fois » que j'en aurai pris possession, je défie quel» que puissance que ce soit de m'en chasser. » Je n'aime pas les Français; cette inimitié, » chez moi, a surtout deux motifs : d'abord ils » ont détruit la puissance des Mamlouks; en » second lieu, ennemis des Anglais, comme ils » le sont, ils deviennent les miens. »

Cependant, la lettre écrite par él-Bardissy demandait une explication nette et prompte; encore quelques jours et les propositions dont Souleyman-Aghâ était chargé allaient peut-être fixer les résolutions des beys de la Haute-Égypte; peut-être allaient-ils oublier tous les motifs de haine et de rivalité jalouse qui, jusqu'alors, les avaient rendus rebelles aux espérances d'Elfy-Bey et aux vues du cabinet de Saint-James. Heureusement pour M. Drovetti, l'incroyable vanité du protégé des Anglais et

l'arrivée prochaine du consul-général Mathieu Lesseps vinrent lui fournir des argumens qu'il aurait vainement cherchés dans une franche appréciation des intérêts de chaque parti.

Elfy-Bey se faisait publiquement donner le titre de sultan du Kaire; impatient d'exercer le pouvoir, il disposait à l'avance des revenus de l'Égypte, et déjà il avait affermé à des maisons de commerce de Londres le produit des droits imposés sur le séné et sur le natron. Le vice-consul français, dans sa réponse, n'eut garde d'oublier ces détails; ils devinrent dans ses mains une arme puissante.

« Elfy-Bey se regarde déjà comme le souve-
» rain de l'Égypte, écrivait-il à él-Bardissy; la
» mission de l'écuyer de Sa Hautesse n'est
» qu'un piége tendu à votre bonne foi. Les An-
» glais qui conduisent toute cette intrigue n'ont
» qu'un but, celui de vous amener à recon-
» naître Elfy-Bey pour maître, puis de s'em-
» parer de l'Égypte sous votre nom et sous le
» sien. Tenez-vous donc en garde. Je puis
» vous assurer au reste que la France n'a point
» oublié les promesses qu'elle vous a faites.
» Loin de là, vous êtes à la veille de les voir se
» réaliser. M. Mathieu Lesseps, que vous con-

» naissez, doit arriver d'un moment à l'autre;
» il vous amène sans doute des secours de toute
» espèce. Que risquez-vous donc à attendre?
» Quelques jours de patience peuvent faire de
» vous les maîtres de l'Égypte. Aimez-vous
» mieux, en précipitant les choses, devenir les
» sujets de l'Angleterre et d'Elfy-Bey? »

Cette lettre ranima toutes les passions d'él-Bardissy. Sa confiante affection pour la France se réveilla plus fervente que jamais; sa haine contre Elfy-Bey et les Anglais devint plus aveugle et plus vive. Ce fut sous cette impression qu'il accueillit l'envoyé du Capitan-Pacha; à peine se résigna-t-il à l'entendre. « Que peut
» me vouloir Elfy-Bey? s'écria-t-il; n'est-il pas
» notre maître à tous? Nos respectables pères
» Ibrahim-Bey et Osman-Bey-Hassan ne sont-
» ils pas devenus comme moi ses humbles su-
» jets? Une chose m'étonne, c'est qu'au lieu
» de nous transmettre ses demandes par un
» officier de la Porte, il ne nous les ait pas
» signifiées par le dernier de ses esclaves. »

Le vieil Ibrahim écouta Souleyman-Aghâ avec plus de calme; mais, dans sa défiance des Anglais et des Turks, il lui dit qu'avant de donner l'argent demandé, il désirait apprendre

de la bouche même d'Elfy-Bey quelles étaient ses espérances et ses prétentions. Les autres chefs firent la même réponse.

Elfy-Bey comptait sur le succès de cette mission; jamais sa pensée ne s'était arrêtée sur la possibilité d'un refus. Quelque défiance que dussent inspirer ses vues d'ambition personnelle et ses sympathies étrangères, il y avait, pour la milice mamlouke, un avantage trop évident dans ses propositions aux beys de la Haute-Égypte, pour qu'il pût douter un instant du concours aveugle de ces derniers. Aussi, lorsqu'à son retour, Souleyman-Aghâ lui eut appris l'avortement de ses démarches, Elfy-Bey, d'abord étonné, laissa-t-il bientôt percer la plus douloureuse émotion.

Un instant, toutes ses illusions disparurent; la cause mamlouke lui sembla perdue; il se répandit alors en plaintes amères sur l'aveuglement de ses frères, passa en revue ses efforts pour la cause commune, l'espèce d'exil qu'il n'avait pas craint de s'imposer, et les dangers qui l'avaient accueilli à sa rentrée sur le sol d'Égypte; puis s'inspirant tout-à-coup des intérêts manifestes de la milice mamlouke, et ranimé par un dernier espoir : « Je vous en

» supplie, Souleyman-Aghâ, s'écria-t-il en s'a-
» dressant de nouveau à l'écuyer du Sultan,
» partez, retournez vers mes frères; tâchez de
» leur dessiller les yeux; peut-être, en leur
» rappelant le passé, les rendrez-vous plus cir-
» conspects pour l'avenir, et les déciderez-vous
» à répartir entre eux les deux tiers de la
» somme qui leur est demandée. »

Une seconde fois, Souleyman-Aghâ se rendit dans la Haute-Égypte. Au moment où il se présenta devant êl-Bardissy, ce dernier venait de recevoir de nouvelles lettres du vice-consul français d'Alexandrie. Néanmoins, plus patient que lors de leur première entrevue, êl-Bardissy écouta sans interruption les représentations de Souleyman. « Les promesses que
» vous me faites de la part d'Elfy-Bey, répon-
» dit êl-Bardissy, sont de vaines paroles; Elfy-
» Bey chercherait toujours à se venger alors
» même qu'il serait retiré sur le sommet de nos
» plus hautes montagnes. Je sais qu'il n'agit
» que dans le seul intérêt des Anglais et de son
» ambition personnelle; et nous serions soumis
» à un pareil extravagant, à un homme aussi
» plein de haine et d'orgueil? Jamais! »

« —Terminez toujours l'affaire qui m'amène

» auprès de vous, répliqua Souleyman-Aghâ ; » vous pourrez tuer ensuite votre rival. »

« — Le tuer ! s'écria le bey ; il ne nous en » laisserait pas le temps. Le fourbe nous ferait » périr l'un après l'autre dès que nous aurions » été assez fous pour nous confier à ses protes- » tations. »

Toute insistance devenant inutile, Souleyman-Aghâ alla porter ses remontrances et ses prières à Ibrahim-Bey et à Osman-Bey-Hassan. Ces deux chefs parurent moins éloignés que la première fois d'un cordial rapprochement; mais, toujours défians, ils remirent à une époque plus éloignée le paiement de leur quote-part dans les 2,500 bourses demandées, et se bornèrent à envoyer au secours d'Elfy-Bey six beys et deux cents Mamlouks.

Souleyman-Aghâ repartit. Le Capitan-Pacha attendait avec une inquiète impatience le résultat de cette double démarche; il lui tardait, comme nous l'avons dit, de sortir de la fausse position où le mettaient son long séjour à Alexandrie et l'inexécution des ordres qu'il avait si souvent et si vainement expédiés au Kaire.

Le caractère politique de ce troisième person-

nage de l'empire ottoman présentait l'insignifiance la plus complète ; une extrême pusillanimité, une avarice sordide et la foi la plus superstitieuse aux maléfices et aux talismans, tels étaient chez lui les seuls points qui se montrassent en relief. Tout son corps était bardé d'amulettes. Des vents un peu forts l'ayant accueilli dans sa traversée de Constantinople à la côte d'Égypte, cet amiral vit dans cet accident ordinaire un effet de la colère céleste. La peur le prit ; des prières furent ordonnées sur tous les bâtimens ; lui-même passa plusieurs journées en dévotes oraisons et donna la liberté à dix esclaves. Avant de débarquer, ayant appris qu'un astronome, nommé Aly-Bey [1], se trouvait sur les côtes d'Égypte, il le fit saisir et le contraignit de lui prédire quels seraient les résultats de sa venue et de son séjour en Égypte. L'astrologue malgré lui n'ayant lu dans les astres que l'annonce des succès les plus

[1] Cet astronome n'était autre que le fameux *Badia*, Espagnol, que nous avons vu à Paris et dont on a publié les voyages en 1814. Ce savant voyageur a parcouru les côtes barbaresques, l'Égypte et l'Arabie par l'ordre du Prince de la Paix. La connaissance profonde qu'il avait des langues et des mœurs de l'Orient lui permit d'y jouer le rôle d'un Musulman et de s'y faire passer pour un descendant des Abbassides.

brillans, le Capitan-Pacha prit terre et attendit, plus résigné, les triomphes qui lui étaient promis [1]. Plusieurs mois d'attente vaine purent seuls ébranler sa confiance. Il croyait triompher de Mohammed-Aly par la seule force de ses firmans, et le Vice-Roi, maître d'une armée, faisait gronder son canon à quelques lieues d'Alexandrie. Le Divan lui avait donné pour mission spéciale de rapporter d'Égypte de gros tributs, et c'était à peine s'il avait pu trouver dans ce pays assez d'argent pour payer le millier de soldats qui composaient sa garde.

La réponse des beys de la Haute-Égypte qui fut transmise à cet amiral par l'un des princi-

[1] M. de Châteaubriant, qui fut aussi mystifié par cet Aly-Bey, raconte ainsi cette anecdote dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « J'eus à Alexandrie une de ces petites jouissances d'amour-» propre dont les auteurs sont si jaloux. Un riche Turk, voya-» geur et astronome, nommé *Aly-Bey-el Abassy*, ayant entendu » prononcer mon nom, prétendit connaître mes ouvrages. J'allai » lui faire une visite avec le consul. Aussitôt qu'il m'aperçut, il » s'écria : *Ah! mon cher Atala et ma chère René!* Aly-Bey me parut » digne, dans ce moment, de descendre du grand Saladin. » Puis il ajoute dans une note de la troisième édition : « Voilà ce que c'est » que la gloire! On m'a dit que cet Aly-Bey était Espagnol de naissance » et qu'il occupait aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour « ma vanité! »



paux officiers d'Elfy-Bey, excita chez lui la plus vive colère. « La barbe du Grand-Vizir » et la mienne, s'écria-t-il en s'adressant à cet » agent, paraissent-elles donc à ton maître des » objets de dérision? Le Sultan avait pensé que » tous les Mamlouks ne formaient qu'un seul » parti, et la désunion existe entre tous les » chefs. On nous avait dit que tous devaient se » réunir contre l'homme qui gouverne l'Égypte, » et quand la Porte a mis en mer une expédi- » tion pour les soutenir, la plupart des beys se » refusent au moindre mouvement. Je ne suis » aidé que par le seul Elfy-Bey; ce secours ne » suffit pas; il y aurait folie à vouloir défendre » plus long-temps une cause abandonnée de » ceux mêmes qu'elle intéresse le plus direc- » tement. »

M. Drovetti et le Vice-Roi étaient trop habiles pour ne pas mettre à profit cet emportement. Depuis long-temps, nous l'avons dit, ils avaient adroitement préparé les voies. Chaque jour, le vice-consul de France ne cessait de dénigrer auprès de l'amiral ottoman le caractère d'Elfy-Bey; il le représentait comme incapable de concevoir et de suivre un plan et de commander dans un moment difficile. Il lui

reprochait surtout d'avoir trompé la Porte sur la force de son parti, et citait, comme une preuve manifeste de sa faiblesse, l'inutilité de ses attaques contre un village d'aussi mince importance et aussi peu fortifié que Damanhour.

De son côté, Mohammed-Aly laissait souvent entrevoir la double intention d'acheter l'acquiescement du Sultan au prix de forts subsides, et de reconnaître par de riches présens les bons offices du Capitan-Pacha. Lorsque Souleyman-Aghâ fut de retour, M. Drovetti redoubla d'activité, et les ouvertures du Vice-Roi devinrent plus explicites. Il en fallait moins assurément pour ébranler l'amiral turk; il allait demander de nouveaux ordres au Divan quand lui arrivèrent de Constantinople des dépêches écrites sous la triple influence de notre ambassadeur près la Porte, des 2,000 bourses distribuées aux principaux officiers du Sultan et du mémoire envoyé par les cheyks du Kaire.

Le Sultan déclarait que, mieux éclairé sur la situation de l'Égypte, il laissait au Capitan-Pacha liberté entière de modifier à son gré ses premières instructions et de terminer les diffé-

rends qui ensanglantaient ce pays de la manière qu'il l'entendrait. Des pourparlers s'ouvrirent aussitôt ; de nombreux courriers furent échangés entre le Kaire et Alexandrie, et l'on arrêta que Mohammed-Aly serait provisoirement confirmé dans la vice-royauté, par l'amiral ottoman, aux conditions suivantes :

« Une nouvelle supplique, signée par les » cheyks, les ulémas et les principaux habitans » du Kaire, serait transmise au Capitan-Pacha, » pour être envoyée par lui à Constantinople.

» Le Vice-Roi paierait 4,000 bourses la con- » firmation de son titre par le Sultan.

» Enfin, Ibrahim-Bey, fils de Mohammed- » Aly, devait rester en otage entre les mains » des Turks, jusqu'au parfait paiement de la » somme qui vient d'être énoncée. »

La première clause fut promptement remplie. Il suffit à Mohammed-Aly d'en exprimer le désir pour voir aussitôt les cheyks, les ulémas, les odjaqlys, les principaux propriétaires revêtir de leurs signatures une supplique qui donnait à la sanction du Sultan l'apparence d'un acte volontaire consenti dans le seul intérêt du pays et sur la demande formelle de ses plus notables habitans. D'un autre côté, Ibrahim-

Bey partit du Kaire chargé de riches présens en étoffes de l'Inde, et emmenant avec lui des chevaux magnifiquement harnachés.

Dès que le jeune bey eut fait son entrée dans les murs d'Alexandrie, et qu'il eut déposé entre les mains du Capitan-Pacha la supplique signée par les cheyks, ainsi que les objets précieux destinés à ce haut dignitaire, ce dernier dépêcha son kiahya vers la capitale de l'Égypte. Cet officier était porteur d'une décision de l'amiral ottoman, ainsi conçue:

« Nous avons accepté la prière des cheyks, » en faveur de Mohammed-Aly-Pacha, et l'a» vons confirmé dans la place éminente de » gouverneur de l'Égypte, à condition qu'il fa» ciliterait et accélérerait les préparatifs du dé» part de la caravane des pélerins; qu'il enver» rait aux lieux saints ce qui est d'usage, tant » en vivres qu'en argent; qu'il laisserait à la » disposition de l'arsenal de Constantinople » les revenus des échelles d'Alexandrie, Ro» sette et Damiette; et qu'enfin il ne songerait » plus à faire la guerre aux beys, mais qu'il » traiterait de la paix avec eux. »

Cette pièce fut lue en pleine assemblée des cheyks et des ulémas, et donna lieu à des fêtes

et à des illuminations qui durèrent trois jours.

Le 5 de Chaabân (18 octobre), le Capitan-Pacha, ayant à bord de son bâtiment le fils de Mohammed-Aly, quitta la rade d'Abouqyr et fit voile pour Constantinople. Quinze jours environ après son départ, un capidjy-bachy débarquait au port de Boulâq : il était porteur de deux firmans : par l'un, Mohammed-Aly était reconnu et confirmé par le Sultan dans le pachalik d'Égypte ; l'autre lui ordonnait de faire partir la caravane des pélerins et d'expédier à Geddah 6,000 ardebs de blé. On recommandait aussi à ses soins le peuple et les Mamlouks.

Cette dernière prescription était d'une exécution assez difficile ; les Mamlouks étaient, pour le Vice-Roi, des ennemis dont la perte, depuis long-temps arrêtée par lui, semblait nécessaire à la consolidation de sa puissance ; quant au peuple, quelque misérable que fût sa condition, Mohammed-Aly se voyait obligé de l'écraser encore sous des charges nouvelles. Le Sultan, dans ses paternelles prévisions, avait en effet oublié de faire remise au Vice-Roi des 4,000 bourses, prix des firmans que Sa Hautesse venait d'expédier en Égypte ; loin de là le kiahya du Capitan-Pacha était resté à Alexan-

drie pour en activer le paiement. D'un autre côté, dans toutes les garnisons occupées par les soldats du Vice-Roi, on n'entendait qu'un seul cri : *De l'argent !* Une contribution de 6,000 bourses fut donc frappée sur tous les habitans ; mais, fidèle à la politique qu'il avait constamment suivie, Mohammed-Aly, dans ces instans d'effervescence populaire, fit surtout peser cet impôt sur les femmes des beys, sur les Cophtes et sur les chrétiens de Damas. On recouvra la somme assez promptement et sans trop exciter de murmures ; des 4,000 bourses promises au Sultan lui furent envoyées ; le reste fut dépensé en à-comptes donnés aux troupes.

Ces premières difficultés aplanies, Mohammed-Aly dut songer à porter la guerre aux deux extrémités de l'Égypte. Elfy-Bey pressait plus vigoureusement que jamais le siége de Damanhour, et les beys du Saïd venaient de bloquer de nouveau Minyéh. Elfy-Bey, ainsi que ses frères de la Haute-Égypte, comptaient dans leurs rangs quelques centaines de noirs, de Grecs et de Turks exercés à nos manœuvres d'infanterie. Dans presque toutes les rencontres, ce petit nombre de soldats avait fait preuve d'un sang-froid et d'une ténacité sou-

vent fatals à la fougue indisciplinée des Albanais. Le Vice-Roi, désireux de se donner le même avantage, avait souvent consulté nos agens sur les moyens d'attirer en Égypte quelques soldats européens. A lui comme à el-Bardissy, M. Drovetti, jaloux de maintenir et d'étendre notre influence en Égypte, avait promis le secours d'un corps d'infanterie française. Plusieurs fois, Mohammed-Aly avait réclamé l'exécution de cette parole; mais ce fut surtout après le départ du Capitan-Pacha qu'il insista le plus fortement pour obtenir cinq à six cents soldats, tirés soit de nos garnisons du Midi, soit des corps d'armée que nous avions dans le royaume de Naples. M. Drovetti s'engagea, sans hésiter, d'en presser l'arrivée. En attendant, il décida vingt-cinq Français, qui combattaient sous les bannières d'Elfy-Bey, à passer au service du Vice-Roi. Ce secours fut accueilli comme s'il se fût agi d'une victoire; mais au moment même où ce détachement entrait pour ainsi dire en triomphe dans les murs du Kaire, un homme arrivait de la Haute-Égypte dans cette capitale, apportant à Mohammed-Aly une nouvelle d'une bien autre importance.

Le 23 Ramadân (4 décembre), un Mogrebin,

harassé de fatigue, couvert de sueur et de poussière, se présente devant le Vice-Roi et lui annonce que, parti de Manfalout depuis quinze jours, il n'a quitté cette place qu'après avoir assisté aux doubles funérailles de Selym-Bey-Abou-Dahab et d'Osman-Bey-êl-Bardissy. Cette annonce inattendue n'ayant d'abord rencontré que des incrédules, le Mogrebin offrit pour gage de sa parole de se constituer prisonnier. Des dépêches expédiées de Minyéh et de Beny-Soueyf par les agens du Vice-Roi levèrent bientôt tous les doutes.

Depuis long-temps, êl-Bardissy souffrait d'une bile répandue qui aurait exigé du repos et un traitement suivi; mais l'ardente imagination du malade, l'agitation fébrile que lui causaient ses espérances toujours déçues, et l'affaiblissement chaque jour plus prononcé de la milice mamlouke, éloignaient de lui le calme nécessaire pour un régime soutenu. Les nombreuses et profondes blessures dont son corps était sillonné, rouvertes par la maladie, vinrent encore ajouter à ses souffrances. Un médecin instruit aurait peut-être triomphé de cette complication morbide; malheureusement pour le chef mamlouk, la Haute-Égypte ne pouvait lui

offrir en secours de ce genre que d'effrontés charlatans arabes. Un de ces empiriques s'empara d'êl-Bardissy; sa guérison devait se trouver au fond d'un breuvage de couleur bleuâtre, dans lequel étaient mélangées quelques gouttes d'acide sulfurique. Le remède accéléra l'effet du mal, et le bey fut emporté le 8 Ramadân 1221 (19 novembre 1806).

Êl-Bardissy était l'un des membres les plus braves de la plus brave milice qu'ait jamais vu l'Orient. A la bataille des Pyramides, il fut un des premiers à se jeter au milieu de nos carrés; ses coups portaient avec tant de force, que l'on vit plusieurs canons de fusil et des baïonnettes entamés et taillés par son sabre; furieux de ne pouvoir enfoncer les lignes de fer que lui présentaient les baïonnettes croisées de nos soldats, il fit cabrer son cheval sur le triple rang de notre infanterie; puis, couché en quelque sorte sur la crête de cette vivante muraille, il chercha à l'entamer à coups d'espingole et de masse d'armes. Ce fut couvert de blessures et tout sanglant que ses compagnons parvinrent à le retirer de la mêlée. Il suivit Mourad dans le Saïd, partagea toutes ses fatigues et combattit à ses côtés jusqu'à la paix que

ce bey signa avec le général en chef Kléber.

Dans la suite, Mourad le chargea de plusieurs missions auprès des différens chefs de l'armée française; tous eurent pour lui les égards dus à son courage et à son caractère. Nous devons faire exception toutefois pour le général Menou: êl-Bardissy n'en parlait jamais qu'avec amertume. « C'est le seul Français, disait-il, » dont j'aie eu à me plaindre. »

Dans le guet-apens en rade d'Âbouqyr [1], il ne tomba au pouvoir des Turks qu'après avoir reçu quatorze blessures; encore, lorsqu'il fut terrassé, fallut-il lui arracher ses armes. A cheval, le sabre à la main, êl-Bardissy était terrible. Les Turks éprouvèrent à Damanhour les effets de son intrépidité; tout plia devant lui [2]. Un jour, dans la cour de sa maison, on le vit d'un seul coup de sabre abattre le cou d'un taureau et entamer encore les deux jambes de devant de l'animal.

On peut regarder êl-Bardissy comme le *dernier Mamlouk*. De tous les membres de cette célèbre milice qui avaient survécu aux combats

[1] Voir plus haut, page 23 de ce volume.
[2] *Ibid.*, page 58.

des huit dernières années, c'était celui qui résumait le plus complètement dans sa personne ce courage intrépide, cette haute et noble confiance dans ses forces, ce caractère brillant, chevaleresque, qui distinguaient les beys aux temps de leur plus éclatante fortune. Malheureusement ces qualités lui furent fatales. Pour lui, une grande valeur était le gage d'une inébranlable loyauté. Admirateur passionné du courage déployé par nos phalanges républicaines, il se fia sans réserve à la parole des représentans de la France en Égypte. Se jetant au milieu des événemens lorsqu'il devait seulement les attendre, hésitant quand il fallait agir, il fut à son insu l'instrument de la perte de ses compagnons d'armes. Sa foi dans nos agens était si grande, que, la veille de sa mort, il présentait encore l'abaissement de la fortune mamlouke comme étant le résultat du peu de prix attaché par les autres beys aux promesses de la France.

Ses Mamlouks, pour honorer sa mémoire, brisèrent ses armes et tuèrent ses chevaux sur sa tombe, nul ne leur paraissant digne de s'en servir après lui. Quand ils lui eurent rendu cet éloquent hommage, ils se réunirent et nommè-

rent pour son successeur Châhyn-Bey-Mourad, homme du plus intrépide courage, mais irréfléchi, sans intelligence, et qui avait contre lui de s'être fait d'Elfy-Bey un ennemi irréconciliable, en poignardant de ses propres mains l'esclave aimé de ce dernier, Housseïn-Bey-êl-Ouahach. Cette inimitié bien connue empêcha Ibrahim-Bey et Osman-Bey-Hassan de souscrire à la nomination de Châhyn-Bey. Convaincus par une longue et triste expérience que l'intérêt de la milice mamlouke exigeait qu'elle se ralliât autour d'un même drapeau, quels que fussent d'ailleurs les rangs où ce drapeau se trouvât placé, ces deux chefs écrivirent à Elfy-Bey, en l'engageant à venir les joindre et à s'entendre avec eux sur les moyens de ressaisir leur ancienne puissance.

Tandis que le messager chargé de ces dépêches se rendait dans la Basse-Égypte, Mohammed-Aly mettait à profit l'incertitude et la confusion que la mort d'êl-Bardissy avait jetées parmi les beys du Saïd, pour rattacher à sa cause la garnison révoltée de Minyéh. Depuis plusieurs mois, les Turks, enfermés dans cette place, prenant prétexte d'un long arriéré de solde, s'étaient constitués dans une sorte d'in-

dépendance. Ils arrêtaient les barques qui descendaient ou remontaient le Nil, levaient des contributions dans le pays, touchaient le miry, et ne répondaient jamais aux plaintes du Vice-Roi qu'en menaçant de se donner aux Mamlouks. Tant que le Capitan-Pacha était demeuré menaçant à Alexandrie, Mohammed-Aly avait temporisé; mais dès qu'il eut acheté sa paix avec la Porte, il s'occupa de mettre un terme à cette rébellion. La mort d'él-Bardissy vint aplanir les difficultés; 300 bourses, données à titre d'à-compte aux chefs de la garnison, les firent rentrer dans le devoir.

Dans cet intervalle, Elfy-Bey avait reçu la nouvelle du décès de son rival. Le commandement suprême de toutes les forces mamloukes avait été l'ambition de toute sa vie. L'invitation du vieil Ibrahim et d'Osman-Bey-Hassan semblait lui annoncer que ce triomphe ne rencontrerait pas de sérieux obstacles de la part de ses frères les plus influens et les plus âgés. Mais, averti par les agens anglais d'une prochaine rupture entre la Porte et la Grande-Bretagne, il voulut se maintenir en force dans la Basse-Égypte, y laisser la plus grande partie de ses troupes, et se transporter seulement de

sa personne au milieu des beys du Saïd.

Ce plan n'était exécutable qu'avec la possession de Damanhour. Elfy-Bey redoubla donc ses attaques; mais l'énergie des habitans s'accrut en proportion du péril, et tous les assauts furent repoussés. Cependant la disette se faisait sentir dans le camp des assiégeans; les vivres y étaient à des prix excessifs; huit mille Arabes, qui servaient à titre d'auxiliaires, avaient ruiné toute la contrée; les campagnes offraient l'image de la plus affreuse désolation; c'étaient partout des champs en friche, des chaumières abandonnées, et l'œil, dans une distance de plusieurs lieues, ne découvrait que des ruines au milieu desquelles les murs et les toits déchirés de Damanhour apparaissaient seuls debout.

Vainement Elfy-Bey résolut-il de tenter un dernier effort : un assaut général resta encore sans succès; deux kâchefs, douze Mamlouks et quatre-vingts des meilleurs soldats de son infanterie payèrent de leur vie cette tentative désespérée. Le soir même, la révolte se mit dans tous les rangs; les soldats, découragés et mourans de faim, menacèrent de déserter en masse; Elfy-Bey, cédant à leurs cris, leva le

siége de la place le 17 Chaouâl (28 décembre), et se mit en marche vers la Haute-Égypte.

On peut regarder l'opiniâtre et courageuse résistance de Damanhour comme ayant contribué, autant que l'inaction des beys du Saïd, à faire échouer le plan conçu par les Anglais et par la Porte.

Peu de semaines auparavant, un voyageur français, dont le nom, depuis, est devenu justement célèbre, avait abordé la côte d'Égypte et parcouru la distance qui sépare le Kaire d'Alexandrie. Quelques pages brillantes nous ont conservé le récit de cette rapide et courte excursion; c'est tout un tableau de mœurs, c'est l'Égypte telle que l'a vue, au mois de novembre 1806, un homme doué du plus beau génie. Nous n'avons pu résister au plaisir de citer un extrait de ce poétique récit : c'est en même temps un coup-d'œil sur le pays, et quelques détails biographiques sur les Mamlouks français qu'on y trouvait encore.

» Nous débarquâmes à Boulâq, dit M. de Chateaubriant, et nous louâmes des chevaux et des ânes pour le Kaire. Nous entrâmes dans cette ville par des voiries et par un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dé-

voraient leur proie. Nous descendîmes à la contrée des francs, espèce de cul-de-sac dont on ferme l'entrée tous les soirs, comme les cloîtres extérieurs d'un couvent. Nous fûmes reçus par l'agent auquel M. Drovetti avait confié le soin des affaires des Français au Kaire. Il nous prit sous sa protection et envoya prévenir le Pacha de notre arrivée; il fit en même temps avertir les cinq Mamlouks français, afin qu'ils nous accompagnassent dans nos courses.

» Ces Mamlouks étaient attachés au service du Pacha. Les grandes armées laissent toujours après elles quelques traînards. La nôtre perdit ainsi deux ou trois cents soldats qui restèrent éparpillés en Égypte. Ils prirent parti sous les différens beys et furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que si ces déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis et avaient nommé un bey français, ils se seraient rendus maîtres du pays. Malheureusement, ils manquèrent de chef et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Kaire, Mohammed-Aly pleurait encore la mort de l'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régimens, était tombé

entre les mains des Turks par les chances de la guerre. Devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du Pacha. Mohammed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet » homme? Ce ne peut être qu'un Français! » Et c'était en effet un Français. Depuis ce moment, il devint le favori de son maître, et il n'était bruit que de sa valeur. Il fut tué, peu de temps avant notre arrivée en Égypte, dans une affaire où les cinq autres Mamlouks français perdirent leurs chevaux.

» Ceux-ci étaient Gascons, Languedociens et Picards; leur chef s'avouait le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servait d'interprète à ses camarades. Il savait assez bien le turk et l'arabe, et disait toujours en français : *J'étions*, *j'allions*, *je faisions*. Un troisième, grand jeune homme, maigre et pâle, avait long-temps vécu dans le désert avec les Bédouins, et il regrettait singulièrement cette vie. Il me contait que, quand il se trouvait seul dans les sables, sur un chameau, il lui prenait des transports de joie dont il n'était pas le maître. Le Pacha faisait un tel cas de ces cinq Mamlouks, qu'il les préférait au reste

de ses Spahis. Eux seuls retraçaient et surpassaient l'intrépidité de ces terribles cavaliers détruits par l'armée française à la journée des Pyramides. Nous sommes dans le siècle des merveilles; chaque Français semble être appelé aujourd'hui à jouer un rôle extraordinaire; cinq soldats, tirés des derniers rangs de notre armée, se trouvaient, en 1806, à peu près les maîtres du Kaire. Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah de Toulouse prendre les cordons de son kaftan, en donner par le visage des Arabes et des Albanais qui l'importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste les rois par l'exil avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis; ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race; toutes choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme, haché de coups de sabre, qui couvrait le pied d'un lit fait à la française.

» Le Kaire est la seule ville qui m'ait donné l'idée d'une ville orientale, telle qu'on se la représente ordinairement. Elle conserve encore beaucoup de traces du passage des Français. Les femmes s'y montrent avec moins de réserve qu'autrefois; on est absolument maître d'aller et d'entrer partout où l'on veut; l'habit européen, loin d'être un objet d'insulte, est un titre de protection. Il y a un jardin assez joli, planté en palmiers avec des allées circulaires, qui sert de promenade publique; c'est l'ouvrage de nos soldats.

» Avant de quitter le Kaire, je fis présent à Abdallah d'un fusil de chasse à deux coups, de la manufacture de Lepage. »

CHAPITRE VII.

Mort d'Elfy-Bey. — Rupture entre l'Angleterre et la Porte. — Le Vice-Roi se met en marche pour la Haute-Égypte. — Il attaque et défait Châhyn Bey, successeur d'Elfy-Bey, et s'empare de Syout. — Débarquement d'une division d'infanterie anglaise sous les murs d'Alexandrie; reddition de cette place. — Le Vice-Roi traite avec les Beys et revient au Kaire. — Les Anglais marchent sur Rosette; leur défaite dans cette ville. — Mohammed-Aly fait partir des troupes pour la Basse-Égypte. — Les Anglais attaquent Rosette une seconde fois; ils sont battus à êl-Hamâd. — Entrée de leurs prisonniers au Kaire. — Mohammed-Aly répare les ouvrages de la capitale. — Les Anglais se fortifient dans Alexandrie. — Situation des Mamlouks; leurs divisions, leurs incertitudes. — Ils se dispersent dans la Haute-Égypte. — Le Vice-Roi descend dans le Delta. — Les Anglais abandonnent l'Égypte. — Mohammed-Aly entre dans Alexandrie. — Il revient au Kaire. — Mutineries des Albanais. — Le Vice-Roi fixe sa demeure dans la citadelle. — Il fait précipiter deux prophètes dans le Nil. — Traité de paix avec Châhyn-Bey, successeur d'Elfy-Bey.

Les derniers jours de Chaouâl 1221 (premiers jours de janvier 1807) virent Elfy-Bey remonter, triste et inquiet, la rive gauche du Nil; sa marche, embarrassée par le nombre considérable de cavaliers arabes et par la grande

quantité de bagages et de bêtes de somme qu'il traînait après lui, était lente et pénible. Six cents Mamlouks, parfaitement montés et équipés, huit cents hommes d'infanterie turke et nubienne, dix bouches à feu, servies par des canonniers de différentes nations, et six mille Bédouins, tous à cheval et menant avec eux un nombre presque égal de chameaux, telle était la longue et pesante colonne que ce bey conduisait alors à petites journées dans la province de Gizéh. Le passage de cette masse d'hommes et d'animaux était partout marqué par le pillage et par la dévastation; à son approche, les villages étaient abandonnés, et les habitans fuyaient, emportant leurs provisions et leurs objets les plus précieux. Châhyn-Bey, qui commandait l'avant-garde composée de deux cents Mamlouks et de deux mille Arabes, fit incendier, à quelques lieues au-dessus de Terranéh [1], deux villages dont les habitans n'avaient pu lui fournir l'argent et les vivres qu'il en exigeait.

Les forces d'Elfy-Bey étaient assez considérables, comme on le voit, pour défier toutes

[1] L'ancienne *Terenuthis*, sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, environ à moitié route de Rahmanyéh au Kaire.

les troupes du Vice-Roi et pour se porter sans crainte d'une extrémité à l'autre de l'Égypte. Aussi, fut-ce vainement que Mohammed-Aly essaya d'arrêter leur marche.

Dès le 3 Dou-l-qadéh (12 janvier), le Vice-Roi avait réuni quatre mille hommes avec lesquels il s'était porté sur Chobrâ êl-Kheyméh; après avoir franchi le Nil en face de ce village, il occupa Embabéh, et fit de cette place son quartier-général. La veille, Châhyn-Bey avait campé à Koum-êl-Asouad, bourg situé à une heure et demie de marche au sud-ouest d'Embabéh, presque aux pieds des grandes Pyramides.

Lorsque le lendemain parurent les coureurs du bey mamlouk, Mohammed-Aly sortit de ses lignes pour barrer le passage à cette avant-garde. Un canal encore plein d'eau séparait les deux partis. Les Albanais, s'avançant sur le bord de cette coupure, étendirent leur front et tiraillèrent long-temps. Châhyn n'avait que de la cavalerie; les pistolets de ses Mamlouks et de ses Arabes ne pouvaient porter aussi loin que les longs fusils des soldats du Vice-Roi; d'un autre côté, le canal ne lui permettait pas de développer ses troupes et de

charger ; il prit donc le parti de se replier sur le gros de la colonne qu'il savait le suivre à quelque distance, et rentra en bon ordre dans Koum-êl-Asouad. A la vue de ce mouvement de retraite, les Albanais crièrent : Victoire! La campagne leur sembla finie, et malgré les représentâtions et les menaces de Mohammed-Aly, reprenant le chemin du Kaire dans tout le désordre d'une troupe victorieuse, ils firent leur entrée dans la capitale en demandant à grands cris leur solde arriérée. Dans son mécontentement, le Vice-Roi était plus disposé à punir cette indisciplinable infanterie qu'à lui distribuer un argent qu'il n'avait pas. Obligé toutefois de fléchir devant la nécessité, il fit main-basse sur les marchandises apportées quelques jours auparavant par une caravane du Sennaar, et s'empressa d'en donner le produit aux chefs les plus exigeans.

Cependant Elfy-Bey continuait paisiblement sa route ; mais à mesure qu'il s'éloignait de la côte maritime, il devenait plus taciturne et plus agité ; aux regrets poignans que lui inspirait le passé, se joignaient alors les craintes d'un avenir qui se faisait sombre.

Après la mort d'êl-Bardissy, et quand lui

étaient venues les lettres d'Ibrahim-Bey et d'Osman-Bey-Hassan, Elfy-Bey avait entrevu dans le commandement suprême de toute la milice mamlouke une sorte de compensation à la perte de ses rêves de vice-royauté. En répondant aux propositions des deux beys, il avait mis pour condition à tout arrangement ultérieur l'exil de Châhyn-Bey et de quelques autres Mamlouks de son ancien rival. Dans sa pensée, l'opposition de Hassan et d'Ibrahim à la nomination de Châhyn-Bey, comme successeur d'êl-Bardissy, était un gage assuré de l'empressement que mettraient tous ses frères du Saïd à reconnaître sa suprématie; mais au moment même où il se complaisait à trouver dans cette pensée de domination souveraine un refuge contre l'amertume que lui causaient le départ du Capitan-Pacha et la levée du siége de Damanhour, de fâcheuses nouvelles lui arrivèrent de la Haute-Égypte.

Châhyn-Bey et les Mamlouks proscrits par Elfy-Bey n'avaient pas voulu subir l'exil qui leur était imposé. Leur résistance, appuyée par la plus grande partie des anciens Mamlouks d'êl-Bardissy et par quelques autres beys, était devenue le signal de querelles et de dissensions

sans nombre; des deux côtés, on paraissait décidé à recourir à la force des armes. De fréquens messages tenaient Elfy-Bey au courant des progrès de cette espèce de guerre intestine. Il venait de paraître sous les murs de Gizéh et de disperser ses troupes dans les villages des environs, quand une dépêche lui annonça que le parti de Châhyn-Bey l'avait décidément emporté, et que, découragés par ce triomphe qui renversait tous leurs projets de réunion et d'oubli, Osman-Bey-Hassan et Ibrahim-Bey avaient renoncé à toute pensée nouvelle d'accommodement; le premier s'était retiré à Benaouet; le second s'était renfermé dans Syout. Les autres beys, dispersés dans le Saïd, sillonnaient en tous sens cette partie de l'Égypte, mais sans direction et sans but; ils semblaient n'avoir d'autre souci que de grossir leur épargne aux dépens des voyageurs, des habitans des villes et des malheureux fellahs.

Ce fut le 17 Dou-l-qadéh 1221 (26 janvier 1807), qu'Elfy-Bey connut ces déchiremens; la mélancolie à laquelle il était en proie en devint plus intense et plus sombre; vers le soir, c'était à peine si ses esclaves favoris osaient l'aborder. Le lendemain, à l'heure de

l'*asr* [1], il alla se promener à cheval hors du camp; quelques-uns de ses gens le suivaient à pied. En avançant dans la plaine, il aperçut, dit-on, les chameaux de quelques Arabes qui ravageaient des champs de blé. Cette vue le rendit furieux; dans sa colère il saisit sa masse d'armes, s'élança sur les gardiens négligens et assomma quatre Bédouins, parmi lesquels était un chef de tribu. Rentré dans sa tente, il fut presque aussitôt pris de spasmes convulsifs et de vomissemens qui lui firent rendre une grande quantité de bile et de sang.

Il réunit immédiatement tous les beys de sa maison, et proclama devant eux, pour son successeur, le commandant de l'avant-garde, Châhyn-Bey. Après leur avoir recommandé de rester unis et de se méfier sur toutes choses du

[1] Les heures des Orientaux se comptent du lever au coucher du soleil, pour les heures du jour; et du coucher du soleil au lever, pour les heures de nuit : de manière que la sixième heure est midi ou minuit. Les douze heures du jour se partagent de plus dans l'usage commun de la vie civile et religieuse en quatre quarts, dont chacun est commencé et terminé par un des appels à la prière que font entendre les *Moueszins* : le milieu du jour ou midi est appelé *dhohor;* le matin, ou six heures après minuit, *él-fegr;* le soir, ou six heures après midi, *él-moghreb;* le milieu de l'après-midi ou trois heures du soir est désigné par le nom d'*asr*.

Vice-Roi; il rendit le dernier soupir dans les premières heures de la nuit.

Elfy-Bey était âgé de cinquante-cinq ans. On rapporte que son sang suintait à travers tous ses pores, et qu'à peine expiré, son cadavre devint tout livide. Cette dernière circonstance fit voir, dans cette mort rapide, l'effet d'un violent poison. Ce crime fut tour à tour imputé à Mohammed-Aly et aux femmes même du harem d'Elfy-Bey, parmi lesquelles se trouvait, dit-on, la fille du cheyk arabe assommé le matin. Le vulgaire est toujours disposé à imputer au poison ou à l'assassinat la mort des hauts personnages; il semble aux masses que le rang et la fortune sont des garanties contre les accidens ordinaires de l'existence. Cette disposition superstitieuse se retrouve surtout en Orient; il faut sans doute en voir la cause dans les habitudes des grands de cette contrée, qui confient assez volontiers au fer ou au poison le soin de les débarrasser de leurs craintes ou d'assouvir leurs vengeances. Un écrivain, qui se trouvait à cette époque sur les lieux, pense qu'Elfy-Bey fut emporté par une violente attaque de *choléra-morbus*. Cette opinion semblerait assez fondée.

On assure qu'en sentant la vie lui échapper, Elfy-Bey s'écria : « C'en est fait, l'Égypte est à » Mohammed-Aly ! » Ces paroles n'auraient rien eu de trop ambitieux ; el-Bardissy et Elfy-Bey étaient, parmi les Mamlouks, les seuls hommes réellement capables de disputer l'Égypte au Vice-Roi; elles prouveraient, en outre, qu'Elfy-Bey avait une idée très-nette de la force et des chances d'avenir que possédait chacun des différens partis qui se disputaient alors l'Égypte. Nous devons reconnaître en effet que, dans les dernières années, ce bey avait parfaitement compris les véritables intérêts de sa milice. L'intervention et l'influence anglaise pouvaient être dommageables pour la puissance de Mohammed-Aly et pour l'autorité de la Porte; mais dans la position où se trouvaient depuis quelque temps les Mamlouks, le cabinet de Saint-James était réellement le seul auxiliaire que les beys dussent invoquer.

Au milieu de cette espèce de dissolution politique qui, de chaque chef de bande ou de tribu, faisait alors un chef de parti, Elfy-Bey était cependant parvenu à tenir sous ses drapeaux la plus grande partie des Arabes campés

dans le double désert qui borde les deux côtés de la Basse-Égypte. C'étaient, comme nous l'avons dit, les agens les plus infatigables des dévastations qui marquaient partout la présence des troupes de ce chef mamlouk. Sa tolérance pour leurs désordres, l'insouciance qu'il apportait dans tout ce qui était levées d'impôts ou comptes à rendre, lui avaient acquis l'affection de ces hordes de pillards, à ce point que, dans les derniers temps de sa vie, il exerçait sur elles l'empire le plus absolu. Mainte fois pourtant, il avait fait couler leur sang en semant entre elles le feu des discordes civiles; et non-seulement il ne se faisait pas faute de frapper de temps à autre sur chaque tribu d'assez fortes contributions, mais il enlevait encore leurs filles, gardait celles qui lui plaisaient et renvoyait les autres sans plus de cérémonie.

On dit que, lorsqu'il était dans la province de Bahîréh, il épousait une jeune Arabe tous les vendredis. C'est à ces unions, si souvent répétées, qu'il faut sans doute attribuer le grand nombre de femmes que, dans les premiers jours de sa mort, on vit groupées chaque soir autour de la tente où son corps était déposé; tant que durait la nuit, ces femmes se tenaient

accroupies, poussaient de douloureux sanglots, ou bien faisaient entendre ces hurlemens funèbres, à la fois si lugubres et si étranges, qui sont, dans les tribus arabes, l'adieu des épouses et des sœurs aux restes d'un frère ou d'un mari.

Elfy-Bey avait témoigné le désir d'être inhumé à Bahneséh, bourgade dépendant de son apanage. Après s'être disputé les riches dépouilles qu'il avait laissées, ses Mamlóuks placèrent son corps dans un *takhterouân*[1], et se mirent en route pour lui rendre les derniers honneurs.

Mohammed-Aly dormait dans une tente qu'il avait fait dresser sur la rive gauche du Nil, lorsqu'un Arabe, de la tribu des Hennadys, lui annonça la mort du seul bey qui pût redonner un peu de vie au corps à demi épuisé de la milice mamlouke.

La première pensée du Vice-Roi fut de profiter de la fin sinistre de son rival pour débaucher à son successeur le plus de soldats possible. Il réussit au-delà de toute espérance. Elfy-Bey mort, le lien qui avait tenu

[1] Espèce de litière, en tiges de palmier, suspendue de chaque côté d'un chameau, dans laquelle les Arabes placent leurs femmes, les enfans et les malades dans les courses qu'ils font à travers le Désert.

réunis les élémens si divers dont se composait son armée, se trouva subitement brisé. Les Arabes auraient mis le camp au pillage, si Châhyn-Bey n'avait fait saisir et mettre à la chaîne les chefs de chaque tribu; cette mesure provoqua la retraite immédiate d'une bonne moitié de cette cavalerie. Un grand nombre d'habitans, de chefs et de notables du Kaire, qui s'étaient jetés dans le parti d'Elfy-Bey, quittèrent également Châhyn et rentrèrent dans leurs familles. Enfin, un kâchef et plusieurs cavaliers mamlouks, des Turks et des Nubiens, appartenant à l'infanterie du bey défunt, abandonnèrent les drapeaux de son successeur et passèrent au service du Vice-Roi.

Par un jeu bizarre de la fatalité qui pesait sur la milice mamlouke et de la fortune qui présidait aux destinées de Mohammed-Aly, le cadavre d'Elfy-Bey cheminait vers sa dernière demeure au moment même où le Vice-Roi recevait d'Alexandrie une nouvelle qui, réalisée quelques semaines plus tôt, aurait été l'inévitable signal de la chute de ce dernier et du triomphe du bey mamlouk. La guerre venait d'éclater entre la Porte et la Grande-Bretagne. Le consul européen qui transmettait au Vice-Roi

l'annonce officielle de cette rupture, ajoutait : « que l'ambassadeur anglais étant parti de » Constantinople sans que les agens britanni- » ques d'Alexandrie, de Rosette et de Da- » miette parussent songer à quitter l'Égypte, » on devait inférer de cette singulière inaction » qu'une escadre anglaise ne tarderait pas à » paraître sur les côtes d'Égypte. »

Il importait dès-lors au Vice-Roi de neutraliser le reste des forces mamloukes. Le moment était favorable; cette milice venait de perdre ses deux chefs les plus influens et les plus renommés. Une attaque énergique et rapide, faite dans ce premier moment d'incertitude et de confusion, pouvait les rejeter aux extrêmes limites de l'Égypte ou les forcer à une neutralité fatale aux espérances du cabinet de Saint-James. Mohammed-Aly ne perdit pas de temps. Cédant aux invitations du consul français, il fit partir pour Rosette un corps de mille à douze cents Albanais; puis, réunissant ce qui lui restait de troupes au Kaire, il prit en toute hâte le chemin de la Haute-Égypte. Le 10 Dou-l-hagéh (18 février), il entrait à Beny-Soueyf.

Désunis, dispersés, comme ils l'étaient, les Mamlouks furent pris au dépourvu; ils se

montrèrent prêts à traiter, mais ils exigèrent, comme condition première, que trois des principaux ulémas de la capitale vinssent s'interposer entre les deux partis, et garantir, par leur caractère, la sincérité des négociations.

Le Vice-Roi consentit à cette demande; des courriers furent expédiés au Kaire, et les cheyks êl-Emyr, êl-Arichy et êl-Dewaykly ne tardèrent pas à arriver au camp albanais, alors assis sous les murs de Minyéh. Tandis que ces vénérables personnages posaient quelques bases d'arrangement et travaillaient de toutes leurs forces à aplanir les difficultés qui s'élevaient à chaque conférence nouvelle, Mohammed-Aly, fidèle à ses habitudes politiques, s'occupait de tirer parti de la candide sécurité de ses adversaires.

En face de ses lignes se trouvaient les tentes de la maison d'Elfy-Bey. Après avoir confié les restes de son maître au coin de terre qu'il avait choisi pour sépulture, Châhyn-Bey, apprenant la marche du Vice-Roi, s'était empressé de remonter le Nil et d'aller joindre ses forces à celles de Souleyman-Bey. Dès les premiers jours de son commandement, Châhyn

s'était montré prêt à accéder à toute pacification qui serait consentie par Ibrahim-Bey et Osmân-Bey-Hassan, au nom de toute leur milice. Ces pacifiques dispositions l'avaient fait choisir pour présider aux préliminaires. Il se reposait sur la foi des négociations entamées, lorsque Mohammed-Aly, qui avait séduit les Arabes commis à la garde du camp de Châhyn-Bey, fut conduit par eux devant les tentes où dormaient profondément les Mamlouks. On était alors au milieu de Moharrem 1222 (fin du mois de mars); la nuit était profonde, et le Vice-Roi avait avec lui deux mille cavaliers choisis parmi les plus braves. Il fond, à la tête de cette troupe d'élite, au milieu du camp mamlouk, fait main-basse sur tout ce qui se présente devant son sabre et poursuit les fuyards jusqu'à la limite du Désert. Châhyn-Bey parvint à se sauver; mais il laissa entre les mains de l'ennemi la majeure partie de son infanterie, son artillerie et tous ses bagages.

Les Mamlouks perdirent dans cette affaire trois cents hommes tués, blessés, ou faits prisonniers. Dès le lendemain, Mohammed-Aly poursuivit ses avantages; il attaqua Syout, s'en empara et repoussa les Mamlouks qui oc-

cupaient cette place jusqu'à trois heures de marche au-delà.

Tandis que le Vice-Roi portait ainsi l'épouvante et la mort dans les rangs des beys, Alexandrie voyait se réaliser les prévisions du consul européen qui avait annoncé à Mohammed-Aly l'arrivée probable d'une escadre anglaise.

Dans les derniers jours de l'an 1221 (premiers jours du mois de mars), un bâtiment de guerre anglais avait relâché à Alexandrie, mais sans rien laisser percer du motif de sa venue. Le 5 Moharrem 1222 (15 mars), un brick de guerre se présenta à son tour devant la ville, et, sur ses signaux, le consul britannique se rendit immédiatement à bord. A peine de retour, cet agent expédia des courriers dans toutes les directions. On crut d'abord que ces nombreux messagers avaient pour objet de rappeler à Alexandrie tous les agens ou sujets anglais épars dans les différentes places de l'Égypte ; mais on ne tarda pas à savoir que ces dépêches, adressées aux principaux beys, annonçaient à ces derniers l'arrivée prochaine d'une flotte anglaise, et les engageaient à descendre du Saïd dans le Delta. Ce jour-là même, des Bédouins

aperçurent cette escadre, entre la Tour-des-Arabes et le Marabout.

Les chefs albanais de la Basse-Égypte, inquiétés par la présence du brick de guerre anglais, résolurent d'augmenter la garnison d'Alexandrie de mille à onze cents soldats. La venue de ce renfort contrariait les plans des agens britanniques; ils firent aussitôt circuler parmi le peuple les bruits les plus absurdes sur les instructions données à ces troupes, puis, peignant sous les couleurs les plus sombres leur indiscipline ainsi que leur soif désordonnée de butin, ils réussirent à soulever les habitans contre les hôtes qu'on leur annonçait. Aussi, lorsque parurent ceux-ci, la population tout entière courut-elle aux armes et se montra-t-elle prête à défendre contre eux l'entrée de ses murailles. Les Albanais se retirèrent.

Le commandant du brick anglais avait été témoin de cette levée de boucliers; les Albanais partis, il mit à la voile et gagna la haute mer. Mais le lendemain on le vit reparaître; il était suivi cette fois d'un vaisseau de 74, qui, sans plus de cérémonie, vint se mettre en panne sous les batteries même du phare. Bientôt en descendirent, deux officiers qui, demandant une

entrevue au gouverneur, annoncèrent à ce dernier la rupture survenue entre la Porte et la Grande-Bretagne, ainsi que la présence, sur un point très-rapproché de la côte, d'une escadre chargée de troupes de débarquement. Une capitulation fut ensuite proposée; le gouverneur répondit qu'il ne pouvait rien décider avant d'avoir consulté les cheyks.

La journée se passa, pour les principaux habitans, en réunions qui furent sans résultat; rien ne parut. Mais le jour suivant, 17 mars, à sept heures du matin, la population surprise vit dix-sept voiles qui barraient l'entrée du port vieux. Le vice-consul de France, peu soucieux de tomber entre les mains des Anglais, demanda immédiatement ses passeports. Les agens britanniques connaissaient l'influence exercée par M. Drovetti sur les événemens des deux dernières années. Redoutant, avec assez de raison, son action vive et intelligente dans la crise qui se préparait, ils poussèrent le gouverneur à le retenir enfermé dans la ville. Les passeports furent donc refusés. Cependant, les momens pressaient; on parlait hautement de capitulation. Après avoir vainement tenté de nouvelles démarches, notre vice-consul réunit

autour de lui quinze à vingt marins français qui se trouvaient alors de passage à Alexandrie, et, se mettant à leur tête, il va droit à l'une des portes, se la fait ouvrir, le pistolet au poing, et se dirige sur Rosette.

Le soir même de ce jour, les Anglais débarquèrent au Marabout. Le surlendemain 19, ils se mirent en marche et vinrent camper sous les murs de la ville. Le gouverneur Amyn-Aghâ, qui, depuis long-temps était gagné, ne se donna pas même la peine de simuler une défense; il se rendit prisonnier de guerre, ainsi que les trois cents hommes qui composaient la garnison. Le 22 mars, au matin, les Anglais entrèrent dans Alexandrie sans avoir brûlé une seule amorce.

ÉTAT DES FORCES ANGLAISES

DÉBARQUÉES A ALEXANDRIE.

31e régiment d'infanterie (anglais), environ.	900 h.
35e *id*.	800
78e régiment d'infanterie (écossais), environ.	400
Chasseurs britanniques (émigrés français).	700
Roll (allemand), environ.	600
Royal-Sicile, environ.	500
Artillerie et soldats de marine faisant le service de terre, environ.	1200
TOTAL.	5100 h.

Ce corps expéditionnaire, commandé par le général Fraiser, se composait d'une seule division d'infanterie, dont les deux brigades étaient sous les ordres des généraux Stuart et Wacop.

Sa faiblesse numérique, ainsi que son manque absolu de cavalerie, devaient être suppléés par la jonction de toutes les forces mamloukes. Les Anglais, en mettant le pied sur la côte, croyaient trouver la plus grande partie des beys maîtres de la Basse-Égypte et prêts à leur donner la main. Pas un seul cavalier ne se présenta. Persuadés, pourtant, que les alliés auxquels ils venaient donner l'Égypte étaient en marche pour Alexandrie, de nouveaux courriers remontèrent le Nil pour presser leur arrivée.

Tandis que les Anglais se tenaient l'arme au bras, attendant la venue de ces renforts, M. Drovetti déployait au Kaire l'activité la plus grande. La guerre était plus vive que jamais entre l'Empire français et la Grande-Bretagne; cet état d'hostilité acharnée semblait commander à notre vice-consul de déposer son caractère diplomatique pour faire aux agresseurs une guerre ouverte et active. Arrivé au Kaire le jour même où les Anglais

étaient entrés dans Alexandrie, il avait trouvé la capitale de l'Égypte en proie à l'agitation la plus vive. La reddition de la plus forte place du pays avait jeté l'effroi parmi les troupes; une espèce de terreur panique s'était emparée des chefs comme des simples soldats; tous ne voyaient de salut que dans une prompte retraite en Syrie et faisaient à la hâte leurs préparatifs de départ. Dans toutes les rues, on n'apercevait que des Albanais ou des Turks demandant de l'or en échange de leur argent et cherchant des moyens de transport. Quant à la population, fatiguée, comme elle l'était, de l'indiscipline et des exactions des soldats, écrasée d'impôts, un changement de maîtres lui importait assez peu. Les cheyks, les ulémas et les propriétaires les plus compromis dans la révolution qui avait donné le trône à Mohammed-Aly, envisageaient seuls avec crainte le triomphe des Anglais et des Mamlouks. Mais un mot fut prononcé, qui changea bientôt en un sentiment universel d'espérance et de joie l'épouvante de ceux-ci et l'indifférence de la masse : *Une armée française est en marche; elle vient chasser les Anglais et donner à l'Égypte une organisation définitive.*

Cette nouvelle venait trop bien en aide à l'influence de la France et aux intérêts de Mohammed-Aly, pour que nos agens hésitassent à la confirmer. Leurs paroles portèrent la conviction chez les plus incrédules. La confiance dans l'avenir que manifesta dès-lors la population, l'espèce de calme qui en fut le résultat, ne tardèrent pas à réagir dans les rangs des Turks et des Albanais; bon nombre de simples soldats se montrèrent moins pressés de fuir en Syrie. Le kiahya du Vice-Roi, aiguillonné par notre vice-consul, mit cette bonne disposition à profit; il s'empressa de diriger plusieurs corps de troupes sur Rosette, Damanhour et les principaux points de la province de Bahiréh. Mais ces envois se faisaient avec indécision et lenteur; tout se ressentait de l'absence du Vice-Roi.

Ce dernier était alors occupé à traiter avec les beys. La prise de Syout avait été précédée d'une rencontre où trois beys, quatre kâchefs, quinze Mamlouks et bon nombre de soldats d'infanterie auxiliaire avaient succombé. Cette seconde défaite, essuyée par les deux maisons d'êl-Bardissy et d'Elfy-Bey, avait porté le découragement dans leurs rangs; d'un

autre côté, Ibrahim-Bey et Osman-Bey-Hassan, retirés dans les montagnes du Saïd, se tenaient en quelque sorte à l'écart. Aussi lorsque Mohammed-Aly, que plusieurs messages venaient d'instruire du débarquement des Anglais et de la prise d'Alexandrie, prononça le mot de *paix*, les beys furent-ils unanimes pour l'accueillir. Ils demandèrent la possession de toute la Haute-Égypte; le Vice-Roi consentit à la leur accorder, mais à condition qu'ils verseraient dans son trésor les produits du miry et qu'ils feraient alliance avec lui contre les Anglais. Les Mamlouks ayant accepté cette double clause, des articles furent signés, mais comme articles provisoires seulement, le traité définitif ne devant se conclure que dans l'enceinte même du Kaire et avec l'intervention des cheyks, des ulémas, des odjaqlys et des principaux habitans.

Des deux côtés, il y avait intention manifeste de soumettre l'exécution de ce traité aux chances de victoire ou de défaite qui attendaient l'expédition anglaise. Le général Fraiser vainqueur, les beys se joignaient immédiatement à lui; s'il échouait, le Vice-Roi reportait de nouveau la guerre dans la Haute-Égypte. En

attendant, les deux parties, impatientes d'en terminer, s'empressèrent d'exécuter, chacune dans la sphère de ses obligations, l'arrangement convenu. Mohammed-Aly fit évacuer à ses troupes toutes les places cédées aux beys, et mit la célérité la plus grande à descendre vers le Kaire; il suivit la rive droite du Nil. Les Mamlouks prirent possession des villes qui venaient de leur être abandonnées à mesure que les Turks en sortaient; puis longeant la rive gauche du fleuve, ils s'avancèrent, mais à fort petites journées, vers la province de Gizéh.

Ce fut le 4 de Safar 1222 (13 avril) au soir, que le Vice-Roi fit son entrée au Kaire. Les dépêches qu'il y trouva étaient beaucoup plus favorables qu'il n'aurait osé l'espérer.

Pendant plusieurs jours, les Anglais étaient restés enfermés dans Alexandrie, attendant toujours l'arrivée de nombreux corps de cavalerie mamlouke; la place n'était point approvisionnée, et moins d'une semaine leur avait suffi pour consommer le peu de vivres qu'elle renfermait. Les environs, ruinés par Elfy-Bey, ne pouvaient leur être d'aucun secours; Rosette seule, dans un rayon assez rapproché, présentait les ressources nécessaires pour

subvenir, pendant quelque temps, aux approvisionnemens de l'armée. Le siége de Rosette avait donc été résolu, et, le 29 mars, un corps de troupes britanniques, commandé par le général de brigade Wacop, s'était mis en marche pour cette ville.

Cette colonne, composée du 31e régiment d'infanterie anglaise, du régiment des chasseurs britanniques, d'une centaine d'artilleurs et d'un nombre à peu près double de soldats de marine, montait à peine à deux mille hommes; elle arriva le 31 mars, au matin, sous les murs de Rosette.

Le gouverneur Aly-Bey n'avait à opposer au général Wacop que six à sept cents soldats turks et albanais qui se montraient fort découragés. Décidé à tenir, et voulant forcer la garnison à seconder sa résistance, il fit passer sur le bord opposé toutes les barques amarrées le long de la rive du Nil qui baigne la ville; la fuite dès-lors devenait impossible, et il ne restait plus aux soldats d'Aly que l'alternative de vaincre ou de se rendre prisonniers. Peu soucieux de subir cette dernière chance, ils se montrèrent disposés à l'obéissance la plus aveugle. Le gouverneur fit replier ses postes

avancés et donna l'ordre à tous les soldats de se tenir soigneusement cachés dans l'intérieur des maisons et des principaux édifices. Chacun devait se tenir prêt à tirer ; mais il était expressément défendu de faire feu avant qu'Aly-Bey lui-même eût donné le signal de l'attaque.

Trompés par le silence et par le calme qu'ils virent régner hors des murs et dans les murs, les Anglais crurent qu'on leur cédait la ville sans coup férir. A peine entrés, ils se répandirent en désordre dans toutes les rues. Fatigués par la marche qu'ils venaient de faire, accablés par la chaleur, la plupart, se débarrassant de leurs armes, ne songèrent bientôt qu'à se livrer au repos ou au sommeil. Aly-Bey sort alors de sa retraite, se met à la tête d'un détachement turk et fond avec cette petite troupe sur les premiers pelotons anglais qu'il vient à rencontrer. Aux premiers coups de feu tirés par ses soldats, des décharges répétées de mousqueterie se font entendre sur tous les points ; la fusillade s'échappe des portes, des fenêtres et des terrasses de toutes les maisons. Les Anglais surpris, effrayés, n'opposent nulle part la moindre résistance ; tous ne songent qu'à fuir, et, pour comble de désordre, le général Wa-

cop tombe, percé de deux balles, près de la porte de la ville. Si les Turks, au lieu de s'arrêter à trancher la tête de chaque mort ou de chaque blessé, avaient poursuivi les fuyards, il est probable que pas un seul homme n'aurait pu porter la nouvelle de ce désastre à Alexandrie.

De toute la brigade anglaise, le régiment des chasseurs britanniques fut le corps qui compta le plus de victimes; un grand nombre de ses officiers fut tué; nous citerons parmi eux les émigrés français Saint-Georges, Lemaître, de Lafitte, de Sommerecourt, de Thou et du Platel. Deux officiers supérieurs furent grièvement blessés. Toutefois, la perte des Anglais ne s'éleva qu'à cent morts environ, cent vingt prisonniers, une pièce de canon et un obusier. Les prisonniers furent immédiatement embarqués pour le Kaire.

Si les Anglais n'essuyèrent pas un notable dommage matériel dans cette journée, elle leur fut fatale, en revanche, sous le rapport moral; l'indécision se mit parmi les beys; les soldats de Mohammed-Aly reprirent confiance, et le prestige jusqu'alors attaché aux armes européennes fut ébranlé.

Déchirée, comme elle l'était, par les factions, l'Égypte avait pu sembler au cabinet de Saint-James une conquête trop facile pour y consacrer de nombreux bataillons; mais ce cabinet devait au moins compenser la faiblesse du corps expéditionnaire par l'expérience et le génie des chefs et par la bonne trempe des soldats. Les tâtonnemens de la descente, l'inaction de sept jours qui suivit la reddition d'Alexandrie, étaient une première faute; la tentative contre Rosette en fut une seconde; il y avait trop de deux mille hommes, s'il s'agissait d'une simple reconnaissance militaire, et ce nombre était trop faible, si l'on méditait une attaque sérieuse; il fallait ne s'y porter qu'avec la certitude du succès ou ne pas y hasarder de tentative. Un échec, au début d'une campagne, est toujours chose malheureuse; mais il devient surtout funeste, lorsque la réussite de l'expédition repose principalement sur l'influence que donne aux attaquans le renom de leurs forces et de leurs armes. Au lieu d'hésiter comme il l'avait fait dans les premiers jours et de fractionner sa division, le général Fraiser aurait dû agir avec promptitude et décision, et ne se présenter au combat qu'avec le plus

grand nombre de soldats possible. L'exemple de Bonaparte était là pour l'instruire ; jamais ce général, lors de ses premières opérations en Égypte, n'avait engagé que des masses ; mais ce prodigieux génie semblait sans doute au chef anglais un modèle de trop révolutionnaire aloi, pour que ses opérations fussent dignes d'être étudiées. Mohammed-Aly se montra moins scrupuleux.

Le Vice-Roi ne connaissait sans doute que très-imparfaitement les détails des faits militaires de notre armée d'Orient. Il avait heureusement près de lui un agent consulaire pour lui apprendre que lors du débarquement des Turks sur la presqu'île d'Abouqyr, le 14 juillet 1799 (26 messidor an VII), Bonaparte, réunissant la plus grande partie de ses corps détachés et de ses garnisons, dut, à cette rapide concentration de forces sur un seul point, sa victoire complète sur le Grand-Vizir et son armée. Cet agent ne lui laissa pas ignorer non plus que le général Menou avait perdu l'Égypte, en suivant un système tout opposé. Cette double leçon profita au Vice-Roi. Il fit venir à marches forcées toutes les troupes cantonnées dans la Moyenne et dans la Haute-Égypte ; il

appela, de tous les points, des soldats, et se mit enfin en mesure de lancer des masses sur le général anglais, avant que ce dernier eût le temps de s'établir solidement dans la Basse-Égypte.

Tandis que Mohammed-Aly se préparait à triompher à grand renfort d'hommes de la tactique des régimens britanniques, le général Fraiser, jaloux de venger l'honneur des armes anglaises, dirigeait contre Rosette une seconde expédition; ce corps, fort cette fois de plus de trois mille hommes et d'un train d'artillerie composé de six pièces de canon et de quatre mortiers, fut mis sous les ordres du général Stuart, et arriva devant Rosette le 29 Moharrem (8 avril).

Un des premiers soins du général Stuart fut de couvrir le derrière de ses lignes, en faisant occuper le village d'él-Hamâd [1] par cinq compagnies du régiment de Roll. La nuit suivante, l'artillerie établit sur les hauteurs d'Abou-Mandour [2] deux batteries: l'une de deux mor-

[1] A environ deux lieues au sud de Rosette, situé sur un petit canal, entre la rive occidentale du Nil et le lac d'Edkou.

[2] Tour et mosquée à environ douze cents mètres seulement au sud de Rosette, sur le bord du Nil. (Pl. 153).

tiers, et la seconde de trois pièces de canon. Le lendemain le feu commença.

Les Anglais espéraient beaucoup du bombardement; mais les habitans et la garnison, exaltés par leur récente victoire, ne se montrèrent nullement intimidés. Peu de jours, au contraire, se passaient sans qu'ils fissent des sorties qui, toujours repoussées, étaient souvent renouvelées le lendemain. Il y avait déjà près de quinze jours que les Anglais dépensaient en pure perte leur poudre, leurs bombes et leurs boulets, lorsque le 12 Safar (21 avril) assiégés et assiégans apprirent que quatre mille hommes d'infanterie et quinze cents hommes de cavalerie, divisés en deux corps, arrivaient au secours de la place. Hassan-Pacha, ayant sous ses ordres la division la moins considérable, venait par la rive gauche du Nil; la seconde division, commandée par le kiahya du Vice-Roi, suivait la rive droite. Ces deux troupes, qui marchaient pour ainsi dire sans se perdre de vue, se trouvèrent le même soir devant Rosette. Hassan prit position en avant d'Él-Hamâd; le kiahya assit son camp à Berenbâl [1].

[1] Gros bourg, sur la rive droite du Nil dans le Delta, à peu près à

Le lendemain, dès la pointe du jour, Hassan-Pacha fit attaquer la position avancée d'él-Hamâd par un détachement d'infanterie et de cavalerie. Ce corps fut repoussé. Une des compagnies de Roll, qui défendait le poste attaqué, se laissa entraîner par l'ardeur de la poursuite; elle s'était même aventurée assez loin dans la campagne, lorsque la cavalerie de Hassan fit tout-à-coup volte-face, enveloppa le détachement allemand, lui tua vingt hommes et lui enleva quinze prisonniers.

Le kiahya était à son camp de Berenbâl, incertain s'il essaierait de se jeter dans Rosette ou s'il se joindrait à Hassan pour attaquer les lignes anglaises. Un détachement de cavaliers albanais étant venu lui faire hommage des têtes et des prisonniers enlevés la veille, cette vue le décida; en allant joindre sa division à celle de Hassan-Pacha, il lui sembla se placer sur un terrain promis à la victoire. Dès que vint la nuit, il leva donc son camp, remonta le Nil, et passa le fleuve à une lieue au-dessus du point d'où il était parti. Le

la hauteur d'él-Hamâd, mais distant d'environ deux lieues de la ville, dont il est séparé par une courbure de la branche de Rosette.

jour n'avait pas encore paru que déjà la jonction des deux corps était opérée.

Immédiatement après le combat de la veille, le major Wogelsand, commandant de la position retranchée d'êl-Hamâd, ayant prié le général Stuart de lui envoyer des renforts, le colonel Maclood reçut l'ordre de se rendre sur ce point avec trois compagnies du 35e régiment anglais, et deux du 78e écossais. Ce secours portait la garnison de ce poste avancé à dix compagnies d'infanterie, c'est-à-dire à un effectif de huit cent cinquante à neuf cents hommes.

Le colonel Maclood pensait n'avoir en face de lui que la division de Hassan ; il se crut dès-lors assez fort pour résister à toutes les attaques du commandant turk. Aussi fut-ce d'abord sans inquiétude que le lendemain matin, à sept heures, il vit s'avancer vers lui deux corps d'infanterie et de cavalerie. Cependant, en examinant avec attention les lignes à chaque instant plus nombreuses de cavaliers et de fantassins qu'il voyait s'étendre de chaque côté du village, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à toute l'armée du Vice-Roi ; craignant de ne pouvoir résister avec avantage, il donna immédiatement

l'ordre de la retraite. Mais au lieu de masser sa troupe, de la tenir compacte et serrée, cet officier commit la faute de la partager en trois détachemèns de force inégale. Le premier, confié au major Moore, comprenait les trois compagnies du 35e; le second se composait des deux compagnies écossaises, commandées par le colonel Maclood lui-même; enfin le troisième détachement, faisant l'arrière-garde, sous les ordres du major Wogelsand, était formé par les cinq compagnies de Roll, ayant avec elles deux pièces de canon. Par une maladresse encore plus impardonnable, ces trois détachemens ne se mirent en marche que successivement et à un assez grand intervalle l'un de l'autre.

Lorsque le détachement du major Moore fut assez éloigné, la cavalerie turke qui épiait le moment de l'envelopper, fondit sur lui à bride abattue, perça ses lignes et tailla en pièces tout ce qui voulut résister; le major et quelques soldats furent seuls faits prisonniers.

Cette avant-garde venait de disparaître avec une incroyable rapidité, quand le colonel Maclood se mit à son tour en mouvement. A peine avait-il fait un demi-mille, que reconnaissant

le danger de sa marche isolée à travers les lignes nombreuses de cavalerie dont la plaine était couverte, il voulut retourner sur ses pas et aller rejoindre le major Wogelsand. Mais il était trop tard: la cavalerie turke l'entourait. Les deux cents Écossais qu'il avait avec lui, formant aussitôt le carré, et faisant un feu de file bien nourri, repoussèrent facilement les premières charges.

Malheureusement pour ces braves soldats, l'infanterie albanaise ne tarda pas à se mêler de la partie; les coups de fusil des nouveaux venus éclaircirent promptement les rangs des Ecossais. Bientôt le colonel Maclood, qui venait d'avoir son cheval tué, tomba lui-même, la tête percée de deux balles. Le capitaine de grenadiers Mekaye prit alors le commandement: cet officier, voyant le détachement réduit de moitié, voulut sortir à tout prix du cercle de feu qui décimait si rapidement ses hommes; il rompit le carré, et formant sa petite troupe en colonne, il essaya de franchir, la baïonnette en avant, les deux portées de canon qui le séparaient de la position occupée par les cinq compagnies allemandes. Mais la mousqueterie des Albanais et le sabre des Turks agirent, dans ce court

trajet, avec une activité si dévorante, que lorsqu'il rejoignit le corps d'arrière-garde, le capitaine Mekaye n'avait plus que sept hommes avec lui

Le major Wogelsand, témoin impuissant de ce combat disproportionné, avait pris ses mesures pour tenir le plus long-temps possible. Choisissant un terrain inégal et entouré de monticules de sable, il forma ses cinq compagnies en carré, et attendit de pied ferme l'attaque des Albanais et des Turks. Ceux-ci ne tardèrent pas à l'envelopper à son tour. Long-temps il résista ; mais écrasé par les balles qui pleuvaient sur lui de toutes parts, privé de plus de la moitié de ses soldats, il se vit à la fin forcé de se rendre à discrétion.

Ce ne fut qu'au commencement de la nuit que le général Stuart connut toute l'étendue de ce désastre ; ses forces se trouvaient diminuées d'un tiers. Ainsi affaibli, il ne voulut pas attendre dans ses lignes l'attaque de l'armée turke. A dix heures du soir, la grosse artillerie fut enclouée, on mit le feu aux munitions et aux bagages, et la retraite commença.

Bien que conduits avec beaucoup de secret, ces mouvemens ne purent cependant échapper

aux assiégés; ils se mirent à la poursuite de l'armée anglaise, aidés par environ quatre mille Arabes et fellahs, que le bruit de ce départ avait soudainement rassemblés. Quelques coups de canon tirés à mitraille suffirent pour tenir à distance cette troupe confuse de soldats, de curieux et de pillards.

De son côté, le kiahya, averti par le gouverneur de Rosette, se hâta d'envoyer une partie de ses forces sur les traces des régimens britanniques. Le général Stuart venait d'arriver au lac d'Edkou[1], lorsque parurent les troupes turkes; il rangea aussitôt ses deux mille hommes en bataille, repoussa plusieurs charges de cavalerie, et continua presqu'aussitôt après son mouvement de retraite, sans être davantage inquiété. Quelques heures lui suffirent pour atteindre Abouqyr où ses troupes s'embarquèrent immédiatement pour Alexandrie.

[1] Ce lac nommé en arabe *Boheyréh-Edkou*, et qui prend son nom du village du même nom construit sur sa rive septentrionale, est dans l'intérieur des terres à environ trois lieues de la branche de Rosette; il s'étend de l'est à l'ouest dans une longueur de six lieues environ, depuis la hauteur d'él-Hamâd jusqu'à la digue du lac Maadiéh, sur une largeur d'environ une lieue et demie.

Après avoir été présentés au kiahya-bey, les prisonniers anglais furent jetés pêle-mêle dans des barques et conduits au Kaire. Un grand nombre d'entre eux étaient blessés. Pendant les cinq jours que dura ce pénible voyage, ces malheureux restèrent sans secours; on ne songea même pas à poser sur leurs blessures un premier appareil. Aussi leur débarquement à Boulâq offrit-il le plus déchirant tableau: les uns étaient mourans; d'autres marchaient soutenus seulement par une fièvre brûlante; ceux-ci tombaient exténués de fatigue et de besoin; ceux-là couverts de sang et de poussière demandaient par grâce une goutte d'eau pour étancher leur soif.

Ce fut cependant dans cet état que leurs conducteurs eurent l'inhumanité de les accoupler deux à deux et de les forcer à marcher ainsi depuis Boulâq jusqu'au Kaire. Cette triste et longue colonne entra dans la ville, le 20 de Safar (29 avril), au milieu de deux haies de têtes que leurs conducteurs portaient au bout de longues piques; il était midi lorsqu'elle parut sur la place êl-Ezbekyéh. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les prisonniers parvinrent à traverser les flots d'habitans qui, accou-

rus de tous les quartiers du Kaire pour jouir de ce lugubre spectacle, se pressaient autour de l'escorte, accablant d'injures les malheureux captifs et battant des mains à la vue des têtes anglaises.

Parvenus à la citadelle, les prisonniers furent jetés dans les pièces les plus basses et les plus malsaines. Quant aux têtes, on en orna la place êl-Ezbekyéh; placées sur un double rang de piques plantées en terre, elles formèrent une allée au milieu de laquelle se promenaient des masses d'hommes, de femmes et d'enfans de toutes les classes. On en comptait quatre cent cinquante; les prisonniers entrés à la citadelle pouvaient monter environ à quatre cent quatre-vingt.

Un grand nombre de blessés seraient sans doute morts faute de soins, si M. Drovetti ne leur eût envoyé des chirurgiens, des médicamens de toutes sortes et du linge recueilli dans les maisons des Damasquins et des Francs: lui-même allait les visiter chaque jour, et, grâce à ses sollicitations près du Vice-Roi, plusieurs officiers malades purent venir habiter chez des Français qui mirent généreusement à la disposition de ces hôtes leurs maisons et leurs tables.

Loin de s'endormir sur sa victoire, Mohammed-Aly s'occupa de mettre le Kaire dans un état respectable de défense. Le mur d'enceinte fut réparé et crénelé dans les endroits découverts; depuis le fort Camin jusqu'à Boulâq, on éleva des retranchemens défendus par des fossés qui allaient rejoindre le Nil et pouvaient recevoir ses eaux; deux grandes redoutes palissadées et entourées aussi par un fossé large et profond furent placées aux points les plus faibles et garnies de pièces de siége; enfin le Vice-Roi se rendit maître de la navigation du Nil, en construisant sur l'île qui est en face d'Embabéh [1] plusieurs batteries à fleur d'eau, et en barrant le lit du fleuve à l'aide d'une forte estacade que formaient des barques remplies de pierres et coulées bas.

La garnison n'aurait pu suffire à tous ces travaux; d'un autre côté le trésor était vide et il aurait été impossible, sans charger le peuple d'impôts intolérables, de pouvoir payer le

[1] Cette île, située entre Embabéh et Boulâq, est celle que les Français avaient nommée l'*île du Lazaret*, à cause des bâtimens de la Quarantaine qui y avaient été construits; elle a en amont la grande île de Boulâq (*Gezyret el-Qoratyéh*), dont elle n'est séparée que par un étroit chenal à sec dans les basses eaux.

nombre d'hommes nécessaire à la confection d'ouvrages aussi importans. Les cheyks, heureusement, vinrent en aide au Vice-Roi; s'emparant de l'exaltation produite par la victoire d'êl-Hamâd, ils échauffèrent le zèle religieux de la foule par d'ardentes prédications faites dans toutes les mosquées : sur les places, dans les rues, d'autres orateurs non moins fervens surent émouvoir l'enthousiasme public. Grâce à leur concours, la population tout entière se porta aux retranchemens. Chaque matin, des masses considérables d'habitans, ayant Seïd-Omar-Makram à leur tête, sortaient de la ville et venaient remuer la terre, édifier des murs et creuser des fossés. La partie la plus pauvre de ces travailleurs volontaires se retirait à midi pour reprendre en ville ses occupations habituelles; le reste demeurait. Plusieurs fois, dans la journée, Mohammed-Aly paraissait au milieu des travaux. M. Drovetti qui ne cessait de l'aider de son expérience et de ses conseils l'accompagnait dans chacune de ces visites, et n'épargnait ni discours ni promesses pour électriser les chefs de corps et les travailleurs.

Tandis que la population du Kaire s'abandonnait ainsi à son enthousiasme et que les

troupes rentraient arrogantes et désordonnées dans la capitale, une morne consternation régnait dans l'armée expéditionnaire. Le général Fraiser se hâta de fortifier Alexandrie; il fit réparer tous les anciens ouvrages, arma les remparts d'une nombreuse artillerie, et compléta son système de défense en coupant de nouveau la digue du lac Maréotis et en isolant ainsi la place du reste du continent [1].

Des deux côtés, comme on le voit, on ne paraissait nullement songer à attaquer; Mohammed-Aly, comme le général anglais, se mettait seulement sur la défensive. Cette même attitude, dans des positions si différentes, tenait à l'existence d'un tiers-parti qui, neutre jusqu'alors, pouvait d'un instant à l'autre se mêler de la querelle, et jeter un poids énorme dans la balance.

Nous avons dit les efforts du Vice-Roi pour contraindre les beys à rester simples spectateurs de la lutte; ses succès rapides et inatten-

[1] Cette digue n'est autre chose que la double levée qui soutient le canal où coulent les eaux du Nil de Rahmaniéh à Alexandrie, et qui fournit à cette ville les seules eaux potables. Les Anglais l'avaient déjà coupée en 1800 pour isoler le général Menou de tout secours. Depuis on avait rétabli la digue et le canal sans lesquels Alexandrie ne pourrait subsister.

dus dans la Haute-Égypte lui avaient acquis ce résultat, et c'était sous l'empire de cette neutralité que ses troupes avaient remporté la victoire d'êl-Hamâd. Conformément aux articles préliminaires consentis à Syout, les Mamlouks descendaient alors vers la Basse-Égypte; mais leur marche lente et presque indécise annonçait assez clairement qu'ils ne voulaient prendre un parti définitif que lorsque les événemens auraient prononcé entre les Anglais et Mohammed-Aly.

Ils étaient campés à quatre lieues au-dessous de Beny-Soueyf, quand leur arriva la nouvelle de la levée du siége de Rosette. Ils suspendirent aussitôt leurs mouvemens et prirent position, la maison d'êl-Bardissy et celle d'Ibrahim-Bey le long de la rive gauche du fleuve à Qemen-êl-Arous, et la maison d'Elfy-Bey à Zaouyet [1] et à êl-Masloub, villages situés sur la même rive, mais à une lieue plus avant dans les terres. Une fois que leurs tentes furent installées, les beys envoyèrent Aly-Kâchef présenter leurs hommages à Mohammed-Aly, et le prier de leur pardonner le retard qu'ils

[1] L'ancienne *Iseum* ou *Isiu*.

avaient mis à se rendre dans la province de Gizéh. Aly-Kâchef était en outre chargé d'assurer au Vice-Roi que les beys étaient toujours dans les mêmes sentimens de paix et de concorde, et il devait lui demander l'envoi, en qualité de médiateurs, de Moustafa-Aghâ et du kâchef Aly-Saboungy.

Malgré la fatale expérience des cinq dernières années, malgré les motifs nombreux qui, dans la crise actuelle, devaient tenir les beys étroitement unis, tous cependant étaient divisés aussi profondément qu'aux jours de leurs plus sanglantes discordes. La rivalité jalouse qui avait mis les armes aux mains d'Elfy-Bey et d'êl-Bardissy s'était maintenue vive et opiniâtre chez leurs successeurs. Cette grande division tenait tous les autres beys partagés; mais en dehors de cette intarissable source de dissensions intestines, il existait en outre une foule de griefs individuels qui donnaient à chaque bey des intérêts contraires, des haines et des affections opposées.

Il est vrai de dire que lors même que la milice mamlouke n'aurait pas renfermé dans son sein tous ces germes de trouble et de désordre, il aurait suffi des intrigues et des influences

étrangères qui agissaient sur chaque chef, pour rendre impossible parmi les beys tout ensemble de vues ou d'opérations. Ainsi Mohammed-Aly, prodigue de sermens et de promesses, offrait isolément à chaque bey son amitié et ses services, et l'invitait à se rendre au Kaire; les cheyks, de leur côté, tentaient des démarches tantôt générales, tantôt individuelles; le consul de France venait à son tour, engageant les anciens Mamlouks d'êl-Bardissy à s'abstenir et à attendre, paisibles, l'arrivée des bataillons qui devaient leur donner l'Égypte; enfin le général Fraiser promettait, de son côté, le pouvoir souverain à la maison d'Elfy-Bey, si, abandonnant les autres chefs, elle lui apportait le secours de ses cavaliers.

Chaque matin, les beys se réunissaient pour délibérer, et presque toujours ils se séparaient sans avoir pu s'entendre. Si de la discussion surgissait par hasard une pensée qui réunît pendant quelques heures les esprits, le lendemain elle était oubliée, et faisait place à de nouveaux projets et à des contestations nouvelles. Les ouvertures faites par le Vice-Roi étaient souvent mises sur le tapis; mais toujours l'assemblée évitait une explication sérieuse. Unanimes dans

leur haine contre Mohammed-Aly, les beys, dans la méfiance où ils étaient les uns des autres, n'osaient toutefois proclamer trop haut leurs secrets sentimens: tous craignaient le Vice-Roi, et nul ne se croyait à l'abri de ses machinations. Quant aux propositions faites en faveur de la cause britannique, elles trouvaient peu de crédit; le double revers de Rosette et d'êl-Hamâd ayant singulièrement modifié l'opinion des beys sur la force de l'armée expéditionnaire. Ils ne concevaient pas comment des Européens avaient pu se laisser battre par des Albanais et des Turks. Un jour pourtant où Amyn-Bey venait d'arriver d'Alexandrie, les représentations de Châhyn-Bey, successeur d'Elfy-Bey, l'emportèrent; il fut convenu que l'on marcherait immédiatement vers Damanhour. Le lendemain, la décision de la veille fut rapportée et l'on convint de laisser venir les événemens.

Près de trois mois se passèrent en tiraillemens semblables. Fatigué de ces interminables débats, le vieil Ibrahim-Bey voulut décider ses frères à prendre un parti; mais une discussion s'étant par suite engagée entre Châhyn-Bey et lui, discussion vive et qui avait dé-

généré en querelle personnelle, une rupture éclatante s'ensuivit. Châhyn-Bey se retira dans le Fayoum; Ibrahim, suivi de ses Mamlouks et des cavaliers de la maison d'êl-Bardissy, alla occuper Beny-Soueyf. De cette ville, le vieux bey écrivit au Vice-Roi pour le prier de laisser venir auprès de lui son harem, un de ses enfans et son petit-fils. Non-seulement Mohammed-Aly s'empressa d'accueillir cette demande, mais il commit Chéryf-Aghâ, l'un de ses officiers, pour porter sa réponse à Ibrahim. Chéryf fut chargé par ce dernier et par les beys de la maison d'êl-Bardissy, de prier le Vice-Roi de leur envoyer, en qualité de médiateurs, Seïd-Omar-Makram et les cheyks êl-Emyr et Abdallah-êl-Cherkaouy. Des médiateurs partirent; mais ce furent les cheyks Souleyman-êl-Fayoumy, êl-Seguiny et êl-Dewaykly. Ils avaient plein pouvoir pour conclure un arrangement définitif.

La retraite d'Ibrahim-Bey et celle des deux maisons d'Efy-Bey et d'êl-Bardissy furent le signal de la complète dispersion des beys; tous ceux qui ne suivirent point Ibrahim et Châhyn-Bey se retirèrent dans le Saïd.

Débarrassé de cet inquiétant voisinage et certain que, de plusieurs mois, les beys ne pourraient rien entreprendre contre lui, Mohammed-Aly prit la résolution de marcher à la tête d'une armée vers Damanhour et de disputer Alexandrie aux régimens britanniques. Ses préparatifs se ressentirent de l'importance de cette expédition; il fit embarquer sur le Nil une grande quantité d'artillerie et de munitions de guerre; il alla lui-même camper à Embabéh avec trois mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie qu'il devait joindre aux autres corps échelonnés sur les principaux points de la Basse-Égypte.

Ses dispositions de départ n'étaient pas encore achevées lorsqu'un officier de l'état-major du général Fraiser se présenta au camp et demanda à être présenté au Vice-Roi. Dans le premier moment Mohammed-Aly crut qu'il s'agissait de quelque communication relative aux prisonniers. Quelle ne fut donc pas sa surprise, lorsqu'en se faisant lire les dépêches du général anglais il entendit la proposition d'un arrangement pour l'évacuation d'Alexandrie!

La défaite d'êl-Hamâd avait profondément blessé l'orgueil britannique. Peut-être le cabi-

net de Saint-James aurait-il cherché à prendre une éclatante revanche, si dans ce moment même, la paix de Tilsitt, en lui laissant tout le fardeau de la guerre contre la France, ne l'avait obligé de concentrer la plus grande partie de ses forces dans ses possessions d'Europe. Un brick fut donc expédié de Londres, portant l'ordre au chef de la division expéditionnaire d'Égypte d'abandonner Alexandrie et de se rendre immédiatement en Sicile.

Mohammed-Aly reçut l'envoyé anglais avec les marques de la plus flatteuse distinction; mais habile à cacher la joie que lui causait la nouvelle dont cet officier était porteur, il lui dit que prêt à se rendre à Damanhour, il remettait, jusqu'à son arrivée dans cette place, la réponse que demandaient ses dépêches.

Deux jours après les consuls de France et d'Autriche, les cheyks, les ulémas et les principaux habitans de la ville vinrent saluer le Vice-Roi, qui le lendemain matin, 7 de Gemady êl-tâny (12 août), leva son camp et prit, par terre, le chemin de la Basse-Égypte.

Le voyage ne se fit qu'à petites journées. Malgré la présence du chef suprême, les soldats se livrèrent pendant la route à leurs dépréda-

tions habituelles; ils pillaient les villages, tuaient les fellahs, violaient les femmes. On peut juger, par ces désordres commis sous les yeux même du sévère Vice-Roi, des affreux ravages qui désolaient alors le reste du pays.

Mohammed-Aly en entrant dans Damanhour y trouva le général Sherbrook, qui l'attendait muni des pouvoirs du commandant en chef de la division anglaise. Le Vice-Roi et le général Fraiser étaient également impatiens, l'un de quitter Alexandrie, et l'autre de prendre possession de cette place. Le traité fut donc bientôt conclu et signé.

Mohammed-Aly devait rendre tous les prisonniers, ceux même qui étaient devenus la propriété particulière de quelques chefs; le général anglais, aussitôt cette remise faite, s'obligeait à quitter l'Égypte. Dès le jour suivant, les deux parties se mirent en devoir d'exécuter l'arrangement convenu. Le Vice-Roi donna au Kaire l'ordre de diriger sur Rosette tous les captifs sans exception, et le général Fraiser commença l'embarquement de l'artillerie et des bagages.

La remise des prisonniers n'eut lieu que le 12 septembre (9 Regeb). Le lendemain, les

troupes s'embarquèrent, et, le 14 au matin, les vaisseaux anglais mirent à la voile du Port-Vieux. Topouz-Oglou, gouverneur nommé d'Alexandrie, était depuis quelques jours avec une avant-garde à Birket-Gheytâs [1]; la dernière sentinelle anglaise était à peine relevée, que Topouz-Oglou entra dans la ville, et dépêcha au Vice-Roi un courrier chargé de lui annoncer sa prise de possession.

Jamais encore Mohammed-Aly n'avait mis le pied dans Alexandrie. Bien qu'assise sur le continent égyptien, cette ville, le seul port militaire et la seule place forte de la contrée, était toujours restée en dehors des déchiremens et des révolutions qui, depuis cinq ans, avaient ensanglanté le pays. Jusqu'alors les vice-rois du Kaire n'avaient exercé sur elle qu'une domination nominale; elle était restée, pour ainsi dire, soumise à l'autorité immédiate du Sultan; c'était, abrités derrière ses murailles, que, durant tout ce temps, les envoyés de la Porte avaient pu parlementer ou composer avec les chefs des révoltés de l'intérieur. En un mot,

[1] Village situé sur le canal de Damanhour, à la distance d'environ huit lieues, à l'est d'Alexandrie, dont il est séparé par le lac Maréotis.

Alexandrie formait en quelque sorte le chaînon qui unissait l'Égypte à la capitale de l'empire, et, cet anneau une fois brisé, la vallée du Nil demeurait sans point direct de contact avec la métropole.

Dans la position assez équivoque où les événemens des deux dernières années l'avaient placé vis-à-vis de la Porte, Mohammed-Aly devait donc regarder la possession d'Alexandrie comme une véritable conquête: Aussi lui tardait-il de s'y installer en maître incontesté et absolu. Dès qu'il eut reçu le message de Topouz-Oglou, il partit en toute hâte de Damanhour à la tête de deux mille hommes, et marcha toute la nuit, tant semblait grande chez lui la crainte de manquer cette riche proie. Arrivé au lac Maadiéh, il trouva l'amiral commandant la flotte anglaise qui, monté sur un canot, l'attendait pour le complimenter. Ce fut à peine si Mohammed-Aly se donna le temps d'écouter les félicitations de cet officier-général; il poursuivit sa course, et, le 15 septembre au matin, il fit son entrée dans Alexandrie au bruit de l'artillerie de tous les forts.

Après avoir reçu les hommages des consuls étrangers et ceux des chefs de troupe, des

cheyks et des principaux négocians, le Vice-Roi visita sa nouvelle conquête. Les fortifications, le double port, l'arsenal et les magasins, furent successivement l'objet de ses attentives investigations. Peu de jours s'étaient écoulés que déjà de nombreux ouvriers réparaient les chantiers, mettaient en œuvre des bois de construction et confectionnaient des objets d'artillerie. En même temps que les travaux de l'arsenal et du port prenaient ainsi une activité depuis long-temps inconnue, le Vice-Roi s'occupait d'un travail qui était pour lui d'un intérêt plus actuel et plus urgent. Il se fit représenter les registres de la douane et ceux des apaltes de la soude et des liquides. Le résultat de cet examen lui offrit un chiffre de produits assez important; mais l'argent avait disparu; les caisses étaient absolument vides. Pressé, comme il l'était, par les demandes de solde des Albanais, il emprunta des négocians européens, établis dans la ville, 20,000 talaris [1], qui devaient leur être remboursés par la douane de cette échelle.

Mohammed-Aly était encore à Alexandrie quand y arriva un capidjy qui lui remit au nom

[1] Environ 107,000 francs de notre monnaie.

du Sultan, comme récompense de ses succès contre la division anglaise, de magnifiques pelisses et un sabre de très-grand prix. Ses principaux officiers ne furent point oubliés. Hassan et Taher-Pacha, Abdyn-Bey, Omar-Bey et Salèh-Koch, reçurent, entre autres cadeaux, des aigrettes garnies de diamans [1].

La Porte ne s'en tint pas à ces témoignages de satisfaction; tandis que le capidjy débarqué à Alexandrie distribuait des aigrettes et des pelisses, un autre officier du Sultan mettait pied à terre à Damiette, conduisant avec lui le fils du Vice-Roi, Ibrahim-Bey, que le Capitan-Pacha avait emmené sur son escadre comme otage des 4,000 bourses, prix des firmans de confirmation obtenus l'année précédente.

Dans les premiers jours d'octobre, la mauvaise qualité de l'eau des citernes et le manque de vivres et d'approvisionnemens provoquèrent quelques troubles parmi les troupes alors rassemblées à Alexandrie. D'un autre côté, l'absence du Vice-Roi, l'audace et l'insolence que donne aux poltrons l'éloignement d'un danger

[1] Les soldats turks qui ont fait preuve de bravoure reçoivent des aigrettes d'argent qu'ils portent à leurs turbans.

qui les a remplis d'effroi, excitaient, dans la garnison albanaise du Kaire, un redoublement d'indiscipline et de désordre. Les soldats arrêtaient les femmes dans les rues, chassaient les habitans de leurs maisons et pillaient les boutiques sans que les autorités fussent assez fortes pour faire cesser cet odieux brigandage. Ces nouvelles obligèrent le Vice-Roi d'abréger son séjour dans la Basse-Égypte.

Parti d'Alexandrie le 8 octobre (5 Chaabân), il se dirigea par terre sur Rosette. Le peu d'heures qu'il passa dans cette ville furent employées à donner les ordres et les instructions nécessaires pour la construction d'un mur d'enceinte. De là, il s'embarqua sur le Nil. Sa cange, poussée par un vent assez fort, remontait le fleuve avec rapidité, quand, à la hauteur du village de Ouardân [1], survint une rafale qui renversa le léger navire. Cet accident aurait eu de fâcheuses suites, si Mohammed-Aly, conservant son courage et son sang-froid habituels, n'avait crié aux marins du bord de s'occuper exclusivement de ceux des officiers de sa suite qui n'auraient pu se soutenir sur l'eau; pour lui, il se

[1] Gros bourg sur la rive gauche de la branche de Rosette, à peu près à moitié chemin de Rahmaniéh au Kaire.

jeta hardiment dans le fleuve, et gagna à la nage la rive la plus voisine.

Ce fut le 14 au matin qu'il rentra dans sa maison de la place êl-Ezbekyéh. Aussitôt que l'on apprit son arrivée, les cheyks, les ulémas et les principaux habitans, vinrent le complimenter sur les heureux résultats de son expédition. Ces visites retentirent de plaintes contre les désordres auxquels se livraient les troupes. Toutes les autorités chargées de la police et de la sûreté de la ville reçurent immédiatement l'ordre de faire jour et nuit de fréquentes patrouilles. Mohammed-Aly lui-même parcourut tous les quartiers de la capitale. Un soir qu'il passait devant un groupe de danseuses occupées à divertir les habitans d'une rue, ces femmes eurent l'impertinence d'accueillir son arrivée en doublant le bruit assourdissant de leurs castagnettes; quelques personnes de sa suite voulurent les contraindre à se tenir dans les bornes du respect. Des soldats assistaient à ce spectacle en plein vent du haut d'une terrasse voisine. Contrariés sans doute de voir leurs plaisirs un instant interrompus, ils déchargent leurs pistolets sur l'escorte du Vice-Roi et tuent, à côté de lui, le cheval de

l'un de ses officiers. Mohammed-Aly, furieux, met aussitôt pied à terre et donne l'ordre de brûler la maison d'où les coups étaient partis. Il ne fallut rien moins que les supplications de tous les habitans du voisinage pour ne pas voir cette rigoureuse prescription immédiatement exécutée.

A quelques jours de là, le 25 Chaabân (28 octobre), des groupes nombreux d'Albanais se portent en tumulte devant le palais du Vice-Roi et lui demandent leur solde à grands cris. Mohammed-Aly la leur refuse. Les Albanais arment aussitôt leurs fusils et criblent de balles les portes, les fenêtres et les murailles; puis, leurs munitions épuisées, ils se retirent. Deux ou trois heures après une troupe considérable de Dellys paraît à son tour, et, comme les Albanais, s'amuse à tirailler contre le palais tant que durent ses cartouches.

Ce tapage de coups de fusils mit toute la ville en émoi; bazars, boutiques, tout fut fermé. Le palais de Mohammed-Aly, situé comme il l'était sur la principale place du Kaire, offrait peu de moyens de défense et présentait au contraire de grandes chances de succès à une attaque bien conduite. La double agression que

venait d'essuyer ce prince, les intrigues qu'il savait ourdies contre lui par quelques-uns des chefs qui, jusqu'alors, avaient le plus fidèlement suivi sa fortune, lui firent sentir la nécessité de chercher un asile qui le mît hors de l'atteinte des factieux.

La citadelle offrait toutes les garanties de force et d'isolement que réclamait sa position; il résolut d'y fixer sa demeure. Le lendemain, dès la pointe du jour, il y fit transporter son trésor et les meubles les plus précieux; puis, lorsque tous les objets auxquels il attachait le plus de prix, furent en sûreté, il se déguisa ainsi que ses principaux officiers, et se plaçant sous la protection de ses Mamlouks français que commandait leur chef Abdallah-Derau, il se rendit à la citadelle. A peine arrivé, il envoya son khaznadar pour enlever le reste de son mobilier; mais il était trop tard: les Albanais, quand vint cet officier, avaient déjà tout mis au pillage. Cette dévastation fut le signal d'un désordre général. Les huit à dix mille soldats qui se trouvaient alors au Kaire se répandirent dans toutes les rues, arrêtant les femmes, tuant les maris, rançonnant les marchands.

Durant sept jours ce fut un tumulte si effroyable, qu'il devint impossible aux plus pieux de célébrer la veille du Ramadân (1er novembre). Alors les principaux officiers et les cheyks s'entremirent; de nombreuses conférences eurent lieu tant à la citadelle que chez Seïd-Omar-Makram, et l'on convint enfin que 2,000 bourses seraient données par Mohammed-Aly pour mettre la solde au courant. Ce furent encore les habitans qui payèrent les frais de cette transaction; moitié de la somme fut demandée au commerce; les artisans et les propriétaires fournirent le reste.

Cet arrangement terminé, le Vice-Roi voulut se défaire des mécontens les plus actifs. Régeb-Aghâ, ancien commandant de l'infanterie d'Elfy-Bey, était l'un des plus remuans. Mohammed-Aly lui fit signifier un ordre d'exil. Régeb ayant déclaré qu'il n'obéirait pas, Hassan-Aghâ fut aussitôt envoyé contre le rebelle avec ordre de l'enlever, et, s'il résistait, de l'attaquer dans sa propre demeure. Régeb habitait l'un des quartiers les plus populeux du Kaire; ralliant autour de lui le plus de mécontens qu'il put rencontrer, il résolut de soutenir un siége en règle. Il se barricada, cré-

nela les murs de sa maison et forma une estacade au milieu même de la rue. Hassan, de son côté, éleva un retranchement parallèle; mais, ne pouvant avancer, il s'empara des maisons voisines, en perça les murailles, et parvint de cette manière à s'approcher des insurgés. Ce résultat ne fut pas obtenu sans dommage pour les habitans des maisons occupées; chassés par les soldats de Hassan, ils virent tous leurs meubles abandonnés au plus effronté pillage. Les travaux de ce siége entrepris au centre même de la ville durèrent quatre jours. Régeb fut sauvé par Omar-Bey et Salèh-Koch qui, le prenant sous leur protection, l'emmenèrent à Boulâq et peu de jours après le firent partir pour Damiette.

La fortune de Mohammed-Aly était en partie l'œuvre des soldats albanais. Ces bandes avaient cru moins se donner un maître qu'élire un chef soumis à leurs caprices ou à leurs passions; aussi, au moindre mécontentement, ne se faisaient-elles pas faute, comme on vient de le voir, d'en venir à une révolte ouverte et de traduire leurs accès de mauvaise humeur par des coups de fusil. Le Vice-Roi n'était pas encore assez solidement assis pour punir chacune

de ces tentatives insurrectionnelles ; l'esprit de corps était à craindre et le châtiment public de quelques soldats pouvait soulever toute la masse. Il prit une marche sourde et indirecte qui le conduisit également au but. Une fois en sûreté dans la citadelle, des exécutions nocturnes assez fréquentes et l'éloignement progressif des factieux les plus marquans amortirent peu à peu le mépris des troupes pour son autorité souveraine.

L'anarchie militaire n'était pas le seul péril que le Vice-Roi eût alors à combattre. A toutes les époques de désordres politiques et de profonde misère, alors que toutes les passions peuvent se faire jour, que la force ou l'audace renversent ou donnent le pouvoir, on voit surgir des thaumaturges, des prophètes, qui, exploitant l'ignorance superstitieuse et le crédule désespoir des peuples, cherchent, eux aussi, à se créer une fortune. Cette rivalité ne manqua pas à Mohammed-Aly.

Ce prince était encore à Alexandrie quand un cheyk du village de Benhâ-êl-Asel[1], nommé

[1] Village de la province de Qelyoub sur la rive droite de la branche orientale du Nil. Il est construit sur l'emplacement des ruines de l'ancienne *Athribis*, à dix lieues environ au nord du Kaire.

Souleyman, se mit en tête de faire l'inspiré. Oracles profondément obscurs, prédications convulsives, il n'omit aucun des moyens de prosélytisme à l'usage de cette espèce de charlatans. Ses compatriotes furent ses premiers disciples, les plus jeunes, au nombre de cent cinquante, suspendirent à leur cou des colliers de verroterie de couleur et se constituèrent ses gardes-du-corps.

Au bout de quelque temps ses partisans devenant plus nombreux, Souleyman augmenta les habitations de Benhâ-êl-Asel en plantant des tentes tout autour de ce village ; mais les vivres ne tardèrent pas à manquer ; le prophète sortit de ce nouvel embarras en frappant des contributions sur tous les villages d'alentour. Ses disciples, en opérant ces recouvremens, annonçaient partout qu'à Souleyman seul appartenaient les impôts de toute nature ; puis ils conseillaient aux habitans de chasser tous les agens qui viendraient, au nom de quelque autorité que ce fût, pour s'emparer de leurs provisions et de leurs denrées. Ces exhortations furent écoutées ; des soldats s'étant présentés pour percevoir l'impôt d'un village voisin, les fellahs chassèrent ces nouveaux venus

après les avoir assez grièvement maltraités. Le succès enfla les espérances de Souleyman ; bientôt Benhâ-êl-Asel ne suffit plus à son ambition ; il voulut aller essayer ses forces sur un plus grand théâtre. Ses partisans applaudirent à cette résolution, et tous, prophète et disciples, se mirent en marche pour la capitale de l'Égypte, convaincus que leur présence y serait le signal d'une rapide révolution.

Souleyman fit son entrée au Kaire au milieu d'un immense concours de curieux. Deux troupes, l'une armée de *kourbags*, ou de fouets [1], et l'autre munie de tambours et de cymbales, précédaient le prophète ; cymbales, fouets et tambours étaient en mouvement et formaient une harmonie étourdissante et bizarre ; le reste des disciples suivait. Cette nombreuse

[1] Le *kourbag* est formé par une lanière étroite de la peau de l'éléphant ou par un nerf de cet animal. Suivant même quelques-uns, on n'emploie à cet usage que le nerf génital. Ce nerf, à peu près de la grosseur du pouce, est taillé à la longueur d'environ quatre pieds et proportionnellement aminci, de manière qu'il se réduit à son extrémité à une grosseur moindre du petit doigt. Ces fouets ne se brisent jamais. Le mot *kourbag*, prononcé en Syrie *kourbadj* et en Turquie vulgairement *krabatch*, est l'origine du mot français *cravache*, qui nous est venu des Allemands, auxquels l'avaient fait adopter leurs communications fréquentes de voisinage et de guerre avec les Turks.

colonne marcha directement vers la mosquée *él-Hasaneyn* [1] : une fois là, les porteurs de fouets se détachèrent, et se rendant en face de la demeure de Seïd-Omar-Makram, ils firent long-temps siffler leurs instrumens dans l'air, puis retournèrent à la mosquée.

Le kiahya du Vice-Roi commandait en l'absence de son maître. Il envoya immédiatement chercher Souleyman par un détachement de soldats. Les cheyks de la mosquée êl-Hasaneyn, prétextant la sainteté du lieu, s'opposèrent à l'enlèvement de leur nouvel hôte ; un second détachement s'étant mis à piller près de la mosquée une maison où quelques disciples de Souleyman étaient logés, les cheyks, cette fois, conseillèrent à ce dernier de se réfugier à la mosquée nommée *Gamè-él-Imâm-Chaféy* [2].

[1] Cette mosquée est située, au milieu d'un des quartiers les plus populeux, dans la partie nord-est de la ville, près la maison du qâdy et presque en face du grand bazar appelé *Khân él-Hennéh* : cet arrondissement, sous l'administration française, composait la septième section du Kaire. La mosquée *él-Hasaneyn* est très-grande et très-belle : elle est remarquable, en ce qu'elle est la seule du Kaire où les femmes aient le droit d'entrer le septième jour de la semaine (*Nahar él-sabt*), c'est-à-dire le samedi.

[2] Les Musulmans se rendent tous les vendredis en très-grande dévotion à cette mosquée, qui est située au midi hors de la seconde en-

Cet asile ne le sauva pas. Amené devant le gouverneur, le pauvre prophète resta sans parole et sans voix. Après quelques reproches, le kiahya lui dit qu'il allait le renvoyer dans son village et lui faire donner des terres à cultiver. Quelques-uns des disciples de Souleyman voulurent alors parler de sa mission; on les fit taire; puis, après les avoir jetés ainsi que leur maître sur une grande barque, on les noya tous dans le Nil.

A quelque temps de là, une femme des environs de Damanhour prétendit aux honneurs de la magie. Elle était, disait-elle, en relations directes avec un esprit. Ce génie familier ne faisait toutefois ses apparitions que lorsque régnaient de profondes ténèbres; alors on entendait sa voix, on touchait sa main; ses paroles étaient sourdes et paraissaient venir d'une pièce voisine; sa main semblait sortir de la muraille; nombre de gens avaient touché l'une et entendu l'autre; aussi, la magicienne comptait-elle ses croyans par milliers; on remarquait parmi les plus fervens un grand nombre d'Albanais, et,

ceinte de la citadelle, au milieu des tombeaux des Mamlouks et des chefs du gouvernement. L'Imâm-Châfèy est le fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes que reconnait la religion musulmane.

lorsqu'elle paraissait dans les rues du Kaire, c'était toujours à cheval et entourée d'une nombreuse escorte.

La présence de soldats au milieu des enthousiastes que la magicienne traînait après elle inquiéta Mohammed-Aly; il craignit que cette femme ne fût un instrument destiné à agir sur le peuple dans un intérêt ennemi de son pouvoir. La démasquer et rendre visible à tous l'imposture quelle qu'elle fût, était sans doute chose assez peu difficile; mais il fallait tenir en lieu sûr l'inspirée et son esprit. Quatre jongleurs furent appelés, et le Vice-Roi leur offrit dix bourses s'ils réussissaient à conduire la magicienne devant lui. Une récompense aussi forte triompha de toutes les craintes superstitieuses des jongleurs. Ils se mirent à la recherche de l'inspirée et l'ayant trouvée chez le bach-aghâ [1], entourée d'une foule immense d'auditeurs, ils s'avancèrent hardiment pour la saisir; mais un soldat s'étant écrié que la maison croulerait si de profanes mains touchaient à cette sainte, la foule épouvantée se précipita sur les jongleurs et les jeta dans la rue.

Cependant, l'esprit et celle qu'il possédait,

[1] Le chef des patrouilles et des gardes de nuit.

gagnant chaque jour dans l'opinion du peuple, il importait de mettre un terme à cette comédie. Mohammed-Aly déclara qu'à l'exemple de tous, il voulait admirer les prodiges de la magicienne, et transmit à l'aghâ de la police l'ordre formel de la lui présenter. L'aghâ obéit et conduisit cette femme, une heure avant le *moghreb*, à la place él-Ezbekyéh. Assis sous un sycomore, près d'une sakyéh [1], le Pacha fumait le *nerguil* [2] quand la sainte parut devant lui; il la pria de lui faire entendre l'esprit.

« L'initiation, reprend celle-ci sans se dé- » concerter, ne peut avoir lieu que la nuit; » d'ailleurs l'esprit est allé faire sa prière à la » mosquée de l'Imâm-Housseïn, et il me faut » attendre son retour. » — « Tardera-t-il » long-temps? demanda le Vice-Roi. » — « Non, répliqua-t-elle, il sera revenu avant » peu. »

Ce colloque avait lieu en présence d'une foule considérable. Mohammed-Aly se leva et regagna son palais, suivi d'un grand nombre d'aghâs, de byn-bachys et d'autres chefs cu-

1 Puits à roues.

2 Le *nerguil* ou la *nerguiléh* est la pipe persane.

rieux d'assister aux miracles promis à cette soirée. Tous ces officiers restèrent dans le mandarah [1], et le Vice-Roi monta au harem pour y prendre quelque nourriture.

Quand il fut nuit close, Mohammed-Aly descendit au rez-de-chaussée où la magicienne était déjà en fonctions. Quelques officiers, auxquels elle venait de donner un échantillon de son savoir-faire, ne voulurent pas assister à une seconde épreuve; ils sortirent pleins d'une sainte terreur. Enfin le Vice-Roi prit place, ayant à côté de lui M. Bozzari son médecin, et ce jour-là son interprète [2]; toutes les lumières furent éteintes et l'initiation commença.

L'esprit de la sainte était appelé par elle le *Cheyk-Aly;* elle lui adressa plusieurs questions; le *Cheyk-Aly* répondit pertinemment, mais avec une voix sourde et qui semblait sortir du fond de la muraille. Mohammed-Aly ne se tint pas pour battu. Il demande à baiser la main de l'esprit; le *Cheyk-Aly* fait quelques

[1] Appartement au rez-de-chaussée où le maître de la maison se tient pendant le jour et reçoit ses visites.

[2] Mohammed-Aly ne parlait pas l'arabe et la magicienne prétendue ne connaissait pas la langue turke; M. Bozzari entendait les deux idiomes.

difficultés; cependant il se décide à la fin à tendre des bouts de doigts qui semblent, au Vice-Roi, appartenir à une main d'homme. Au lieu d'y porter dévotement les lèvres, Mohammed-Aly les saisit, et, les retenant avec vigueur, demande à grands cris de la lumière.

La lumière venue, la main si vivement pressée se trouva tout bonnement être celle de la ventriloque qui, demandant grâce au Vice-Roi, lui dit : « Je suis une pauvre femme ; laissez-» moi ! »

Un petit nombre seulement d'assistans furent à demi-convaincus ; le reste nia et traita hautement le Vice-Roi d'infidèle. Mohammed-Aly, s'élevant au-dessus de ces clameurs, ordonna de conduire immédiatement la magicienne au Nil et de l'y noyer. Cette sentence fut, parmi tous les chefs présens, le signal d'une exaspération si violente, qu'un instant le Vice-Roi craignit pour sa sûreté. Son courage et sa présence d'esprit triomphèrent toutefois de cet orage ; il prit la parole, et bientôt toutes les colères furent subitement appaisées par ce dilemme qui terminait son allocution : « Ou cette femme est pos-» sédée par un esprit doué du plus grand pou-» voir, et alors il ne la laissera pas périr ; ou

» bien cet esprit n'existe pas chez elle, et alors » elle a trompé le peuple et mérite la mort. »

Un nombre immense de spectateurs suivit la magicienne jusqu'au Nil; elle y fut précipitée. Long-temps ils attendirent son retour: elle ne reparut plus.

Tous ces incidens ne détournaient pas Mohammed-Aly de son œuvre principale, la destruction de la milice mamlouke. Soit qu'il combattît les beys à force ouverte, soit qu'il les affaiblît en semant entre eux la désunion et la jalousie, tous ses efforts tendaient à ce but unique. Plusieurs fois Châhyn-Bey, successeur d'Elfy-Bey, avait fait preuve d'intentions conciliatrices; malgré l'attaque de nuit qui, sous les murs de Minyéh, avait été si fatale à ce chef, ce fut lui cependant qui le premier consentit à se soumettre au Vice-Roi. Oubliant les dernières exhortations de son maître, il ne sut pas résister aux conditions brillantes qui lui furent offertes. Mohammed-Aly lui accordait, sans la moindre réserve, la résidence de Gizéh, dix villages aux environs même de cette place, toute la province de Fayoum, et trente villages de celle de Behneséh.

Châhyn se mit en marche dans les premiers

jours du mois de Chaouâl (commencement de décembre), pour venir prendre possession de son nouvel apanage. Arrivé à Dahchour [1], il y trouva Toussoun, fils du Vice-Roi, et le Divan-Effendy qui, venus à sa rencontre, étaient chargés de l'accompagner jusqu'à Gizéh. La garnison de cette place avait été retirée; mais l'artillerie qui la défendait et une certaine quantité de munitions furent laissées à Châhyn.

Le lendemain de sa venue, le successeur d'Elfy-Bey se rendit au Vieux-Kaire, suivi de ses principaux kâchefs et de la tribu des Arabes Haouytats [2]; il y reçut la visite des fils du Pacha et celle des cheyks de la capitale. Après les complimens obligés, Châhyn et les cheyks partirent pour se rendre à la citadelle. Présenté au Vice-Roi, le bey mamlouk déposa aux pieds du prince vingt négresses, quatre eunuques, trente chevaux et deux

[1] Gros bourg sur la rive gauche du Nil dans la province de Gizéh; il remplace l'ancienne *Acanthus*.

[2] Cette tribu ne comptait pendant notre séjour en Égypte qu'environ quatre cents cavaliers : ils occupaient le voisinage du Kaire, à quelques lieues vers l'est. Ils ont eu avec les Français des relations fréquentes et amicales.

cents quintaux de sucre et de café. Mohammed-Aly ne se montra pas moins magnifique; il revêtit Châhyn d'une pelisse de grand prix, et lui donna une de ses plus belles esclaves, des chevaux, des cachemires et un poignard garni en diamans.

Cette paix partielle entamait profondément la milice mamlouke; le Vice-Roi voulut poursuivre ses avantages, et les premiers jours de Dou-l-qadéh 1222 (commencement de l'année 1808) virent partir pour la Haute-Égypte Mohammed-Kiahya et Aly-Kâchef-êl-Saboungy. Tous deux étaient munis de lettres de Châhyn-Bey pour ses frères, et ils devaient amener les beys du Saïd à se soumettre et à venir, comme le successeur d'Elfy-Bey, reconnaître la souveraineté du nouveau maître de l'Égypte.

—

CHAPITRE VIII.

Yassyn-Bey est battu par les beys du Saïd, et se rend au Vice-Roi. — Réformes dans l'armée. — Misère du pays — Changement dans les mesures agraires. — Tentative pour monopoliser la vente du tabac. — Répartition territoriale. — Mohammed-Aly s'empare de tous les *legs pieux*. — Les cheyks s'opposent à cette mesure; leur soumission. — Exil de Seïd-Omar-Makram. — Contribution extraordinaire sur toutes les terres; les propriétaires sont dépouillés de leurs biens. — Arrivée au Kaire de la première femme de Mohammed-Aly. — Le Vice-Roi se prépare à porter la guerre dans le Saïd. — Situation des beys; ils sont battus et se soumettent. — Arrivée des Mamlouks du Saïd aux environs du Kaire; Châhyn-Bey fait cause commune avec ses frères. — La guerre recommence. — Mohammed-Aly reçoit des renforts de Syrie. — Combat d'El-Lahoun. — Bataille de Béhenesséh. — Les débris des Mamlouks se retirent au-delà des Cataractes; le reste se soumet. — Premières opérations commerciales de Mohammed-Aly. — La Porte exige l'abrogation de droits de douane sur les blés. — Mohammed-Aly résiste et fait des démarches auprès des cours de Londres et de Paris pour faire reconnaître l'Égypte comme *cinquième État Barbaresque*. — Préparatifs d'une expédition contre les Wahabys.

Le dernier mois de l'année 1222 de l'hégire (mois de février 1808) fut signalé par un de ces succès qui, depuis six années, avaient

marqué chaque phase de la vie politique de Mohammed-Aly.

La Moyenne-Égypte était alors ravagée par Yassyn-Bey, homme ambitieux et entreprenant, capable d'un hardi coup de main, mais inhabile à concevoir et à mener à fin un plan politique de quelque portée. Prodigue des richesses que lui donnait le pillage, doué d'une humeur facile et de manières engageantes, faisant en outre profession de la tolérance la plus large pour tous les excès commis par les troupes, Yassyn avait attiré à son service, dès le commencement de l'année précédente, un assez grand nombre de Turks et d'Albanais.

Le rôle exclusif et absolu dont Mohammed-Aly venait de s'emparer avait blessé l'orgueil de beaucoup de chefs; d'un autre côté, quantité de soldats se montraient impatiens de la discipline que le Vice-Roi cherchait alors à introduire dans l'armée; la troupe d'Yassyn-Bey s'était grossie de tous ces mécontens. Bientôt des nuées d'Arabes, attirés par le pillage et par la certitude de l'impunité, vinrent prendre place aussi dans son camp.

La réunion d'un aussi grand nombre de partisans pouvait, à bon droit, donner à Yassyn

les espérances les plus hautes; ses forces, maniées par une main habile et ferme, étaient assez considérables pour balancer l'infanterie de Mohammed-Aly et la cavalerie de ceux des beys qui s'étaient retirés dans le Saïd. Mais quand il lui fallait se joindre à l'un de ces deux partis pour écraser l'autre, sauf ensuite à peser de tout son poids sur le premier, Yassyn commit la faute grossière de traiter en ennemi tout ce qui ne suivait pas son drapeau.

Le Vice-Roi eut bon marché d'un aussi vulgaire ambitieux; il le chassa des environs du Kaire presque sans combat, et le força de se jeter vers les frontières de l'Égypte supérieure. Là, Yassyn trouva les Mamlouks d'Ibrahim-Bey, d'Osman-Bey-Hassan et de Châhyn-Bey, successeur d'êl-Bardissy; les ravages de ses bandes indiciplinées soulevèrent contre lui ces maîtres du Saïd; tous les trois se réunirent pour l'attaquer. Battu complètement par eux, à peu de distance de Manfalout, Yassyn n'eut que le temps de se jeter, avec les débris de son armée, dans les murs de Minyéh.

Ainsi abrité, il rallia ses soldats, et fit de son nouvel asile une place d'armes d'où partaient chaque jour des détachemens qui dévas-

taient les environs. Ce pillage organisé n'était pas le seul mal qui en résultât; Minyéh commandait la navigation du fleuve, et toutes les communications entre la Haute et la Basse-Égypte étaient interrompues.

Les Mamlouks se joignirent donc aux troupes du Vice-Roi pour détruire ce repaire de pillards; les premiers attaquèrent la partie de Minyéh qui regarde la Haute-Égypte; les Albanais dirigèrent leurs canons vers les murailles qui font face à l'Égypte inférieure. Yassyn tint bon. Le siége aurait sans doute traîné en longueur et coûté beaucoup de monde aux assaillans, si Mòhammed-Aly, peu soucieux de sacrifier ses soldats quand il pouvait en finir par une voie moins meurtrière, n'avait eu recours à sa politique habituelle. Il offrit à Yassyn le pachalik de Geddah et le commandement de l'armée que, disait-il, il allait envoyer contre les Wahabys. Cette double proposition éblouit le chef rebelle; il accepta. La place fut remise au khaznadar du Viçe-Roi, et Yassyn descendit au Kaire. Arrivé dans la capitale le 18 février, il fut arrêté et conduit à Damiette, puis jeté sur un bâtiment qui fit voile pour l'île de Chypre.

Cet anéantissement du parti d'Yassyn-Bey, la faiblesse et la dispersion des beys retirés dans le Saïd, enfin la soumission de tous les anciens Mamlouks d'Elfy-Bey qui, tributaires du Vice-Roi, vivaient paisibles dans leur nouvel apanage de Gizéh, tous ces résultats d'une politique adroite et ferme laissaient Mohammed-Aly maître incontesté de presque toute l'Égypte. Pour la première fois depuis son avénement au suprême pouvoir, ce prince se voyait libre de toute hostilité sérieuse. Les ennemis ne lui manquaient pas; mais abattus et désunis, nul d'entre eux n'était alors assez puissant pour en appeler de nouveau à la chance des batailles.

Cet état de paix permit au Vice-Roi d'explorer le terrain sur lequel il était assis; il put sonder les endroits faibles, mesurer les aspérités et s'occuper de faire disparaître tout ce qui formait obstacle à sa marche ou de raffermir les parties qui cédaient sous ses pas.

L'armée fut l'objet de ses premiers soins. Depuis long-temps, l'exil ou de lointaines missions avaient successivement débarrassé Mohammed-Aly des chefs les plus redoutables par leur influence sur les soldats ou par la turbu-

lence de leur ambition. Ces premières épurations faites, tous les commandemens furent confiés à des officiers que des liens de famille ou de fortune attachaient au Vice-Roi. Ses précautions à cet égard furent poussées si loin, que, dans les derniers mois de 1808, l'armée ne comptait pour chefs principaux que des parens ou des alliés de Mohammed-Aly.

Long-temps le Kaire avait servi de point de réunion à tous les corps de l'armée. C'était de ce centre que partait chaque expédition, et l'opération terminée, c'était là que les troupes venaient se reposer, puis attendre, dans l'indiscipline et dans les déréglemens de toute espèce, l'instant de se remettre en campagne. Tant que Mohammed-Aly eut à disputer l'Égypte aux partis turks, mamlouks et même albanais, qui, tour à tour, occupèrent en force les provinces du haut et du bas Nil, cette concentration ne fut pas sans avantages; mais, quand le pays fut pacifié, il y eut danger à tenir, dans une capitale populeuse et pleine de mécontens, une masse aussi considérable de soldats turbulens et désœuvrés. Aussi, Yassyn-Bey avait à peine quitté l'Égypte, que le Vice-Roi, faisant courir le bruit du prochain débarquement d'une

armée française, dirigea sur la Basse-Égypte une grande partie des Albanais, et les répartit à Damiette, à Rosette, à Damanhour et sur les principaux points de la côte et du Delta.

Cette dislocation ne se fit point sans murmures et sans cris; les chefs comme les soldats ne consentirent à quitter la capitale qu'après avoir été payés d'une partie de leur solde arriérée.

Ces demandes de solde se renouvelaient chaque jour et sur tous les points. Malgré toutes les réformes que Mohammed-Aly avait essayé d'introduire dans l'organisation intérieure et dans la paie de chaque corps, les chefs n'en percevaient pas moins un prêt quadruple de celui qui était réellement dû. Ainsi, les troupes disponibles du Vice-Roi montaient à peine à seize mille hommes, et les états fournis par les chefs portaient à soixante mille le nombre des soldats présens sous les armes.

D'un autre côté, il fallait faire face à tous les besoins d'une administration que l'absence de toute régularité et de tout contrôle rendait fort coûteuse. Peu de mois se passaient, en outre, sans qu'un officier de la Porte ne vînt en Égypte, porteur d'une pelisse, d'un sabre ou

d'un caftan, signes habituels de la satisfaction du Sultan, ou de la prorogation de Mohammed-Aly dans un pachalik qu'il ne devait qu'à ses armes; chaque fois c'étaient pour l'envoyé turk de riches cadeaux qui ne laissaient pas que de faire annuellement une brèche assez notable aux trésors du Vice-Roi. Ces fréquens messages avaient presque toujours pour objet réel des demandes d'argent.

Il nous serait assez difficile de bien préciser la position de Mohammed-Aly vis-à-vis de la Porte quant aux obligations de subside, soit en numéraire, soit en nature. On a vu qu'il avait acheté 4,000 bourses la première confirmation de son titre de Vice-Roi; mais aucun prix n'avait été fixé pour le renouvellement annuel de cette formalité de chancellerie. Tout ce que nous savons, c'est que la prolongation de son pouvoir le constituait débiteur envers la métropole d'une espèce de droit régalien, dont le paiement sans cesse demandé n'ajoutait pas peu à ses embarras financiers.

A toutes ces dépenses de solde, d'administration, de représentation et de tribut, venait se joindre, pour Mohammed-Aly, la nécessité de se créer les ressources nécessaires pour

faire face à toutes les exigences de l'avenir. Il vivait dans un empire où l'or était la plus puissante des sauve-gardes. Avec de l'or, certains pachas rebelles avaient acheté les armées dirigées contre eux, et plus d'une fois leur trésor particulier avait compté pour secrets pensionnaires le Sultan lui-même et tous les membres de son conseil.

De l'argent, tel fut donc le besoin incessant, inexorable, qui occupa toutes les pensées du Vice-Roi dès que l'Égypte cessa d'être un champ de bataille ravagé par vingt partis.

Nous avons dit l'état déplorable où le pillage effréné du soldat, la rapacité de quelques chefs et l'ambition des autres, avaient réduit la fertile et riche vallée du Nil. On a pu suivre chaque année les progrès de cette effroyable misère; à l'époque dont nous nous occupons, on pouvait la croire portée au comble.

Les provinces étaient dépeuplées; grand nombre de fellahs, fuyant cette terre de désolation, s'étaient jetés au milieu des déserts et avaient gagné les Oasis; d'autres s'étaient réfugiés en Syrie. Plus du tiers des terres en culture, lors de l'occupation de l'Égypte par l'armée française, était alors abandonné et se



trouvait envahi par les sables arabiques et libyens. Aussi, malgré l'abondance de la récolte, le blé se vendait-il, en 1808 et en 1809, trente-six piastres turkes l'ardeb [1], tandis qu'à l'époque de l'occupation de l'armée française, la même mesure valait à peine sept piastres [2].

Le commerce n'était pas en meilleur état que l'agriculture; toute industrie avait disparu. La détresse, dans les villes, en était venue à ce point que les particuliers se voyaient forcés d'emprunter aux soldats l'argent de l'impôt qui servait à solder ceux-ci. L'intérêt de ces avances était monté à huit pour cent par mois. Lorsque venait l'échéance, peu de débiteurs se trouvaient en état de rembourser; les uns, et

[1] Environ 50 francs de notre monnaie. L'ardeb pèse 275 rottes, c'est-à-dire environ 125 kilogrammes ou 256 livres poids de marc. D'autres évaluations portent l'ardeb à 264 et même à 292 livres.

Il y a quatre espèces de piastres turkes; à l'époque de l'expédition,

La première valait	100 medins ou	3 liv.	11 s.	5 den.
La deuxième de	80	——	2	17	2
La troisième de	60	——	2	2	10
La quatrième de	40	——	1	8	7

C'est de cette dernière piastre qu'il est ici question.

[2] Suivant les notes d'Estève, administrateur-général des finances en Égypte, l'ardeb de blé y valait alors 280 medins ou 10 francs de notre monnaie, équivalant à 7 piastres de la quatrième espèce.

c'étaient les plus heureux, parvenaient à partager avec les fellahs le triste asile du Désert ; les autres étaient arrêtés et voyaient leurs biens et leurs meubles impitoyablement vendus.

Mohammed-Aly essaya d'arrêter la dépopulation des campagnes, en faisant transporter dans les villages abandonnés la partie la plus pauvre des habitans de sa capitale. Des ordres sévères furent donnés à tous les officiers de police pour rechercher tous les gens sans profession connue, les veuves pauvres ou sans enfans et les domestiques sans emploi ; des soldats devaient ensuite conduire ces colons à leurs nouvelles demeures ; mais les individus désignés se cachèrent avec si grand soin, que ces prescriptions restèrent sans pouvoir être exécutées.

Cependant, Mohammed-Aly ne voulut rien perdre de l'impôt que produisait auparavant toute la surface du sol égyptien. Reporter sur les propriétaires et sur les cultivateurs restans la portion de contributions à acquitter par les cultivateurs et par les propriétaires émigrés, et cela sans exciter de violentes et universelles clameurs, était chose assez difficile. Cependant

le Vice-Roi en vint à bout. Ce fut chez lui un coup de génie fiscal.

L'impôt sur les terres n'était pas unique ; il se subdivisait en deux ou trois espèces de taxes, qui toutes se percevaient à raison de *tant* par *feddan*. Le feddan était une surface carrée dont chaque côté avait, de temps immémorial, suivant les localités, un nombre constant de *qassabs* ou perches, longues chacune de six coudées et demie, équivalant à trois mètres soixante et quinze centimètres (11 pieds 645 millièmes). Cette mesure désignait, non une surface constamment la même, mais un espace qui rapportait au propriétaire un revenu déterminé, de sorte que la surface était moindre dans les terrains fertiles, et plus grande dans les autres.

Chaque côté du feddan éloigné du Nil était de 24 qassabs, et la surface totale de 576 qassabs carrés représentait 81 ares 16 centiares, ou environ deux arpens un tiers de Paris.

Le feddan, près du Nil, avait 18 qassabs sur toutes les faces ; sa contenance totale équivalait à 324 qassabs carrés, soit 45 ares 65 centiares ou un arpent un tiers.

Le feddan de Damiette comprenait 432 qassabs carrés ; mais le qassab qui servait d'unité

à cette mesure ayant une longueur de 3 mètres 99 centimètres, la surface de ce feddan équivalait alors à 68 ares 77 centiares, ou presque exactement deux arpens.

Mohammed-Aly opéra sur cette mesure agraire comme il le faisait depuis long-temps pour les monnaies; il en abaissa le *titre*. Une seule espèce de feddan fut reconnue; le qassab fut réduit à trois mètres soixante-quatre centimètres, et le nouveau feddan, au lieu des quantités variables de qassabs, n'en contint plus que trois cent trente-trois un tiers. De cette façon, la surface arable de l'Égypte, bien que notablement diminuée, conserva la même quantité de feddans, et les taxes proportionnelles, assises sur chacune de ces mesures, n'ayant pas été réduites, le chiffre total de l'impôt ne subit aucune altération.

Quant au commerce, il était impossible de le faire revivre par ordonnance; les transactions, fruit de la confiance et de la richesse publiques, ne sauraient se commander. Dans son ignorance des premiers élémens de la science économique, le Vice-Roi ne vit rien de mieux que d'augmenter, dans une proportion exagérée, tous les droits des marchandises in-

troduites en Égypte. Ce nouveau tarif produisit l'effet que l'on devait en attendre. La consommation fut considérablement restreinte et le revenu diminua.

Trompé de ce côté, Mohammed-Aly se mit en quête de nouveaux expédiens pécuniaires. Souvent, il s'était entretenu avec nos agens de l'assiette de l'impôt en France et de son mode de perception. Ayant su par eux que la régie des tabacs constituait un chapitre fort lucratif de notre budget des recettes, il voulut aussitôt naturaliser ce monopole dans son pachalik. Des agens fixés dans chacun des ports de l'Égypte achetèrent pour son compte tous les tabacs en feuilles venant de Turkie; un entrepôt général fut créé au Kaire, et des préposés attachés à ce magasin central expédiaient, dans la Haute et dans la Basse-Égypte, les quantités nécessaires aux besoins de leurs habitans. La consommation de la capitale était alimentée par un atelier placé dans un okel, où des ouvriers du Vice-Roi se livraient aux différentes préparations exigées par le goût du public. Chaque matin, tous les vendeurs en détail étaient tenus de venir s'y approvisionner pour les besoins de la journée.

Cette innovation détruisait une branche assez importante de l'industrie privée; elle excita les réclamations les plus vives. D'un autre côté, la masse des consommateurs se montra peu satisfaite de la manipulation privilégiée; la vente s'en ressentit. Cette faiblesse de produits opéra ce que n'auraient jamais pu faire les cris de tous les anciens fabricans. Mohammed-Aly abandonna l'entreprise; mais il se dédommagea de ce sacrifice en frappant d'énormes taxes tous les tabacs importés dans le pays.

Cette tentative de monopole appartient à la première moitié de l'année 1808; elle fut isolée et sans rapport aucun avec le vaste système de négoce exclusif dont nous aurons plus tard à nous occuper.

En revanche, ce fut dès cette époque que Mohammed-Aly, dominé par la pensée de concentrer dans ses mains toutes les ressources matérielles de l'Égypte, conçut le projet de devenir le propriétaire unique de tout le sol de cette riche contrée. Cette œuvre d'audace et d'incroyable despotisme demande, pour être bien comprise, quelques détails sur la répartition territoriale du pays lors du débarquement de notre armée d'Orient.

Le sol de l'Égypte appartenait alors à trois classes de propriétaires : le gouvernement; les mosquées et autres établissemens religieux ou d'utilité publique; puis enfin les simples particuliers. Le gouvernement, représenté par les Mamlouks et par leurs tenanciers, possédait environ moitié du pays; l'autre moitié appartenait, dans des proportions inégales, aux deux autres classes de possesseurs fonciers.

Les règles et les formes qui présidaient au partage, entre les Mamlouks, de la partie du sol égyptien qui leur était affectée, peuvent se comparer aux formes et aux règles qui régissaient en Europe la propriété féodale. Chaque chef de maison avait son apanage distinct, lequel était ensuite distribué par lui entre ses beys et ses kâchefs; la division se faisait par villages qui, réunis ou pris isolément, formaient autant de fiefs ou d'arrière-fiefs relevant directement du chef de l'apanage. Les propriétés bâties, comme les propriétés rurales, étaient louées à des fellahs qui payaient une redevance, partie en nature et partie en argent. D'autres fellahs tenaient également à loyer les portions de sol appartenant aux mosquées, aux autres établissemens publics ou religieux, et aux simples particuliers.

A mesure que Mohammed-Aly avançait son œuvre de destruction de la milice mamlouke, la confiscation mettait en ses mains les villages et les parties de territoire que se partageaient jadis ces maîtres de l'Égypte ; souvent même il n'attendait pas que son autorité fût reconnue dans une province pour former, à l'aide des biens appartenant aux beys, des dotations qu'il distribuait à l'avance à ses officiers ou à ses partisans. Mais jamais encore il n'avait osé s'emparer des propriétés qui ne pouvaient, soit par leur origine, soit par leur destination, faire retour à son gouvernement. Une circonstance assez remarquable et qui peut donner la mesure de l'audace de pensée et de l'énergie de décision qui caractérisent Mohammed-Aly, c'est que dans un pays où la loi religieuse forme à elle seule le code civil et politique des gouvernans et des gouvernés, ce furent précisément les propriétés des établissemens de piété que le Vice-Roi atteignit les premières.

Les habitans du Kaire étaient encore émus par une taxe de 4 pour 100 mise sur toutes les denrées de première nécessité vendues, soit dans les rues, soit sur les places et dans les bazars, quand le 23 Gemady êl-tâny 1223

(16 août 1808), le Nil, dont la crue allait atteindre la hauteur convenable, baissa tout-à-coup de plusieurs coudées. Ce signe d'une inévitable disette jeta la consternation dans tous les esprits. Le blé disparut aussitôt des marchés, et le peuple, s'attroupant sur les places, poussa des cris de mort contre les accapareurs et demanda l'abolition du nouvel impôt. Les cheyks vinrent trouver le Pacha. Celui-ci accueillit l'annonce de ces mouvemens en engageant les membres de cette députation à faire mettre en prière les enfans et les femmes. Le cheyk Abdallah êl-Cherkâouy lui répondit alors qu'il convenait dans une aussi triste circonstance d'avoir pitié de la population et d'abolir le droit nouveau. « Le peuple ne saurait exiger un pa-
» reil sacrifice, reprit le Vice-Roi; il sait fort
» bien qu'il me faut de l'argent, et que celui que
» je lui demande n'est point pour moi seul.
» D'ailleurs les maux qu'il endure viennent
» d'une autre source; c'est vous qui les causez,
» vous tous qui êtes ici, car vous avez obtenu
» pour vos terres l'exemption de certaines
» taxes et vous continuez à les exiger des pau-
» vres fellahs. J'ai une note de vos propriétés;
» je l'examinerai et confisquerai les biens de

» tous ceux qui ont perçu les impôts suppri-
» més. »

A ces mots chacun se tut. La conférence roula ensuite sur les moyens de parer aux malheurs que présageait l'abaissement du fleuve. Adoptant la mesure proposée par le Pacha, les cheyks ne virent pas de remède plus efficace qu'une manifestation religieuse où, suivant les anciens usages, le peuple entier serait convoqué.

Cette pieuse cérémonie se fit le lendemain. Tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe et de religion, se rendirent au bord du Nil, et là, fervens et prosternés, ils demandèrent à l'auteur de toutes choses la crue si désirée. Une seule pensée occupait cette foule immense, et l'on y voyait confondus dans une même prière les imams turks et arabes, des rabbins, les patriaches grec, cophte et arménien, des religieux latins de la Terre-Sainte, des missionnaires italiens de la Propagande et des prêtres maronites. Les pluies abyssiniennes avaient exaucé d'avance et à point ces religieuses supplications, car deux jours après le Nil s'accrut d'une quantité d'eau égale à celle qu'il avait perdue; le lendemain la digue était

coupée, et la population joyeuse parcourait en bateau la rue Basse du canal et les places principales.

Les menaçantes paroles de Mohammed-Aly contre les propriétés des cheyks n'avaient produit sur ces chefs du peuple qu'une passagère impression; jamais, dans leur pensée, le Vice-Roi n'oserait porter une main profane sur des biens que leur destination sainte plaçait sous la sauve-garde de tous les vrais croyans. A quelques mois de là, pourtant, Mohammed-Aly osa. Il venait d'épuiser ses trésoriers cophtes, et Maallem-Ghaly ainsi que quatre intendans de sa nation s'étaient vus forcés de payer chacun 1000 bourses. Cette presse d'argent n'ayant pas fourni la somme que voulait alors obtenir le Vice-Roi, deux ou trois jours après il exigea la moitié du revenu brut de tous les biens appartenant aux mosquées.

Depuis les premiers temps de l'islamisme, nombre de riches particuliers avaient légué des biens considérables aux établissemens religieux ou d'utilité publique; une partie de ces donations étaient destinées à des œuvres de charité, d'autres à l'entretien des citernes, d'autres enfin au paiement des pensions nécessaires aux

ulémas. Les titres constatant ces fondations étaient signés par le defterdâr et visés par les pachas ou par les kâdys; leur validité, consacrée par une série de plusieurs siècles, avait été reconnue par tous les gouvernemens, et l'administration de l'armée française elle-même en avait respecté le caractère authentique. Prenant prétexte de l'impôt qu'il venait d'asseoir sur les biens des mosquées, Mohamed-Aly ordonna de compulser tous ces titres. L'employé chargé de leur vérification, fidèle aux instructions dont on l'avait muni, éleva des difficultés et des doutes sur chacune des pièces qu'on lui mit sous les yeux; les unes n'étaient pas revêtues des formalités requises; il y avait dans les autres désignation insuffisante des donataires et des biens donnés; pas une enfin n'établissait en faveur des établissemens détenteurs une propriété formelle et incontestable. Un rapport fut adressé dans ce sens au Vice-Roi qui, sans autre forme de procès, annula tous les titres, déclara prendre à son compte les charges spéciales qui seraient reconnues nécessaires, et autorisa les kâchefs des provinces à s'emparer immédiatement de toutes les terres classées sous la dénomination de *legs pieux*.

Au reste, il ne faut pas croire que ces biens désignés par les noms de *rezaqs* et de *ouaqfs* fussent tous réellement possédés par les établissemens pieux comme le seraient parmi nous des propriétés de ce genre. Le plus souvent ils n'en avaient que la *nue-propriété* sans l'usufruit et sans aucun des autres droits de propriétaire.

Pour échapper à l'avidité des pachas et des Mamlouks et mettre leurs héritiers à l'abri des spoliations, les propriétaires *vouaient à Dieu*, en faveur d'une mosquée ou d'un hospice, leur propriété, dont ils conservaient néanmoins et transmettaient à leurs héritiers l'administration, l'usufruit, avec tous leurs autres droits, sauf celui de vente. La mosquée ou l'hospice *nu-propriétaire* n'entrait en jouissance qu'à la mort du dernier mâle de la famille : ainsi c'était non une *cession*, mais une véritable *substitution*. Cette sauve-garde sacrée avait toujours été respectée par les gouverneurs les plus tyranniques; mais Mohammed-Aly, n'en tenant compte, se substitua lui-même aux *nus-propriétaires* et aux *usufruitiers*.

Cette audacieuse décision excita, non-seulement parmi tout ce monde qui vivait des établissemens religieux, mais encore parmi les

propriétaires ainsi sauve-gardés, une rumeur difficile à décrire. Des femmes, des enfans se portèrent avec bruit à la mosquée d'êl-Azhâr, et bientôt la foule, attirée par leurs cris, devint si grande, que les ulémas effrayés quittèrent en toute hâte leurs études ou leurs leçons. Un grand nombre d'intéressés se rendirent en même temps chez Seïd-Omar-Makram [1], pour le prier d'interposer sa médiation.

Depuis long-temps Seïd-Omar vivait dans une profonde retraite; à mesure que son pouvoir s'était affermi, le Vice-Roi l'avait éloigné de plus en plus de toute participation aux affaires publiques. Cet isolement n'avait modifié en rien le caractère et les principes de ce cheyk passionné; du fond de sa mosquée il suivait avec une anxiété inquiète le progrès toujours croissant de l'autorité sans contrôle et sans bornes de l'homme que, le premier, il avait revêtu de la pelisse de gouverneur de l'Égypte. Une occasion se présentait d'exercer encore une fois son ministère de défenseur des intérêts de la religion et des droits du peuple; il la saisit avec

1 Seïd-Omar-Makram était Nakyb-êl-Achraf, ou chef du corps des *chérifs*. Cette dignité à la fois civile et religieuse est la plus vénérée du pays.

avidité et convoqua immédiatement une assemblée de tous les cheyks.

La réunion fut bruyante et chaude; après avoir signé une requête où ils demandaient au Pacha l'abolition des droits mis sur les successions, sur les biens appartenant aux mosquées et sur les revenus des propriétaires, tous les membres de cette assemblée jurèrent d'oublier les haines et les inimitiés qui pouvaient les diviser, et s'engagèrent par serment à rester unis pour le maintien de leurs priviléges et de leurs droits. Quelques-uns même, inspirant leur courage du rôle influent qu'ils avaient joué jadis, ne craignirent pas de déclarer que, si le Vice-Roi persistait dans la voie qu'il venait d'ouvrir, il fallait en écrire à la Porte, faire soulever le peuple contre le nouveau tyran et le renverser du trône où ils l'avaient fait asseoir.

Mais les temps étaient changés. Si le renom de Seïd-Omar et de quelques autres cheyks subsistait encore grand et respecté, en revanche leur influence était prodigieusement déchue; le peuple, déshabitué qu'il était du patronage de ces chefs, aurait difficilemeut subi leur direction; pour la masse, l'Égypte ne renfermait plus qu'un homme puissant, et cet

homme, c'était le Vice-Roi. D'un autre côté, les cheyks et les chefs des établissemens religieux, ayant jusqu'alors conservé des richesses et des priviléges qui blessaient l'égalité de misère et de complet abaissement existant entre toutes les autres classes, la multitude ne pouvait voir qu'avec un secret plaisir ce nouvel emploi du niveau spoliateur de Mohammed-Aly.

Ce dernier était trop bon appréciateur de la force qu'il avait acquise et de la véritable disposition des esprits pour se montrer ému par l'attitude et par la démarche des cheyks. Il ne se donna pas même la peine de répondre à la requête qu'ils venaient de lui soumettre, et les laissa tranquillement continuer leurs assemblées.

Une indifférence aussi dédaigneuse et l'isolement où les laissaient toutes les classes d'habitans étrangers aux intérêts froissés par la dernière décision du Vice-Roi, portèrent l'inquiétude parmi les membres de la nouvelle opposition. Bon nombre d'entre eux prirent peur et cherchèrent à négocier leur paix particulière. Quelques-uns se hasardèrent à aller trouver Mohammed-Aly; leurs remontrances furent humbles et timides. « Je n'entends pas

» recevoir d'injonctions, leur dit le Vice-Roi; » je ne veux pas d'assemblées publiques dans » les mosquées. Je sais que quelques-uns d'en- » tre vous sont assez fous pour me menacer » d'une révolution populaire; c'est un vain » bruit qui ne m'effraie pas; car, à la moindre » tentative de désordre, je n'aurais pour les » révoltés, de quelque rang qu'ils fussent, que » le sabre et la vengeance. »

Tout ce qui pouvait rester de velléités énergiques aux opposans tomba devant ce peu de mots; chacun se soumit. Seïd-Omar seul ne voulut point courber la tête; Mohammed-Aly le destitua de ses fonctions de nakyb-êl-achraf, et lui fit immédiatement signifier un ordre d'exil pour Damiette.

Seïd-Omar-Makram avait été fidèle au rôle qu'il avait si chaudement embrassé et si énergiquement rempli lors de la déchéance de Khourchyd-Pacha. On se rappelle qu'à cette dernière époque, Mohammed-Aly, humble solliciteur de la dignité suprême, applaudissait aux principes de Seïd-Omar, et comme lui se montrait l'intraitable adversaire de tout acte de bon plaisir, de toute autorité sans limites. Mais une fois au pouvoir, le Vice-Roi déclara sédi-

tieuses et subversives les maximes que lui-même avait invoquées contre son prédécesseur, et Seïd-Omar, pour avoir essayé de faire entendre une seconde fois le langage que tous deux avaient si hautement parlé, se vit chassé comme factieux et comme démagogue.

Ce dernier effort de la pensée populaire, à laquelle il devait son élévation, une fois comprimé, Mohammed-Aly se remit avec vigueur à épuiser le pays de numéraire et à consommer l'envahissement de tout le territoire égyptien.

Le 20 Safar 1225 (27 mars 1810), il convoqua dans son palais tous les kâchefs des différentes provinces. La réunion avait pour but apparent de s'entendre sur les besoins et les ressources de chaque localité et sur les moyens à prendre pour développer les élémens de richesse de chacune d'elles. Quand de longues et nombreuses conférences lui eurent procuré tous les renseignemens qu'il désirait sur l'état du pays, il frappa sur chaque bourg ou village une imposition extraordinaire de 10 à 40 bourses. En évaluant la totalité des villages et des bourgs de l'Égypte à deux mille deux cents et en portant à 25 bourses le taux moyen de la portion contributoire exigée de chacun d'eux,

on voit que cette seule opération dut faire entrer dans le trésor du Vice-Roi 55,000 bourses [1], prélèvement énorme pour une contrée où tout était ruine et misère et qui dut enlever au pays la plus grande partie de son argent monnayé.

Ce nouveau pas fait, Mohammed-Aly poursuivit sa marche. Ces 55,000 bourses n'avaient pas été perçues par l'entremise des écrivains cophtes. Les longues relations de ces derniers avec toutes les classes d'habitans leur permettaient souvent d'adoucir les rigueurs de la perception ; ainsi, quand un propriétaire était gêné, ils lui faisaient les avances nécessaires au paiement de ses taxes, puis attendaient, pour leur remboursement, les époques où les denrées se vendent ordinairement aux meilleurs prix. L'existence de cette corporation de collecteurs était, comme on le voit, une espèce d'institution de crédit favorable au gouvernement comme aux contribuables; Mohammed-Aly n'eut point recours cette fois à son intervention ; ce furent des soldats qui levèrent l'impôt. Grand nombre de fellahs, se trouvant

[1] 39,000,000 de francs environ.

hors d'état de payer, recoururent à leurs maîtres ; ceux-ci, privés du secours que leur prêtaient les Cophtes, ne purent rien donner ; les soldats s'emportèrent alors, envers les malheureux colons, en violences de toute sorte ; les hommes furent maltraités, les femmes violées, les maisons livrées au pillage ; une nouvelle émigration s'ensuivit, et des villages entiers furent abandonnés.

En face d'un aussi désastreux résultat, la masse des propriétaires fit auprès du Vice-Roi les plus énergiques réclamations. Mohammed-Aly déclara ne pouvoir rien prononcer sans examen et invita tous les réclamans à déposer, à l'appui de leurs demandes, les titres indicatifs de la propriété que frappait l'impôt demandé. La plupart donnèrent dans le piége ; mais une fois dessaisis de leurs titres, il leur fut impossible d'en obtenir la restitution ; Mohammed-Aly garda ces pièces et s'empara immédiatement de tous les biens qui s'y trouvaient désignés. Quelques-unes des victimes de cette hardie spoliation obtinrent, à l'aide de protecteurs puissans, de toucher la moitié de leurs revenus en *pensions viagères* assises sur les produits de la douane ; le reste se vit dé-

pouillé sans recevoir un seul parah de dédommagement.

Si les charges de Mohammed-Aly étaient lourdes, en revanche les ressources qu'il trouva dans le double système d'extorsion que nous venons de décrire ne l'aidèrent pas seulement à satisfaire largement à toutes les dépenses courantes, elles lui permirent en outre de se former un trésor particulier considérable. Ce travail d'argent occupa en grande partie les deux années 1223 et 1224 (1808, 1809 et les premiers mois de 1810) ; il ne fut interrompu, à de rares intervalles, que par d'insignifians engagemens avec les Mamlouks retirés dans le Saïd.

Avant de reprendre le récit de cette lutte molle et indécise, nous pensons devoir nous arrêter sur des faits qui sembleraient déceler dès cette époque, chez Mohammed-Aly, de confuses pensées dynastiques.

L'état que tiennent dans nos monarchies absolues d'Europe les princes et les princesses de sang royal n'a pas d'analogue en Turkie ; une reine ou une impératrice, trônant avec le maître de l'empire et recevant l'hommage des populations, des princes ayant le commandement de provinces et de corps d'armée, y sont cho-

ses inconnues. L'existence de l'héritier présomptif du Sultan, comme celle de sa mère, se passent silencieuses dans l'intérieur d'un harem, et ne se révèlent jamais au-delà des murs du Sérail. D'un autre côté, nulle dignité n'est héréditaire; les richesses d'un pacha mort ou déposé sont ordinairement confisquées, et ses enfans rentrent dans les classes les plus obscures. Cette absence de toute succession de pouvoir ou de fonctions était encore poussée plus loin parmi la milice si long-temps maîtresse de l'Égypte. En Turkie, un fils, lorsque le hasard vient à le servir, peut au moins espérer d'arriver là où a monté son père; chez les Mamlouks, les enfans ne faisaient pas que descendre; ils étaient repoussés dans la classe des *tchélébys*, on les regardait comme *indignes*, les rangs de cette milice leur étaient à jamais fermés, et des esclaves étrangers, achetés dans les bazars, pouvaient seuls y être admis [1].

Mohammed-Aly renversa tout ce système d'égalité ou d'exclusion; il voulut habituer les habitans de l'Égypte à voir les membres de sa

[1] On ne cite à cette proscription qu'une exception unique; c'est celle faite en faveur de Marzouk, fils du vieil Ibrahim-Bey.

famille partager, et, au besoin, continuer son pouvoir. L'esprit de décision qu'il apportait dans tous ses actes se montra de nouveau dans cette circonstance ; un autre n'aurait opéré que par degrés une innovation aussi hardie pour un pays où les préjugés et les mœurs exercent un si puissant empire ; il fit mieux, il aborda franchement la difficulté.

Déjà, de son autorité privée, il avait revêtu ses deux fils, Ibrahim-Bey et Toussoun-Bey, de la dignité de pachas, quand, au mois de Sâfar 1224 (avril 1809), il leur monta une maison particulière, les entoura d'officiers et leur donna une garde nombreuse. Peu de temps après, il appela près de lui sa première femme, ses deux filles et son troisième fils Ismayl [1]. Toutes les dames un peu considérables du Kaire reçurent l'ordre de se porter à leur rencontre ; elles devaient aller les recevoir à Chôbrâ, puis, de ce village, leur faire cortége jusqu'à la citadelle du Kaire. Nulle ne fut exempte

[1] Mohammed-Aly a eu deux femmes : la mère d'Ibrahim, de Toussoun, d'Ismayl et des deux filles venues avec ce dernier ; puis une esclave géorgienne qui lui a donné plusieurs enfans, dont pas un n'a vécu. La première demeure à la citadelle ; la seconde habite un palais de la place êl-Ezbekyêh.

de la corvée; la veuve de Mourâd-Bey elle-même, cette femme que les généraux français et tous les vice-rois turks avaient successivement entourée de leur vénération et de leur respect, se vit obligée, comme les autres, à cette démarche d'hommage et d'humiliante soumission.

Le concours fut grand. La nouvelle reine d'Égypte fit son entrée dans la capitale au bruit de l'artillerie de tous les forts, et accompagnée par plus de cinq cents femmes qui la suivaient, montées sur des ânes. Cet acte de formelle sujétion ne suffit point au Vice-Roi; le lendemain, les fonctionnaires de toutes les classes, les cheyks, les ulémas et les principaux habitans, durent se présenter à leur tour devant l'étrangère, et déposer à ses pieds les présens les plus riches.

Nous avons dit, en terminant le précédent chapitre, que, dans les premiers jours de 1808, Mohammed-Kiahya et Aly-Kâchef-êl-Saboungy, étaient partis pour la Haute-Égypte avec mission d'amener Ibrahim-Bey, Osmân-Bey-Hassan et Châhyn-Bey, successeur d'êl-Bardissy, à suivre l'exemple de soumission que leur donnait la maison d'Elfy-Bey.

Ces négociateurs n'avaient obtenu qu'un

demi-succès; ils avaient conclu une trève qui, prorogée de mois en mois, suspendit toute hostilité sérieuse jusqu'en Chaabân 1224 (septembre 1809). A cette époque, le Vice-Roi, débarrassé des principaux obstacles qu'avaient rencontrés ses plans financiers, voyait son trésor assez amplement garni; sa résolution fut prise d'en terminer avec les beys du Saïd.

La longue inaction de ces derniers n'était pas le seul résultat de leur faiblesse matérielle. Le vieil Ibrahim, courbé sous le poids des ans, perdait chaque jour de son énergie et de son autorité morale; le caractère et le crédit d'Osmân-Bey-Hassan subissaient également l'influence d'un âge très-avancé; une seule pensée subsistait vivace et ferme chez ces deux vieillards: c'était une défiance de Mohammed-Aly que ne pouvaient vaincre les promesses les plus formelles, ni les sermens les plus saints. D'un autre côté, Châhyn-Bey, successeur d'êl-Bardissy, n'exerçait qu'un pouvoir nominal; chacun des beys de sa maison avait son parti; et ces chefs subalternes étaient devenus, sous lui, si nombreux, que quelques-uns avaient à peine à leur suite six à sept véritables Mamlouks.

Le Vice-Roi avait su mettre à profit cette

longue période de relâchement. Tandis qu'il se livrait à ses expériences financières, d'habiles agens travaillaient dans le Saïd à diminuer le nombre des partisans d'Ibrahim et de Osman. Chaque jour, on voyait arriver au Kaire des Mamlouks isolés qui, se soumettant au Pacha, acceptaient la résidence et les minces revenus qu'il daignait leur accorder. La mort du successeur d'êl-Bardissy vint bientôt lui fournir l'occasion de porter un nouveau coup à ses adversaires.

Les Mamlouks du Saïd se maintenaient indépendans ; comme par le passé, ils traitaient avec le Vice-Roi de puissance à puissance. Jamais encore aucun pacha, jamais la Porte elle-même ne s'étaient cru le droit d'intervenir dans les arrangemens de famille de cette milice. Toutes ces considérations n'arrêtèrent point Mohammed-Aly; argumentant hardiment de son autorité souveraine, il proclama Selym-Bey-êl-Mahramgy, chef de la maison d'êl-Bardissy, en remplacement de Châhyn-Bey, et, par le même courrier, il envoya à Marzouk-Bey, fils d'Ibrahim-Bey, la pelisse de gouverneur de Girgéh.

Ces nominations avaient chez Mohammed-Aly un double but : augmenter les haines et

les divisions qui affaiblissaient les beys de la Haute-Égypte, et habituer ses ennemis comme ses partisans à l'exercice de son absolue souveraineté. La population ne montra aucune surprise, tant le pouvoir du Vice-Roi était déjà profondément établi dans tous les esprits. Quant aux beys du Saïd, ces actes excitèrent parmi eux un sentiment difficile à décrire; il y avait tout à la fois de l'étonnement et de l'effroi : c'était la première fois qu'une volonté étrangère venait se faire entendre, haute et despotique, dans leurs conseils, et il fallait que cette puissance nouvelle eût une force bien réelle et bien grande pour, de si loin, oser leur dicter des lois!

La première stupeur passée, on délibéra : quelques voix s'élevèrent pour repousser le choix émané du maître du Kaire; d'autres, voulant éviter tout sujet de trouble et de discorde, proposèrent de sanctionner ces choix par l'élection. Cette proposition, soumise à de longs débats, fut adoptée, et Mohammed-Aly put passer, aux yeux de l'Égypte, comme prescrivant des ordres aux maîtres des Cataractes, tout aussi bien qu'aux fellahs du Delta.

Tous ces détails peuvent donner une idée de

l'état de faiblesse où se trouvaient les beys de la Haute-Égypte, lorsque, dans les premiers jours de septembre 1809, l'armée du Vice-Roi s'avança pour les attaquer. Ils ne tinrent pied nulle part; à mesure que paraissaient les troupes albanaises, les Mamlouks abandonnaient les deux rives du Nil, et se réfugiaient dans les montagnes de Girgéh et de Syout.

Mohammed-Aly vit dans cette continuelle retraite des Mamlouks un signe évident d'impuissance et de terreur. Convaincu que sa présence hâterait leur soumission, il partit du Kaire à la fin de Chaabân (commencement d'octobre), à la tête de six mille hommes, et à peine arrivé à Syout, il fit à chaque bey des ouvertures particulières d'accommodement; les beys, désunis, séparés, et marchant seulement par petits détachemens, ne pouvaient lutter contre une masse de forces aussi considérable; tous se soumirent, mais à des conditions qui se ressentaient de leur abaissement actuel et de la supériorité du Vice-Roi. Ce ne furent plus cette fois des provinces tout entières qu'on leur abandonna, à la seule condition d'y rester paisibles et d'envoyer au Kaire un nombre plus ou moins considérable d'ar-

debs de blé; il leur fallut se contenter de possessions assez circonscrites, se soumettre au paiement non-seulement du miry, mais de toutes les contributions extraordinaires qu'il plairait au Vice-Roi de leur imposer, puis enfin consentir à abandonner le séjour du Saïd pour celui de la capitale de l'Égypte.

Ce dernier article leur coûta surtout à souscrire; ils ne voulurent l'accepter qu'autant qu'ils auraient la faculté de rester trois mois encore dans la Haute-Égypte pour y régler leurs intérêts. Cette faveur leur ayant été accordée, le traité fut signé, et, le 27 Ramadân (5 novembre), Mohammed-Aly partit de Syout emmenant avec lui Mohammed-Bey-Menfoukh, l'un des beys les plus puissans de la maison d'él-Bardissy.

La fin de Moharrem 1225 (mars 1810) venue, les beys demandèrent un nouveau délai, prétextant l'abondance de la récolte, et sa ruine inévitable s'ils se mettaient en route avant qu'elle fût entièrement recueillie. Le Vice-Roi leur donna un mois. Cette prorogation écoulée, les beys ne se pressèrent pas davantage. Mohammed-Aly leur fit alors signifier que, s'ils ne descendaient pas immédiatement, il allait

faire marcher contre eux la plus grande partie de ses troupes : cette menace les fit s'ébranler, et vers la fin de Raby êl-âouel (avril), ils descendirent le Nil à petites journées.

Ce fut le 7 de Raby êl-tâny (12 mai) qu'Ibrahim-Bey et ses frères de la Haute-Égypte parurent en vue du Kaire; ils campèrent sur la rive gauche du fleuve à quelques portées de canon seulement de Gizéh. Plusieurs jours se passèrent en conférences entre les nouveaux venus et quelques-uns des officiers de Mohammed-Aly; la défiance des premiers se maintenait si grande que des détachemens arabes éclairaient à toute heure les alentours de leur camp. De son côté, Mohammed-Aly se tenait à Chobrâ où il avait assemblé plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie. Cette réunion de troupes jeta une vive inquiétude parmi les beys; soit feinte, soit réalité, Ibrahim-Bey prit peur et avertit Châhyn-Bey, successeur d'Elfy-Bey, des projets que Mohammed-Aly lui paraissait nourrir contre la sécurité commune. Il lui fit dire en même temps que, s'il voulait se soustraire à la domination de cet étranger pour joindre ses cavaliers à ceux de ses frères, il serait immédiatement placé à la tête de l'ancienne maison de Mourad et parta-

gerait avec lui le commandement de toute la milice mamlouke.

L'offre était trop brillante pour être repoussée; Châhyn accepta et quitta immédiatement Gizéh avec tout son monde. Cette subite défection fut le signal de la sortie du Kaire de tous les Mamlouks qui, depuis deux ans, étaient venus se soumettre à l'autorité de Mohammed-Aly. Ce dernier, effrayé de cette union de tous les beys, dépêcha vers eux Hassan-Pacha, avec mission de sonder leurs véritables dispositions. Hassan passa près d'un jour sous la tente d'Ibrahim-Bey; la conversation qui termina leur entrevue fut un amer résumé de la conduite politique de Mohammed-Aly, et la conclusion en fut cette phrase définitive: « Une alliance sincère n'est pas possible; il y » a trop de sang entre nous. »

Le 13 de Raby êl-tâny 1225 (18 mai 1810) au soir les hostilités recommencèrent. Mohammed-Aly porta ses troupes au-delà du Nil, occupa Gizéh, et fit de cette place son quartier-général. Les beys virent ce mouvement avec joie; leur plan était d'attirer le Vice-Roi dans les vastes plaines de sable qui environnent cette partie de la rive gauche du fleuve, et de lui

livrer bataille avec tout l'avantage que devait donner à leurs brillans cavaliers un sol uni et entièrement découvert.

Un motif précisément opposé empêchait le Vice-Roi de sortir de ses lignes, et lui fit prendre la résolution de ne combattre, à ce début de campagne, que par la ruse et la voie des négociations. Sa position n'était pas, en effet, sans difficultés. Pour la première fois depuis leur sortie du Kaire, en 1804, tous les Mamlouks étaient dirigés par une seule main et obéissaient au même commandement. Cette union inattendue jetait de l'incertitude parmi la population et alarmait ses soldats. Ces derniers, tremblans déjà de voir leur arriéré soumis aux chances d'une lutte incertaine, demandèrent bientôt à grands cris la solde échue et la paie courante. D'un autre côté, un grand nombre de fellahs et d'habitans des villes, ployant sous le poids des impôts, saisirent avec avidité l'espoir d'un prochain changement et suspendirent le paiement de leurs contributions. Tous ces symptômes effrayaient les alentours du Vice-Roi; lui seul, calme et impassible, conservait une foi inébranlable dans sa fortune et dans son génie.

Dès les premiers jours de la défection des Mamlouks d'Elfy-Bey, Mohammed-Aly avait expédié en Syrie des officiers chargés de lui recruter, dans cette partie de l'empire, un corps nombreux de cavaliers dellys ; puis, tandis qu'il retenait les beys sur les limites de la Basse-Égypte à l'aide de propositions d'arrangemens aussi favorables qu'ils pouvaient les exiger, il faisait filer, sur la rive droite, un corps de troupes chargé d'opérer sur les derrières de l'ennemi et de s'emparer des villes et des positions les plus importantes de la Moyenne et de la Haute-Égypte. Ce corps, bien que battu d'abord près de Choutb [1], n'en continua pas moins son mouvement et se rendit successivement maître de Minyéh, de Manfalout et de Syout.

Cette marche victorieuse et l'approche de la crue du Nil décidèrent les Mamlouks à se retirer dans la province de Beny-Soueyf; ils prirent position à l'entrée du Fayoum, résolus d'y attendre et d'y combattre les troupes chargées d'observer et d'inquiéter leur retraite. Celles-ci devaient manœuvrer de manière à

[1] L'ancienne *Hypselis*.

harceler l'ennemi sans cependant engager une affaire sérieuse. En vain les beys défièrent-ils leurs adversaires ; bravades, injures, attaques simulées, rien ne put faire sortir les soldats albanais du rôle temporisateur que leur avait imposé le Vice-Roi.

L'apparente inaction de Mohammed-Aly cachait un travail qui lui était autrement profitable que les avantages remportés par Hassan-Pacha dans la Haute-Égypte. Tandis que celui-ci s'emparait de positions que pouvait lui arracher une seule bataille perdue, le Vice-Roi portait au cœur même de ses ennemis des coups qui devaient détruire dans leur source même les élémens de vitalité que présentait alors leur cause. Promesses pompeuses, menaces, confidences mensongères, insinuations malveillantes, il mit tout en usage pour rompre le faisceau qui faisait la force des beys. Ces manœuvres eurent le résultat qu'il s'en promettait; le 28 Gemâdy êl-âouel (1er juillet), quatre beys, seize kâchefs et plus de deux cents cavaliers, saisissant le prétexte de quelques paroles hautaines de Châhyn-Bey, quittèrent le camp mamlouk et vinrent se mettre à la discrétion de Mohammed-Aly.

Peu de jours après, ce dernier reçut de Syrie deux mille cavaliers et mille fantassins. La venue de ce renfort considérable le décida à prendre lui-même le commandement de l'armée. Le Nil, d'ailleurs, commençait à monter, et la crue de ses eaux allait permettre au Vice-Roi de placer, en cas de défaite, entre les vainqueurs et lui, l'insurmontable barrière de l'inondation.

Cette crue périodique du Nil joua un rôle important dans les longs et sanglans démêlés des Mamlouks avec Mohammed-Aly : quand le fleuve commençait à monter, les beys étant forcés d'abandonner les environs du Kaire et tout le plat pays pour se retirer dans la Haute-Égypte, les hostilités demeuraient suspendues; le combat cessait faute de champ de bataille. Mais une fois les eaux retirées, les Mamlouks descendaient de nouveau vers le Kaire et recommençaient la guerre. Si Mohammed-Aly se sentait assez fort, il tenait campagne; s'il était trop faible, il temporisait, ou négociait, ou bien attendait, renfermé dans sa capitale, que le Nil, venant à couvrir de nouveau toutes les terres, forçât les beys à quitter la partie et à remonter derechef dans l'Égypte supérieure.

Voilà le mot de la prolongation de cette lutte et de ces rapides changemens de fortune, qui, pour l'un et l'autre adversaire, en marquèrent si diversement la durée.

Ce fut dans la dernière quinzaine de Gemâdy êl-tâny (fin de juillet) que Mohammed-Aly se mit en marche pour le Fayoum. Arrivé en face des beys, plusieurs fois ceux-ci lui offrirent le combat; le Vice-Roi refusa toujours. Pénétré de l'importance décisive de cette campagne, il ne voulut rien donner au hasard. Ses ennemis ne connaissaient de l'art de la guerre que les attaques de vive force, mode de combattre qui leur permettait de déployer tous leurs avantages. Une lutte toute stratégique désorganisait, au contraire, leur ensemble, lassait leur courage et maintenait parmi les troupes albanaises une confiance et une sécurité que leur auraient ôtées quelques engagemens un peu meurtriers. Mohammed-Aly adopta cette dernière tactique; elle lui réussit: quelques mouvemens de troupes bien conçus et hardiment conduits lui suffirent pour couper toutes les communications des beys avec le Nil et pour les acculer au canal de Joseph.

Les Mamlouks plantèrent leurs tentes sur

la partie du canal où se trouve le pont d'êl-Lahoun, pont qui conduit de la vallée du Nil au Désert; ils défendirent les approches de ce point important à l'aide de quelques ouvrages en terre qui servaient en même temps de fortifications avancées pour leur camp. Une fois là, les beys voulurent encore combattre; Mohammed-Aly, obstinément enfermé dans ses lignes, ne s'occupa qu'à développer les germes de mécontentement et de discorde que, depuis l'ouverture de la campagne, il ne cessait de jeter dans les rangs de ses adversaires. Cette guerre de sourdes menées conduisit de nouveau sous ses tentes un bey de la maison d'Elfy-Bey, plusieurs kâchefs et une vingtaine de Mamlouks.

Il apprit par ces transfuges que depuis la désertion des quatre beys dont nous avons parlé, Châhyn-Bey ne jouissait plus, dans la milice, du crédit qu'il y avait auparavant; ce chef se plaignait tout haut d'Ibrahim-Bey et d'Osman-Bey-Hassan; il regrettait amèrement de s'être laissé entraîner dans leur cause et se disait prêt à se soumettre une seconde fois si le Vice-Roi consentait à lui accorder le pardon et à lui laisser les revenus du Fayoum.

Mohammed-Aly mit à profit cette nouvelle; des émissaires furent dépêchés par lui à Châhyn-Bey; puis, tandis qu'à l'aide des négociations entamées avec le successeur d'Elfy-Bey il ajoutait encore à la confusion et aux haines qui déchiraient le camp mamlouk, il s'avança dans la nuit du 29 de Gemâdy êl-tâny (1er août) à la tête de toutes ses forces, surprit le camp des beys, les contraignit à se sauver en désordre par le pont d'êl-Lahoun [1], abandonnant au vainqueur leurs munitions, leurs bagages et trois pièces d'artillerie.

Cette facile victoire eut d'assez importans résultats; elle livra au Vice-Roi la riche province du Fayoum ainsi que les immenses provisions de bouche qu'elle renfermait, et les Albanais lui durent une confiance que vainement Mohammed-Aly avait cherché à leur inspirer depuis la reprise des hostilités.

Après avoir donné quelques jours de repos à ses soldats, le Vice-Roi les lança à la poursuite des Mamlouks; ils s'y portèrent avec tout

[1] L'ancienne *Ptolemaïs Arsinoïtes*. Ce bourg est sur la rive septentrionale du *Bahar-Yousef*, au confluent d'un canal assez large qui se décharge dans le *Bahar-Yousef* pendant l'inondation.

l'enthousiasme de gens auxquels la victoire vient de révéler leur valeur et leur force. Les beys s'étaient retirés à Kafr-Belhasséh, bourg situé à quatorze lieues, au-dessus du pont d'él-Lahoun, sur l'extrême limite du désert de Libye. Cette position leur avait semblé la plus favorable pour combattre l'infanterie albanaise que nul accident de terrain ne pouvait y défendre de l'approche de leurs cavaliers. Aussi, quand parut l'avant-garde du Vice-Roi, les beys n'hésitèrent-ils pas à prendre l'offensive. Chaque jour était témoin de rencontres assez chaudes : on se battit surtout les 10, 17 et 23 Regeb (11, 18 et 24 août).

Des deux côtés on fit preuve de beaucoup d'acharnement et d'une grande bravoure; mais pourvu d'une artillerie plus nombreuse et beaucoup mieux servie que celle de ses adversaires, aidé surtout, comme il était, par quelques détachemens d'assez bonne infanterie, et ayant toujours soin de bien choisir son champ de bataille, Mohammed-Aly sortit vainqueur de chacun de ces combats. Le dernier fut décisif.

Voici dans quels termes Mohammed-Aly lui-même, dans un bulletin adressé à l'un des principaux personnages de la capitale, rend compte

de cette action qui n'a de considérable que son résultat, car toutes les troupes engagées montaient à peine à quelques mille hommes.

« Du camp entre Beny-Adyn et Manfalout, le 25e du mois de Regeb 1225 (24 août 1810).

» Nous n'avons pas plutôt aperçu les escadrons des Mamlouks, que faisant jouer notre
» artillerie, nous nous sommes avancés vers
» eux à la tête de notre cavalerie, accompagné
» de notre cher fils Ibrahim-Bey, defterdâr
» de l'Égypte ; et, courant sur eux à bride abattue, nous les avons enfoncés dès la première
» charge et mis en pleine déroute. Nous avons
» vivement poursuivi ceux qui venaient de se
» réfugier dans les montagnes jusqu'au-delà
» de l'Akabéh de Beny-Adyn. Le nombre des
» morts et des prisonniers s'élève au-delà de
» six cents. Mille hommes à peu près ont cherché leur salut dans la fuite et se sont réfugiés
» à Manfalout, à Syout, et dans d'autres endroits.

» Aussitôt après la bataille, trois beys
» d'Osmân-Bey-Hassan et un bey de l'autre
» parti sont entrés dans Manfalout et dans

» Syout. Six beys ont demandé l'*amân* (par-
» don), ainsi qu'un grand nombre de kâchefs
» et de Mamlouks. Quant aux fuyards, Ibra-
» him-Bey, Selym-Bey l'aveugle, Osmân-Bey-
» Hassan et Châhyn-Bey, grièvement blessés,
» ont pris le chemin d'Ibrim et du pays des
» noirs avec les débris de leur armée. Enfin,
» grâce à Dieu, la tyrannie des Mamlouks est
» anéantie. »

Mohammed-Aly ne se trompait pas; les beys venaient de recevoir un coup dont ils ne devaient pas se relever. Ibrahim-Bey et Osmân-Bey-Hassan se retirèrent avec leurs Mamlouks au-delà des Cataractes; un grand nombre de beys de l'ancienne maison d'êl-Bardissy et plusieurs beys de la maison d'Elfy-Bey se soumirent immédiatament au Vice-Roi; bientôt Châhyn-Bey lui-même vint reconnaître la souveraineté de Mohammed-Aly qui le combla de présens, lui donna pour demeure une des plus belles maisons de la place êl-Ezbekiéh, et lui rendit quelques-unes de ses possessions.

Tandis que le Vice-Roi soumettait à sa domination les points les plus éloignés du Saïd, un officier de la maison du Sultan, le lieutenant du trésorier de l'empire, arrivait au Kaire por-

teur de firmans qui intimaient au gouverneur de l'Egypte l'ordre formel de marcher contre les Wahabys. Contrairement à tous les usages jusqu'alors reçus, cet envoyé repoussa tous les présens qu'on voulut lui offrir, et refusa même d'accepter le logement qu'on mit à sa disposition au nom du Pacha. Cette extraordinaire réserve témoignait de la sévérité des prescriptions de la Porte. Aussi lorsque, le 17 Chaabân (17 septembre), Mohammed-Aly revint au Kaire, le messager du Sultan exprima-t-il les volontés de son maître en termes aussi explicites qu'impérieux. Loin de témoigner la moindre hésitation, Mohammed-Aly s'empressa de répondre que, depuis long-temps, il s'occupait de cette grande expédition, et qu'il prenait l'engagement d'aller, avant trois mois, arracher les lieux saints des mains des hérétiques.

La Mekke et Médine sont, aux yeux des Musulmans, le *palladium* de tout l'islamisme. Le Koran impose à chaque fidèle l'obligation de faire le voyage de la Mekke au moins une fois dans le cours de sa vie. Cette prescription religieuse ne pouvait plus être obéie, et le départ de ces nombreuses caravanes qui, de toutes les contrées soumises à la loi de Ma-

neure, les îles Ioniennes et celle de Malte éprouvaient précisément une grande pénurie de céréales. Quand on sut que le Vice-Roi en faisait descendre de grandes quantités à Alexandrie, de tous les points de la Méditerranée, l'on vint demander des blés à l'Égypte. Le Vice-Roi frappa de droits très-forts la sortie de cette denrée; puis, se laissant entraîner par le désir de prendre part lui-même aux bénéfices de cette considérable exportation, il acheta ou fit construire quelques bâtimens légers, qu'il employa à un commerce actif de grand cabotage entre Malte et Alexandrie.

Cette opération lui donna des gains d'autant plus importans, qu'il n'avait à débourser ni frais d'achat ni droits de sortie; elle fut son premier essai de négoce personnel et le germe de ce monopole commercial qui, depuis, a fait de lui le seul industriel et le seul marchand de l'Égypte.

Les droits d'exportation perçus par la douane d'Alexandrie frappaient sur le commerce turk, comme sur le commerce étranger. La Porte se récria contre la nouveauté de ces taxes; simple province de l'empire, l'Égypte, aux yeux du Divan, ne devait avoir de douanes que pour

les infidèles. Fort peu soucieux de diminuer, au profit du reste de la population turke, la branche alors la plus importante de ses revenus, Mohammed-Aly laissa sans réponse toutes les représentations de la métropole, et maintint le chiffre de ses tarifs, ainsi que l'égalité de ses perceptions fiscales. Cette persistance long-temps prolongée devenait un acte d'ouverte rébellion; le Vice-Roi chercha immédiatement des appuis au dehors, et s'adressant aux deux cours de Londres et de Paris, il voulut connaître l'aide qu'il devait en espérer dans le cas où il se constituerait, vis-à-vis de la Porte, en état de complète indépendance.

Au mois de novembre 1810, les agens de la France et de la Grande-Bretagne accrédités au Kaire durent demander à leurs gouvernemens si Mohammed-Aly, plaçant l'Égypte sur le même pied et au même rang politique qu'Alger, Tunis, Maroc et Tripoli, les deux cours consentiraient à reconnaître la nouvelle puissance comme cinquième *État barbaresque*.

Les deux gouvernemens, alors absorbés par une guerre qui embrasait toute l'Europe, se trouvèrent d'accord pour déclarer au Vice-Roi : qu'alliés fidèles du Sultan, ils ne pouvaient

sanctionner la révolte de l'une de ses provinces et autoriser le démembrement de son empire.

Si Mohammed-Aly avait vu sa double proposition accueillie, il est probable que, loin de porter la guerre en Arabie, il aurait essayé de trouver dans les Wahabys des soutiens à son usurpation, et que des relations de bon voisinage et de commerce auraient bientôt cimenté cette alliance. Nous trouvons, en effet, que dans le courant de cette même année 1810, alors que tout l'islamisme voyait avec un profond sentiment d'indignation et d'effroi les conquêtes de ces sectaires, le Vice-Roi, mû par une pensée toute commerciale et toute pacifique, faisait construire au port de Boulâq une petite flottille de vingt bâtimens, destinée à établir d'actifs rapports entre les ports égyptiens de Suez et de Qosséyr et les points de la Mer-Rouge occupés par les Wahabys. A la même époque il demandait aux Anglais les passeports et les assurances nécessaires pour le passage dans la Mer-Rouge, à travers la Méditerranée, d'une corvette qu'il avait à l'ancre dans le port d'Alexandrie et qui constituait alors tout le fonds de sa marine militaire.

Le double refus des deux cabinets de Lon-

dres et de Paris ne permettait plus à Mohammed-Aly de se soustraire plus long-temps aux ordres de la Porte ; tous les moyens dilatoires étaient épuisés, et il lui fallait ou faire la guerre au Sultan ou la porter chez les Wahabys. Sa petite flottille de Boulâq changea aussitôt de destination ; transportée à Suez à dos de chameau, elle dût servir au passage de ses troupes. Mais avant de jeter une partie de son armée sur la côte arabique, il voulut prendre ses précautions contre toute tentative nouvelle de lutte intérieure, en complétant l'œuvre de destruction que, depuis six années, il avait si obstinément et si laborieusement poursuivie.

—

CHAPITRE IX.

Massacre des Mamlouks dans la citadelle du Kaire et dans les provinces. — Départ de l'armée destinée à combattre les Wahabys.

Malgré l'effroyable misère qui dévorait l'Égypte, Mohammed-Aly avait trouvé dans son trésor particulier les moyens de payer généreusement la soumission de ceux des Mamlouks du Saïd qui, après la bataille de Belhasséh, étaient venus les premiers reconnaître son pouvoir. Habitations magnifiques, meubles somptueux, riches présens en numéraire et en esclaves des deux sexes, rien n'avait été épargné pour les attirer et pour les retenir au milieu de la capitale de l'Égypte. La magnificence de cet accueil avait agi par voie de contagion; une servitude qui leur offrait repos, richesses et plaisirs, avait semblé au plus grand nombre préférable à une indépendance qu'il leur fallait acheter au prix de courses incertaines, de fatigues et de privations toujours renaissantes.

Aussi, les débris de la milice mamlouke étaient-ils en grande partie réunis, au mois de Moharrem 1226 (février 1811), soit au Kaire, soit dans les villages voisins. Le vieil Ibrahim-Bey, Osmân-Bey-Hassan et deux ou trois autres beys inférieurs, suivis d'un très-petit nombre de cavaliers, se tenaient seuls campés sur les extrêmes limites de l'Égypte supérieure.

Séduits par l'attrait de cette vie de molle insouciance que leur départissait la générosité calculée du Vice-Roi, les Mamlouks habitant le Kaire et ses environs ne songeaient plus, à l'époque dont nous parlons, qu'à mettre une sorte d'arrangement dans leur nouvelle existence. Ceux-ci embellissaient leurs demeures ; ceux-là convertissaient leur argent en vêtemens, en bijoux ou en meubles somptueux; d'autres achetaient des esclaves et des chevaux; le plus grand nombre pensaient à se marier et s'occupaient de leurs préparatifs de noces; tous enfin ne rêvaient que fêtes et divertissemens, quand on annonça le départ de l'armée destinée à combattre les Wahabys. Cette armée, campée à Qoubbet-êl-Azab [1], devait être

[1] Karavanseray et Coupole, autrement nommée *Qoubbet êl-Ade.*

mise sous les ordres de Toussoun-Pacha, fils du Vice-Roi. Une pelisse d'honneur donnée et revêtue au milieu des troupes de l'expédition, telle devait être l'investiture du commandement déféré au jeune prince. Cette cérémonie, toujours faite en grand appareil, était habituellement l'occasion de fêtes où le chef de l'État déployait tout l'éclat et toute la pompe de sa puissance et de son titre.

Dès le 4 Safar (28 février), toutes les autorités du Kaire reçurent l'ordre de venir grossir le cortége du nouveau général qui, de la citadelle, devait se rendre au camp en traversant les principales rues de la ville; des proclamations faites dans tous les quartiers annoncèrent aux habitans l'heure de la cérémonie et l'ordre de la marche; toutes les troupes furent averties de se mettre sous les armes et de se tenir prêtes à escorter le jeune prince; enfin, des invitations particulières et pressantes convièrent les Mamlouks à paraître à la suite de Toussoun-Pacha et à lui faire honneur. Flattés de la déférence et de l'espèce de distinction

lyéh, à environ une demi-lieue du Kaire. C'est le lieu que nos soldats nommaient vulgairement *la Goubéh*.

que témoignaient ces convocations individuelles, les beys voulurent figurer avec éclat à la cérémonie; chaque Mamlouk revêtit son plus riche costume et son armure la plus brillante, et, le 5 Safar 1226 (1er mars 1811), au matin, tous se trouvèrent de bonne heure à la citadelle; chaque bey s'y présenta à la tête de ses cavaliers; Châhyn-Bey, entre autres, conduisait l'ancienne maison d'Elfy-Bey.

Les faits qui vont suivre demandent quelques détails topographiques sur l'assiette de la citadelle.

Cette forteresse, d'une circonférence d'environ trois mille mètres (1539 toises), est assise au S.-E. de la ville, à l'extrémité du rameau le plus avancé du Mokattam, qui commande à la fois la citadelle elle-même et la ville. C'est un immense assemblage de cours, de murailles, de tours et de bâtimens de toutes les grandeurs et de tous les âges [1], qui, bien qu'enfermés dans une même enceinte, se divisent en trois quartiers principaux, ayant chacun ses remparts et ses portes. Le quartier

[1] Elle fut construite l'an 562 de l'hégire (1166 de l'ère vulgaire) par le célèbre Saladin.

du sud est le plus élevé; de tout temps il a servi d'habitation spéciale aux représentans du Sultan; aussi a-t-il nom *citadelle du Pacha;* celui du nord est appelé *citadelle des odjaqlys;* enfin la *citadelle des janissaires* [1] occupe le centre et s'avance en double saillie, à l'opposite du Kaire, vers la chaîne principale des monts arabiques.

En avant des deux enceintes partielles des Janissaires et du Pacha, et sur le versant de la citadelle qui fait face à la ville, est un quatrième quartier, appelé *ĕl-Azab*, dont le mur inférieur forme l'un des côtés de la place de Roumeyléh. L'escarpement de cette partie de la forteresse n'a point permis d'y élever beaucoup de constructions; quelques casernes, quelques magasins, en partie souterrains, entourent le Divan des Azabs et quelques mosquées; d'ailleurs l'on n'y voit guère que des rochers, des masures ou des ruines. Ce quartier est traversé dans toute sa longueur par un chemin profond qui, prenant naissance au haut de la citadelle à une esplanade où se trouvent les entrées intérieures des deux quartiers du Pacha et des

[1] Nommée *ĕl-Ĕnkichăryéh* (ville des janissaires).

Janissaires, descend en zig-zags irréguliers vers la ville : il débouche sur la place même de Roumeyléh, presque en face de la magnifique mosquée de Sultan-Hassan, par une porte en demi-ogive [1], élevée de quinze à vingt marches dégrossies dans la roche native et que flanquent deux grosses tours à meurtrières, assez semblables à celles que l'on voit aux vieilles places fortes du moyen-âge. Étroit, anguleux et taillé dans le roc vif, cette espèce de sentier qui prend successivement les noms d'*Atfét él-Fourn* et de *Sekkét él-Azab*, est si roide, que, malgré les sinuosités qui embarrassent son cours et une inclinaison d'environ soixante à quatre-vingts pieds, on ne saurait lui donner plus de trois cents mètres de longueur; en plusieurs passages on a été obligé d'y pratiquer des gradins ou marches irrégulières. Ses parois présentent une double muraille de roche abrupte, haute de quinze à vingt pieds, et que surmontent des murs de casernes ou de magasins. Au pied de ces bâtimens et le long de la crête du rocher, court en quelques endroits une espèce de terrasse ou chemin de

[1] Cette porte est appelée *Bâb-él-Azab*.

ronde sur lequel deux hommes peuvent se tenir debout.

Lorsque les beys parurent devant Mohammed-Aly, ce dernier les fit entrer dans une salle magnifiquement décorée, où des esclaves leur offrirent du café et des rafraîchissemens. Après les premières félicitations, le Vice-Roi les remercia de leur empressement à venir augmenter le cortége de son fils, et leur dit qu'il regrettait de ne pas voir la fête complétée par la présence de tous les membres de leur brave milice. Les beys présens hasardèrent quelques excuses en faveur de ceux de leurs frères qui tenaient encore dans les montagnes du Saïd; cette timide justification fut accueillie par le Vice-Roi avec les apparences de la plus indulgente amitié; puis, quand chacun eut pris place sur les riches coussins épars autour de la salle, la conversation continua; les Mamlouks s'y montrèrent confians et joyeux, et Mohammed-Aly y déploya une remarquable aisance et une extrême gaieté. Cependant, les sons d'instrumens nombreux ne tardèrent pas à donner le signal du départ; les beys se levèrent alors en toute hâte, et, après avoir échangé de nouveaux complimens avec le

Vice-Roi, ils allèrent prendre leur rang. Le cortége une fois formé, les premiers pelotons se mirent en marche.

Un corps de Dellys, commandé par Ouzoun-Aly, formait la tête de la colonne; venaient ensuite l'ouâly, l'aghâ des Janissaires et celui des subsistances, les odjâqlys, les yoldaches, Saléh-Koch avec une partie des Albanais, puis les Mamlouks, ayant à leur tête Souleyman-Bey-êl-Baouâb; le reste de l'infanterie et de la cavalerie, ainsi que les chefs de toutes les administrations, suivaient.

Le cortége se dirigea vers la place de Roumeyléh par le sentier que nous avons décrit. Quand les Dellys, l'ouâly, les deux aghâs, les odjâqlys et les yoldaches eurent dépassé la porte Bab-êl-Azab, un peloton d'Albanais la franchit à son tour, et, s'arrêtant sous l'arceau extérieur, ferma précipitamment les énormes battans revêtus de fer et les assujettit fortement en dehors. Le reste de cette infanterie, à mesure qu'elle arriva devant la porte, se jeta à droite et à gauche du sentier intérieur, gravit en silence les rochers qui le bordent dans toute son étendue, et se logea sur les terrasses pratiquées sur le sommet de cette double muraille,

ainsi que dans les casernes dont elle est surmontée.

Les sinuosités du chemin couvert, le rapprochement et la hauteur de ses parois, ne permettaient pas aux Mamlouks d'apercevoir l'éparpillement successif du corps albanais qui marchait avant eux ; ils continuaient à descendre, persuadés qu'en même temps qu'ils approchaient du dernier mur d'enceinte, l'infanterie de Saléh-Koch défilait sur la place. Quelle ne fut donc pas la stupeur des beys placés à l'avant-garde, quand, arrivés en face de la porte, ils la trouvèrent fermée, et qu'ils virent les dernières files albanaises escaladant les rochers qui surplombaient au-dessus de leurs têtes !

A peine le mouvement de halte que dut faire le premier peloton mamlouk avait-il réagi jusque sur les derniers rangs, que plusieurs coups de fusil partirent de l'une des fenêtres des casernes. D'effroyables décharges de mousqueterie répondirent à ce signal, et bientôt deux lignes d'un feu vif et bien nourri s'établirent sur la double crête du sentier.

Entassés dans une espèce de boyau dont la pente rapide poussait leurs chevaux les uns sur les autres, arrêtés en tête par une porte mas-

sive solidement assujettie, et maintenus en queue par la masse d'infanterie qui, dans l'ordre du cortége, devait suivre leur troupe, les Mamlouks se voyaient dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Ils recevaient la mort sans pouvoir quitter la selle, ni répondre aux coups presque à bout portant que l'on dirigeait contre eux; car, confians dans le but avoué de la cérémonie, pas un n'avait songé à se munir de cartouches.

Cependant, lorsque la dévorante fusillade des soldats de Mohammed-Aly eut creusé de larges vides dans les rangs des beys, ceux qu'avaient épargnés les premières décharges purent mettre pied à terre et tirer leurs sabres du fourreau. La position des assaillans les protégeait contre tous les efforts de courage et tous les transports de rage furieuse auxquels pouvaient se livrer leurs malheureux adversaires; ceux de ces derniers qui restaient encore debout ne songèrent donc qu'à fuir, et, franchissant les monceaux de cadavres et de blessés qui couvraient déjà toute la surface du chemin couvert, ils essayèrent de gagner le mur d'enceinte ou les parties désertes du quartier, théâtre de cet épouvantable drame. Pour

être plus agiles, la plupart se débarrassèrent de leur riche et lourd costume; mais, à chaque issue, un feu roulant de mousqueterie abattait tous ceux qui osaient paraître ou les refoulait dans l'intérieur du sentier.

Châhyn-Bey, revenant sur ses pas, parvint à se faire jour à travers les Albanais qui fermaient derrière lui toute issue. Il remontait le fatal sentier lorsqu'il tomba percé de balles, en face de l'ancien palais de Saladin. Après de prodigieux efforts, Souleyman-Bey-êl-Baouâb avait réussi à atteindre, demi-nu, la porte du harem du Vice-Roi. Une fois là, il fit entendre le cri qui devait lui sauver la vie [1]; ce fut en vain : sa tête ne tarda pas à rouler au pied de ce lieu de miséricorde. D'autres Mamlouks, franchissant avec une égale intrépidité les lignes d'infanterie qui gardaient l'entrée supérieure du chemin couvert, parvinrent jusqu'au lieu où se tenait à cheval et impassible Toussoun-Pacha; au moment où ils imploraient à genoux la protection

[1] Chez les Musulmans tout homme poursuivi avait la vie sauve quand, dans sa fuite, il pouvait atteindre la porte de l'appartement des femmes et faire entendre le cri : *Fi ard êl-harym !* (*sous la protection des femmes*).

de ce jeune prince, des bourreaux, mettant à profit cette posture, abattirent presque simultanément les têtes des supplians.

Bientôt le fatal sentier et tous ses abords n'offrirent plus que l'image du carnage le plus horrible. On y voyait entassés et confondus des cadavres de Mamlouks, de says [1] et de chevaux, des armes brisées et des vêtemens déchirés et pleins de sang. Cet affreux mélange présentait en certains endroits une élévation de plusieurs pieds. Malgré l'ivresse qu'ils devaient à l'odeur de la poudre et à la chaleur même qu'ils apportaient dans cet inégal combat, malgré la soif de pillage qu'aiguisait encore la vue de riches dépouilles étalées sous leurs yeux, les Albanais n'osèrent descendre de leurs inabordables positions que lorsqu'ils crurent que rien de vivant ne s'agitait plus au milieu de ces sanglans débris. Ils achevèrent à coups de crosse de fusil et de yataghan les blessés qui respiraient encore.

Quelques Mamlouks furent saisis cachés dans

[1] Espèce de palefreniers ou plutôt d'écuyers d'un ordre inférieur, armés d'un long bâton, qui, courant habituellement en avant de leurs maîtres, ne les abandonnaient jamais, même dans le plus grand danger.

les anfractueuses sinuosités du chemin ou sous les cadavres de leurs compagnons. Conduits au Kiahya-Bey, cet officier les fit décapiter à mesure qu'ils parurent devant lui. Le matin, quatre cent soixante-dix Mamlouks étaient entrés à cheval dans la citadelle; un seul en sortit vivant.

Cet homme, par un hasard inexplicable, avait atteint, avec son cheval, un des points du mur d'enceinte; certain que la mort l'attendait dans l'intérieur de la forteresse, il chercha long-temps le moyen de s'échapper; mais de quelque côté qu'il dirigeât ses regards, partout il ne rencontrait qu'une muraille haute de plus de soixante pieds. Il se décida cependant à la franchir. Amenant son cheval sur la crête du rempart, et s'affermissant sur les étriers, il lança le noble animal dans l'espèce de gouffre que formait au-dessous de lui la profonde ouverture du fossé. Cette chute fut terrible; le cheval eut les membres brisés et mourut sur le coup. Quant à l'audacieux cavalier, il se maintint sur la selle et tomba pour ainsi dire sur ses jambes, sans autre mal qu'une espèce de syncope qui dura jusqu'à la nuit. Il put alors se relever, fuir dans la campagne et gagner en-

suite, à l'aide de déguisemens divers, le centre de la Syrie [1].

Quatre officiers de Mohammed-Aly avaient eu seuls le secret du maître : c'étaient Hassan-Pacha, Saléh-Koch, le Kiahya-Bey et le selahdar Souleyman-Aghâ. Ce fut Saléh-Koch qui ordonna, comme on l'a vu, la fermeture de la porte Bab-êl-Azab, ainsi que le mouvement de dispersion des Albanais, et qui donna l'ordre et le signal du massacre.

Le Vice-Roi était resté dans la salle de réception avec ses trois autres confidens. La tranquillité qu'il avait affectée lors du départ du cortége fit bientôt place chez lui à une vive agitation. Cependant, à mesure qu'approchait l'instant où devait s'engager ce dernier combat, sa face devenait plus fixe et plus sombre. Ses trois ministres, muets et immobiles témoins de l'anxiété qui le dévorait, interrogeaient avec une attention inquiète le moindre de ses regards et le jeu le plus léger de sa phy-

[1] Ce Mamlouk existe encore. Après être resté pendant quelque temps auprès du pacha de Tripoli de Syrie, il entra au service du Grand-Seigneur, en qualité de capidjy-bachy, fonction qu'il exerce encore aujourd'hui.

sionomie. Tout-à-coup l'explosion d'une arme à feu se fait entendre : ce bruit semble éveiller soudain Mohammed-Aly ; il se dresse sur son divan et pâlit.

Ce premier mouvement de terreur ne fut pas de longue durée ; les traits du Vice-Roi reprirent bien vite leur premier caractère de morne impassibilité. Malgré les cris que l'on entendait au dehors, malgré l'effrayant retentissement des décharges faites par l'infanterie albanaise, pas un mot, pas un geste ne révélaient les pensées d'espérance ou d'effroi qui agitaient chacun de ces quatre personnages ; les coups de feu étaient devenus plus rares et plus éloignés, et le plus profond silence régnait encore au milieu d'eux. Enfin, une des portes de la salle vint à s'ouvrir et donna passage au Génois Mandrici, l'un des médecins du Pacha.

« L'affaire est terminée ! » s'écria le nouveau venu en s'adressant au Vice-Roi ; « voilà un » beau jour de fête pour Votre Altesse ! »

Mohammed-Aly ne répondit pas ; un rapide éclair de joie brilla seul dans ses yeux ; puis, quand son visage eut recouvré par degrés le calme qui lui était habituel, il se leva et demanda à boire. Le Kiahya-Bey s'élança aussi-

tôt hors de la salle pour présider à l'achèvement des victimes.

Tandis qu'une partie de la citadelle se voyait ainsi livrée à des scènes de meurtre et de carnage, tous les quartiers de la ville présentaient l'aspect d'une fête animée et joyeuse. Chaque maison était vide de ses habitans; la population couvrait, bruyante, toutes les places et toutes les rues, et, dès le matin de bonne heure, des flots de curieux encombraient chaque point de la ligne que devait parcourir le cortége. Long-temps cette foule attendit; il y avait déjà plusieurs heures que ses murmures et ses cris, moitié colères, moitié moqueurs, témoignaient de son irascible impatience, quand parut enfin le premier corps de Dellys. Chacun se serra le long des murailles et des boutiques, un demi-silence s'établit, et la tête du cortége défila dans l'ordre que nous avons indiqué.

Les Yoldaches venaient de passer et nul autre corps ne les suivait. Cette interruption inquiéta d'abord les esprits; des groupes bruyans ne tardèrent pas à se former sur tous les points, et comme le tumulte de toutes ces conversations empêchait de rien entendre de ce

qui se passait dans la citadelle, quelques spectateurs optimistes ne virent bientôt dans ce singulier incident que le résultat de difficultés survenues dans le cérémonial. Cette explication fut accueillie sans plus long examen, et la multitude se remit à attendre, insouciante, le passage du reste du cortége. Les instans cependant s'écoulaient; rien ne paraissait; les commentaires reprirent et l'inquiétude revint plus générale et plus vive. Soudain, une voix, partie de la foule, fait entendre ces mots : « Châhyn-» Bey est tué ! »

A ce cri, une terreur panique s'empare de tous les esprits; chacun se heurte, se pousse et prend la fuite. On ferme les portes, les boutiques et les bazars; en un instant, les places et les rues sont désertes, et cette ville, tout-à-l'heure si bruyante et si animée, se trouve subitement transformée en une vaste solitude.

Le mouvement d'instinct conservateur qui, sur un mot, avait porté la population du Kaire à se renfermer dans ses demeures, ne tarda pas à être justifié. Toutes les issues de la citadelle donnèrent presque immédiatement passage à de nombreuses bandes de soldats qui, se ruant sur les maisons habitées par les Mamlouks,

s'y livrèrent à tous les excès que peut inventer la férocité la plus brutale. Tout homme qui s'y rencontrait était impitoyablement massacré; les femmes étaient violées, puis dépouillées de leurs derniers vêtemens. Une d'elles portait au bras des bracelets d'assez mince valeur; l'Albanais auquel elle était échue, impatient de courir à de nouveaux actes de brutalité et de pillage, ne voulut pas prendre le temps de lui ôter cette parure; il lui coupa le poignet.

Un motif surtout animait les soldats contre ces infortunées.

Les Turks et les Albanais, chefs subalternes ou simples soldats, qui voulaient se marier, ne pouvaient s'unir au Kaire qu'avec des femmes d'une classe inférieure; en vain s'adressaient-ils à celles que la fortune ou la position de leurs familles plaçaient dans un rang plus élevé; leurs demandes étaient toujours repoussées. Ces dédains, les Mamlouks en étaient cause; toutes les femmes recherchaient leur alliance, et il était rare que celle qui pouvait espérer trouver un mari dans cette milice, ne sacrifiât point à cette pensée les propositions des prétendans appartenant aux troupes du Vice-Roi.

Durant deux jours et une nuit, le Kaire sembla une place prise d'assaut. La maison d'un Mamlouk une fois mise à nu et à moitié démolie, les soldats pillaient les maisons voisines. Dans toutes les rues c'étaient des cris et un tumulte difficiles à décrire; ni l'âge, ni le sexe, ni le rang, ne pouvaient garantir de la fureur sauvage de ces pillards auxquels s'étaient joints une foule de bandits étrangers à la ville; pour eux, chaque habitation était celle d'un ennemi, chaque propriétaire était un Mamlouk. Nombre de vengeances particulières s'exercèrent à l'abri du désordre et de la confusion qui marquèrent ces malheureuses journées; plus de cinq cents maisons furent complètement dévastées; mille personnes, dit-on, y périrent.

Tous les quartiers du Kaire auraient sans doute fini par ne plus offrir que ruines et débris, si le soir du second jour Mohammed-Aly ne s'était enfin décidé à mettre un terme à la rage de destruction qui animait ces forcenés. Il descendit de la citadelle, suivi d'une troupe nombreuse, parcourut les principaux quartiers, fit abattre quelques têtes, et limita le pillage aux seules demeures des Mamlouks. Le lendemain, Toussoun-Pacha termina ce

travail d'ordre public, en défendant le vol d'une manière absolue et en faisant trancher immédiatement la tête à tous les soldats contrevenans qu'il put rencontrer.

Le cours seul des visites domiciliaires ne fut point suspendu; mais, régularisées par le Kiahya-Bey, elles se bornèrent à une sévère recherche des Mamlouks qui, n'ayant pu ou n'ayant pas voulu se joindre au cortége, se tenaient alors cachés dans des maisons amies. A mesure qu'un membre de cette milice était saisi, on l'emmenait devant le Kiahya, et là, sans autres observations, soit que le captif fût un adolescent ou un débile vieillard, soit qu'il fût arrivé de la veille ou que, soumis à tous les gouvernemens, il n'eût jamais quitté la ville, l'impitoyable Kiahya le faisait immédiatement décapiter.

La terreur imprimée par ces massacres en masse fut si grande parmi les parens des Mamlouks, que nul d'entre eux n'osa solliciter la faveur de rendre les derniers devoirs aux victimes. La mère de Marzouk-Bey eut seule le courage de réclamer le cadavre de son fils; reconnu au bout de deux jours de recherches, il fut inhumé dans le tombeau de sa famille. De

larges fosses, creusées dans la place *él-Aoudâlâr*, à la citadelle, reçurent les troncs mutilés des autres Mamlouks.

Outre les membres de cette milice qui avaient leurs demeures au Kaire ou dans les environs, il en était d'autres qui vivaient soumis et obscurs dans certaines parties du Saïd et de l'Égypte-Moyenne. Leur petit nombre et leur isolement ne purent les sauver.

Dès les premiers jours de Safar (fin de février), Mohammed-Aly avait transmis aux kâchefs de chaque province l'ordre d'exterminer tous les Mamlouks qui se trouvaient dans les villages de leur dépendance. Ces sanglantes prescriptions furent dépassées. Les kâchefs étendirent le fatal arrêt à tous les habitans dont ils voulaient se débarrasser. Aussi, Dieu sait le nombre de têtes que chaque jour et de partout on adressait au Vice-Roi !

Soixante-quatre Mamlouks, arrêtés dans le Saïd, vinrent clore la liste de ces affreux holocaustes; ce furent les seules victimes encore vivantes que les agens turks des provinces expédièrent à Mohammed-Aly. Décapités la nuit, à la lueur des flambeaux, leurs troncs furent jetés dans le Nil, et leurs têtes exposées

à Bab-êl-Zoueyléh [1], au même monument qui, six siècles auparavant, avait étalé en hideux trophées des monceaux de têtes chrétiennes, et qui, il y a trois siècles, fut aussi le théâtre de la vengeance barbare d'un sultan sur les Mamlouks.

On porte à plus de quinze cents le nombre des individus massacrés dans le mois de Safar (premiers jours de mars 1811), soit au Kaire, soit dans les autres parties de l'Égypte. Nous ne contesterons point l'exactitude de ce chiffre; nous dirons seulement que près de la moitié des morts n'appartenait pas à la milice mamlouke; car c'était à peine si, à cette époque, elle comptait encore un millier de cavaliers. D'ailleurs, tous ne purent être saisis; soixante à quatre-vingts se sauvèrent en Syrie sous le

[1] La porte appelée *Bâb-êl-Zoueyléh*, autrefois l'extrémité méridionale de la ville, maintenant se trouve dans l'intérieur même du Kaire et est traversée par la grande rue qui conduit de *Bâb-êl-Fotouh* à la citadelle. Elle fut construite en l'année 485 de l'hégire (1092 de l'ère vulgaire) par *Bedr êl-Gèmâly*, vizir du khalife *êl-Mostanser billah*. Cette porte est remarquable par des souvenirs funestes. On y entassa les têtes des croisés victimes de la déroute de *Manssourah*, que nos historiens appellent *la Massoure;* et c'est sous son arcade que par l'ordre du sultan Selym, conquérant de l'Égypte, fut pendu l'an 923 de l'hégire (1517) l'infortuné Toumân-Bây, dernier roi de la dynastie des Mamlouks circassiens.

costume de Dellys ou travestis en femmes, et cent cinquante environ, réunis autour du vieil Ibrahim-Bey et d'Osmân-Bey-Hassan, se retirèrent de nouveau, avec ces deux chefs, par-delà les dernières cataractes.

Cette destruction des Mamlouks, par voie de guet-apens et par le ministère des bourreaux, a rencontré des apologistes. Quelques écrivains n'ont pas craint de rejeter l'odieux de cette mesure sur la Porte-Ottomane; s'il faut les croire, Mohammed-Aly n'aurait été que l'aveugle exécuteur des ordres secrets du Divan. Il est vrai que quelques années auparavant le Divan avait manifesté ce projet d'extermination; mais, depuis long-temps, la Porte n'avait plus d'ordres à transmettre en Égypte. Maître absolu du pays, Mohammed-Aly n'avait nul souci du Divan et de ses prescriptions; sa volonté s'exerçait souveraine, et l'on a pu voir plusieurs fois combien peu il lui coûtait de laisser sommeiller l'obéissance toute de courtoisie qu'il gardait encore à son suzerain.

D'autres ont invoqué la nécessité, excuse banale des coups-d'état les plus odieux. Le Vice-Roi, ont-ils dit, avait reçu l'avis de complots ourdis par les beys contre son pouvoir et

sa vie; la journée du 1er mars ne fut chez lui qu'un acte de défense personnelle, qu'une mesure de conservation.

Cette assertion récriminatoire est gratuite; aucun fait ne l'appuie; malgré nos recherches, pas un document public ou particulier n'a pu nous fournir trace de ces machinations prétendues. Braves sans doute, mais pétulans, irréfléchis et n'ayant jamais de pensée pour le lendemain, les Mamlouks étaient les gens du monde les plus antipathiques à toute combinaison qui demandait du sang-froid et une silencieuse persévérance. Lorsque leur milice comptait encore des chefs influens et respectés, ils avaient toujours sacrifié leurs intérêts à des passions d'un moment. Leur caractère n'avait point changé; c'était toujours la même légèreté, la même insouciance : tous, en outre, se montraient alors fatigués de guerre et de batailles; harcelés depuis l'invasion française, ballottés d'un bout de l'Égypte à l'autre, n'ayant fait pendant treize ans de leur vie militante que changer d'antagonistes, ils aspiraient enfin à des jours plus tranquilles, et se seraient accommodés des conditions qu'on leur eût faites.

D'autres historiens enfin, s'appuyant du massacre plus récent des Janissaires par Mahmoud, ont essayé depuis de faire valoir, en faveur de Mohammed-Aly, les motifs qui, aux yeux de la politique, ont excusé le Sultan.

Il est rare que cette façon de juger par analogisme ne porte pas à faux, et, dans cette circonstance plus que dans toute autre, elle aboutirait à des inductions vicieuses. Sans vouloir absoudre Mahmoud au sujet de la sanglante mesure qui anéantit une milice privilégiée, on peut regarder le Sultan comme en état de légitime défense au moment où il repoussa des rebelles qui le menaçaient avec le fer et l'incendie. Si l'extermination s'étendit ensuite aux Ordas de toutes les provinces de l'empire, la justification du Sultan peut se trouver dans les causes qui ont amené ces rigueurs et dans les résultats qu'elles devaient enfanter. Comme souverain, Mahmoud rencontrait dans la corporation militaire une puissance rivale qui menaçait à chaque instant son existence et son trône; comme réformateur, elle opposait une insurmontable barrière à tous ses projets d'ordre et d'amélioration. Ainsi, en se plaçant au point de vue du novateur, on comprend que la destruction des

Janissaires ait pu lui sembler un sacrifice aussi légal que nécessaire à la sûreté et à la prospérité de l'empire [1].

Peut-être serait-il possible aussi d'alléguer en faveur de Mohammed-Aly quelques-uns de ces palliatifs de haute et rigoureuse politique. Les Mamlouks étaient las de guerre sans doute; ils ne pouvaient plus devenir l'objet de craintes immédiates : privés de chefs influens et habiles, la lutte ouverte leur était interdite. Mais ces hommes, rendus à la vie privée, pourraient-ils perdre sur-le-champ leurs habitudes guerrières et remuantes? Oublieraient-ils que ce vice-roi, leur nouveau maître, avait été long-temps leur ennemi? Incapables de tenir la campagne, ne pouvaient-ils pas songer à une surprise, à un complot, à un assassinat? Dans le doute, il fallait donc vivre en perpétuelle défiance. D'ailleur ces beys qui avaient long-temps régné sur le pays, y avaient conservé de vieilles habitudes de patronage. Qui garantissait que dans l'avenir, si une diversion guerrière venait à éclater,

1 Tout ceci est basé sur notre droit des gens; car si on voulait argumenter d'après les lois constitutives de l'Islamisme, il faudrait partir du principe singulier que le sultan a droit de vie et de mort sur ses sujets.

si le Vice-Roi avait à combattre hors de son territoire, les Mamlouks ne retrouveraient pas à l'intérieur une force capable de renverser un pouvoir désarmé?

Ces motifs étaient pourtant plus spécieux que réels. Le caractère bien connu des Mamlouks repoussait tout soupçon de meurtre et de guetapens. En isolant les soldats de leurs beys, en les ralliant à sa cause par des faveurs et des flatteries, Mohammed-Aly aurait trouvé en eux ce qu'ils avaient toujours été, des soldats dévoués et incapables de trahison. Puis, si ce moyen répugnait à la politique du Vice-Roi, il était aisé de venir à bout d'un millier d'hommes que leur dispersion laissait alors sans influence. La guerre des Wahabys lui offrait même une occasion unique de les employer et de les affaiblir, en les disséminant. Et, après tout, le temps devait à lui seul et sans autre concours amener leur destruction complète; car, différente en cela du corps des Janissaires qui se perpétuait dans certaines classes d'habitans des villes turkes, la milice mamlouke ne subsistait qu'à l'aide d'esclaves achetés à l'étranger, et qui ne pouvaient se reproduire; elle n'existait pas indépendante de ses membres : ceux-ci

morts, sans être remplacés, la milice était éteinte.

Le bien-être de l'Égypte n'avait rien à voir dans ces massacres. La misère des habitans n'en fut pas soulagée. Que pouvaient en effet sur leurs maux l'existence ou l'anéantissement de quelques centaines de cavaliers inoffensifs? La plaie qui les rongeait n'était point là; elle avait son principe et son développement dans le système de gouvernement et d'administration adopté par le Vice-Roi. Assurément, les longues luttes des beys contre Mohammed-Aly avaient causé de notables dommages au pays; mais elles étaient finies, et l'on a pu voir d'ailleurs que souvent un seul décret de ce dernier avait produit de plus funestes résultats pour la population que les courses des Mamlouks durant toute une campagne.

Nous avons dit que la milice mamlouke ne se reproduisait pas et qu'elle ne pouvait se continuer qu'à l'aide de recrues étrangères au pays. Cette organisation se rapprochait en certains points de celle de nos anciens ordres militaires religieux. La milice mamlouke était la seule de ce genre qui existât en Orient à la fin du der-

nier siècle. A la même époque, l'ordre de Malte avait survécu seul en Europe à toutes les corporations de moines guerriers issues des croisades.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que ce fut la révolution française qui, dans une même course et par l'épée de Bonaparte, anéantit les chevaliers de Saint-Jean, après leur avoir enlevé l'île de Malte, et qui entama la destruction des Mamlouks, après leur avoir arraché l'Égypte.

La cérémonie d'investiture qui devait avoir lieu le 5 Safar (1er mars) fut remise au 8 de Raby êl-âouel (2 avril). Aucun incident, cette fois, ne vint troubler la fête, et Toussoun-Pacha fut revêtu de la pelisse de commandement au milieu de la pompe accoutumée.

Le 16 du même mois (10 avril), Mohammed-Aly partit pour Alexandrie. Ce voyage lui fut doublement profitable. Il vendit quarante mille ardebs de blé aux Anglais et mit la main sur les chefs de la tribu arabe des Oulad-Aly, capture qui lui valut une rançon considérable. Pendant ce temps, son Kiahya-Bey frappait également monnaie au Kaire. Quelques particuliers possédaient encore des villages, dont ils avaient

conservé les titres; le Kiahya chargea ces domaines d'impôts exorbitans. Un petit nombre de propriétaires purent seuls payer; le reste, menacé de toute la colère du Vice-Roi, se vit forcé de remettre ses titres entre les mains du defterdâr.

L'armée expéditionnaire ayant besoin de provisions et de denrées de toute espèce, le Kiahya, effrayé par la dépense, en écrivit à son maître qui leva bien vite cet obstacle. Un *maximum* fut fixé pour toutes les marchandises, et, grâce à cet expédient, les troupes se trouvèrent pourvues très-vite, avec abondance et à fort bas prix.

Le 14 Chaabân (3 septembre), l'infanterie s'embarqua à Suez au nombre de six mille hommes. La flotte qui la portait était en outre chargée de vivres et de munitions de guerre, et devait aborder à Yambo. La cavalerie se mit en marche le 19 Chaouâl (6 novembre); composée de deux mille chevaux, elle se dirigea également sur Yambo, rendez-vous de toute l'armée, mais par la voie de terre et en doublant les deux golfes de Suez et d'êl-Akabah.

Toussoun, qui avait le commandement

immédiat de cette seconde division, marchait avec elle, suivi par une immense caravane chargée de tentes, de vivres, d'eau et de bagages.

Comme cette guerre était autant religieuse que politique, le Vice-Roi exigea que les cheyks des quatre rites ou sectes [1] de la religion musulmane vinssent ajouter la puissance et l'autorité de leurs argumens à la force de ses armes; il fut obéi, et cette mission de conversion et de prosélytisme, eut pour apôtres Seïd-Ahmed-êl-Tahtaouy, du rite Hanefite, le cheyk Mohammed-êl-Mohdy, de la secte d'êl-Chaféy,

[1] La religion musulmane admet quatre sectes orthodoxes, jouissant de la même autorité canonique, et qui ne diffèrent entre elles que par l'application de la loi du Prophète et la décision des cas douteux de la jurisprudence fondée tout entière sur les jugemens tirés du Koran.

La secte *Chaféite*, qui, depuis le commencement du troisième siècle de l'hégire, reconnaît pour chef l'imâm *êl-Chaféy*, est devenue dominante en Égypte, et le grand Saladin avait fondé au Kaire un collége spécial, où il était défendu d'enseigner aucune autre doctrine.

La secte des *Hanefites* a pour fondateur l'imâm *Abou-Hanifah;* celle des *Malekites*, *êbn-Anas-Malek*, prédécesseur et premier maître d'*êl-Chaféy;* et celle des *Hanbalites*, le cheyk *Ahmed Ébn-Hanbal.*

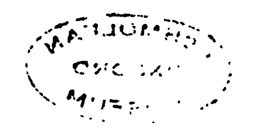
Ces quatre sectes se partagent maintenant l'enseignement au

le cheyk êl-Khanky, de celle des Malekites, et le cheyk êl-Megdaly, de la secte Hanbalite.

Kaire, leurs doctrines sont également admises dans la jurisprudence, et chacune d'elles est représentée par un imâm ou pontife suprême à la mosquée d'êl-Azhar.

FIN DU PREMIER VOLUME DE L'ÉGYPTE MODERNE.

TABLE.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME
DE L'ÉGYPTE MODERNE.



